
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1428



12188

TOME PREMIER

MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

J. Timon-David
ch. pre

MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

PATRONAGES, CERCLES, ÉCOLES, PETITS SÉMINAIRES, ETC.

PAR

L'Abbé TIMON-DAVID

Premier Supérieur de la Société du Sacré-Cœur

FONDATEUR DE L'ŒUVRE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

DE MARSEILLE

TROISIÈME ÉDITION

S. C. J.

MARSEILLE

IMPRIMERIE E. COURT-PAYEN

11, rue Cas (Blancarde)

1892

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

AMOUR & RECONNAISSANCE

POUR SA

CONSTANTE PROTECTION

SUR

L'ARCHICONFRÉRIE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

DE MARSEILLE

APPROBATIONS

DE LA

PREMIÈRE ÉDITION

APPROBATION DE MONSEIGNEUR DE MAZENOD

ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Mon cher Chanoine,

J'applaudis bien volontiers à la pensée qui vous a porté à mettre par écrit le fruit de vos réflexions et de votre expérience. Vous savez l'intérêt que je n'ai cessé de porter au développement de votre Œuvre ; vous avez pu remarquer combien j'ai toujours été heureux et consolé de constater moi-même, dans mes visites pastorales, les excellents effets de la direction que vous donnez à la Jeunesse de nos Classes Ouvrières. La méthode que vous présentez à mon approbation, pourra, j'en ai la confiance, par sa précision et sa clarté, servir de lumière et de guide à ceux qui, comme vous, voudraient consacrer leur zèle à une si belle mission.

Dans cette espérance, je bénis avec joie votre bon et pieux ouvrage et vous renouvelle avec effusion l'assurance de mon affection paternelle.

† C. J. EUGÈNE,

Évêque de Marseille.

Marseille, le 15 Mai 1859

APPROBATION DE MONSEIGNEUR DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie de m'avoir adressé votre excellent ouvrage intitulé : *Méthode de direction des Œuvres de jeunesse.* Cet ouvrage, je ne crains pas de le dire, est une œuvre de zèle de premier mérite, et il sera lu avec intérêt et grand profit, non-seulement par les directeurs des établissements, dans le genre du vôtre, qui commencent à être très nombreux en France, mais par tous les hommes, prêtres ou laïques, qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse. Ce qui m'a le plus frappé, dans votre méthode, c'est la rare connaissance des enfants qui s'y révèle à toutes les pages. Je me disais à chaque instant, en vous lisant, « Voilà bien un homme du métier qui sait ce qu'il dit, et qui n'écrit que ce que l'expérience lui a appris. » Vous êtes très riche en détails pratiques. C'est ce qu'il fallait par dessus tout dans un ouvrage de cette nature. Je ne saurais assez applaudir aux moyens simples, profonds que vous indiquez pour former les jeunes gens à la vraie piété et les faire servir à l'édification les uns des autres par l'exercice du zèle. Ce fut le principal secret du vénérable M. Allemand, fondateur de l'Œuvre de la jeunesse de Marseille, comme on peut s'en convaincre en lisant sa vie ; et je bénis Notre-Seigneur de vous avoir fait l'un des héritiers et aujourd'hui le propagateur de l'esprit et des idées de ce Père de Jeunesse par excellence. Vous avouez humblement que vous n'avez rien fait tant que vous avez voulu marcher par vous-même dans la direction de votre Œuvre et que le succès n'a couronné vos efforts et dépassé même de beaucoup vos espérances que du jour où vous vous êtes mis à copier à la lettre M. Allemand. Cet aveu honore votre modestie, en même temps qu'il atteste de la manière la plus décisive la supériorité et l'efficacité de la méthode de cet homme

de Dieu. Puisse cette méthode être suivie partout, autant que la différence des lieux, des personnes et des œuvres pourra le permettre. Si votre livre, comme je l'espère, contribue à produire ce résultat, vous aurez rendu à l'enfance et la jeunesse, dans notre pays, un vrai et éminent service. Je ne puis mieux, d'ailleurs, M. l'Abbè, vous témoigner l'estime que je fais de cet ouvrage, qu'en vous priant d'en mettre un dépôt au grand séminaire d'Orléans. Je désire qu'il soit entre les mains de tous les supérieurs et directeurs de mes petits séminaires et je le recommanderai à tout le clergé dans notre prochaine retraite ecclésiastique.

Veuillez agréer, M. l'Abbé, l'expression de mes bien dévoués sentiments en N.-S.

† FÉLIX,

Évêque d'Orléans.

Orléans, le 15 Juin 1859

APPROBATION DE MONSEIGNEUR ANGEBAULT

ÉVÊQUE D'ANGERS

MONSIEUR ET DIGNE ABBÉ,

Je veux vous dire tout le plaisir que m'a causé la lecture de votre excellent traité des *Œuvres de la jeunesse*, où j'ai trouvé ce qu'on rencontre si rarement aujourd'hui, des idées saines et surtout pratiques, l'étude du cœur et des besoins de nos chers enfants, la simplicité des moyens confirmés par l'expérience. De tous côtés nos réformateurs de la société, nos faiseurs de systèmes, font du charlatanisme en plein vent. Combien je préfère la charité et l'humilité, sa sœur, qui, sous la forme d'un bon prêtre, s'occupent de raffermir l'édifice par la base, et vont offrir leurs services aux petits, aux pauvres, aux enfants, que N.-S. aimait à réunir et à bénir. L'Œuvre de la Jeunesse est certainement une des plus importantes parmi les Œuvres. Vous en avez fait connaître le but, vous montrez la route à tenir, les moyens à prendre, avec une clarté, une sûreté qui rendront l'éxécution facile à ceux qui marcheront sur vos traces.

Je ne puis noter, Monsieur et digne Abbé, tous les passages qui m'ont paru remarquables, et cependant j'ai distingué les passages où vous montrez les dangers de l'école, de l'atelier, de la famille, ceux où vous montrez l'esprit de l'Œuvre, les jeux et leur nature, les moyens pour soutenir le zéle, etc.

Je vous remercie donc de l'envoi que vous m'avez fait et veuillez bien croire, Monsieur et cher Abbé, à mes sentiments respectueux et dévoués.

† GUILLAUME,

Évêque d'Angers.

Angers, le 24 Juin 1859.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR RIVET

ÉVÊQUE DE DIJON

Monsieur le Chanoine,

Après l'approbation de Monseigneur votre digne Evêque et celle de Monseigneur d'Orléans, la mienne, certes est superflue. Mais, si vous n'en avez pas besoin, j'ai besoin, moi, de vous exprimer ce que je pense de votre *Méthode de direction des œuvres de jeunesse.*

Ce livre me paraît appelé à faire beaucoup de bien. Il est impossible en effet, de le lire sans reconnaître la justesse de vos observations, la sagesse de vos conseils et l'excellence de votre méthode.

Je ne saurais assez vous dire l'intérêt toujours croissant avec lequel je l'ai lu, et les vœux bien sincères que je forme pour qu'il soit bientôt entre les mains de tous ceux qui s'occupent des œuvres du genre de la vôtre ou de l'éducation de la jeunesse à quelque titre que ce soit.

Buffon a dit : « Le style c'est l'homme. » Je ne vous connais pas, Monsieur l'abbé ; mais, en vous lisant, j'ai reconnu que vous êtes certainement, non seulement un homme habile, qui connait bien ce dont il parle, mais aussi et surtout un homme de Dieu, animé de ce feu sacré que le Sauveur est venu apporter sur la terre et qu'il désire voir s'allumer dans tous les cœurs.

Puissiez-vous, Monsieur, recueillir toutes les consolations que mérite votre zèle non moins éclairé que prudent, et voir tous ceux à qui vous avez voué votre existence, profiter de votre dévoûment, que Dieu saura un jour récompenser plus dignement encore.

Agréez, Monsieur le Chanoine, l'assurance de ma haute estime et de mes vœux empressés.

✝ FRANÇOIS,

Évêque de Dijon.

Dijon, le 4 Octobre 1889.

S. C. J.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

Après la grande peste qui ravagea Marseille au commencement du 18e siècle, quelques prêtres se réunirent en congrégation séculière en 1729, sous l'autorité de leur évêque, l'immortel Belzunce. La mémoire de ces saints ecclésiastiques qui, les premiers dans l'Eglise, s'appelèrent les *prêtres du Sacré-Cœur,* ou *du Bon Pasteur*, du nom de leur église, est toujours restée aussi populaire dans notre ville après plus de cent soixante ans.

Parmi toutes leurs bonnes œuvres, la plus célèbre et la seule qui leur ait survécu, fut la Congrégation du Saint Enfant Jésus qui se réunissait dans leur maison, rue du Bon Pasteur, alors dans la bourgade, en dehors de la porte d'Aix. Impossible de dire tout le bien que fit cette Œuvre pendant près de soixante ans. Dans notre enfance nous en avons entendu parler avec enthousiasme par des vieillards qui en avaient fait partie, et comme c'était alors le seul endroit où pussent s'amuser les jeunes gens des classes

moyennes et inférieures, à une époque où les lieux de plaisir qui couvrent toutes nos villes ne pourrissaient pas encore la jeunesse, innombrables furent ceux qui venaient jouer et prier dans cette sainte maison, sous les yeux et sous la conduite des pieux prêtres du Sacré-Cœur. Qu'on y joigne le Petit Séminaire du Bon Pasteur, fondé un peu avant la suppression des jésuites, pour contrebalancer le déplorable jansénisme de l'Oratoire, et on comprendra que Marseille dut la conservation de sa foi au milieu des plus mauvais jours, à ces saints et humbles prêtres que la Révolution emporta avec toutes les autres Sociétés religieuses en 1791, et couronna, les années suivantes, de l'auréole des confesseurs et des martyrs.

M. Allemand, de vénérée mémoire, avait été élevé par ces prêtres du Sacré-Cœur ; il avait fait partie de leur Œuvre de Jeunesse et leur avait conservé le plus filial dévoûment. Ressusciter l'Œuvre chérie de sa jeunesse, recommencer pour les autres le bien qu'il en avait reçu, devint pour lui une idée arrêtée qu'il poursuivit avec toute l'énergie d'un caractère fortement trempé par les épreuves de la Révolution. Le troisième dimanche de mai 1799, alors que les ruines accumulées par la Terreur et le Directoire couvraient encore la

France, il commença à réunir en secret quelques jeunes gens, quatre dit-on, qui formèrent bientôt une Œuvre considérable, avec le même titre de Congrégation du Saint Enfant-Jésus, et le même règlement que l'Œuvre supprimée huit ans auparavant. M. Allemand avait alors vingt-sept ans. Il était bien jeune, sans doute, mais son Œuvre était vieille de soixante-dix ans, elle avait ses règles, ses usages, ses traditions, son esprit, tout ce qui se forme si lentement et si péniblement quand on fait une Œuvre nouvelle ; il évitait ainsi ces nombreux essais, ces tâtonnements et, souvent, ces insuccès, ces découragements qui perdent tant d'Œuvres.

M. Allemand, avec cette méthode, gouverna sa maison pendant trente six ans. Il mourut le 10 avril 1836, laissant un impérissable souvenir dans le cœur de ses enfants, et son Œuvre fondée sur le véritable esprit de l'Evangile, n'employant aucun de ces moyens humains tant prônés dans les Œuvres modernes, subsiste depuis quatre-vingt douze ans (1799-1892) et même cent soixante-ans, si on ne tient pas compte des huit années d'interruption de la Révolution (1791-1799) et des cinq années (1809-1814) où l'Empire la fit fermer ; durée qui dépasse celle des vingt gouvernements éternels que la France s'est donnés.

depuis 1729 jusqu'à nos jours. Evidemment cette longue existence prouve l'excellence d'une méthode capable d'enfanter un pareil prodige.

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, un grand mouvement se fit en France en faveur des classes ouvrières. La révolution de 1830 avait appris la révolte aux ouvriers, bien bons jusqu'alors. Ils s'apercevaient enfin qu'en détruisant la noblesse avec tous ses abus, ils l'avaient remplacée par une nouvelle caste qui avait tous les vices de l'ancien régime, sans aucune de ses qualités. Le bourgeois repu par la spoliation des nobles et du clergé ne poursuivait qu'un but : s'enrichir, conserver et jouir, sans nulle cure de l'âme de ceux qui l'aidaient à faire fortune par leur travail. La révolution de 1848 montra la profondeur de la plaie trop longtemps cachée sous les dehors d'une grande prospérité matérielle. Le roi bourgeois, personnification de l'esprit de son siècle, fut subitement emporté par une émeute, comme il était venu ; la démocratie triompha, et depuis ce jour, d'abord respectueuse, ce semble, pour la religion, promptement indifférente, puis hostile, n'a cessé de s'enfoncer dans l'impiété et l'immoralité, annonçant un cataclysme qui rappellera peut-être les invasions des barbares, Dieu seul le sait !

Mais pendant que tous les gouvernements successifs semblaient n'avoir d'autre but que de corrompre le peuple pour le dominer plus facilement, soit par une littérature malsaine, le théâtre, le roman, le feuilleton, soit par les facilités inouïes à lui fournir tous les genres de plaisir dangereux ; pendant que le gouvernement de juillet s'usait dans ses luttes pour conserver l'odieux monopole de l'enseignement, et celui de l'Empire pour détruire la souveraineté temporelle du Pape, appelant l'un et l'autre les bêtes qui allaient le dévorer, un grand mouvement se faisait dans la France catholique pour la moralisation des ouvriers. Quels résultats n'aurait-on pas obtenus si ce mouvement eût été conduit par des hommes d'expérience au lieu d'hommes d'imagination, utopistes de cabinet qui ignoraient, après dix-huit siècles, comment les apôtres avaient converti un monde bien pire que le nôtre ! Nous allions en faire nous-mêmes à nos dépens, la triste expérience. Que nos erreurs profitent à nos jeunes confrères !

Au mois de mars 1846, pendant que nous attendions l'âge canonique pour recevoir la prêtrise, des circonstances imprévues nous associèrent au fondateur d'une Œuvre colossale qui se créait à Marseille sur le modèle des brillantes,

mais éphémères conférences de St François-Xavier de Paris, avec tous les genres de divertissements en plus. Quelles sommes immenses furent englouties dans cette coûteuse fondation ! Combien le public lui fut sympathique ! Nous, les deux directeurs, l'un très jeune, l'autre dans sa maturité, étions parfaitement convaincus que nous allions régénérer le monde, et chacun partageait notre ardente conviction. Toutes les autorités nous encourageaient et nous soutenaient. Au bout de onze mois, nous nous aperçûmes que nous n'avions régénéré personne. Nous avions donné des fêtes splendides, des milliers de personnes y assistaient ; d'habiles conférenciers venaient y traiter de toutes les questions sociales, économiques, industrielles et agricoles ; c'est si facile de convoquer un nombreux public quand on veut l'amuser ; mais notre immense chapelle était absolument déserte, les enfants des Frères y venaient seuls le dimanche pour y entendre la messe. Dans onze mois nous n'avions pas confessé dix adultes. Point de sermons, point de sacrements, point d'offices, point de retraites, rien de ce qui fait naître ou entretient la vie chrétienne. Quoique le plus jeune, nous prévîmes, ou on nous fit prévoir, la catastrophe prochaine, et nous nous retirâmes le 2 février

1847. Un an aprés, au moment où nous apprenions à Marseille la révolution de Février, nous conduisions à sa dernière demeure le fondateur de cette Œuvre, bon et saint prêtre, dévoré de zèle, ayant le génie de la création, mais non celui de l'organisation. Une désastreuse liquidation suivit cette mort, et il ne resta plus rien de cette Œuvre qu'un souvenir aujourd'hui presque effacé, et une *Pastorale* en provençal qui a survécu et survivra longtemps encore à tous les cataclysmes.

La leçon nous servit, et c'est là tout notre mérite, d'avoir su profiter d'une leçon. Eh ! quoi, nous dîmes-nous, il y a à Marseille une Œuvre vieille de presque un demi-siècle ; elle a pour elle la réussite, elle a fait un bien immense, et tout cela sans bruit, sans fêtes profanes, sans éclat ; aucune autre Œuvre ne l'égale en France, même de loin ; pourquoi n'obtiendrions-nous pas les mêmes résultats par les mêmes moyens? M. Allemand était un saint prêtre, mais encore plus, peut-être, un homme de sens et de jugement ; pouvions-nous mieux faire que de l'imiter ? Et nous l'imitâmes, apprenant ainsi comment il fallait faire une Œuvre, après avoir appris comment il ne fallait pas la faire. Dieu a permis que pendant trois ans nous ayons vécu de la vie de cette Œuvre, que nous ayons suivi pas à

pas sa méthode. Notre grand mérite personnel est de l'avoir reproduite scrupuleusement dans notre nouvelle Œuvre de la jeunesse ouvrière, qui s'est ainsi tout à coup trouvée vieille, comme M. Allemand ressuscitant son Œuvre de la rue du Bon Pasteur, n'avait fait que la reprendre sur le même plan.

Nous devons insister sur ce mot : *ce fut notre grand mérite*, et nous pourrions ajouter, *notre rare mérite*, car M. Gaduel a écrit depuis une belle vie de M. Allemand, reproduite à plusieurs éditions, répandue à des milliers d'exemplaires parmi tous les directeurs d'Œuvres de jeunesse, sans qu'une seule peut-être, se soit décidée à l'imiter. Même à Marseille où on avait le prototype sous les yeux, nous avons vu plus de vingt Œuvres se fonder depuis quarante-quatre ans, toutes persuadées qu'elles feraient mieux que le vénérable fondateur ; quel est le jeune homme qui n'en sait pas plus que son père ? Et toutes ont sombré après une existence éphémère, ou celles peu nombreuses qui ont survécu, n'ont pas obtenu des résultats appréciables. On discute encore dans certaines réunions de directeurs, quelle dose de piété il faut infiltrer dans le cœur des jeunes gens. Presque toujours on décide partout qu'il

faut cacher le drapeau chrétien, la croix de Jésus-Christ, pour ne pas effaroucher.

Il y a plus ; un grand nombre de directeurs ont fait un séjour plus ou moins long parmi nous ; plusieurs envoyés par leurs évêques pendant une ou deux années. D'autres prêtres, enfants de notre maison, y avaient passé leur jeunesse ; tous donc, connaissaient notre méthode. Conclusion : pas un ne l'a imitée, ou quand ils ont voulu l'essayer, ils ne l'ont pas su. L'un débute par un théâtre qui lui coûte dix mille francs, de quoi bâtir une chapelle ; il attire toute la population de sa paroisse et des environs, sans que cela lui donne à Pâques une communion de plus, peut-être quelques unes de moins, disent ses confrères. Aussi renonce-t-il vite à ce rouage inutile et dangereux et il perd, avec ses dix mille francs, son Œuvre qui n'existait qu'au théâtre.

D'autres ne veulent pas comprendre qu'un enfant ne naît pas homme fait ; il faut bien des années pour avoir des usages, un esprit, des traditions que les premières générations transmettent aux suivantes, et ils veulent tout d'un coup une Œuvre parfaite. La première fois que nous célébrâmes la Toussaint, 1er novembre 1847, jour de notre fondation définitive, nous eûmes trois communions. Au bout de vingt-cinq ans, pour

nos noces d'argent, nous en eûmes plus de trois cents. Un Directeur qui croit que son Œuvre sera faite tout d'un coup, par le seul effet de son énergique volonté et de ses excellentes intentions, finit, après de nombreux déboires, par se décourager et tout abandonner quand il reconnait son erreur.

Heureux ceux qui le comprennent à temps et qui, renonçant à leur esprit propre, savent suivre les voies battues. Les génies créateurs sont fort rares, le rôle d'imitateur est bien plus facile. C'est pour faciliter cette tâche que nous avons voulu vulgariser cette *méthode* qui est au fond celle de M. Allemand, avec ces modifications que le temps et des besoins nouveaux apportent sans cesse. L'immobilité dans le but, qui est de sanctifier les âmes, doit toujours être envisagé ; les moyens seuls doivent varier selon les circonstances ; aux sages directeurs de les trouver.

En résumé, en quoi donc consiste cette *méthode* avec ses rouages si multiples ? Les uns commencent leur Œuvre avec un grand nombre de jeunes gens ; c'est la méthode la plus longue et la moins facile ; les autres avec un très petit nombre qui s'accroîtra peu à peu, c'est le plus

court et le plus facile. Mais les uns et les autres doivent travailler à faire un noyau de jeunes gens formés à la vie chrétienne la plus parfaite qu'on pourra ou qu'on saura. Quand ce noyau sera fait, ce qui est ordinairement fort long, alors seulement une Œuvre est définitivement établie. On conçoit qu'il faut bien des années pour cela et se résigner pendant ce temps à une vie, obscure, cachée, sans éclat, comme notre Seigneur à Nazareth, jusqu'au jour où l'Œuvre manifestera son existence par ses fruits. Mais combien peu se résignent à une vie si pénible, hérissée d'épines, je veux dire de déceptions, de défections, d'ingratitudes, de déboires de toutes sortes, et trop souvent de persécutions. Si on a commencé avec cent, combien en reste-t-il au bout d'une année ? Et puis il y a cette grande épreuve de l'uniformité, terrible tentation pour beaucoup d'âmes, même bien bonnes. Aussi beaucoup essayent d'échapper à ces inconvénients en faisant des Œuvres purement tapageuses, toujours en fêtes, toujours en théâtre, toujours en musique, toujours en wagon pour tous les pélerinages connus, y compris celui de l'Exposition universelle. Dans ces Œuvres, la formation d'un noyau chrétien est impossible, et quand le Directeur disparait pour une cause quelconque, l'Œuvre se fond immé-

diatement; elle n'était pas établie sur la pierre qui est Jésus-Christ. Cette maxime, du plus ancien des directeurs d'Œuvre de Paris, sera toujours vraie : L'*Œuvre c'est son fondateur.* S'il est naturaliste, ses enfants le seront comme lui ; si c'est un homme surnaturel, il arrivera tôt ou tard à faire vivre ses enfants de la vie de la foi ; et le Saint-Esprit nous apprend que la foi est la vie du juste du Bon Dieu, *justus ex fide vivit.* (Rom. I-17).

C'est ce que nous avons voulu exposer dans cette *méthode*, écrite seulement pour ces hommes de dévoûment encore peu nombreux, prêtres ou laïques, qui s'occupent des Œuvres de jeunesse. Ce livre, malgré cette spécialité restreinte, arrive à sa 3e édition, les deux premières s'étant écoulées à trois mille exemplaires.

La première édition, imprimée en 1859, eut un succès d'étonnement et de surprise, nous dirions presque de scandale. Elle demandait, disait-on, une perfection absurde pour des jeunes gens ; elle voulait en faire des *moines*. Nos enfants, si espiègles, si tapageurs, rirent bien de ces appréciations. En effet, qui les verrait jouer dans la cour, les prendrait tout au plus pour des moi-

nes défroqués. C'était l'idée commune dans ces Œuvres qui prenaient leurs inspirations dans ce Paris si naturaliste. Nous en donnerons quelques exemples.

Au premier Congrès d'Angers. en 1858, nous avions porté le manuscrit de ce livre qui n'était pas encore sous presse. On le lisait pendant le repas. Arrivés au chapitre de la Réunion du Sacré-Cœur, ce fut un cri unanime de réprobation en entendant les légéres petites pratiques de pénitence en usage parmi ces jeunes gens. Le président fit immédiatement arrêter la lecture et, trop poli pour me donner un démenti, on en conclut que le peuple de Marseille était si saint qu'on pouvait lui demander des choses absurdes et ridicules dans un autre pays ; et sur cette belle conclusion, sans autre explication, on décida qu'il fallait peu demander aux jeunes gens pour obtenir ce peu ; tandis que nous soutenons qu'il faut demander beaucoup pour obtenir un peu, et souvent pour obtenir ce beaucoup, impossible, je l'avoue, par des moyens naturels, mais très facile avec la grâce de Dieu.

Nous retrouvons ce préjugé, que les Marseillais sont des saints, même chez les gens les plus éminents, par exemple dans une lettre de notre illustre ami, Dom Guéranger, trouvée après sa

mort. Ecrivant en septembre 1859 à M. Léon Aubineau, il lui disait : « L'ouvrage me semble « très pratique et dépeint à merveille ce que « l'auteur a pu réaliser dans la ville si populeuse « et si bruyante de Marseille. On l'aurait, à ce « qu'il paraît, trouvée trop ascétique en certains « lieux où il aurait pénétré ; mais par le fait, « l'Œuvre fonctionne dans ces conditions. C'est « du moins la preuve que le sens chrétien s'est « conservé plus vivace à Marseille qu'ailleurs. Je « crois qu'il y aurait quelques bonnes choses à « dire sur ce propos, et que vous les diriez mieux « qu'un autre. Plusieurs directeurs d'Œuvre se « sont effrayés ; ils prétendent que *tout ce qu'il « est possible d'exiger de jeunes ouvriers, c'est « qu'ils fassent la Communion pascale.* Ils peu- « vent avoir raison selon les lieux ; mais la piété « des Marseillais n'en est que plus digne d'être « relevée. »

Voilà donc les préjugés que partageaient les esprits les plus éminents. L'illustre abbé de Solesmes ayant connu notre Œuvre, y ayant demeuré et l'ayant vu fonctionner, ne pouvait nier l'évidence; mais c'était une affaire de lieu, tandis que c'est la proposition contraire qu'il faut prendre : si pareille méthode a pu s'appliquer avec tant de succès depuis plus de cent cinquante ans, dans une ville

aussi corrompue et aussi communarde que Marseille, il est évident qu'elle est applicable en tous lieux.

Déjà, dès 1853, dans une réunion de directeurs tous remarquables par leur sainteté, leur grand zèle et leur absolu dévoûment, nous avions soutenu que jamais on ne réussirait à sauver les âmes par des moyens humains. Voici comment l'histoire du patronage de Notre-Dame de Nazareth raconte le fait ; l'auteur ne fait qu'une simple erreur de date, car ce ne fut pas en 1854, mais en septembre 1853.

..... « Après tant d'inventions, de fatigues et « sacrifices, nous étions obligés de nous avouer « entre nous, confrères et directeurs, que les « désertions ne sont pas moins nombreuses « qu'auparavant. Enfants et jeunes gens ne fré- « quentent pas davantage les sacrements, en « dehors des grandes fêtes...

« Tel était l'état des choses lorsque, dans le cou- « rant de l'année 1854, nous reçûmes la visite de « M. l'abbé Timond-David, directeur de l'Œuvre « de la jeunesse ouvrière de Marseille. Il apparut « à la maison de la rue du Regard, au milieu de « ses succès applaudis et de l'éclat de ses fêtes, « un peu comme le prophète Daniel au milieu du « festin de Balthazar. Vous perdez votre temps ;

« vos confrères se tuent pour rien ; ce ne sont pas
« les savantes organisations qui font les Œuvres :
« c'est la grâce de Dieu, par la prière et les
« sacrements. Et il déroula devant nos yeux stu-
« péfaits les résultats de son Œuvre admirable,
« basée sur le sacrifice, l'obéissance et la piété :
« les communions des simples dimanches aussi
« nombreuses que les communions de nos jours
« de fête ; les jeunes gens du Sacré-Cœur s'im-
« molant à tous les services ; les pratiques de
« piété les plus élevées en usage chez les appren-
« tis et les jeunes ouvriers.

« Tout cela nous étonna, sans nous persuader
« tout d'abord, et nous ne manquâmes pas de
« répondre à M. Timond-David, par l'objection
« banale que lui ont faite tant d'autres : c'est
« admirable, mais ce qui est possible à Mar-
« seille ne l'est pas à Paris.

« Toutes les démonstrations et les exhorta-
« tions du saint apôtre des Œuvres de jeunesse
« nous laissèrent inébranlables. Du moins nous
« le crûmes ; mais au fond nous étions vaincus :
« car si nous n'étions pas persuadés de la possi-
« bilité actuelle de l'application, nous ne pouvions
« nier la supériorité de la méthode, ni la faiblesse
« désolante de nos résultats réels. Aussi quand
« le bon M. Agniel, pieux disciple de M. Alle-

« mand, et fondateur, avec le P. Joseph de l'ad-
« mirable Œuvre de la jeunesse rue des Francs-
« Bourgeois, vint nous répéter presque mot à
« mot, les mêmes paroles de M. Timond-David :
« vous êtes au milieu des morts et des mourants ;
« avec les passions de la jeunesse il n'y a qu'un
« moyen de salut, la piété ; nous fûmes enfin
« convertis. »

Depuis cette année 1853 quel changement dans les idées ! Plus de douze cents Œuvres ayant sombré pour avoir suivi la méthode que nous appellerons naturaliste, les autres se sont enfin retournées vers les moyens surnaturels. Notre saint ami, Monseigneur de Ségur, y a contribué plus que tout autre, par ses prédications et ses écrits ; aucuns trouvent même que la réaction a été peut-être un peu trop forte, en ce sens, qu'on demande parfois trop peu aux jeunes gens en fait de vertu et un peu trop en fait de sacrements qui exigent une grande révérence et une grande dévotion, selon les paroles du Concile de Trente, proportionnées toutefois à l'âge du communiant. Personne n'oserait plus soutenir aujourd'hui que c'est assez de la communion pascale.

Une dernière remarque : ce n'est pas la lettre de cette méthode qu'il faut étudier, mais son esprit. La lettre raconte comment on fait dans

les deux Œuvres de Marseille depuis plus d'un siècle et demi. Dans peu de maisons on pourra suivre exactement ce plan. Chacune a ses usages, ses pratiques ; mais peut-être que les maisons nouvelles trouveront profit à se rapprocher de notre méthode. Dans chacune des Œuvres que nous fondons nous mêmes, on applique scrupuleusement tout ce qu'on va lire, et toutes nos maisons nous ont également réussi jusqu'à présent.

L'essentiel c'est de bien prendre l'esprit de ce livre, c'est-à-dire de bien comprendre que le seul et unique but d'une œuvre, c'est d'y faire connaître et aimer Jésus-Christ, et par conséquent de faire éviter le pêché qui lui déplaît et faire fleurir les vertus qui lui plaisent : la foi, l'humilité, l'obéissance, l'amour de la vie cachée, le zèle, la pureté. Tout ce qui conduit à ce but, est bon ; peu importe que la maison soit grande ou petite, riche ou pauvre, que les assemblées aient lieu le matin ou le soir, à la paroisse ou ailleurs. Y aime-t-on bien le bon Dieu ? Y est-on bien pieux ? Tout est là et c'est tout ce nous avons enseigné dans ce livre, après l'avoir essayé et appris par une si longue expérience.

Arrivé au bout de notre carrière, c'est probablement la dernière fois que nous nous adressons

à nos jeunes confrères, car nos anciens n'ont pas besoin d'enseignements. Puissions-nous les avoir encouragés et obtenu ce but résumé dans la devise de notre Société : *Ad majus pietatis incrementum.*

Ces dernières paroles devaient trop tôt, hélas ! se réaliser. Le Révérend Père Timon-David mourait le vendredi 10 avril 1891. Cette mort, que rien ne faisait prévoir si prochaine, l'a empêché de préparer, pour cette troisième édition, les améliorations qu'il voulait y introduire. Nous n'avons pu retrouver dans ses manuscrits le plan ou le sens de ces améliorations. Nous donnons en conséquence cette nouvelle édition de tous points conforme à la précédente, sauf certains changements opérés par l'auteur lui-même. D'ailleurs, comme il est aisé de le comprendre, les corrections ne devaient point porter sur les principes de cette *méthode* ; mais seulement sur certains détails accidentels, variant selon les lieux, les temps et les circonstances. Les lecteurs nous sauront gré d'avoir conservé dans son intégrité un ouvrage si justement apprécié de tous ceux qui se consacrent aux soins de la jeunesse.

Une expérience de quarante-cinq ans n'avait

fait qu'affermir notre vénéré Père dans les principes exposés dans cet ouvrage; il ne cessait de nous le répéter à nous qui avions le bonheur de vivre dans son intimité, et le soin jaloux avec lequel il veillait à ce que cette *méthode* fût pratiquée dans l'Œuvre qu'il avait fondée, et dirigée pendant près d'un demi-siècle est la meilleure preuve de sa conviction que la jeunesse ne saurait être conservée à l'Eglise et à Dieu que par les moyens purement surnaturels.

Nous osons demander aux lecteurs de ce livre un pieux souvenir pour notre Père regretté; qu'ils daignent aussi ne pas oublier dans leurs prières ses fils spirituels chargés de continuer et d'accroître, s'il plaît à Dieu, les Œuvres de leur bien aimé fondateur.

Marseille, le 10 avril 1892.

1er Anniversaire de la mort du T. R. P. TIMON-DAVID, fondateur de la Société du Sacré-Cœur de Jésus Enfant et de l'Œuvre de la Jeunesse Ouvrière.

S. C. J.

MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

ARTICLE PREMIER

CE QUE C'EST Q'UNE ŒUVRE DE JEUNESSE

Nous appelons *Œuvre de Jeunesse*, une réunion pieuse d'enfants et de jeunes gens, appartenant aux classes laborieuses de la société, qui, dans leurs moments de loisirs, se rassemblent pour se livrer à des jeux innocents et sanctifier leur âme par les pratiques de la piété chrétienne. *Jouer* et *prier*,c'est toute l'Œuvre, telle que le vénérable M. Allemand l'a conçue.

Aujourd'hui que les Œuvres de cette nature se répandent de toute part, on commence à comprendre leur utilité : elles ne rencontrent plus cette indifférence qui les avait d'abord généralement accueillies; mais beaucoup de personnes ne savent pas encore assez à quel point elles sont nécessaires.

« On est porté plus naturellement à seconder les « œuvres qui ont pour objet de secourir la pau- « vreté, de donner de la nourriture à ceux qui « n'en ont pas, des vêtements à ceux qui ne sa- « vent comment couvrir leurs membres, un toit « hospitalier à ceux qui n'ont plus d'asile. On « devrait, ce nous semble, plus efficacement encou- « rager les Œuvres qui ont pour objet de faire « du bien aux âmes, de les arracher aux vices, « de faire fleurir en elles les vertus chrétiennes. « (*Conseiller Catholique* n° 21. 1848). » Ce n'est pas sans peine que nous parvenons à faire comprendre cette doctrine à nos amis La charité extérieure est devenue, de nos jours, le besoin des meilleures âmes. Dieu nous garde de nous en plaindre! Notre-Seigneur est honoré dans ses membres souffrants, et, par eux, notre cœur s'élève jusqu'à Lui. Mais qu'on nous permette de le dire, avec la réserve convenable et surtout avec la crainte d'en dire plus que nous n'en pensons nous-même véritablement : Ce penchant vers les pratiques exclusives de la charité corporelle nous semble un peu exagéré. C'est l'effet des mœurs de notre siècle: on admire les Sœurs vouées à la charité ; on place bien au-dessous d'elles les ordres contemplatifs, dont le rôle, pourtant, n'est pas moins considérable aux yeux de la foi. Un ordre cultivateur ou qui se dévoue au soin des malades, aura toutes les sympathies qu'on refusera, par exemple, aux Chartreux, parce qu'ils ne font que prier. Quel bien

ferait cependant le missionnaire au milieu des sauvages, la Sœur de charité au milieu des mourants, le Frère agriculteur défrichant les forêts, s'il n'y avait pas des âmes d'élite, chargées d'élever vers Dieu leurs cœurs et leurs mains, pendant que leurs frères combattent et travaillent dans la plaine? Dieu nous garde de blâmer ceux qui s'adonnent aux pratiques de la charité corporelle: mais leur rôle est assez beau pour qu'ils ne cherchent pas à le rabaisser eux-mêmes en voulant lui donner une importance supérieure à celui de la charité spirituelle. Prier Dieu, fléchir sa colère, attirer ses bénédictions sur les Œuvres, faire pénitence pour les péchés du monde, grâce à la grande loi de la reversibilité des mérites, sera toujours la plus sainte et la plus haute des vocations. Former les âmes à la connaissance de Dieu, les arracher au péché, leur apprendre les pratiques de la piété, sera toujours la plus sublime des vocations après la première. Nourrir les pauvres les vêtir, les soigner dans leurs maladies et leur donner les autres secours de la charité corporelle, ce sera encore un beau et admirable ministère mais le moins grand des trois cependant. (1)

(1) Saint-Thomas donne le premier rang à ceux qui se vouent à la vie active en y joignant la contemplation ; ceci ne change rien à notre thèse, en ce sens, que la vie active seule ne mérite que le second rang, et c'est ce que nous avons voulu soutenir. Mais, en revanche, les Directeurs qui se livreront assidûment à l'oraison, avant de se livrer à la vie active, mériteront, d'après Saint-Thomas, le premier rang dans l'E-

Notre Œuvre a choisi la seconde part. Nous n'excluons pas la première: que ferions-nous sans prières, sans pénitences? Nous ne refusons pas la troisième, qui est d'obligation pour tous les chrétiens et qui devient pour nous un rigoureux devoir quand quelqu'un de nos enfants réclame ces sortes de secours; mais former leurs jeunes âmes à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir, pour acquérir par ce moyen la vie éternelle, telle est notre principale vocation et le but premier de notre Œuvre.

glise de Dieu. Voici, du reste, le texte du Saint Docteur : Après avoir posé en principe que, d'après les paroles de Notre-Seigneur : (Luc X) *Maria* (per quam vita contemplativa significatur) *optiman partem elegit*, la vie contemplative est plus excellente que la vie active, à cause de la sublimité du but qu'elle se propose, le Saint Docteur s'exprime ainsi : (2.2. q. 18; art. 6) « Opus vitæ activæ est duplex: unum quidem quod ex plenitudine contemplationis derivatur, sicut doctrina et prædicatio. Unde et Gregorius dicit. (sup. Ezech. hom. 5.) quod *de perfectis viris post contemplationem suam redeuntibus* dicitur (Ps. 147) *memoriam suavitatis tuæ eructabunt !* Et hæc præfertur simplici contemplationi. Sicut enim majus est illuminare quam lucere solum, ita majus est contemplata aliis tradere quam solum contemplari. Aliud autem opus est activæ vitæ quod totaliter consistit in occupatione exteriori ; sicut eleemosynas dare, hospites recipere et alia hujusmodi, quæ sunt minora operibus cotemplationis, nisi forte in casu necessitatis. Sic ergo summum gradum in religionibus tenent quæ ordinantur ad docendum, et predicandum, quæ et propinquissimæ sunt perfectioni episcoporum sicut et in aliis rebus *fines primorum conjunguntur principiis secundorun* (ut Dyon. dicit cap. 7 de num. div. Secundum autem gradum tenent illæ quæ ordinanur ad contemplationem. Tertius est earum quæ occupantur circa exteriores actiones.

Par conséquent, disons-le tout d'abord sommairement, notre Œuvre n'accepte, dans les moyens extérieurs de faire le bien, que ce qui lui est indispensable, comme moyen d'action sur les âmes. « Nulle « part qu'à Marseille, nous écrivait un savant et « pieux directeur d'Œuvre, on n'a essayé d'attirer « les jeunes gens par d'autres motifs que les sui- « vants : 1° le plaisir, c'est-à-dire les fêtes ; 2° l'inté- « rêt, c'est-à-dire les secours ; 3° l'amour-propre, « c'est-à-dire les récompenses. Les Œuvres n'ont « pas assez de foi pour s'élever franchement au-des- « sus de ces moyens. (Lettre de M.****, 9 sep- « tembre. 1857.) »

Nous croyons cette appréciation exagérée quant à plusieurs Œuvres qui font comme nous et mille fois mieux que nous. Mais de fait, il y a beaucoup de directeurs d'Œuvres de jeunesse qui semblent n'avoir pas assez de confiance dans les puissantes et fécondes ressources de la charité spirituelle ; et beaucoup qui ne voient aussi, dans leurs établissements, qu'une continuation du bien matériel qui se fait ailleurs. Ces Œuvres sont bonnes et louables, sans doute, mais moins utiles, il faut le reconnaître, que celles où comme dans la nôtre, on donne aux âmes immortelles des jeunes gens ces soins religieux devenus si nécessaires dans notre société.

Essayons de mieux le prouver, en jetant un rapide regard sur l'éducation que reçoit aujourd'hui la majorité des enfants du peuple.

ARTICLE DEUXIÈME

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS DU PEUPLE

L'homme, depuis le péché de notre premier père, naît avec de déplorables penchants: la foi et l'expérience nous l'apprennent. Cependant l'éducation, les bons exemples, les soins assidus, parviennent à corriger cette pente, à redresser ces inclinations vicieuses, tellement qu'il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens perdus de vices, qu'ils doivent à une mauvaise éducation, autant qu'à leurs mauvais instincts naturels, tandis que d'autres nés tout aussi vicieux, ont été remis dans la bonne voie par une éducation chrétienne. L'enfant du peuple n'échappe pas à cette loi commune : il est ignorant, s'il n'entend aucune instruction; il est grossier, mauvais, si personne ne redresse les aspérités et les défauts de son caractère; il sera instruit, poli, vertueux si l'éducation l'initie aux sciences, épure et perfectionne ses mœurs par de bonnes leçons et par le contact d'une société de choix. En un mot, sans nier les puissantes influences d'une suite de générations, perpétuant et rendant, en quelque sorte, héréditaires dans une famille, les bonnes ou les mauvaises mœurs, on peut affirmer généralement que les âmes sont toutes prédisposées aux impressions d'une bonne comme d'une mauvaise éducation. Bien entendu qu'en parlant de bonne éducation, nous entendons, avant tout, l'éducation chrétienne, que l'Église seule peut donner.

Ceci posé, convenons-en, la part du peuple n'est pas heureuse; je parle du peuple tel que les révolutions nous l'ont fait. Il naît, il grandit, il meurt dans un milieu où la vertu devient tous les jours plus difficile, les bons exemples plus rares, le vice plus libre, plus applaudi, plus répandu. Nos jeunes gens passent leur vie, jusqu'à l'époque de leur mariage dans quatre lieux, où nous les suivrons successivement pour prouver combien sont grandes et effrayantes les difficultés qui les environnent pendant cette première période de leur vie.

I. *La famille.* — L'éducation domestique est de toutes, sans contredit, la plus importante. En vain des maîtres, zélés voudraient-ils corriger les premières impressions que l'enfant y a reçues, elles sont bien souvent ineffaçables, si elles ont été mauvaises; rien aussi ne pourra les arracher entièrement, si elles ont été bonnes. Le rôle des mères de famille est admirable sous ce rapport. Ce sont elles qui apprennent à leurs enfants à bégayer le saint nom de Dieu; elles qui joignent leurs petites mains pour leur faire balbutier, sur leurs genoux, les premières prières. Leurs bons avis, leurs corrections douces et affectueuses, empêchent ces petites âmes de s'écarter du bon chemin. Le rôle du père n'est pas moins beau, c'est celui de Saint-Joseph gouvernant sa maison, gagnant le pain de sa famille, qu'il édifie par sa piété, qu'il soutient par son courage, qu'il conduit par cette grâce de paternité que le Saint Esprit lui a donnée. *Ex quo omnis pater-*

nitas in cœlo et in terra nominatur. Ephes. III. 15.)

Mais hélas! cet idéal de la famille chrétienne va tous les jours s'affaiblissant dans la réalité de la vie. Nous avons moins de foi que nos pères; ils en avaient moins que nos aïeux ; nos neveux en auront peut-être moins que nous. Les premières paroles qui blessent les oreilles de l'enfant du peuple, sont les blasphêmes de son père; les premiers exemples qui frappent ses yeux sont souvent des actions scandaleuses. En vain, la mère veut-elle quelquefois lutter contre ce mauvais et fatal courant; le jeune garçon suivra plus volontiers, instinctivement, les faciles exemples d'un père sans foi et sans mœurs, que les leçons d'une mère vertueuse et chrétienne. Que sera-ce, si la mère, plus coupable encore, ajoute à ces scandales en s'y associant? Vient enfin le moment de la première communion. L'enfant commence à comparer ce qu'il voit chez ses parents avec ce qu'il entend des instructions du prêtre. Il apprend à l'église comment il faut respecter la loi de Dieu; il apprend chez lui à la violer. Pendant quelques mois, peut-être, il imposera un frein aux premières fougues de ses passions naissantes; mais bientôt que pourra le prêtre, seul, avec sa doctrine austère, qui impose tant de privations et de contrainte, en concurrence avec des parents sans religion, qu'on entend qu'on voit bien plus souvent que lui, et dont le catéchisme est bien plus facile à apprendre que le nôtre, puisque c'est celui que la nature corrompue

nous enseigne d'elle-même, sans efforts? Non, les familles ne sont plus chrétiennes aujourd'hui; il y a d'honorables exceptions ; mais elles sont peu nombreuses. Chez les unes, il n'y a aucune religion, on n'y pense même pas. Dans d'autres, on la combat par des discours impies; dans d'autres, on l'outrage par les actions les plus immorales. Nous le demandons de bonne foi, à tous ceux qui ont fréquenté le peuple : est-ce dans leur famille que la plupart de ces pauvres enfants peuvent recevoir le germe d'une bonne éducation? Les premiers principes du mal ne leur viennent-ils pas de leurs parents? La foi et la morale, même naturelle, ne diminuent-elles pas chaque jour dans l'esprit et dans les habitudes du peuple ?

Mais supposons que ce tableau, que nous croyons encore trop pâle, soit exagéré. Oublions les tristes révélations des journaux et des sommiers judiciaires, où sont enrégistrés les crimes qui souillent trop souvent les familles et corrompent de si bonne heure le cœur des enfants. Supposons que la première éducation que reçoit le jeune ouvrier, ne soit pas généralement aussi mauvaise que nous le prétendons ; même dans ce cas, il faudra bien convenir que cette éducation est insuffisante. Voyons si celle que donne l'école y suppléera.

II. *L'école.* — Les mœurs du temps veulent que le peuple soit instruit. Il y aurait bien à dire, sur les inconvénients de cette éducation incomplète qu'on lui donne de toute part. Mais le courant nous entraîne,

il faut le suivre, sauf à le diriger, si nous le pouvons. Pense-t-on sérieusement que le peuple ait beaucoup gagné en véritable instruction depuis qu'il sait lire? Plus de romans et d'infâmes histoires que de catéchismes ou de livres de piété, occupent ses loisirs. On voit plus de mauvais journaux dans les cabarets : voit-on plus de livres à l'église ? Quoiqu'il en soit, l'école est devenue une nécessité de notre siècle ; l'enseignement gratuit la rend accessible à chacun. Voyons si cette seconde étape de la vie sera meilleure que la première ; si le jeune ouvrier apprendra mieux ses devoirs à l'école que dans sa maison ? Si ses bons principes y seront scrupuleusement entretenus et avantageusement développés, supposé qu'il ait eu le rare bonheur d'en recevoir.

Pour combattre ce malheur, il y a l'école chrétienne. Mais d'abord, il n'y en a pas partout et là où elle existe elle n'est pas abordable à tous. Dans les grandes villes ce sont des écoles payantes et fort chères pour de pauvres ouvriers ; ailleurs la rétribution est plus légère, mais aujourd'hui le peuple a si peu de foi, qu'entre une école gratuite, fût-elle absolument impie, et la meilleure des écoles, si elle coûte seulement 2 fr. par mois, il hésitera rarement.

Ce sont là des problèmes bien difficiles, et on trouve plus facilement des hommes disposés à donner généreusement leur argent, que des hommes capables d'étudier ces questions. Tout ce que nous voulons dire dans ce moment, c'est que l'école, après la famille, est la seconde étape du jeune

enfant du peuple, dans la voie de la perversité. Et la preuve irréfutable, c'est que la génération qui a fait la hideuse révolution de 1870 avait été en majeure partie élevée dans des écoles chrétiennes. Que nous promet la génération élevée depuis lors dans la docte religion de Compayré et de Paul Bert?

Qui nous rendra ces écoles chrétiennes d'il y a cinquante ans, où les enfants allaient tous les jours à la messe, apprenaient à lire dans *les devoirs du chrétien*, étaient pieux, purs, respectueux? Il y avait longtemps qu'on avait sécularisé en fait les écoles quand on l'a fait officiellement. Le Crucifix était encore sur les murs ; il était bien peu dans le cœur des élèves. Les Révolutions n'éclatent que quand elles sont préparées peu à peu, jamais tout d'un coup, les catholiques l'oublient trop, pour se réveiller trop tard au moment de la catastrophe. Les écoles laïques eussent piteusement échoué, si elles ne fussent venues sur un terrain disposé depuis longtemps à les recevoir. Les parents n'avaient qu'à garder leurs enfants, comme ils l'ont fait en quelques rares lieux, au lieu de les livrer pour épargner quelques sous sur leur cabaret.

Il y a deux sortes d'écoles: l'Ecole chrétienne qui régnait presque exclusivement il y a quelques années et l'Ecole laïque qui domine aujourd'hui. Remarquons d'abord qu'il y a confusion sur le sens de ce mot *laïque*. Jadis, concurremment avec les écoles dirigées par des religieux, il y en avait dirigées par des laïques, qui étaient souvent excellentes, et

c'est d'elle que nous écrivions cette phrase qui a excité tant de susceptibilités dans les deux premières éditions : « Nous ne distinguerons pas « entre les écoles laïques et les écoles chrétiennes, « ce qui les distingue ne nous paraissant pas tou- « jours assez bien tranché. » En effet, qui ne se souvient des excellents instituteurs que nous avions jadis à la tête des deux écoles communales de Marseille, tous pratiquants, tous élevant de leur mieux leurs élèves ? Ici, dans notre Œuvre, nous ne les distinguions pas des enfants des Frères, nous avons écrit la vie et la sainte mort de plusieurs d'eux, pas plus que nous ne les distinguions des quatre-vingts écoles libres, laïques, où tous les professeurs faisaient au moins extérieurement profession de sentiments chrétiens ; les familles l'exigeaient ; et de la concurrence entre toutes ces écoles naissaient les plus heureux résultats, pour les catéchismes surtout, dont ce fut l'âge d'or. Nous nous souvenons d'une école libre de cinq cents élèves, la plus considérable de toute la France, disaient alors les Inspecteurs d'Académie, où tous les ans le directeur faisait prêcher une grande retraite de quatre jours, avec la messe, deux sermons et la bénédiction, qui se terminait par d'innombrables communions pascales. Un prêtre, aujourd'hui grand vicaire, en était le zélé directeur.

Mais autres sont aujourd'hui ce qu'on appelle les *écoles laïques,* écoles d'impiété ou tout au moins d'indifférence, dont les résultats peuvent devenir

désastreux. Ce n'est pas que tous les maîtres soient impies de profession, mais tous sont lâches, et se croyant obligés de cacher des sentiments encore vivants au fond de leur cœur. Un très grand nombre sont des religieux défroqués, et ce sont les pires, parce que ce sont ceux qui ont le plus à faire oublier. Beaucoup, élèves des écoles normales, surtout, sont purement indifférents ; enfin quelques-uns encore très bons, vont à la messe en cachette, vont voir leur confesseur comme Nicodème, n'ont pas l'énergie de confesser leur foi au risque de perdre leur place ; mais nous devons encore les soutenir, faute de mieux, et par peur de pire.

Cependant là n'est pas le plus grand danger de l'école laïque, car nous pourrions facilement le conjurer ; le vrai fléau, ce sont les familles de ces pauvres enfants, n'ayant plus de chrétien que le nom. Presque pas un de ces petits à qui leur mère ait appris le signe de la Croix et les prières les plus usuelles. Tous leurs sentiments sont à la hauteur de leur éducation, toute leur intelligence n'est tournée que vers le mal. On conçoit ce que sont ces écoles. Nous ne remarquons pas jusqu'ici dans notre ville, que l'impiété gagne beaucoup sur ces malheureux enfants ; leur âge, leur légèreté, ne leur permettent pas de s'arrêter aux questions théoriques. Mais, en revanche, ils apprennent entre eux la théologie pratique et rien ne peut rendre la précocité de leur immoralité. Que seront-ils à quinze et dix-huit ans ? Les journaux nous l'apprennent tous les

jours. Il y a eu, disent-ils, 23,000 condamnations d'enfants au dessous de vingt ans, dans la seule année 1888. Qu'on lise le rapport de M. Macé, chef de la police de sûreté, que nous avons inséré en note dans le 3e volume de notre *Traité de la Confession*. Voilà le grand danger de l'école laïque : elle est, à l'insu des maîtres, nous voulons bien généralement le croire, l'école de l'immondicité. On est sûr que sur elle, se greffera avec l'âge l'impiété la plus absolue.

Oserons-nous l'avouer ? Même dans les écoles chrétiennes, malgré les efforts des instituteurs de la jeunesse, on peut dire que, vu les circonstances qui la gênent, la combattent ou en paralysent l'influence, l'éducation, telle qu'elle est généralement donnée, est insuffisante pour former le jeune ouvrier aux bonnes mœurs, aux idées de la foi, à la pratique de la piété.

Cependant, pour être juste, reconnaissons que ces appréciations sont contestables et que nous avons voulu les exposer bien plutôt que les affirmer. Du reste, il faut en convenir, le résultat négatif qu'ont produit ces écoles, tient surtout au peu de temps qu'elles ont, pour former leurs enfants, circonstance qui n'est pas la faute des maîtres. Le très grand nombre sort après la première communion, c'est-à-dire à un âge où rien encore n'est formé dans le cœur ni dans l'esprit. Tout ce qu'emporte l'enfant de souvenirs religieux, ce sont les ennuis et les peines que lui ont coûté sa première communion, le catéchisme, l'accomplissement de ses devoirs de piété.

Rentrés dans leurs familles, bien peu y trouvent des parents qui les soutiennent dans leurs bons sentiments. En revanche, ils vont rentrer dans l'atelier, c'est la troisième carrière que doit parcourir le jeune ouvrier. Au moment, hélas! où l'école commencerait à lui être plus utile, où les passions sont plus ardentes, les occasions plus dangereuses, le voilà subitement arraché à ses maîtres, par la dure nécessité de gagner son pain. Nous allons voir les dangers de cette nouvelle situation.

III. *L'atelier.* — J'entends par ce mot, pris en général, tous les lieux de travail, où le jeune homme des classes inférieures gagne sa vie ; le bureau pour les commis, les quais pour les nombreux états qui vivent à Marseille des travaux du port, l'atelier proprement dit, pour les métiers ; et tous les autres endroits où l'enfant du peuple des grandes villes passe sa journée. Je dis que ce sont là, pour le jeune homme, autant d'écoles d'impiété et d'immoralité tout ensemble.

Les enfants des riches, je le sais, trouvent au milieu du monde les mêmes dangers: mais quelle différence dans les conditions de leur passage à la vie du monde. L'enfant riche a de 18 à 20 ans, l'enfant du peuple, de 12 à 13 ans. L'intelligence de l'un s'est développée par de véritables et fortes études; l'autre ne sait des premiers éléments des lettres que ce qu'il faut pour achever, s'il le veut, de se pervertir. Le riche trouve souvent dans sa famille, la tradition des principes religieux: le pauvre les y rencontre

bien plus rarement. Les sentiments d'honneur, mieux conservés pourraient empêcher le premier de se livrer à des désordres grossiers; le jeune ouvrier n'est pas déshonoré par un certain libertinage : le vol ou tout autre délit punissable par la justice des hommes atteignent seuls sa réputation. Je ne prétends pas que ce tableau soit toujours exact, je veux seulement dire ce qui existe le plus généralement, et marquer les différences des moyens de bonne conduite pour le riche et pour le pauvre, au début de leur éducation professionnelle. En d'autres termes, dans les classes riches, de bons parents peuvent plus aisément bien placer leurs enfants à la sortie du collège; les enfants du peuple sont forcément à la merci des maîtres et des ouvriers, au milieu desquels ils sont obligés de vivre.

Qu'est-ce donc que l'atelier, tel qu'il existe en général? L'atelier est un lieu où le travail du corps n'exclut pas les conversations incessantes. L'atelier est un déplorable mélange d'hommes faits, de jeunes gens et d'enfants : c'est une réunion d'ouvriers plus ou moins habiles, au choix du patron qui les utilise, mais qui leur demande rarement quel est leur degré de moralité. Supposons un instant, ce que j'ai presque nié, que ce jeune enfant, qui va débuter dans cette nouvelle carrière, ait reçu une éducation suffisante dans sa famille ou à l'école; dès le premier jour, le voilà en butte aux persécutions de tous; l'un se moque de ses pratiques religieuses, dont un bout de scapulaire ou de chapelet lui révèle le secret;

l'autre tourne en ridicule ce que l'enfant avait appris à respecter : ses prêtres, sa religion avec son dogme, sa morale, ses cérémonies, son culte. Tous attaquent sa pudeur par des plaisanteries obscènes, des conversations immondes , des gestes indécents. Chacun lui parle, sans gêne, de choses qu'il n'avait jamais entendu nommer. Et ce jeune homme n'a pas quinze ans! Oh! je le sais bien, semblables aux trois Hébreux dans la fournaise, quelques-uns résistent à ce torrent brûlant où il leur faut demeurer malgré eux ; plusieurs sortent purs de ces eaux fangeuses, qui n'ont pu les souiller. Mais le plus grand nombre que devient-il, et que peut-il devenir? Les uns sont timides et lâches; ils sucombent par entraînement. Les autres, malgré les réclamations de leur conscience, finissent par trouver qu'après tout cette religion de la chair, qui paraît être celle du très grand nombre, est beaucoup plus commode et répond mieux aux désirs des passions. L'enfant qui rougissait d'abord et gardait le silence, finit par s'habituer aux plus sales propos. Il sourit malgré lui, puis avec plaisir ; bientôt il prend part à la conversation. Il ne se livre pas au mal sans retenue, mais il a honte d'en savoir moins que les autres, qui se moquent de sa simplicité. Peu à peu, quelquefois même tout d'un coup, cet enfant devient comme les autres, et dans peu de temps, le voilà rendant à de plus jeunes que lui, les funestes influences dont il a été la victime. Tous les ateliers se ressemblent; si le maître est bon, on ne peut en dire autant de tous

les ouvriers ; si tous les ouvriers étaient bons, il serait étonnant que tous les apprentis le fussent aussi. Enfin, si patron, ouvriers et apprentis étaient irréprochables, ce serait une exception si rare, que nous ne pouvons nous y arrêter. L'atelier est donc une école d'immoralité ; je dis que c'est encore une école d'impiété.

Le peuple, autrefois, n'entendait que son pasteur, ne recevait que ses enseignements, ne croyait que sa doctrine. On lui a tant reproché son ignorance, on s'est tant moqué de sa simplicité, qu'il a commencé par douter, puis il a cherché comme Adam, la connaissance du bien et du mal, et enfin il a fini par brûler ce qu'il adorait et adorer ce qu'il avait brûlé. Tant de révolutions successives, tant d'écrits abominables, ont enfin produit leurs fruits, et la foi a presque été arrachée des entrailles de ce pauvre peuple. Triste résultat, qu'il faudra des siècles pour réparer, si la Providence divine, dans sa puissante miséricorde, n'emploie quelques moyens extraordinaires que nous ne pouvons prévoir. En attendant, c'est par l'atelier que le mal continue à se propager ; il est facile de le prouver. Le club de 1848 ou de 1870 n'était qu'une affaire de circonstance ; la mode en a passé, ou, s'il subsiste sous d'autres formes, les masses n'y vont plus. Ce n'est donc pas là que s'entretient chez les ouvriers cette perversion de doctrines qui devient si générale. Les mauvais écrits, les mauvais journaux sont infiniment répandus et font bien plus de mal, trop cer-

tainement, mais ce ne sont pas eux tout seuls qui auraient suffi à corrompre les masses. On dit que les plus célèbres journaux ont ensemble quelques cent mille lecteurs. Que seraient quelques cent mille sur tant de millions ? Mais il y a l'atelier qui remplace le club, il y a l'atelier, où ces doctrines se répandent, parce qu'il y a toujours quelque ouvrier plus savant que les autres, qui lit les mauvais journaux et les mauvais livres. Il y a l'atelier, où le membre des sociétés secrètes fait une propagande qui augmente peu à peu le nombre de ceux qui ne croient plus à rien. Je ne veux pas dire que telle soit nécessairement la nature de l'atelier, mais je dis seulement, ce qu'il est aujourd'hui en fait, une école d'impiété, où l'apprenti entend débiter toutes les erreurs, avec un ton d'affirmation qui exclut tout doute, quoiqu'il ne soit que l'effet certain de l'ignorance ou de la mauvaise foi.

C'est en 1848 et les années suivantes que nous en fîmes la plus triste expérience. Notre Œuvre n'était encore composée que d'enfants au-dessous de quinze ans, et il nous fallut cependant un temps considérable pour arracher de ces jeunes esprits les infâmes doctrines qui s'y étaient implantées, je ne savais comment. Mes enfants ne mettaient pas le pied au club, je ne l'eusse pas souffert. Ils lisaient fort peu, faute de loisir ; ils ne fréquentaient personne hors de l'atelier, puisqu'ils n'étaient qu'à leur travail ou à l'Œuvre ; leurs parents appartenaient à une génération qui n'était pas encore com-

munarde. Mais je sus bientôt d'où venait ce vent pestilentiel, qui avait semé parmi nous ces mauvais germes. Chaque soir, il me fallait réfuter les erreurs de la journée ; chaque atelier était un club, un journal vivant, où le Pape, le gouvernement, la propriété, la famille, la religion étaient discutés, niés, réformés, avec une aisance, une liberté, une facilité ignorante, qui eût fait sourire de pitié, si derrière ces folles théories, les émeutes n'étaient pas venues de temps en temps faire voir les résultats pratiques. Que serait devenue alors la société, si Dieu eût permis que ces doctrines triomphassent un an ? Elles ont triomphé depuis, on en a vu les effets. Et croit-on que des scélérats en fussent seuls les apôtres et les acteurs ? Mon Dieu, non, beaucoup ont payé à Cayenne, ou ailleurs, une crédulité pitoyable, mais peut-être innocente, qui leur avait fait accepter des idées qu'ils n'eussent jamais trouvées tout seuls et qu'ils eussent repoussées avec horreur, si la société, qui punit le crime, avait plus de moyens pour le prévenir, en faisant parvenir la vérité à ceux qui s'égarent, sans qu'elle y prenne garde. On a remarqué, à Paris, combien était grand le nombre de jeunes gens présents aux barricades ou aux incendies de la Commune. Où avaient-ils appris ces tristes doctrines qui les y poussaient ? Dans leurs familles ? Les parents peuvent être indifférents, impies même, mais ils sont rares, ceux qui conseilleraient à leurs enfants de tels excès. Ils posent bien quelquefois les prémisses, mais ils auraient horreur des con-

séquences, si on les leur montrait. Serait-ce aux écoles ? Sans doute, pendant quelques années, bien des loups dévorants étaient entrés dans le bercail, où la confiance des familles place les enfants ; mais leur influence n'a pas été absolue. L'atelier a été cette école d'impiété et de révolutions, et si j'ai particulièment insisté sur les doctrines antisociales qu'il enseigne, c'est pour parler d'un sujet connu de tous. Il m'eût été bien plus facile de prouver que le jeune apprenti y perd la foi.

Nous allons voir maintenant comment il met en pratique, le dimanche, ce qu'il a si bien appris dans la semaine ; comment son libertinage d'esprit va passer dans ses mœurs. Suivons-le donc sur le théâtre de ses plaisirs, c'est le quatrième lieu où se passe sa vie de jeune homme.

IV. *Les divertissements.* — J'entendais soutenir dans un wagon, que l'institution du dimanche était la plus immorale des institutions parce que l'ouvrier dévorait, ce jour-là, dans la débauche, le fruit de six jours de labeurs, et que, supprimer le dimanche serait rendre le bonheur et l'aisance aux familles. Pas une des institutions de la Providence n'est à l'abri du même reproche, si nous considérons l'abus que les hommes en peuvent faire. Mais sans nous arrêter à de si absurdes affirmations, il n'est que trop vrai, que dans une société perdue de mœurs comme la nôtre, le dimanche devient un danger de plus, pour ceux qui ne savent pas le sanctifier. En Angleterre où la loi du repos du dimanche est si

sévèrement observée jusqu'à défendre de faire de la musique ou de jouer aux cartes, le peuple passe sa journée dans d'ignobles orgies; l'Eglise catholique avait jadis trouvé le moyen d'occuper le peuple par ses beaux offices aujourd'hui si délaissés.

Le jeune ouvrier, livré au travail pendant six jours, devrait trouver, le dimanche, l'entretien de la vie de son âme, si gravement négligé dans la semaine. Les devoirs de la piété, les instructions du bon pasteur, les plaisirs de la famille, devraient lui suffire. Son âme se réchaufferait au contact des choses saintes, et y prendrait de nouvelles forces; son esprit mieux éclairé, serait moins accessible aux séductions de l'impiété; sa mère chérie, son père respecté, ses frères et ses sœurs bien aimés suffiraient aux besoins de son cœur; il trouverait sa satisfaction, son bonheur dans leur compagnie. Mais, hélas! l'immense majorité des enfants du peuple fréquente rarement les sacrements après la première communion. Très peu vont assidûment aux églises; beaucoup n'y vont jamais; le plus grand nombre n'y va que quelquefois, sans respect pour les lois sacrées qui exigent leur présence assidue à la messe de chaque dimanche. En revanche, la journée du dimanche est suffisamment remplie par le démon, qui y a semé tous les genres de séductions, pour en faire le jour le plus dangereux. Nous avons suivi quelque fois, par la pensée, ces bandes de jeunes gens que nous rencontrons le dimanche; le but de leur course quel est-il? Presque toujours une occasion de péché.

Le bal, les promenades publiques, la buvette, le café chantant, le théâtre, sont les lieux où vont s'engloutir avec leurs bons principes, leurs économies de la semaine, et bien souvent leur santé. Des établissements de toute sorte leur sont partout ouverts, et presque tous ne sont que la dernière étape qui les conduit aux plus mauvais lieux. Je m'arrête, il faudrait ici trop en dire. On poursuit le voleur qui vous dépouille de votre bien, qui vous assassine, ou vous blesse ; votre réputation elle-même est défendue par les lois. Mais si l'on vous corrompt votre enfant, s'il est des maisons où l'on abuse de son inexpérience, ou de l'entraînement irréfléchi de ses passions, dans l'état actuel de nos mœurs, vous êtes obligé de vous taire. Il y aurait trop de honte à surmonter pour vous faire rendre justice.

J'ai vu des pères désolés venir me confier les plus affreux des malheurs ; je ne pouvais que les engager à la patience ; fallait-il par des révélations déshonorer leur jeune enfant ? Ne vallait-il pas mieux ne rien dire, que de lui imprimer une tache presque ineffaçable ? Et si ce jeune ouvrier a atteint un certain âge légal, oh ! alors, tout lui est permis ; la loi n'a plus rien à reprendre. Elle ne peut pas même interdire ou entourer d'entraves les facilités qu'il a pour se perdre. On a compris, dit-on, que pour la sûreté des bonnes mœurs des uns, il fallait faire des concessions au libertinage des autres ; mais on n'a pas voulu comprendre combien de pauvres jeunes gens perdaient leur innocence, leur santé, le bon-

heur de toute leur vie, dans des occasions devenues si faciles, qu'il faut presque une vertu héroïque pour les éviter. En ai-je trop dit ? Je le crains, et pourtant que d'infâmies, dans les grandes villes, que le monde ignore ou feint d'ignorer et qui perdent les jeunes générations, espoir de l'avenir !

Pour résumer, l'enfant du peuple ne trouve, en général, que peu de bons principes dans sa famille.

Son éducation à l'école est insuffisante, quand elle n'est pas mauvaise, ne fût-ce que parce qu'elle dure trop peu.

L'atelier gâte son intelligence et son cœur ; il y perd sa foi et ses bonnes mœurs.

Les divertissements achèvent de le pervertir complètement.

Il faut conclure, de tout ceci, que l'ouvrier, privé de l'éducation religieuse que lui donnait l'Eglise, n'a aucun autre moyen pour compenser cette perte. Il faut donc le ramener à l'Eglise pour corriger la mauvaise éducation de sa famille, suppléer à l'éducation incomplète de l'école, neutraliser les doctrines et les exemples de l'atelier, remplacer les divertissements dangereux du dimanche.

Tel est le but que poursuit notre Œuvre ; nous allons dire les moyens que nous employons pour cela.

ARTICLE TROISIÈME

PREMIER BUT QUE SE PROPOSE NOTRE ŒUVRE : FORMER LES JEUNES GENS A LA PIÉTÉ

Nous n'avons pas besoin d'employer ici ces précautions oratoires qui préparent les esprits à la discussion de principes difficiles à admettre. Je me hâte de le dire bien haut : « FORMER LES ENFANTS A LA PIÉTÉ, AUX VERTUS et même à LA PERFECTION CHRÉTIENNE, » voilà le but principal de notre Œuvre, l'objet constant de nos soins, la fin où tendent tous nos efforts.

Nous avouons cependant que nous abordons ce sujet avec une certaine appréhension. Nous avons pour nous, l'approbation de plusieurs directeurs d'Œuvres : ayant traité déjà ce point, dans quelques articles du *Jeune Ouvrier*, nous avons reçu de vive voix et par écrit, les plus chaleureuses marques de sympathie, nous en gardons un bien précieux souvenir, car les principes que nous défendons ne sont pas de notre invention; ce sont, tout simplement, ceux de l'Evangile et des saints. Malgré cela, nous hésitons encore à nous expliquer sur la matière de ce chapitre. Quelques-uns, nous ne l'ignorons pas, combattent ouvertement nos idées ; d'autres les trouvent fort belles, mais les taxent de pieuses exagérations ; enfin quelques autres coupent court à toute discussion par cette fin de non recevoir : les peuples du Midi ne ressemblent pas à ceux du Nord ; ils ont une propension naturelle à la piété; donc la méthode du

Midi ne vaut rien pour le Nord. Ceux qui se prononcent ainsi, ont-ils jamais connu les mœurs du Midi par leur propre expérience ? Ne les jugent-ils pas, peut-être, par les romanciers seulement ? Après tant d'années de centralisation, avec la conscription, le tour de France, tant de chemins de fer et notre va et vient continuel, peut-on dire encore, qu'il y a en France un Nord et un Midi ? Nos pauvres méridionaux, quoiqu'en disent les Parisiens, ne se civilisent que trop. Nous avons passé onze années de notre vie dans le Nord, au milieu de jeunes gens, réunis de tous les coins de l'Europe ; nous avons fait quatre ans le catéchisme à Saint-Sulpice ; il y a quarante-cinq ans que nous vivons au milieu du peuple de Marseille, si toutefois le Marseillais ne devient pas un mythe dans une ville qui s'accroît de plusieurs milliers d'âmes par an, et nous le déclarons hautement, nous n'avons jamais bien saisi les énormes différences dont on parle tant. Nous ne nions pas qu'il n'y ait des nuances dans les mœurs, le langage, les traits particuliers de certains caractères ; mais ces nuances sont-elles assez sensibles pour qu'il faille deux méthodes de direction, deux manières de prêcher l'Evangile ? C'est ce dont on ne peut facilement convenir. Comment nous persuader qu'il faille renoncer à une méthode sanctionnée depuis M. Allemand, par cent soixante-trois années des plus heureux résultats, sous ce futile prétexte que les Français du Nord ne sont pas ceux du Midi. Quand nous essayâmes de fonder cette œuvre, il y a trente

ans, plusieurs nous faisaient une objection plus plausible : M. Allemand a voulu pousser les jeunes gens à la perfection évangélique et il y a réussi, nous ne le nions pas. Mais il s'adressait à des jeunes gens ayant une certaine éducation, appartenant aux classes moyennes de la société. Quel résultat voulez-vous obtenir de jeunes ouvriers, grossiers, mal élevés dans leurs maisons, gâtés par les vices que leur enseignent les ateliers ? C'est beaucoup, si vous pouvez les attirer par le seul appât des jeux et des récréations. En effet, c'eût été beaucoup, tellement beaucoup, que jamais nous n'aurions osé l'entreprendre. Si les jeunes ouvriers sont ce qu'on dit, quels jeux innocents pourront les arracher aux violents plaisirs des cafés, des théâtres et autres lieux semblables ? Et si, par hypothèse, on réussissait à créer une concurrence impossible, à mieux faire jouer dans notre Œuvre que dans tous les lieux d'établissements publics, quelle concurrence pourrait-on faire à l'entraînement des grandes passions, dont les moindres charmes, sans les idées de la foi, ont mille fois plus de puissance pour attirer que tous les plaisirs possibles d'une congrégation ? D'ailleurs ceux qui ont des idées si différentes des nôtres n'excluent pas tout à fait les idées religieuses : loin de là, tous tendent à les faire entrer plus ou moins dans le cœur des enfants. Eh bien ! les enfants et les jeunes gens trouveront toujours qu'il y a trop de religion dans une Œuvre où ils ne viendront que pour jouer ; et la peur d'être trop dévot sera toujours la même.

Ou pour Dieu ou pour le monde, c'est et ce sera toujours la devise des jeunes gens, dont le cœur, naturellement droit, ne sait pas s'arranger de ces atermoiements, fruits d'une mauvaise prudence, qu'il ne connaît pas. Donc, si vous voulez arracher les jeunes gens au monde et au péché, le seul moyen c'est de les pousser à se donner à Dieu. Nous n'excluons pas les jeux cependant, bien loin de là. Nous le dirons dans le prochain article ; nous croyons même que c'est un moyen tout à fait nécessaire et nous expliquerons pourquoi. Mais le premier et principal but de l'Œuvre, c'est la Piété.

Toutefois, qu'on n'exagère pas nos paroles. Qu'entendons-nous par la Piété, la perfection que nous demandons aux enfants ? Nous le ferons mieux connaître dans la suite de cet ouvrage. Disons seulement ici, en général, que, par des moyens que l'expérience nous a appris, nous essayons, dès le premier jour, de porter à la piété tous les jeunes gens qui se présentent dans notre maison. Une tenue irréprochable dans la chapelle, c'est la première chose que nous leur demandons. Puis, l'exactitude aux pieux exercices de l'Œuvre, la fréquente confession, le goût de certaines pratiques de surérogation, l'esprit de sacrifice à l'endroit de tous les plaisirs qu'ils pourraient trouver hors de notre maison, un grand amour pour leur Œuvre ; enfin, la communion fréquente, comme couronnement, voilà les degrés que nous cherchons à leur faire parcourir. Réussissons-nous toujours ? Nous l'avouerons sans

honte ; même avec ce méridional pur sang dont on allègue la propension à la piété, nous échouons très souvent. Nous réussissons, d'autres fois, même avec les enfants du Nord qui abondent dans notre ville. Mais, en employant les autres méthodes, réussit-on toujours ? Et, supposé que la réussite dût être égale par les deux systèmes, il y aurait au moins cette différence que nous aurons fait des jeunes gens solidement pieux, de vrais chrétiens, là où l'on n'eût guère fait, par l'autre méthode opposée, que des jeunes gens ayant ce qu'on appelle aujourd'hui *la religiosité.*

Reconnaissons-le, nos œuvres, tout le monde le dit, veulent réformer l'esprit de notre siècle ; prétendre le guérir par une sorte d'homœopathie spirituelle en caressant ses penchants pour la vie extérieure et sensuelle, en le saturant de plaisirs et d'amusements : c'est une grande illusion. Les apôtres prêchaient la doctrine de Jésus-Christ aux juifs et aux gentils, au grand scandale des uns, au grand dédain des autres, et ils ont converti les nations.

Oserai-je émettre ce doute ? Ne serait-ce pas peut-être une sorte de paresse, dont ils ne se rendent pas compte, qui déterminerait chez certains Directeurs d'Œuvres leurs préférences pour une manière de faire plus facile que la nôtre ? C'est qu'il n'est pas aisé de mettre une Œuvre sur un pied de vraie piété. C'est un travail qui demande de longs jours et même de longues années d'attente avant qu'on puisse récolter quelques fruits. Une fête splendide, qui enivre de joie les enfants, donne des résultats plus prompts.

C'est si beau de voir une nombreuse réunion de figures heureuses, applaudissant avec frénésie aux plaisirs du moment ! Mais arrachez l'enveloppe de ces âmes; sont-elles en état de grâce ? Sont-elles plus pieuses depuis que vous les avez ? Sont-elles vraiment chrétiennes ? Si vous pouvez l'affirmer, nous sommes d'accord, mais convenez alors que vous avez employé d'autres moyens pour obtenir cela.

Le but de nos Œuvres n'est pas de faire de simples réunions plus ou moins brillantes qui ne durent que quelques heures. Il faut que, loin de nous, nos jeunes gens conservent au fond de leur cœur quelque chose qui les accompagne, à la maison, à l'atelier, etc. Sans cela, le péché emportera trop facilement, dans la semaine, les fugitives impressions du dimanche. Ce quelque chose, que sera-ce ? Une piété solide, de vraies idées de foi, la pensée de Dieu présent partout, à l'atelier comme à l'Œuvre, dans leur maison comme à l'atelier. Des Œuvres purement extérieures obtiendront-elles ce résultat ?

Comprenons-le donc bien, que la piété soit le but constant de nos efforts. N'acceptons, dans les moyens extérieurs, que ce qui peut faire atteindre ce but ; rejetons absolument tout ce qui nous en éloignerait, et nous verrons bientôt l'accomplissement de cette affirmation du Saint-Esprit : *Exerce te ipsum ad pietatem, pietas enim ad omnia utilis est,* (I. Tim. IV. 7.) (1).

(1) Nous écrivions ces pages en 1859. Depuis, il faut le

ARTICLE QUATRIÈME

SECOND BUT DE L'ŒUVRE : FAIRE JOUER LES ENFANTS

Lorsque les agents de l'empereur fermèrent de vive force l'Œuvre de M. Allemand, en 1809, le saint fondateur leur dit ces seules paroles : *Ici nous jouons et nous prions*. C'était, selon lui, toute l'œuvre de la jeunesse. Mais, me dira-t-on, si ce que vous avez dit dans le chapitre précédent est vrai, les jeux ne sont qu'un moyen, et non pas un des buts de l'Œuvre. Nous maintenons notre assertion quoiqu'elle puisse paraître contradictoire. Dans un autre chapitre nous parlerons des jeux comme moyens; ici nous dirons ce que nous entendons par les jeux en tant que second but de l'Œuvre.

Nous séparons les enfants de leurs familles pendant les heures de loisirs ; nous faisons, surtout, notre possible pour les arracher aux plaisirs du monde, même aux plaisirs permis, parce qu'ils sont

dire, la piété a considérablement prévalu dans les Œuvres. En théorie pas un seul directeur n'oserait soutenir la thèse contraire si générale autrefois. On le doit surtout au congrès des Œuvres ouvrières et aux admirables ouvrages écrits par Monseigneur de Ségur ou inspirés par lui. Mais, en pratique, que de progrès à faire ! Combien il y a peu d'Œuvres foncièrement pieuses ! Les Frères de St Vincent-de-Paul, après avoir longtemps suivi la méthode des moyens extérieurs, qui leur était pour ainsi dire imposée, se sont franchement rangés sous l'étendard de la piété ; ils ont eu depuis les plus beaux succès, ils ont des Œuvres modèles et leur exemple a grandement servi aux Œuvres nombreuses fondées dans ces dernières années.

presque toujours dangereux. La fréquentation de notre Œuvre demande donc bien du courage, bien des sacrifices. De là, l'obligation rigoureuse, pour nous, de donner aux jeunes gens une juste compensation des privations que nous leur imposons. Que de fois n'avons-nous pas entendu des parents ignorants se plaindre du goût excessif de leurs enfants pour nos amusements ? A l'Œuvre, disent-ils, on joue, on se déchire, on rentre tard. Malheureux parents, qui ne comprennent aucun de leurs intérêts ! Dieu veuille que leurs fils, quand ils ne viendront plus chez nous, ne rentrent jamais après huit heures ! Dieu fasse que leur débauche ne leur coûte jamais plus cher que leurs habits déchirés et qu'ils ne connaissent jamais d'autres plaisirs que les nôtres ! L'expérience prouve que le jeu est une nécessité du jeune âge, la nature elle-même l'indique : nous voyons les petits des animaux se livrer, dans leur enfance, à mille amusements. Les enfants, soumis à cette loi commune, commencent à jouer dès qu'ils peuvent se connaître ; à mesure que les petits garçons grandissent, ce besoin devient plus impérieux : il leur faut des jeux plus bruyants, la compagnie d'autres camarades. Les petites filles jouent volontiers à côté de leur mère, je ne sais si on pourrait l'obtenir des garçons ; mais les parents n'ont pas la patience de le souffrir. Ils éloignent tant qu'ils peuvent cette cause continuelle de bruit et de tracasserie. L'enfant va se réfugier dans la rue, et telle est la cause des fautes si précoces qui ruinent,

souvent à jamais, l'innocence d'un enfant. Cet amour des amusements de toutes sortes va grandissant avec lui, jusqu'au moment où il goûtera aux plaisirs défendus. Dès lors, les jeux proprement dits ne sont plus de son goût, ne satisfont plus son amour pour les distractions. Il lui faut les plaisirs du monde avec leur éclat brillant, leur bruit assourdissant; surtout avec la facilité qu'ils lui donnent de satisfaire toutes ses passions ; aussi c'est une maxime connue dans toutes les maisons : cet enfant joue, donc il est sage ; il ne joue plus, donc il commence à se gâter ; et, en généralisant : l'Œuvre joue bien, donc elle est fervente ; elle ne joue pas bien, donc elle commence à décliner.

On me dira, voilà pour les enfants ; mais les jeunes gens, pouvez-vous exiger d'eux qu'ils jouent comme les plus petits ? Mais oui, certainement nous l'exigeons ; ou, pour mieux dire, nous n'avons pas la peine de l'exiger, la pente naturelle de l'Œuvre y conduit inévitablement. Le pli est pris, nous n'avons plus qu'à le maintenir. D'ailleurs, pourquoi les grands ne joueraient-ils pas ? Ce n'est pas de leur âge ; mais quel âge leur supposez-vous ? Ce ne sont pas des vieillards ? Admettez qu'ils aient en moyenne vingt ans ; à cet âge, on joue très volontiers. Rappelez vos souvenirs de collège et même de séminaire : ne jouiez-vous pas volontiers à un âge plus avancé ? Savez-vous ce qui empêche un jeune homme de jouer ? Ou bien c'est l'orgueil ; il dédaigne de s'abaisser à des jeux

qu'il estime indignes de lui ; ou bien c'est un peu de timidité, de surprise, de manque d'habitude. Dans le premier cas, montrez-lui ses camarades se rehaussant par leur dévoûment aux usages de l'Œuvre, par leur zèle à amuser leurs jeunes frères, tandis que lui demeure honteusement dans un coin, exposé à la risée dê tous. Si ce sont des jeunes gens timides, facilitez-leur les premiers pas ; bientôt ce seront peut-être les plus en train. Les jeunes gens même qui vous arrivent, blasés déjà par les jeux obscènes, trouveront du plaisir à se livrer à des jeux innocents, dont ils ne soupçonnaient pas le charme, et ce sera un moyen pour les retirer du vice, où l'oisiveté les a peut-être précipités.

Nous dirons plus tard, les jeux qui ont nos préférences, l'art de faire jouer les enfants, d'empêcher les jeux de languir. Nous n'avons voulu énoncer qu'une seule proposition : La Providence a créé l'enfant et le jeune homme joueurs ; il faut nécessairement que cet âge s'amuse, mais il ne peut le faire sans rencontrer dans le monde les plus dangereuses occasions de péché ; donc l'Œuvre doit avoir pour but de le faire jouer sans dangers pour son âme. Le second but de l'Œuvre, c'est donc de faire jouer les enfants.

S. C. J.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

Des moyens qu'il faut employer pour former les Jeunes Gens à la Piété

CHAPITRE PREMIER

DES MOYENS EXTÉRIEURS

ARTICLE PREMIER

DE LA BONNE TENUE A LA CHAPELLE

Quand nous commençâmes cette Œuvre, au mois de mars 1846, nous eûmes le tort de débuter avec un trop grand nombre de jeunes gens ; aussi, pendant dix-huit mois, n'obtînmes-nous aucun résultat bien sensible, qui nous dédommageât des peines inconcevables que nous coûtèrent ces premiers essais. La dissipation des enfants à la chapelle, leur désobéissance à la cour, leur mauvais esprit partout, il n'en fallait pas tant pour nous faire comprendre que nous avions mal débuté et qu'il fallait tout briser pour recommencer à nouveau, avec un petit nombre et une autre méthode. Puisse notre expérience éviter aux pères de jeunesse toutes nos fautes et nos premiers insuccès !

Ce qu'on appelle dans le monde la *bonne tenue* est un fruit de l'éducation. Il en est de la bonne

tenue, comme du goût dans la littérature, dans les beaux-arts; c'est un sentiment intime, qui se manifeste par les productions extérieures, et qui n'existerait pas chez celui que rien n'aurait formé, quelles que pussent être ses bonnes dispositions naturelles. La piété est un sentiment du cœur, plutôt qu'un raisonnement de l'esprit. Mais le cœur se développe par l'habitude d'aimer, par l'exemple de ceux qui aiment, et dont la conduite extérieure est un reflet des sentiments intérieurs. Nous plaçons le bon exemple en tête des autres moyens pour gagner nos enfants au bon Dieu ; et tous les efforts d'un père de jeunesse doivent tendre à former et à entretenir un bon noyau dans son Œuvre, pour donner le bon exemple d'une manière éclatante. Quatre ou cinq suffiront pour y maintenir l'esprit de piété, s'ils sont bien choisis et bien dirigés. Un jeune homme vient pour la première fois dans notre maison, nous ne pouvons exiger qu'il soit pieux dès le premier jour. Ce sera un travail long et difficile, qui demandera bien du temps. Que d'instructions pour former son intelligence et la rendre chrétienne ! Que de peines pour l'amener à sa première confession ! Que de soins, avant que Notre-Seigneur soit véritablement formé dans ce cœur ! En attendant les jours passent, et chaque jour, pour nous, est une semaine, puisque l'Œuvre n'existe que le dimanche pour la plupart de nos enfants. Cependant les nouveaux se multiplient, et bientôt on s'apercevra du danger d'en avoir un

si grand nombre, s'ils ne sont pas au moins extérieurement chrétiens. Il faut donc que nous ayons un moyen qui agisse immédiatement, dès le premier jour, et d'une manière infaillible, sur nos nouveaux venus, et qui leur donne tout de suite la *piété extérieure*, si je puis l'appeler ainsi. S'ils sont extérieurement pieux, leur exemple ne pourra pas nuire ; il n'y aura pas deux camps en opposition, et cette piété extérieure, dont nous nous contenterons dans les premiers temps, sera le premier pas pour conduire nos jeunes âmes à Dieu.

Le moyen que nous croyons le plus sûr, pour obtenir la piété extérieure, c'est la bonne tenue dans la chapelle. Les plus fervents en donneront l'exemple ; les étourdis n'oseront faire une exception, que leurs camarades blâmeraient ; les plus jeunes eux-mêmes, incapables de réflexion, seront forcés par la surveillance des plus anciens à rester dans le devoir ; et les nouveaux, entraînés par la bonne tenue des autres, feront comme eux. La piété extérieure règnera ainsi dans le lieu le plus saint de l'Œuvre, et elle rejaillira bientôt partout.

Mais, qu'entendons-nous par la bonne tenue dans la chapelle ? Qu'on nous pardonne d'entrer ici dans les plus petits détails : il n'y a rien de petit dans une matière aussi importante ; l'Église, elle-même, nous l'apprend, par le soin minutieux avec lequel elle prévoit et ordonne toutes les plus petites cérémonies du culte. Rien ne soutient l'attention des enfants comme cette obligation continuelle de

s'observer dans la chapelle ; rien ne peut davantage ranimer leur foi ; et plus on demande d'eux, sous ce rapport, plus on est sûr d'obtenir.

Depuis quarante-cinq ans, nous nous sommes imposé d'être constamment le premier à l'entrée de la chapelle. Au son de la cloche qui sonne les cinq minutes, je me hâte d'accourir et de rompre brusquement, pour cela, avec toute autre affaire. Le Directeur dans une Œuvre d'enfants, doit être le premier partout ; un peu de crainte retient les plus étourdis et donne un bon pli ; quelquefois, sans doute, je puis être forcément en retard : un Directeur dépend de tant de monde que ses moments ne sont pas tous à lui. Mais ces retards doivent être rares ; il faut que les enfants soient toujours sur le qui vive, habitués à rencontrer partout leurs supérieurs ; personne n'ose bouger, quand on les trouve à leur poste, surveillant avec soin. M. Allemand était d'une rare exactitude ; avec sa tête baissée, ses yeux toujours fermés, rien ne lui échappait, et quoiqu'il fût fort doux, les enfants tremblaient devant lui.

En entrant dans l'église, chacun fait la génuflexion en face de l'autel et salue ensuite l'image de la Très Sainte-Vierge, que nous ne mettons jamais sur le Maître-Autel, mais par côté, au milieu de la chapelle. Nous voulons que cette génuflexion se fasse le genou par terre et non pas à demi, comme le font ordinairement les gens du monde. En arrivant à sa place, on se met à genoux pour

adorer le Très Saint Sacrement, puis on peut s'asseoir jusqu'au commencement de l'exercice (1). Il est défendu de s'étendre sur les bancs, les jambes en avant quand on est assis, et de se coucher sur les bancs de devant quand on est à genoux. A la Sainte-Messe et aux autres offices chantés, on observe scrupuleusement les rubriques, pour se tenir debout, assis, en chœur, tournés vers l'autel (2). M. Allemand ne pouvait souffrir qu'on se mouchât dans la chapelle, au moins dans les moments de silence, et la tradition a conservé le souvenir des pittoresques reproches qu'il adressait aux délinquants. Nous tenons beaucoup à cet usage pendant la Sainte-Messe et au Sermon.

On nous demandera, peut-être, comment nous avons pu tant obtenir d'enfants légers, si étourdis même dans leur piété. Nous le répétons : par le bon exemple des plus fervents et par une ferme volonté de l'obtenir. On fait ce qu'on veut en ce monde, pourvu qu'on ne tâtonne pas et qu'on sache bien ce qu'on veut. Un nouveau nous arrive aujourd'hui, il a 15 ou 18 ans. Il n'a jamais fait de génuflexion. Il s'asseoit en arrivant, sans adorer le Saint-Sacrement ; il se tient debout, quand tout le monde est

(1) Depuis quelques années on a changé cet ordre, les enfants en entrant se tiennent tous debout jusqu'au signal pour s'agenouiller ensemble. C'est un détail peu important qui dépend de la disposition de la chapelle.

(2) Les enfants, dans leur *Manuel*, ont la manière de se tenir au chœur ; tous peuvent ainsi le savoir.

à genoux ; il ne sait que faire de ses mains, de ses jambes. Mais pour peu qu'il soit intelligent, il s'aperçoit bientôt qu'il est seul parmi tous ses camarades. Un plus ancien congréganiste lui fait signe de faire comme les autres ; un autre lui offre un livre ; il les voit tous prier en silence et à genoux. Il est forcé de faire comme eux pour ne pas se singulariser. Le bon exemple a plus fait que toutes les instructions ; le Directeur n'intervient que dans les cas plus graves, quand tous ses moyens sont inutiles pour quelques natures plus rebelles, ce qui est excessivement rare.

La disposition du placement dans l'église contribue beaucoup à la bonne tenue. Ne placez pas les enfants tournés vers l'autel, ainsi qu'on le fait dans la plupart des Œuvres : les rangs ont trop de profondeur, la surveillance y est trop difficile. Ne mettez pas les enfants sur des chaises : elles remuent trop et font trop de bruit. Nous avons des bancs qui ressemblent à des stalles, placés en chœur et en amphithéâtre, à droite et à gauche. Les bancs ainsi disposés ont une grande longueur et peu de profondeur ; on ne peut pas mettre plus de cinq rangs de chaque côté : il en faudrait plus de vingt s'ils étaient tournés vers l'autel. Le côté droit surveille le côté gauche et réciproquement. Le Directeur, de sa place, voit tout son monde (1).

(1) A la réunion d'Angers, quatorze voix contre sept décidèrent que la position en chœur n'était pas avantageuse

Oh ! si l'on savait quel parfum de piété ce bon ordre, cette bonne tenue, répandent dans toute notre chapelle ! Les enfants conçoivent une haute idée de la sainteté d'un lieu où l'on se tient avec tant de respect. Ils en sont impressionnés malgré eux, et d'autant plus impressionnés, que c'est le seul endroit de la maison où cette retenue soit exigée. Dans un collège, la règle vous poursuit partout. Il faut garder le silence dans les études, le réfectoire, les classes, les dortoirs, voire même dans les passages d'un lieu à un autre. Chez nous, il n'existe rien de tout cela. Le jeune ouvrier ne vient que pour jouer : le bruit, le tapage, les cris font partie de sa vie ; il ne s'en fait pas faute ; on l'y excite au besoin. Mais s'il faut entrer à la chapelle : *Pavete ad sanctuarium meum.* Ne reculez devant aucun genre de reproche, de châtiments, s'il le faut. Faites comprendre aux enfants que

pour les enfants. (*Compte rendu d'Angers p. 42*). Les deux principales raisons qu'on en donna furent : que la surveillance était plus difficile et que les enfants ne voyaient pas le prédicateur. Quant à la surveillance, tous ceux qui ont vu nos enfants dans notre chapelle, affirment qu'elle est incontestablement plus facile avec des bancs en amphithéâtre et en chœur. Pour le sermon, avec des bancs tournés vers l'autel, plus de la moitié des enfants tourneront le dos au prédicateur, que l'usage met au milieu de l'église. Plusieurs Directeurs, après avoir assisté à nos offices, ont immédiatement changé la disposition de leurs bancs précédemment tournés vers l'autel.

c'est la présence de Notre-Seigneur qui l'exige; que vous serez indulgent partout, excepté là. Vos jeunes gens comprendront la justesse de vos reproches, l'équité de vos punitions, et ils se prêteront avec une merveilleuse facilité à ce que vous exigerez d'eux.

Il est inutile d'ajouter que vous leur devez le bon exemple. Si vous riez dans l'église, si vous y causez inutilement, si vous vous y tenez selon votre commodité, tantôt couvert en dehors des offices, tantôt assis quand tout vous commanderait d'être à genoux, vos enfants vous imiteront : *Regis ad exemplar totus componitur orbis.* Ayez toujours votre surplis pendant les offices, votre bonnet carré sur la tête ou à la main, sans égards pour vos aises, mais selon que l'exige le cérémonial. Si vous êtes scrupuleux observateur de la bonne tenue, vos enfants le seront aussi ; si vous vous mettez à votre aise, ils s'y mettront. Saint Vincent-de-Paul, accablé d'années et d'infirmités, faisait la génuflexion jusqu'à terre, quoiqu'il lui fût souvent impossible de se relever sans secours. Il craignait qu'en s'épargnant un peu de souffrances, il ne fut cause de quelque relâchement parmi ses disciples, et un grand nombre de Saints nous ont donné les mêmes exemples. (*Vie de Saint Vincent-de-Paul,* d'Abelly, t. 2, p. 258.)

Nous avons reçu bien des éloges et de vive voix et par écrit, sur cette petite œuvre ; grâce à Dieu, ce nous semble, avec assez d'indifférence. Nous

avons fait la part des exagérations de la politesse ou de l'amitié ; nous avons pensé aux défauts trop réels, qu'on ne voyait pas comme nous ; enfin, nous nous sommes dit que toutes les Œuvres feraient mieux, après une pareille durée. Cependant, nous l'avouons en toute simplicité, nous avons éprouvé un vrai bonheur, quand nous avons entendu louer la bonne tenue de nos enfants dans la chapelle ; une vive peine, quand on nous a dit qu'ils se tenaient mal, ce qui n'est arrivé qu'une fois. Nous regardons ce point comme le fondement de l'édifice de la piété chez les jeunes gens, et je conjure mes aides et mes successeurs de maintenir avec le plus grand soin les traditions de cette bonne tenue que je suis parvenu à établir avec tant de peine.

ARTICLE DEUXIÈME

DE L'ESPRIT DE FOI.

Nous plaçons ici l'esprit de foi parmi les moyens extérieurs, parce que nous le considérons surtout dans les actes extérieurs de la religion.

Cet esprit a bien diminué dans l'Eglise, il faut en convenir. Nous le disons plus haut, nous avons moins de foi que nos pères, nos enfants en auront un jour moins que nous. J'espère, cependant, qu'il n'en sera pas ainsi pour les enfants de nos Œuvres et qu'au milieu des tempêtes inévitables des passions,

au milieu même des naufrages, qui n'en seront que trop souvent la suite, nos congréganistes conserveront toujours intact ce dépôt sacré de la foi, que nous leur avons confié avec tant de sollicitude: *Depositum custodi.* (II. Tim. I. 14.)

L'Eglise nous propose des vérités à croire, c'est ce qu'on appelle le dogme. Les enfants du peuple peu instruits, sont peu capables, surtout dans leur jeunesse, d'approfondir ces articles de doctrine qu'ils acceptent plus facilement sur parole, sans réflexion. En attendant que leur intelligence se développe, notre religion se manifeste à eux d'une manière plus sensible par une foule de pratiquès extérieures, de nos jours ignorées de plusieurs, méprisées de quelques autres, peu considérées du plus grand nombre. Ce sont ces pratiques extérieures qu'il faut leur apprendre à honorer et à chérir dès leurs jeunes ans; elles seront les gardiennes de leur foi.

Le signe de la croix, la dévotion à l'eau bénite, au cierge bénit, au rameau bénit, la dévotion à tous les sacramentaux; le respect pour les saintes images de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Saints ; l'usage du scapulaire, des médailles, du chapelet ; la révérence pour les processions de l'Eglise, pour tous ses usages, ses coutumes, ses cérémonies, ses prières, ses offices et tant d'autres choses qui m'échappent ; ce sont toutes choses saintes pour lesquelles il faut inspirer aux enfants la plus tendre dévotion. Nous veillons à ce que chaque congréganiste porte sur lui un scapulaire, un

chapelet, une médaille miraculeuse. Plusieurs fois par an, sur un mot d'ordre donné aux associations, une sainte croisade se prêche à la cour, pour procurer ces objets aux enfants, s'ils ne les ont pas déjà. Quelques mois après, on recommence encore. Chacun doit avoir, près de son lit, un bénitier, son image de la première communion, sa lettre patente de congréganiste, le rameau de la Semaine-Sainte et le cierge de la Chandeleur. Nous excitons leur dévotion à faire brûler des cierges devant l'image de la Sainte-Vierge et des autres Saints. Toutes nos salles ont une croix et une statue de notre Bonne-Mère. Pendant le mois de Marie, chacune de ces statues a ses sacristains qui les ornent de rideaux et de fleurs.

Qui n'admirerait cette sage prévoyance de l'Eglise ! Connaissant le cœur humain qui s'élève à Dieu par les choses sensibles, *ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc, in invisibilium amoren rapiamur* (Préf. de la Nativ.), elle a institué ou approuvé cette foule de petites pratiques, si propres à nourrir la foi et la piété du peuple. Les savants orgueilleux peuvent les traiter de superstition, mais quel caractère de candeur ne donnent-elles pas à notre foi ! Quelles saintes habitudes nos jeunes gens n'en contractent-ils pas, pour le reste de leur vie ! Les voilà pleins de respect pour les saints temples, que nous leur avons tout d'abord appris à vénérer ; les voilà pleins de foi pour ces petites pratiques que nous

leur avons enseignées ; n'est-ce pas déjà un grand pas de fait dans la voie de la piété, où nous voulons les conduire par tous les moyens réunis ?

Persuadés de cette vérité, que tout dépend le plus souvent de la première éducation, nous sommes très sévères sur certains petits manquements que la stricte théologie permettrait peut-être, mais qui pourraient donner de mauvaises habitudes pour le reste de la vie. Le dimanche, on ferme les portes de la chapelle à l'épître ; les retardataires doivent entendre une autre messe. Nous exigeons que les sacristains, les portiers, les organistes, les souffleurs eux-mêmes prennent toutes leurs précautions pour ne pas perdre une partie de la messe. S'ils se dérangeaient pendant une des parties principales, même pour le service de l'autel, nous leur ferions entendre une autre messe, à cause des larges conséquences que les enfants sont exposés à tirer des moindres concessions. Nous apportons la même sévérité au travail du dimanche ; nous le permettons encore moins que les plus sévères théologies et nous sommes parvenus à le détruire complètement parmi tous nos jeunes gens, à de rares exceptions près, dont nous voulons être les juges chaque fois.

La foi des enfants se forme encore *ex auditu*. Ils entendent parler de tout et rarement en bien ; mais ils ont une confiance absolue dans les paroles de ceux qui leur parlent sans passion, avec conviction, *tanquam potestatem habens*. (Marc. 1. 22.) Ils

viennent nous répéter les propos de l'atelier, de leur maison, nous dire les livres qu'ils ont lus. Que de redressements dogmatiques et historiques n'avons-nous pas occasion de faire ! Ce sont des traités complets qui ont toujours le mérite de l'à-propos et d'une utilité immédiate. La règle générale est celle de saint Ignace : Pensez comme l'Eglise, ne jugez que comme l'Eglise. Que pense-t-elle de l'Inquisition, des Croisades, de la puissance des Papes au Moyen-Age, de l'indifférence en matière de religion, du progrès indéfini, du Catholicisme-libéral surtout, et de tant d'autres choses ? Et de quoi se compose l'Eglise, de ce qu'il y a de plus savant, de plus brave, de plus saint ; la vérité ne peut être que là : que risquez-vous de penser comme elle, sans autre examen ?

A propos d'Inquisition, il nous souvient qu'un jour tous nos jeunes gens arrivèrent remplis de la plus vive indignation contre ce tribunal. Tous savaient les mêmes arguments, tous me racontaient dans les mêmes termes les mêmes faits. Qui avait donc pu les instruire simultanément et avec tant d'uniformité ? Je sus bientôt qu'une grande baraque au champ de foire, faisait voir, avec des figures en cire, toutes les scènes les plus affreuses qu'on a prêtées à l'Inquisition. Les démonstrations du charlatan, le saisissant des statues de cire, la perfection de l'exécution, tout cela avait gagné toutes nos jeunes têtes, subjuguées par ce raisonnement péremptoire : on le fait voir, on le dit, donc c'est vrai. Les

gens simples, grands et petits, ne se font pas impies pour de plus graves motifs. Je me hâtai de monter en chaire, et, pendant plusieurs dimanches, je traitai ce sujet jusqu'à ce que j'eusse détruit tous les arguments que dans quelques minutes, et pour cinq sous, un bateleur plus heureux que moi, avait fait accepter si facilement. Et pour donner un autre exemple de la facilité des convictions chez le peuple, n'avons-nous pas connu dans un petit bourg du Comtat, un vieillard de 70 ans qui, après avoir résisté à toutes les sollicitations, se convertit parfaitement en voyant jouer par des marionnettes, la vie de *l'incomparable Geneviève de Brabant?* Pourquoi ne pas user nous-mêmes de ces moyens que les méchants emploient avec tant de succès pour nous arracher les âmes ?

Un directeur de jeunesse doit donc beaucoup parler ; ses paroles, souvent répétées, se gravent peu à peu dans le cœur des enfants et d'autant plus facilement, que la vérité, comme l'huile, revient toujours au-dessus. Tôt ou tard, les enfants vous croiront. N'eussent-ils que des doutes dans leur incrédulité, ce serait encore beaucoup d'avoir préparé, dans leur esprit, cette fente ; la foi pourra un jour y introduire ses racines. Mais il faut pour cela qu'un père de jeunesse soit savant, de cette science pratique et usuelle qui lui servira tous les jours. Malheur à lui, s'il restait court en face des objections de l'impiété, la foi des enfants en serait ébranlée. Malheur à lui, surtout, si, enfant de son siècle, il

prônait ces fausses doctrines qui ont tant d'approbateurs aujourd'hui, quelquefois même jusque dans les rangs du clergé! Un prêtre n'attaquait-il pas un jour, devant nos jeunes gens, le pouvoir donné par l'Eglise aux Evêques dans le for contentieux ! Ne réclamait-il pas l'introduction du jury dans les cours épiscopales! Si nous apprenons à nos enfants à détruire les restes d'autorité qui sont encore debout, quelle éducation espérons-nous leur donner ? A l'époque où les funestes erreurs de M. de Lamennais faisaient de si nombreuses conquêtes parmi les jeunes imaginations, M. Allemand, qu'on ne pourrait appeler un savant, comprit bientôt, cependant, avec son instinct de prêtre humble et soumis à l'Église, quel mal ces doctrines allaient faire parmi ses jeunes gens. Il n'épargna rien pour en préserver son Œuvre. Aussi, quand M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul, qui lui administra les derniers sacrements, lui demanda s'il adhérait à l'Encyclique de Grégoire XVI qui condamnait les doctrines Lamennaisiennes, il s'écria mourant : « Dieu m'est témoin que je me suis tué pour empêcher ces erreurs d'entrer dans l'Œuvre. » Lorsque le Syllabus fut publié, on sait quel scandale la mauvaise presse feignit d'éprouver. Nos pauvres jeunes gens ne lisaient que les attaques frivoles des journaux ; ils ne pouvaient pas acheter et encore moins comprendre les éloquents panégyriques publiés de tous côtés. Le danger devenait pressant : pendant cinq mois, tous les mercredis soir, de 9 heures

à 10 heures, je le leur expliquais et commentais. Ce fut l'enterrement définitif du libéralisme dans notre maison.

Pour résumer, respect pour toutes les plus petites pratiques de l'Église ; respect pour toutes les choses saintes ; respect pour toutes les doctrines ; voilà les trois respects qu'il faut inspirer aux jeunes gens : c'est la seconde manière de graver la piété dans leurs cœurs. La bonne tenue dans l'église, était le moyen le plus immédiat, celui-ci sera peut-être le plus durable.

ARTICLE TROISIÈME

DE L'ESPRIT DE L'ÉGLISE DANS LE CULTE EXTÉRIEUR

Un des plus sûrs moyens de réussite dans la direction des âmes, c'est bien certainement, de suivre pas à pas la méthode et les procédés de l'Eglise dans la conduite de ses enfants. On fait trop bon marché, aujourd'hui, de ces usages qui ne sont que les formes extérieures de l'esprit intérieur de l'Eglise. Un vrai chrétien doit pleurer quand l'Eglise pleure, il doit se réjouir quand elle se réjouit. N'est-elle pas inspirée du Saint-Esprit ? Qui donc peut mieux qu'elle nous instruire ? Quel meilleur guide pouvons-nous suivre dans les voies du salut ?

Au moment où j'écrivais ces lignes, une conférence d'ouvriers célébrait sa fête patronale de

Saint-Joseph, dans une église de religieux. Un superbe reposoir y avait été élevé, surmonté de la statue du Saint. Rien de mieux, sans doute ; mais, par malheur, c'était le dimanche de la Passion, où il n'est jamais permis de faire aucune fête, pas même de la dédicace. La rubrique dit bien *cooperiuntur imagines sanctorum velo violaceo nec deteguntur quolibet occurente festo etiam titularis et patroni* ; une double décision de la S. C. R. de 1659 et 1663 a bien confirmé cette rubrique, mais on trouva que ce serait moins beau, et cette raison suffit pour répondre à toutes les objections. Le même jour, nous aurions dû célébrer aussi cette même fête, qui est la troisième de notre Œuvre, mais il nous sembla que nous n'en avions pas le droit. Ne nous restait-il pas la fête du Patronage ? Enfin, cette ressource nous eût-elle fait défaut, ne valait-il pas mieux supprimer, pour une année, la fête de Saint-Joseph, que d'effacer, pour ainsi dire, un des deux dimanches consacrés aux douleurs de Notre-Seigneur, en y substituant une solennité bien moins importante, et qui peut toujours, du reste, avec permission, se renvoyer à un autre jour ?

Plus nous allons, plus nous nous convainquons que de tous les moyens extérieurs, pour former les enfants à la piété, aucun n'est plus utile que ce respect pour les usages de l'Eglise et que la docilité à ses prescriptions. Cet esprit, je le disais, se revêt d'une forme extérieure, et c'est cette forme exté-

rieure qui entre par les sens pour parvenir, peu à peu, jusqu'à la moelle de l'âme.

Dès la fin de novembre, nous annonçons en chaire le renouvellement de l'année ecclésiastique. Quatre semaines seulement nous restent encore pour nous préparer à la fête de Noël. Il faut donc bien les employer, être plus recueilli qu'à l'ordinaire, se confesser plus exactement. Nous annonçons que nous prêcherons tous les dimanches des sermons plus graves et plus sérieux qu'à l'ordinaire. Nous les préparons, en effet, avec beaucoup plus de soin. Le chant si pieux du *Rorate* rappelle chaque dimanche, au Salut, le temps de l'Avent. L'orgue se tait, l'autel est sans fleurs. Le troisième dimanche *Gaudete, avec les ornements roses*, fait seul exception. Nous chantons en leur temps les grandes antiennes O, et les enfants, qui savent que c'est une sorte d'octave préparatoire à la solennité de Noël, accourent tous les soirs en grand nombre, pour mieux se disposer à cette fête. La veille de Noël, nous chantons à dix heures et demie le grand office; les plus jeunes enfants ne sont pas admis pendant cette nuit, de peur qu'ils ne soient fatigués. Quelques avis, donnés le dimanche précédent et répétés avant l'office, font comprendre aux jeunes gens le bonheur qu'ils vont avoir de chanter, une fois dans l'année, ce bel office que tant d'ordres religieux chantent toutes les nuits, précisément à l'heure où Notre-Seigneur est né. Une nombreuse communion termine la grand'messe de minuit,

et après les Laudes, on recommande aux enfants de se retirer, comme les bergers le firent, louant et bénissant Dieu. A huit heures, la deuxième et la troisième messe les réunit encore, et les offices ordinaires du soir achèvent cette belle journée.

Notre fête patronale des Rois arrive peu après. Le Saint-Sacrement, exposé avant la grand'messe, demeure jusqu'après vêpres sur notre autel. Trente adorateurs se renouvellent toutes les demi-heures. Cette fête est à peine terminée que la Septuagésime s'annonce. C'est un temps de tristesse que le monde souille par les joies profanes ; nous le passerons dans le recueillement. L'orgue se fait encore entendre, l'autel se pare encore de fleurs ; ce n'est pas encore le Carême, mais c'en est l'annonce. Le dimanche gras, jour de folie dans le monde, est un jour de dévotion pour nous. Les jeudi, lundi et mardi gras, ne pouvant pas faire toutes les quarante heures, nous exposons le Très Saint-Sacrement le soir, à l'heure où nos ouvriers commencent à quitter leur travail, vers les cinq heures. L'adoration se termine à huit heures par le Salut. Mais le dimanche de la Quinquagésime, il demeure exposé tout le jour.

Le Carême est un temps de pénitence. Nous recommandons le jeûne à tous nos congréganistes majeurs, ne les en dispensant jamais entièrement, quelque soit leur travail, on peut toujours faire quelque chose. Nous ne manquons pas de leur imposer les Cendres avant la grand'messe, et nous

tenons à ce que, dès ce premier jour du Carême, notre chapelle n'ait plus d'ornements, fallût-il passer la nuit pour enlever tous ceux qui ont servi aux quarante heures. Tous les mercredis soir, il y a le Chemin de la Croix ; malgré les fatigues d'une journée de travail, les jeunes gens y assistent très nombreux.

La fête de Saint Joseph, que nous célébrons le dimanche qui suit le 19 mars, en vertu d'un Indult du Saint-Siège, interrompt seule les tristesses du Carême (1). Cependant, si ce dimanche était un dimanche de première classe, nous la remettrions au troisième dimanche après Pâques, fête du Patronage.

Le dimanche de la Passion, toutes les Croix et les statues sont soigneusement voilées. La bénédiction et la procession des Rameaux précèdent la grand'-messe du premier jour de la Semaine-Sainte. Excepté la bénédiction des fonts, nous faisons tous les offices, le matin si tôt et le soir si tard que presque tous nos jeunes gens peuvent y assister. Je crois pouvoir affirmer, grâce à cet arrangement, que nos congréganistes sont à peu près les seuls ouvriers de Marseille qui, dans tout le cours de

(1) Notre Œuvre étant devenue beaucoup plus pieuse en vieillissant, nous n'usons plus de ce privilège ; la fête se célèbre le jour même, avec la plus grande dévotion, avant et après les heures du travail; mais la solennité est renvoyée au Patronage, qui est le dernier dimanche du temps pascal à Marseille.

leur vie, aient vu les belles cérémonies de la Semaine-Sainte. Nous faisons un aussi beau reposoir que possible, mais jamais au maître-autel, pour que l'accessoire ne devienne pas le principal. Dans l'après-midi, nous lavons les pieds à douze de nos petits enfants de la première communion. Pendant la nuit, divisés en plusieurs bandes, les plus grands se relèvent toutes les deux heures devant le reposoir. Le Vendredi-Saint, après les ténèbres, nous prêchons la Passion.

Arrive enfin le jour de Pâques, la solennité des solennités. Nous déployons toutes nos pompes; aucune autre fête, dans l'année, n'égale ce jour que le Seigneur a fait. La grand'messe, les vêpres, le sermon, le salut, les chants joyeux, les ornements de l'autel, tout annonce la plus grande de toutes les fêtes. Plus la transition entre les tristesses du Carême et les joies de Pâques a été rapide, plus il est facile d'en pénétrer les enfants, dont la nature est si impressionnable.

De fêtes en fêtes, de joies en joies, nous arrivons à la Pentecôte, qu'une ancienne tradition de l'Œuvre de M. Allemand a choisie pour la première communion. Cela n'arrête pas le cours de nos solennités; la Fête-Dieu, et surtout notre grande fête titulaire du Sacré-Cœur, avec sa rénovation des promesses des congréganistes et sa procession du soir couronnent toutes ces solennités. L'anniversaire de notre dédicace est un jour béni. Nous la célébrons, par Indult du Saint Père, le troisième dimanche de

juillet. Le jour de l'Assomption est notre grande fête de la Très Sainte Vierge ; nous terminons cette journée par un feu de joie, un feu d'artifice et une illumination de la statue de notre Bonne Mère qui est dans la cour.

Le jour de tous les Saints est une des fêtes que nos enfants célèbrent avec le plus de dévotion. Ils ont de graves motifs pour cela. Cette fête est éloignée de toutes les autres ; on a plus de temps pour l'annoncer. Les fuyards, que les bastides nous ont enlevés depuis l'été, reviennent au bercail ; et puis, c'est l'anniversaire de la fondation de l'Œuvre, et les enfants se ressouviennent, tous les ans, des miracles que le bon Dieu a faits pour établir et conserver cette Œuvre, envers et contre tous (1). On renouvelle les charges ce jour-là, grand sujet de préoccupations avec une forme de gouvernement qui, ne laissant rien à l'élection, ménage les plus grandes surprises. Enfin la Commémoraison des Morts, qui se célèbre presque simultanément, donne à cette fête une teinte de joie douce, de tristesse recueillie, qui distingue ce jour de tous les autres jours de l'année. Après les vêpres de tous les Saints, nous chantons les vêpres des morts devant

(1) La veille, 31 octobre, nous allons en pèlerinage remercier Notre-Dame-de-la-Garde de sa constante protection. La veille de notre fondation définitive, 31 octobre 1847, nous déposâmes à ses pieds la clé en argent de notre Œuvre. Jamais maison n'a mieux été gardée par la Bonne Mère, au milieu des plus incessantes persécutions.

l'autel subitement revêtu de noir, puis le Directeur monte en chaire, avec le registre des charges qui excite toutes les curiosités. Il rappelle, en quelques termes courts mais animés, les trois fêtes de ce jour : Fête de tous les Saints, de nos parents, de nos amis qui nous ont précédés dans l'éternité bienheureuse ; commémoraison des fidèles trépassés, qui sont saints aussi, mais ne jouissent pas encore de leur bonheur et l'attendent de nos prières ; enfin, fête de la reconnaissance pour les bienfaits dont Dieu nous a comblés depuis l'établissement de l'Œuvre, et particulièrement pendant cette année. On chante le *Te Deum* et les nouveaux dignitaires reçoivent, à la cour, les félicitations de leurs frères. Le soir, la chapelle est tendue de noir, et l'absoute termine cette journée. Selon l'usage du pays, les glas sonnent une partie de la nuit à notre clocher, pendant que les membres de la Communauté, qui sont dans la maison, consacrent leur récréation, après souper, à réciter les Matines et les Laudes des morts (1). Le lendemain, à 7 heures, grand'-messe pour les fidèles trépassés ; le soir à 7 heures et demie, les vêpres et l'absoute.

Tel est, bien en abrégé, le cours de notre année ecclésiastique. Pas une fête de l'Eglise que nous ne célébrions selon nos moyens et les loisirs de nos

(1) Pour satisfaire la piété du plus grand nombre, qui ne pouvait assister à cet office, nous le récitons, depuis plusieurs années, à 6 heures du matin. Près de 200 jeunes gens sont toujours présents.

jeunes gens. Nous nous levons plus tôt s'il le faut, nous nous couchons plus tard, mais nous tenons à célébrer toutes les fêtes chacune selon son rang. Les avis que nous donnons d'une part, les ornements de la chapelle de l'autre, tiennent tous nos enfants au courant de leur calendrier, et les usages de l'Œuvre sont si invariables, qu'un congréganiste sait d'avance toutes les fêtes qui se célébreront. Aucune fête de dévotion n'a le pas sur les grandes fêtes de l'Eglise, et si on peut remarquer un peu de prédilection pour la fête de tous les Saints, nous dirons que la dévotion des enfants donne seule plus d'éclat à cette fête, que nous n'environnons pas de plus de solennité extérieure que les autres du même rang.

Est-il besoin de dire combien l'esprit de foi et de piété des enfants doit s'accroître et se raffermir par le spectacle de chacune de ces fêtes renouvelées pendant plusieurs années, par les avis qui les précèdent, par les sermons et les belles cérémonies qui les accompagnent ? N'est-il pas malheureusement trop vrai qu'en dehors de notre Œuvre bien peu d'ouvriers peuvent parcourir avec la même facilité le cycle ecclésiastique ? Aussi, puis-je le dire, toutes les dépenses nécessaires à la beauté du culte se font avec bonheur dans la maison ; et, si nous ne pouvons lutter de richesse avec les grandes églises, nous les égalons, nous avons même la prétention de les surpasser souvent en bon ordre et en propreté. Nous les surpassons surtout par la grande

quantité des jeunes gens employés, à divers titres, aux cérémonies du culte. Mais voici une plus grave conséquence de notre manière de célébrer les fêtes à laquelle on n'a peut-être pas réfléchi.

Notre Œuvre n'est pas destinée à garder toujours les membres qui la fréquentent. Dès que nos jeunes gens sont mariés, ils ne nous appartiennent plus. L'édification exige qu'ils aillent à leur paroisse, car c'est là que tout, en définitive, doit aboutir. Le congréganiste habitué à nos usages, qui sont ceux de l'Eglise, ne trouvera pas de différence sensible entre sa paroisse et l'Œuvre. Ce sont les mêmes fêtes ; les mêmes cérémonies, les mêmes chants, qu'il sait par cœur. Il ne sera pas étranger dans une église où il retrouvera tout ce qui frappa son enfance. En sera-t-il de même des membres de certaines associations, saturés de fêtes, toutes plus belles, plus extraordinaires, plus théâtrales, quelquefois, les unes que les autres, lesquelles n'inspirent souvent que du dégoût pour ces offices de paroisse qui sont, pourtant, ceux que l'Eglise a établis ? Ah ! que les offices seraient plus beaux, et qu'il y aurait plus d'entrain si tous les hommes avaient reçu une éducation religieuse pareille à celle que nous tâchons de donner à nos chers enfants !

J'avoue qu'il m'en a coûté des dépenses et surtout des peines incroyables pour en venir à ce point. Je me souviens qu'ayant chanté dans notre chapelle les vêpres de la Sainte Vierge, pendant toute la première année, je voulus me hasarder le

saint jour de Pâques 1847, à chanter les vêpres de la solennité. Malgré tous mes efforts, nous échouâmes complètement. Les enfants de chœur eux-mêmes ne faisaient pas mieux que les autres. Mais depuis quelques années nous pouvons célébrer toutes les fêtes avec leurs chants propres, et nous avons un nombre suffisant d'enfants aussi bien formés aux cérémonies et au chant que modestes à l'autel.

Résumons ce premier chapitre : nous comptons beaucoup sur les moyens extérieurs que nous fournit l'Eglise pour former les enfants à la piété. Une tenue irréprochable à la chapelle ; le spectacle des pompes ecclésiastiques ; l'esprit de l'Eglise expliqué pendant de longues années et introduit par tous les sens extérieurs ; voilà, nous le croyons, des moyens infaillibles pour commencer heureusement ce grand travail que les moyens intérieurs perfectionneront plus tard.

CHAPITRE DEUXIÈME

DES MOYENS INTÉRIEURS POUR FORMER LES JEUNES GENS A LA PIÉTÉ.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des moyens extérieurs pour former les enfants à la piété. Ces moyens nous les croyons excellents, mais,il faut se hâter de le dire, ils seraient fort insuffisants si on se bornait à parler aux sens extérieurs. Ces moyens sont l'écorce, le fruit est au-dedans; il faut savoir le chercher, et nous voici arrivés au plus difficile, mais aussi au plus consolant de notre ministère.

L'âme est naturellement chrétienne; le péché l'a bien viciée, mais au milieu des mauvais penchants surnage toujours quelque chose de cette ressemblance avec Dieu qui lui fut imprimée dans la création. Quand on prêche la piété aux jeunes gens que le vice n'a pas encore blasés, on est étonné de leur facilité à comprendre, de leur ardeur à se jeter dans l'amour de Dieu pour lequel ils ont été créés. Chose étonnante! on craint de trop demander à la jeunesse et on n'obtient presque rien : on demande beaucoup et on obtient plus qu'on ne demande. D'où cela vient-il? de ce que les jeunes gens n'étant pas capables de grande réflexion, c'est le cœur qui pense chez eux; la tête n'a qu'un

rôle secondaire ou si elle agit c'est par l'imagination. Leur pente est aux extrêmes. S'ils sont libertins, ils le sont avec excès. Profitez de cette disposition, et si vous voulez les faire pieux ne craignez pas l'exagération. Il faut quelque chose qui remplisse ces jeunes âmes, elles sont incapables de comprendre les équations de piété. Qu'ils aiment l'Œuvre avec exagération, qu'ils se portent aux pratiques pieuses avec exagération ; vous ne pouvez pas changer leur naturel ; ne serez-vous pas toujours à temps d'enlever le trop plein, de les diriger avec prudence ? Partez bien du principe que c'est en vain que vous chercherez le juste milieu, idole de notre siècle ; difficilement le trouverez-vous dans l'âge mûr, pourquoi donc poursuivre cette chimère chez les enfants ?

Mais, dira-t-on, ce qui est violent ne peut durer. Qu'importe, pourvu que les résultats soient bons, et ils le sont. Cet enfant vient de faire sa première communion ; laissez-le se gâter, la fougue des passions ne durera pas non-plus ; à leur tourbillon et à leurs orages succèdera le calme et l'indifférence de l'impiété, l'abrutissement d'un cœur usé par les excès. Au contraire, attirez cet enfant au bon Dieu, passionnnez-le pour l'Œuvre, pour ses pratiques pieuses pour ses jeux innocents : cela ne durera pas non plus peut-être, mais ce qui restera au bout de quelques années ce sera un fond de foi, de respect, d'amour, que rien ne pourra plus détruire, ou qui reviendra tôt ou tard : l'expérience le prouve tous

les jours. Nous reviendrons peut-être trop souvent sur ce point, mais jamais assez, ce nous semble, pour bien faire comprendre toute notre pensée, tant nous croyons ceci important. La suite de ce petit ouvrage le fera peut-être mieux entendre.

Ces principes étant admis, une sorte de découragement s'empare quelquefois de l'âme d'un Directeur, quand il considère tout ce qu'il faut faire pour porter à Dieu un jeune homme qui vient à lui pour la première fois. Par où commencer ? Que faire ? Que dire ? Nous ne croyons pas qu'on puisse donner ici une méthode graduée, comme celle que l'on emploie dans l'étude des sciences humaines. Il faut, selon l'inspiration du moment, commencer par un bout quelconque, tantôt par l'un, tantôt par l'autre ; tout vient ensuite peu à peu. Nous n'avons donc pas voulu suivre une méthode tout à fait logique, dans le classement des moyens dont nous allions parler ; mais nous avons cependant cherché à y mettre un certain ordre, une certaine gradation, que pourront suivre à peu près, selon les circonstances, ceux qui voudront travailler à la sanctification des jeunes gens.

ARTICLE PREMIER

DE LA VISITE AU TRÈS SAINT-SACREMENT

La première chose, en fondant une Œuvre, c'est d'avoir une chapelle, qu'elle soit grande ou petite, pauvre ou riche, peu importe en soi, quoiqu'on

doive réserver tout le luxe d'une Œuvre pour le Saint Lieu. L'essentiel, c'est que ce soit une chapelle qui soit chapelle, et non pas une salle d'exercices, salle de jeux. Une église qui sert à tout, n'est bonne à rien. On y est fort mal à l'aise pour prendre ses ébats, plus mal encore pour prier. Ce sont des temples de protestants, qui peuvent servir à toutes sortes de choses. Le second point, de la plus haute importance, c'est d'y avoir le Très Saint-Sacrement. Nous comprenons toutes les objections, toutes les difficultés ; mais avec du temps et de la patience, un Directeur doit les résoudre ; tous ses efforts doivent aboutir à ce résultat : l'Œuvre ne sera complète, que le jour où il l'aura obtenu, *Ubi erit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ* (Math. XXIV. 28). Notre-Seigneur est le roi et le centre de tous les cœurs ; il n'y aura de vraie piété dans une Œuvre, que lorsqu'elle sera groupée autour du corps sacré de Jésus-Christ.

La Sainte Réserve, résidant au milieu de l'Œuvre, dans un lieu modeste peut-être, mais toujours bien décent, le premier moyen d'attirer les enfants à la piété ce sera de les attirer autour du corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les exercices communs de l'Œuvre sont indiqués par le règlement ; il va sans dire que ces exercices sont excellents, mais il leur manque cette spontanéité, cette pleine liberté qui se trouvent dans les visites au Saint-Sacrement. La cloche appelle aux offices ; il faut y aller, c'est fort bien. Mais rien ne m'appelle au pied du saint

autel ; j'y vais cependant de moi-même, c'est un acte bien meilleur, bien plus méritoire chez un jeune homme. D'après notre règlement, la première chose à faire quand on arrive à l'Œuvre, c'est la visite du Très Saint-Sacrement ; personne ne manque à cet usage, qui impressionne favorablement les nouveaux. Cette visite d'arrivée ne dure, en général, qu'une ou deux minutes. Qu'on me pardonne cette comparaison, c'est le salut que l'on fait, les quelques mots de politesse qu'on adresse au maître de la maison, en entrant chez lui. Ce n'est pas encore ici cette visite plus longue, à laquelle nous poussons tous nos jeunes gens les plus pieux, et qui tend chaque jour à se généraliser davantage, à mesure que l'Œuvre devient plus fervente.

Je ne prétends pas examiner si, de toutes les pratiques, la visite au Saint-Sacrement est la meilleure, mais l'expérience nous a appris que, pour le plus grand nombre de nos jeunes gens, c'est la plus facile, celle aussi qu'ils chérissent le plus. La méditation, par exemple, est une bien bonne chose, et plusieurs de nos fervents la font aussi. Mais, que cet exercice est difficile pour des ouvriers ! On sait à quelle heure s'ouvrent les ateliers ; quelle vertu ne faut-il pas à un jeune homme, accablé par les fatigues de la veille, pour abandonner assez tôt, c'est-à-dire avant cinq heures, ce lit si cher au jeune âge, faire sa méditation, en hiver comme en été, et se trouver au travail avant six heures, et quelques-uns encore plus matin. Nous parlerons

bientôt des moyens que nous employons pour surmonter quelques-uns de ces obstacles ; mais, encore une fois, ce ne peut être la pratique du plus grand nombre.

Il y a encore l'exercice du soir que nous faisons à l'Œuvre, tous les jours, sans aucune exception ; mais cet exercice ne peut pas non plus être général. Pour beaucoup, la méditation avant six heures, c'est trop tôt, l'exercice du soir c'est trop tard.

Au contraire, le quart d'heure d'adoration est à la portée de tous les états, de toutes les positions. A l'heure des repas, en allant au travail, en revenant, il y a toujours une église où l'on peut entrer ; un quart d'heure est si vite passé que cet exercice n'a rien de fatigant. Un acte d'adoration, un peu d'examen sur la journée, quelques résolutions pour le lendemain, au besoin la prière du soir, suffisent pour remplir le temps et en chasser l'ennui.

Ceux qui peuvent venir à l'Œuvre font encore mieux. Notre église est si tranquille, si recueillie, que rien n'y distrait. Aussi la plupart y viennent-ils chaque jour de préférence. Nous plaçons sur une petite table, au milieu de la nef, toutes sortes de livres pieux pour aider leur dévotion. Selon le degré de piété d'un jeune homme, cet exercice est une vraie méditation, ou seulement une lecture, mais c'est toujours une sainte pratique qu'il fait seul, sans surveillant, sous les yeux du bon Dieu.

Mais comment inspirons-nous le goût de cette dévotion ? Si cet exercice est libre, les enfants n'y

iront peut-être pas? Il y a mille moyens pour cela. Nous en parlons quelquefois en public, très souvent en particulier; nous la donnons pour pénitence au Saint-Tribunal; les plus pieux en donnent le conseil et l'exemple. A l'Œuvre que nous avions fondée à Saint-Victor (1), il n'y avait pas la Sainte Réserve

(1) L'Œuvre de Saint-Victor fut fondée le 31 mai 1858.

Cette paroisse est l'insigne église abbatiale et collégiale de Saint-Victor, si renommée par son antiquité et les saints nombreux qu'elle a produits. Elle a été le berceau des ordres monastiques en France, et sa crypte, arrosée si souvent du sang des martyrs, a servi d'asile, puis de sépulture à nos premiers pères dans la foi.

Le respectable Curé de cette paroisse, élève lui-même de M. Allemand, gémissait depuis longtemps de l'état d'abandon où étaient ses enfants après la première communion; l'Eglise ne les voyait presque plus, rien ne pouvait ni les attirer ni les retenir. Il conçut le projet de fonder, pour eux, une Œuvre de Jeunesse, le grand éloignement de la nôtre (3 kilomètres) ne leur laissant pas la facilité de venir jusqu'à nous. Ses trois vicaires étaient également capables de diriger cette congrégation; mais leur petit nombre, au milieu d'une vaste paroisse de seize mille âmes, ne leur permettait pas de consacrer l'un d'eux à ce soin exclusif. Pourtant il était impossible de réunir les enfants dans un local pour les laisser tous seuls la majeure partie du dimanche; c'était s'exposer à des abus plus grands que ceux qu'on voulait éviter. M. le Curé voulut bien nous demander deux membres de notre petite communauté, et nous nous chargeâmes de la fondation et de la conduite de cette Œuvre.

Pendant cinq ans cette Œuvre nous combla de consolations. Au bout de ce temps nous dûmes nous retirer et nous eûmes la douleur de la voir succomber peu après. Elle a repris depuis sous la direction de la Communauté de M. Allemand.

dans les débuts. Mais l'église paroissiale était à cinq minutes ; ceux de notre Communauté qui avaient le soin de cette Œuvre allaient, à tour de rôle, faire leur adoration à l'église dans la soirée du dimanche. Dès le second jour, plus de la moitié de l'Œuvre voulut les accompagner et en peu de temps, sans déranger les jeux, l'adoration durait presque toute la soirée sans aucune interruption, à la grande édification de la paroisse, qui n'avait jamais rien vu de pareil. Peu à peu ils la firent tous les jours, et, dans quelques mois, l'habitude en fut prise. Il faut savoir ce que l'on veut faire, puis il faut bien le vouloir, la grâce de Dieu fera le reste.

ARTICLE DEUXIÈME

DES ENTRETIENS PIEUX

Les entretiens pieux sont de deux sortes. Les uns sont faits par les Directeurs, nous en traiterons à l'article : *Direction* ; les autres, par les jeunes gens ; c'est de ceux-là que nous voulons parler.

Le prêtre doit être l'âme d'une Œuvre ; mais l'âme, qui est le moteur de tous les membres du corps, a des organes à son service par lesquels elle agit. Un Directeur ne saurait être partout à la fois, et pour peu qu'une Œuvre soit nombreuse, beaucoup d'enfants échappent à ses soins. C'était là, je crois, le secret fondamental de M. Allemand dans la direction de son Œuvre : l'exercice du zèle des jeunes gens, les uns à l'égard des autres. Nous en

parlerons mieux à l'article huitième : *Des Assemblées.*

Contentons-nous de dire ici que les entretiens pieux doivent être un des principaux leviers de nos Œuvres. Au siècle où nous sommes, il y a toujours un peu de répulsion pour le prêtre. Chez les meilleurs se rencontre cette petite méfiance qu'un prêtre parlera toujours de certaines choses, que c'est son état. Cette prévention, cette méfiance, n'existent pas envers un camarade, un ami, en tout semblable à son ami, ouvrier comme lui, jouant comme lui, et, dirai-je le mot, habillé comme lui. Un bon conseil donné par ce camarade, surprendra heureusement, sera plus aisément suivi, surtout si celui qui le donne, prêchant d'exemple, joint la pratique à la théorie. Il est nécessaire, pour cela, d'avoir obtenu deux choses : Premièrement, que le bon esprit règne dans l'Œuvre, en sorte que l'esprit de critique n'y soit nulle part. Il faut que le Directeur ait une volonté de fer en cet endroit. On se préoccupe souvent d'empêcher les propos immoraux, et on a raison ; mais ces propos sont assez rares dans nos maisons, et ils sont bien moins dangereux que les paroles de mauvais esprit. Les premiers font horreur ou ne plaisent qu'à ceux qui sont déjà gâtés ; les autres, au contraire, se présentent, sous une forme très acceptable, à de jeunes petites intelligences encore mal formées, et dont la confiance envers leur directeur ou envers leurs bons anges est si facile à ébranler. Quand le bon esprit règnera

dans une Œuvre, les conversations pieuses y seront pratiquées avec simplicité et bonheur; les enfants mal disposés seront réduits au silence, ou on les chassera immédiatement s'ils osaient troubler, parmi leurs frères, cette bonne harmonie, cette paix qui est le plus précieux des dons de Dieu.

Secondement, pour entretenir ce bon esprit et le répandre, il faut un noyau de jeunes gens choisis, dont les bons entretiens soient dans l'Œuvre, comme le sang dans le corps humain, qui, circulant dans tous les vaisseaux, répand la chaleur et la vie jusqu'aux extrémités les plus éloignées du cœur. Nous allons dire bientôt comment nous formons ce noyau dans les assemblées; voyons ici comment nous l'utilisons.

L'Œuvre se compose de trois sortes de membres: les Congréganistes, les novices et les petits qui n'ont pas encore fait leur première communion. Les novices et les petits qui ne sont pas encore vraiment de l'Œuvre, sont confiés à des dignitaires, qui ont pour fonction de les former à nos usages. Les Congréganistes, qui forment le plus grand nombre, sont tous confiés, dès le jour de leur réception, à quelques-uns des plus anciens. Cinq ou six, à peu près suffisent à ce travail (1). Chacun d'eux doit voir une fois tous les quinze jours, au moins, ceux dont il est chargé.

(1) Depuis 34 ans que ces lignes furent écrites, vingt jeunes gens pieux ont de la peine à voir une fois tous les quinze jours ceux dont ils sont chargés, tant le nombre de nos Congréganistes s'est accru.

On se prend bras dessus bras dessous, on cause familièrement, on cherche à gagner le cœur et la confiance de son camarade, toujours plus jeune et moins ancien que celui qui en est chargé. Viens-tu volontiers à la Congrégation ? Quels sont tes amis ? Tu devrais quitter un tel ; tel autre vaudrait mieux pour toi. A qui te confesses-tu ? Y vas-tu souvent ? Depuis quelque temps tu vas mieux, il faut continuer. Cela ne va pas si bien qu'autrefois ; d'où cela vient-il ? Ne te décourage pas, viens me dire tes peines. Veux-tu que je te mène te confesser ? je t'accompagnerai jusqu'à la porte, je te ferai passer le premier, tu n'attendras pas. N'aie pas peur de M. le Directeur, il te recevra à bras ouverts. Fais-tu ton adoration tous les jours ? Si tu savais comme c'est facile, comme on est bien devant le bon Dieu ! Veux-tu que nous y allions ensemble ? Pourquoi ne viens-tu jamais les jours ouvriers ? Promets-moi de venir cette semaine, surtout tel jour où c'est telle fête, il y aura bénédiction le soir. Tes parents te gênent un peu ; prends patience ; tu sais bien en venir à bout quand tu le veux ; le bon Dieu t'aidera, etc., etc. (1).

(1) Nous avons publié en 1873 un volume intitulé : *Souvenir de l'Œuvre ou la Vie de quelques-uns de nos Congréganistes* (chez notre économe, 2 francs 50, franco). C'est le complément indispensable de ce livre, c'est la méthode de direction en action. On y verra la manière admirable dont quelques-uns de nos saints jeunes gens exerçaient le zèle et la couche de piété et de dévoûment qu'ils ont laissée après eux.

Il est impossible de dire tous les bons conseils, les bons avis qu'un jeune homme pieux fait entrer en ·quelques minutes par tous les pores de l'âme de son ami. Il y a bien quelques natures rebelles, mal douées, maussades, qui sont vraiment inabordables; on les confie alors aux plus vertueux, aux plus patients. Mais l'immense majorité des jeunes gens s'attache d'une manière incroyable à ces bons anges qui ne cherchent qu'à gagner leurs cœurs pour leur faire du bien.

Nous comprenons que l'on puisse élever quelques objections sur les dangers que ces bons anges peuvent courir pour eux-mêmes ; mais il dépend du Directeur d'y veiller. D'abord, d'après nos usages, ces conversations ont toujours lieu à la cour, en se promenant; point de tête-à-tête dans les endroits retirés. Chose remarquable, les enfants ne voient volontiers leur Directeur que dans son cabinet. Accablé quelquefois par la fatigue, par des infirmités précoces, j'ai voulu les voir au grand air; ils ne viennent pas aisément. Mais avec leurs camarades, leurs amis, avec lesquels ils sont habitués à vivre, les conversations en plein air ne répugnent pas ; la cour est leur place naturelle.

A jour fixe, ces bons anges, je leur donne ici ce nom pour mieux me faire comprendre, car ils n'ont pas ce titre officiel, ces bons anges, dis-je, viennent nous rendre compte de leur ministère. Par prudence, nous ne leur demandons jamais ces détails confidentiels qui pourraient ressembler à une trahi-

son et fermer le cœur de leurs frères, s'ils s'en doutaient. Mais ils nous tiennent au courant des dispositions de ceux dont ils sont chargés. — Un tel ne va pas bien, il veut quitter l'Œuvre ; nous aviserons aux moyens de le retenir ; voyez ses parents ou ses maîtres. — Un autre n'a pas de travail ; prenez-en note pour lui en chercher. — Celui-ci est fort pauvre, il m'a avoué sa gêne ; promettez-lui tel secours. — Celui-là ne vient plus depuis plusieurs dimanches ; allez voir dès demain ses parents. En un mot, seul, sans secours apparents, le Directeur tient, de fait, toute l'Œuvre dans ses mains sans qu'un seul membre puisse échapper à ses soins, à cette sollicitude charitable qui l'accompagne même hors de notre maison.

Il est impossible de dire tout le bien que peut faire un seul prêtre ainsi secondé. Tous les enfants se confessent, parce que tous sont excités, conduits jusqu'à la porte, s'il le faut, par un bon ami. Le Directeur n'a qu'à donner un avis, un ordre à ces bons anges, pour que quelques heures après il ait été accepté de tout le monde. Une fête mondaine, une occasion de dissipation va détourner toute l'Œuvre et lui enlever, peut-être pour toujours, quelques-uns de ses membres ; en vain le Directeur donnera-t-il mille avis, quelquefois ils ne serviront qu'à inspirer plus d'envie à ceux qu'on voudrait arrêter. Mais qu'on donne le mot d'ordre aux plus fervents, dès la fin de la journée ces avis répétés et commentés, seront reçus de chacun et suivis sans difficulté.

Nous allons en citer un exemple bien remarquable entre mille.

En 1858, pour le carnaval, une commission de charité organisa une fête splendide, l'entrée du roi Thibaut de Champagne à Marseille et son départ pour la Croisade. Nous célébrions, nous-mêmes, ce jour-là, une de nos principales fêtes, et le Très Saint-Sacrement devait être exposé tout le jour pour les quarante heures. Sacrifier notre belle fête? Nous n'en avions pas le courage. Défendre à nos enfants d'aller voir cette cavalcade historique? Mais nous n'aurions pu l'obtenir. Depuis un mois, tous les murs de la ville leur racontaient les immenses préparatifs qu'on faisait ; ce devait être magnifique. Etait-il juste, d'ailleurs, de les priver d'un plaisir innocent par lui-même, d'un spectacle qu'ils ne devaient peut-être plus jamais revoir, tandis que les chemins de fer avaient déversé plus de cent mille étrangers, accourus de toute part à cette fête. Que faire donc ?

Depuis quelque temps, on se plaignait que les petits jouaient peu. On avait organisé une bande de chevaliers pour les occuper. Ceux qui n'avaient pas fait leur première communion étaient chevaux, les autres chevaliers. Depuis trois mois, le grand maître, que nous avions chargé de ce soin, faisait de ces enfants tout ce qu'il voulait. Celui qui n'était pas sage était chassé de la compagnie ; le cheval le plus fervent, qu'on me pardonne ces détails, avait l'honneur d'appartenir au grand maître. Celui qui

manquait un seul dimanche, sans permission, était privé de sa décoration, pauvre petit ruban arraché à la coiffure de quelque sœur. Tous faisaient leur adoration, par petites bandes de huit ou dix, tous les soirs.

Arrive le fameux jour du dimanche gras et de sa cavalcade. Le grand maitre réunit le chapitre des chevaliers et des chevaux. Il leur fait une chaleureuse allocution ; toutes les épées se tirent ; les mors s'enlèvent ; on promet, avec de grands cris, de ne pas manquer le dimanche. Tous tinrent parole, et le sérieux succédant au plaisant, tous se préparèrent à une communion qui n'avait jamais été plus nombreuse. Des uns aux autres l'enthousiasme gagna toute l'Œuvre. Nous croira-t-on ? *Deus scit quod non mentior*. Pas un enfant, pas un jeune homme ne manqua un seul de nos exercices ; l'adoration se fit tout le jour, par bandes de vingt-cinq, se succédant toutes les demi-heures. Quelques-uns rencontrèrent quelques débris de la cavalcade en allant dîner ; le plus grand nombre ne vit rien, et quand le roi Thibaut s'embarqua, vers les trois heures, pour la Terre Sainte, en présence de plus de cent mille curieux échelonnés sur les amphithéâtres de la Joliette, tous nos Congréganistes, dans leurs stalles, chantaient dévotement leurs vêpres, comme un autre jour. Quelques jeunes gens pieux avaient suffi à produire ce miracle, qui fut pour nous le commencement d'une époque de ferveur qui a fait, de cette année 1858, la plus pieuse

des années que l'Œuvre eût encore vues jusque-là. On ne comprendra jamais, qu'en l'essayant, la force et la puissance des bons conseils qui sont donnés par nos pairs.

Une autre année, ce furent de grands jeunes gens de 18 à 20 ans qui formèrent une bande de zouaves pour faire jouer les enfants, lesquels, par moment, donnent des peines infinies à mettre en train. On nous présenta un règlement si sévère que nous n'eussions jamais osé l'imaginer. Nous l'approuvâmes, cependant, et il fut fidèlement observé. Nous ne pouvons résister au désir d'en donner quelques extraits, en en conservant le style original.

« Ranimer dans l'Œuvre cette piété franche, qui plaît tant dans un jeune homme, rallumer l'ardeur dans les jeux, c'est le but de cette compagnie. Fous de premier ordre dans la cour, modèles de tenue dans la chapelle, tels seront les zouaves. Le jeu doit être la vie du zouave. Être joueur, c'est être apôtre ; les zouaves le seront, et dans le jeu, l'Œuvre refleurira, oui, elle refleurira !...

« Un zouave sera donc franchement pieux, ouvert et simple avec le Directeur, tout dévoué avec ses frères d'armes, poli et prudemment zélé avec les étrangers, infatigable dans les jeux, patient dans les difficultés qu'ils entraînent, toujours prêt à les relever ; en un mot, son influence doit être telle que sa présence seule doit mettre tout en mouvement.

« Article 1er. — Un zouave doit être bon chré-

tien et bon joueur, c'est tout dire, et doit promettre de rester un an dans la compagnie.

« Art. 4. — Un zouave doit donner partout le bon exemple, mais surtout dans la chapelle.

« Art. 5. — Il ne doit jamais sortir de l'Œuvre, après la messe ou après les vêpres, sans avoir une raison valable ; mais il doit se donner tout entier au jeu qui sera indiqué par le capitaine, sans chercher ses caprices : un but plus noble doit le guider.

« Art. 6. — Loin de ressembler à ces lâches soldats qui rougissent de leur drapeau, il doit avoir du cœur et soutenir la cause de sa Religion, à l'Œuvre et partout ailleurs, aux dépens de sa vie, s'il le fallait ; voilà le type du zouave congréganiste.

« Art. 7. — Quand il verra un des siens ou de ses autres frères chanceler et se dégoûter, il en avertira prudemment le capitaine et fera tout au monde pour le retenir.

« Art. 11. — Il est bien entendu que les zouaves se secourront en cas de besoins, quels qu'ils soient, et qu'ils obéiront au capitaine élu.

« Art. 12. — Lorsqu'un nouveau entrera, on devra, selon l'avis du capitaine, l'amuser selon ses goûts, pour tâcher de le retenir à l'Œuvre, et surtout celui qui aura été nommé pour ça.

« Art. 13. — En cas de discorde, on en appellera à M. le Directeur.

Art. 14. — Pour *mélanger les affections*, il y aura deux repas par an, aux époques librement choisies pour ça.

« Art. 15. — Tout zouave contrevenant aux articles ci-dessus, sera exclu ».

Après une longue et glorieuse existence, les zouaves ont disparu. Simon Touche, leur fondateur, est mort, les autres se sont mariés. Mais leur esprit n'a pas péri. Nous eûmes ensuite une compagnie dite du Génie, composée de cinquante gaillards âgés de plus de dix-huit ans, qui furent la joie et la vie de notre Œuvre. Malheureusement, le service militaire nous les décime chaque année. D'autres les remplaceront, sans doute, car il y a six autres compagnies, ayant toutes leur drapeau et leur but déterminé. Le seul point uniforme de tous ces règlements, c'est un bon dîner tous les ans.

On voit qu'elle est la force de ce puissant levier, le zèle des jeunes gens, quand il est bien dirigé. Pour me servir de cette phrase célèbre : le Directeur est comme une épée dont la poignée sera dans son cabinet et la pointe dans toute l'Œuvre. Réunir les enfants pour les abandonner à eux-mêmes, mille fois vaut mieux ne jamais les rassembler. Les réunir pour les soigner tous, soi-même, individuellement, c'est impossible ; cela dépasse les forces humaines, si l'Œuvre est un peu nombreuse. Le plus actif des Directeurs ne verra jamais trois ou quatre cents jeunes gens dans un dimanche. Mais former un noyau de jeunes gens fervents, le diriger, lui confier le soin de tout le reste de l'Œuvre, c'est à la portée de tout le monde : un prêtre pieux et zélé l'obtiendra facilement.

ARTICLE TROISIÈME

DE LA FRÉQUENTE CONFESSION

Nous ne parlons pas, dans cet article, du sacrement de Pénitence et des différentes parties qui le composent. Trop de bons ouvrages ont été écrits sur cette matière, qui ne rentre pas dans notre sujet (1). Nous bornant à ce qui nous occupe, nous disons que la fréquente confession est indispensable pour former les jeunes gens à la piété, et partant aux bonnes mœurs.

Un prêtre fut pendant quelques années, chargé de la direction spirituelle d'un pensionnat. Sous prétexte qu'il fallait donner aux enfants des habitudes qui pussent durer toute leur vie, le supérieur aurait voulu qu'il ne les confessât qu'aux grandes fêtes, parce qu'il serait en effet très heureux, disait-il, que tous les jeunes gens se confessassent, toute leur vie, quatre fois par an. Est-il possible de faire un raisonnement plus faux ! Et pourtant nous avions trouvé jadis des prêtres, même des Directeurs d'Œuvre qui, se contentant de moins encore,

(1) Nous avons publié, à l'usage des prêtres, un *Traité de la confession des enfants et des jeunes gens*, en trois volumes in-12, qui a déjà eu sept éditions. Quelques séminaires l'ont adopté comme ouvrage classique, pour leurs diacres.

ne demandaient que la confession Pascale à leurs jeunes gens.

Mais on ignore donc ce que c'est qu'un jeune homme ? Voilà la première communion faite. Pendant qu'il s'y préparait, sans doute on a dû demander la fréquente confession ; tout le monde est d'accord sur ce point. Mais pourquoi donc cesser après ? Cet enfant aura-t-il des passions moins vives ? Au contraire, ses passions vont suivre, pendant bien des années encore, une sorte de progression géométrique. La première communion l'a-t-elle rendu plus fort ? Sans doute, la grâce d'un si grand Sacrement l'aura bien fortifié. Mais cette grâce est une fontaine, une rivière qui se tarit tôt ou tard, quelque abondante qu'elle soit si elle ne se renouvelle pas dans sa source. Le cœur d'un jeune homme de douze à vingt ans et au-delà, est une fournaise ardente où tous les vices sont en germe, où toutes les passions bouillonnent avec une ardeur que toutes les grâces des Sacrements ont peine à tempérer. A part de rares exceptions, de nombreuses chutes viennent, de temps à autre tout compromettre, tout perdre à jamais, si un médecin bienfaisant n'est pas là pour panser les blessures, pour les cicatriser. J'affirme que la confession mensuelle, elle-même, qui est un puissant secours, ne suffit pas pour un grand nombre de jeunes gens qui ne peuvent éviter la rechute dans le péché mortel, si vous les laissez passer un mois entier sans se confesser. Voulez-vous qu'un jeune homme vive toujours dans la grâce du bon Dieu ? Faites-le confesser plu-

sieurs fois dans le mois. Les chutes, de plus en plus rares, finiront par disparaître tout-à-fait. J'ai connu des prêtres qui faisaient quelquefois confesser certains de leurs pénitents tous les jours et je n'ai point trouvé de meilleur moyen, moi-même, pour tirer des mauvaises habitudes quelques jeunes gens faibles, qui ne pouvaient plus en sortir. Avec cette règle uniforme de la confession de tous les mois, vous réussirez auprès de quelques-uns, vous échouerez avec d'autres, et ce seront les plus nombreux que vous ne maintiendrez jamais habituellement dans la grâce de Dieu. M. Allemand disait : « Un jeune homme à l'âge des passions, qui veut persévérer dans la vertu, doit se confesser, au plus tard, tous les quinze jours » et il ajoutait : « l'expérience de trente-cinq années, uniquement employées à la direction des jeunes gens, m'a appris qu'un grand nombre n'auraient pas persévéré, s'ils ne s'étaient pas confessés tous les huit jours. »

L'efficacité de la fréquente confession est aussi évidente, aux yeux de la raison qu'à ceux de la foi. La raison dit qu'un jeune homme qui se confesse souvent, se décharge souvent du fardeau de ses péchés ; qu'il reçoit souvent de bons avis, de bons conseils ; qu'il prend souvent de bonnes résolutions, que la prescription ne peut jamais s'établir en faveur de certaines fautes qui finissent, chez tant de jeunes gens, par prendre une sorte de droit de cité par leur durée indéfinie. Il pourra tomber fréquemment, pendant quelque temps encore, mais il concevra tou-

jours de l'horreur pour ses péchés : ils ne prendront jamais à ses yeux ces formes indifférentes que le monde leur donne.

La foi nous dit que la grâce de ce Sacrement est la plus efficace de toutes pour purifier l'âme. Dans l'économie de notre sainte religion, la Pénitence est le canal établi de Dieu pour nous apporter le pardon ; et, lors même que le sacrement demeure incomplet par le défaut d'absolution, il y a toujours là, néanmoins, une grâce particulière qui résulte de l'humiliation des aveux et du regret des fautes commises.

Nous n'avons parlé jusqu'ici de la fréquente confession, que pour les jeunes gens qui ont le malheur de tomber plus ou moins souvent, et ils sont en grand nombre. Mais que dire des jeunes gens vraiment pieux, qui veulent avancer dans la perfection ? Pour eux aussi, la confession fréquente est le meilleur des moyens. La vie chrétienne ne s'apprend pas toute seule ; il faut un guide pour nous conduire dans cette voie si inconnue à la plupart des hommes, mais tout à fait étrangère aux jeunes gens qui débutent dans la carrière. Tantôt, ce sont des illusions qui les entraînent bien loin des vertus que Dieu demandait d'eux ; tantôt, des découragements si communs à cet âge, et qui leur font abandonner si aisément toutes leurs meilleures résolutions. Pour plusieurs, c'est un état de vie à choisir, qu'ils embrasseraient peut-être selon leur caprice, sans égards à leur aptitude et à la volonté de Dieu.

Un confesseur sera le guide fidèle, l'ami rare qui dirigera dans les voies du salut ces jeunes âmes, lesquelles, comme des barques égarées sur une mer immense, ne feraient que de grandes lieues hors de la voie, si un pilote ne venait à leur secours. Mais en quel lieu et en quel moment plus opportun un confesseur pourra-t-il remplir ce rôle, sinon au Saint-Tribunal de la Pénitence ? Où trouvera-t-il plus d'autorité, de puissance, plus de moyens de se faire écouter et croire tout à la fois ?

J'entends ici une objection qu'on m'a faite souvent ; sans doute, il serait bien à désirer que dans nos Œuvres les jeunes gens se confessassent très souvent, mais nous craignons de les décourager ; et, pour avoir trop demandé en poussant à la confession fréquente, peut-être, en fin de compte, devrons-nous renoncer à la confession annuelle. En un mot, c'est fort beau, mais fort impossible.

Cette objection suppose une grande inexpérience du cœur des jeunes gens ; c'est-à-dire, que s'il existe un miracle en ce monde, c'est celui d'un jeune homme qui, ne se confessant qu'une fois par an, persévère dans ses bons sentiments et parvient même à faire ses Pâques. Il y a bien des années que je vis au milieu des jeunes gens ; j'ai obtenu la confession fréquente ; mais la confession annuelle, j'ai beau rassembler mes souvenirs, je ne crois pas l'avoir obtenue d'un seul jeune homme. Après avoir abandonné le bon Dieu, quelques-uns, pour leurs Pâques, sont bien revenus une première an-

née, mais pas un ne l'a fait plusieurs années de suite; cependant, presque tous, en sortant de l'Œuvre, me l'avaient promis. Et eussent-ils d'ailleurs tenu parole, le résultat eût été à peu près le même. Comment donner l'absolution à un enfant couvert de péchés mortels et presque toujours dominé par de mauvaises habitudes très tenaces. Il faudra le soumettre à une épreuve ; il faudra prolonger peut-être pour lui le temps pascal, le faire revenir plusieurs fois ; quel travail, et peut-être sans fruit ! Mais ce travail peut réussir, sans doute ; mais quel regret d'abandonner ensuite cette pauvre âme, avec la certitude morale qu'elle ne persévèrera pas, tandis que vous la retiendrez presque infailliblement par le plus facile des moyens, la confession fréquente.

Tout le sérieux de l'objection, car on ne peut nier les avantages de la confession fréquente, c'est la difficulté de l'obtenir. Comment amener les jeunes gens à cette excellente pratique ? C'est moins difficile qu'on ne le croit. Soyons chrétiens, soyons prêtres, dans toute la force du mot ; sachons bien ce que nous voulons ; au lieu de tant tâtonner, veuillons fermement ce que nous savons être nécessaire pour le salut de nos jeunes gens ; confions-nous en la grâce de Dieu qui veut sauver les âmes et qui a lui-même institué les sacrements pour les sauver ; travaillons, de notre côté, avec persistance et nous verrons, au bout de peu d'années, si la réussite ne couronnera pas nos efforts. Comme

preuve, après trente ans, voici où nous en sommes arrivés, dans cette maison, et j'espère bien que le bon Dieu nous conduira plus loin encore. J'ai pris la liste de cent enfants, sans aucun choix, en suivant seulement l'ordre alphabétique. Les plus jeunes ont au moins douze ans, les plus âgés de trente à quarante ans. Dans trois mois, sept pour dix se sont confessés tous les huit jours, deux pour dix tous les quinze jours, un seul pour dix a dépassé le mois.

Voici un autre calcul : en 1858, nous étant partagé la besogne avec un prêtre, que son évêque avait envoyé ici pour se former à notre ministère, sur cent jeunes gens ayant fait leur première communion, j'ai entendu, pour ma part, trois mille trois cent vingt confessions, dans neuf mois. En moyenne, chacun se serait confessé trente-trois fois, dans trente-neuf semaines. C'est donc à peu près tous les huit jours, pour le très grand nombre. Depuis, le résultat est encore plus frappant : j'entends sept mille confessions par an ; mes collaborateurs en entendent plus de trois mille ; quelques-uns se confessent au dehors. C'est donc plus de onze mille confessions par an.

Je le répète donc, le résultat sera toujours certain, si on le poursuit sans se laisser rebuter jamais par les insuccès des premiers temps. Admettons, si l'on veut, que quelques rares jeunes gens se découragent à la vue de cette piété qu'on demande d'eux ; combien, en revanche, seront encou-

ragés par les exemples de ferveur dont ils seront témoins et qu'il leur est si facile d'imiter !

ARTICLE QUATRIÈME

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION

Si j'ai su me faire comprendre dans l'article précédent, celui-ci découle tout naturellement de l'autre. La fréquente confession admise, la communion fréquente en est le résultat immédiat. C'est par le nombre de communions, plus ou moins grand, que nous jugeons de la ferveur de notre Œuvre. Elles ont été toujours en augmentant jusqu'ici. Nous la croirions fortement menacée si les communions diminuaient.

Pendant les cinq premières années, nous n'avions pas songé à en tenir compte, si ce n'est, quelquefois, aux grandes fêtes. Mais, depuis, nous avons fait un catalogue où les sacristains marquent le nombre d'hosties, chaque fois que nous consacrons.

En voici le chiffre exact :

6e	Année	1853 — 2,350	Communions	Total en 23 ans : 95,154 Communions
7e	»	1854 — 2,269	»	
8e	»	1855 — 2,133	»	
9e	»	1856 — 2,225	»	
10e	»	1857 — 2,500	»	
11e	»	1858 — 3,628	»	
12e	»	1859 — 3,390	»	
13e	»	1860 — 3,259	»	
14e	»	1861 — 2,915	»	
15e	»	1862 — 2,972	»	
16e	»	1863 — 3,088	»	
17e	»	1864 — 4,200	»	
18e	»	1865 — 4,569	»	
19e	»	1866 — 4,282	»	
20e	»	1867 — 4.775	»	
21e	»	1868 — 5,094	»	
22e	»	1869 — 5,674	»	
23e	»	1870 — 5,715	»	
24e	»	1871 — 5,427	»	
25e	»	1872 — 5,303	»	
26e	»	1873 — 6,225	»	
27e	»	1874 — 6,258	»	
28e	»	1875 — 7,073	»	

Lorsqu'un jeune homme se confesse souvent, la grâce habituelle finit par s'établir définitivement dans son cœur. Dès lors, il faut songer à régler ses communions, non pas seulement sur le nombre des grandes fêtes de l'année, mais sur la ferveur plus ou moins grande de son âme. Nous n'avons pas, à

l'Œuvre, l'usage des communions générales. C'est toujours trop peu pour un jeune homme fervent, c'est beaucoup trop pour ces pauvres âmes que tous les efforts ne peuvent arracher au péché. Nous aimons que chacun puisse communier quand il veut ou quand il peut; la liberté est de toute justice en pareille matière. Nous exhortons nos enfants à faire la Sainte Communion aux grandes fêtes, avec plus d'insistances qu'aux jours ordinaires, mais nous serions peut-être effrayés si tous sans exception s'approchaient de la Sainte-Table, comme nous serions attristés s'il n'y en avait pas toujours un certain nombre, même les dimanches ordinaires. Jusqu'ici nos plus grandes fêtes ne nous ont jamais donné plus de 250 communions; mais il y en a une soixantaine tous les dimanches et quelques-uns, peu nombreux il est vrai, la font aussi dans la semaine.

Il y a, cependant, de sérieuses difficultés à élever contre la communion fréquente des jeunes gens. Nous allons essayer de les résoudre, nous dirons ensuite quelle est notre pratique.

Les uns, ne considérant que la grandeur du sacrement, voudraient des préparations extraordinaires de la part des enfants et des jeunes gens : absence de légèreté, foi vive, bonne conduite très longtemps soutenue. Certainement, on ne peut blâmer ces désirs, mais il ne faut pas oublier non plus que les sacrements sont pour les hommes, et qu'un enfant, ayant été jugé digne de s'approcher une première

fois de la Sainte-Table, il a un droit strict d'y retourner, s'il n'a que de ces petites faiblesses, inhérentes au jeune âge, à se reprocher; sans cela, l'Eglise repousserait absolument les jeunes gens de la communion jusqu'à l'époque de leur maturité, comme elle les repousse des Saints Ordres, par exemple. Il suffit qu'un jeune homme ou un enfant soit bien préparé, toute proportion d'âge et d'état considérée, pour qu'on puisse et qu'on doive le faire approcher de la Sainte-Table. Seulement, c'est au Directeur à ne pas reculer devant les peines que lui demandera cette préparation.

A vrai dire, j'ai rarement rencontré cette sévérité chez les confesseurs des jeunes gens. Je craindrais davantage, ce me semble, l'extrême largeur de quelques-uns. J'ai connu des prêtres qui permettaient la sainte communion avec une facilité qui m'a toujours paru excessive. Etais-je obligé d'éloigner un enfant de la Sainte-Table, se trouvait-il humilié de cet éloignement, surtout à l'approche des grandes fêtes, il allait immédiatement trouver certains confesseurs et dès le lendemain il communiait. D'autres fois, j'ai connu de nos congréganistes qui, trop faibles, après certaines fautes, pour oser les avouer à leur confesseur ordinaire, après s'être adressés à un autre, reculaient épouvantés devant une trop facile absolution qu'on leur offrait ; d'autres aussi, qui, revenus à eux-mêmes, après un certain temps d'égarement, demandaient à réitérer l'accusation des péchés qu'ils ne pouvaient croire vrai-

ment pardonnés par des absolutions précipitamment reçues. La fréquente communion, dans ces conditions, n'est certainement pas une bonne chose, et lorsque nos enfants dissipés courent en foule à ces Directeurs, trop faibles, pour se faire absoudre, c'est le premier pas vers leur sortie de l'Œuvre et l'abandon définitif des sacrements (1).

Voici quel est notre usage pour la communion fréquente : outre les conditions ordinaires, indiquées par les auteurs spirituels, et en particulier par Saint François de Salles, nous demandons, autant que possible, la fidèle observation des pratiques de piété recommandées par le règlement. Ainsi, nos jeunes gens qui communient tous les dimanches, font tous les matins leur méditation, et tous les soirs leur adoration. Ils assistent à l'exercice quotidien de l'Œuvre, autant qu'ils en ont le loisir. Quand ils font la sainte communion, pendant la semaine, par exemple, le premier vendredi du mois, les jours de fêtes non chômées, nous leur faisons promettre de passer une demi-heure de l'après-midi devant le Très Saint-Sacrement, pour suppléer à l'absence des offices.

Le point capital est ceci, c'est de veiller avec le plus grand soin à ce que chaque communion se fasse avec un grand esprit de foi. Je n'hésiterai jamais à donner l'absolution et à permettre la sainte communion à un jeune homme qui aura commis

(1) Voir notre traité de la Confession, tome II, chapitre 2.

une faute mortelle, si la contrition véritable accompagne son accusation. Que de fois il faut admettre au pardon le jeune homme le plus coupable, à cause de son repentir, à cause en même temps du découragement qui naîtrait d'un délai, de l'affaiblissement de son âme, de ses rechutes probables, s'il demeurait en état de péché mortel. Que de fois ces fautes échappées tout à coup à la fragilité de l'âge, sont suivies de la plus sincère et de la plus durable conversion! Et, en revanche, que de fois ne faut-il pas éloigner de la Sainte-Table un jeune homme innocent de cette innocence d'âge ou de simple tempérament, aussi peu porté à tomber en de grands écarts de mœurs, qu'incapable de donner aucune marque de piété et de foi! Si l'esprit de foi, au contraire, anime un jeune homme, la pensée d'une prochaine communion suffira pour le retenir pendant une semaine entière et lui fera faire des efforts héroïques. J'ai souvent ordonné à des jeunes gens pieux, mais sujets à des fautes vénielles qui m'alarmaient par leur multiplicité de faire tous les jours par écrit leur examen particulier, leur promettant la communion hebdomadaire s'ils diminuaient le nombre de leurs fautes, la leur refusant quand il y avait augmentation notable, et j'ai obtenu d'admirables résultats. J'ai connu un jeune homme, sujet à de graves écarts d'impatience qui le rendaient insupportable à ses parents, qui de cent quatre-vingt-sept fautes, résultat de son examen de la première semaine, parvint en peu de

temps à n'en plus commettre que quelques-unes, et qui a persévéré dans cet état.

C'est pour aider par les observances extérieures à ce maintien de l'esprit de foi, que nos usages ne permettent plus de communier à la Sainte-Messe quand on arrive sans bonnes raisons après l'Epître ; qu'ils demandent un temps convenable d'actions de grâce et des habits toujours décents ; que nous donnons très souvent pour conseil et même pour pénitence de faire un quart d'heure d'adoration la veille au soir du jour où doivent communier ceux qui ne le font pas habituellement ; que nous veillons surtout à ce qu'aucun des communiants du matin ne manque les vêpres le soir. Aucune de ces pratiques, par elle-même, n'est de rigueur, elles doivent varier selon l'âge et la position du jeune homme ; mais par elles, la communion est un moyen pour obtenir la bonne conduite, et la bonne conduite est un moyen pour communier souvent.

Pendant longtemps, nos Œuvres ont ignoré la communion fréquente, je veux dire celle de tous les dimanches et fêtes, à plus forte raison celles de la semaine. C'était une grave erreur, qui venait principalement de la direction laïque et qui a été cause des plus grands insuccès. Paris était l'école spéciale de cette doctrine. Aujourd'hui, tout est bien changé, seulement la réaction a été peut-être trop forte, comme le sont toutes les réactions. On absout à tort et à travers, et par cette méthode imprudente on n'obtient aucun résultat. J'ai connu de

maisons où de l'aveu des directeurs les trois quarts des jeunes gens vivaient dans de mauvaises habitudes, et cependant on les faisait communier toutes les fois qu'ils se confessaient, sans obtenir presque jamais aucun changement apparent. Je compléterai ma pensée en disant bien humblement notre pratique : je n'ai presque jamais trouvé un confesseur plus sévère que moi pour l'absolution, et cependant je n'ai trouvé aucune maison où les communions fussent plus nombreuses. C'est qu'on croit à tort que l'absolution suffit à tout, tandis qu'elle ne produit son effet qu'à proportion de l'esprit de foi qui anime le pénitent. Donner cet esprit de foi est long et laborieux, simplement absoudre est bien plus vite fait, mais la réussite est certaine, avec la première méthode, très rare ou tout au moins incertaine par l'autre moyen. Jamais je ne laisserai s'en aller un jeune homme sans le pardonner, quelque faute qu'il ait commise, s'il me parait bien repentant; j'aime bien mieux lui faire désirer et gagner son absolution, si les plus lourdes fautes le laissent indifférent. C'est surtout la veille des communions générales qu'il faut que le confesseur s'observe bien ; voilà pourquoi nous ne les connaissons pas dans notre Œuvre ; elles peuvent faire infiniment plus de mal que de bien.

On prétend que mon vénérable ami, Mgr de Ségur, un vrai père de jeunesse celui-là, enseigne une autre doctrine. On l'a mal lu et on n'a pris qu'un côté de ses enseignements. Sa doctrine développe

le fameux Canon du Concile de Trente, *hortatur Sancta Synodus*, si connu dans sa première partie, si ignoré dans sa seconde, qui donne les conditions de fréquente Communion.

Résumons tout ceci : la doctrine de l'Eglise est qu'il serait à souhaiter que tous les fidèles communiassent toutes les fois qu'ils ont le bonheur d'entendre la Sainte Messe. L'Eglise n'excepte pas les jeunes gens de ce souhait. Si on peut obtenir les dispositions requises, il faut donc les admettre à la communion fréquente. Un Directeur zélé travaillera sans relâche à obtenir ces bonnes dispositions, et en ne négligeant aucun soin, il les obtiendra peu à peu, aidé de la grâce de Dieu.

ARTICLE CINQUIÈME

DE LA MÉDITATION

Nous disions dans l'article premier de ce chapitre que la méditation est un exercice moins facile pour la plupart de nos enfants que la visite au Saint-Sacrement, à cause de leur âge et de leurs occupations ; mais nous n'avons pas voulu dire que ce fût un exercice impossible, bien loin de là ; et c'est un des meilleurs moyens pour former les jeunes gens à une vertu solide.

Si l'adage du Saint-Esprit n'était pas vrai pour tout le monde, il le serait pour le jeune âge qui se perd surtout par l'irréflexion. *Desolatione desolata est*

terra, quia nullus est, qui recogitet corde. (Jér. XII. 11). Emporté par l'effervescence du sang, plein d'avenir, sans expérience, ne pensant pas au passé, ne s'arrêtant jamais au présent, le jeune homme, qui ne sait encore rien, se lance au hasard dans tous les dangers, et de là tant de chutes qui viennent renverser des vertus en apparence solides, mais qui n'avaient pas de fondements. Quand la méditation ne serait qu'une sorte de gymnastique spirituelle, qu'une escrime de la raison, au simple point de vue humain, il faudrait encore y pousser un jeune homme qui n'aura que ce moment dans la journée pour un peu réfléchir. Ceci est une réponse à ceux qui craignent toujours de trop demander aux jeunes gens. Mais si nous nous plaçons à ce point de vue de la foi, qui doit être toujours notre point de vue principal à nous, prêtres du Seigneur, quels secours ne trouverons-nous pas dans la méditation, pour conduire les âmes à la vie chrétienne d'abord, et ensuite à la perfection! Prêcher, confesser, diriger les enfants c'est très bien ; mais il faut qu'ils s'assimilent, qu'ils digèrent la nourriture spirituelle que vous leur donnez ; il faut que des oreilles, vos paroles passent dans le cœur, non pas seulement par une impression subite et superficielle, qu'il est si facile de produire sur l'âme d'un enfant, mais par des impressions durables et profondes qui ne peuvent être le fruit que de la réflexion.

Mais pourquoi s'étendre sur l'utilité de cet exercice, que tous les saints, que tous les auteurs spiri-

tuels conseillent à l'envi ? Notre but n'est pas d'écrire à nouveau sur des choses si anciennes; parlons seulement de notre méthode pour rendre une si excellente pratique accessible et possible à nos jeunes gens.

Après un certain séjour dans notre Œuvre, dès qu'un enfant de douze à quatorze ans nous semble avancer dans la vertu, nous lui conseillons de faire un peu de méditation chaque jour. Les enfants acceptent volontiers tout ce qu'on leur propose de nouveau, il n'y a plus ensuite qu'à les guider et surtout à les faire persévérer le plus longtemps possible dans leurs bonnes résolutions. Mais comment les former à l'exercice de la méditation ? Il y a autant de méthodes que d'âges, de caractères, de positions. Nous avons un grand nombre de livres que nous prêtons à ceux qui nous en demandent. Il est vrai que c'est une assez forte dépense, la plupart de ces livres ne revenant plus, ou revenant dans un très fâcheux état ; mais le résultat est hors de proportion avec ce qu'il coûte. La centième partie de ce qu'on dépense en jeux, dans beaucoup de maisons, suffit pour fournir des livres à tous venants. Ces livres doivent être soigneusement choisis, selon l'âge et la vertu des enfants ; ils doivent même être renouvelés selon les époques de l'année : le Carême demande d'autres livres que le temps pascal, etc. Enfin, pour n'oublier aucun détail, parce que tous ont leur importance, il ne faut pas que le format atteigne l'in-12, pour la plupart des en-

fants qui doivent pouvoir porter ce livre dans la poche de leur habit de travail (1).

Dans les commencements, nous ne demandons qu'un quart d'heure; c'est assez pour un enfant. Plus tard, nous allons jusqu'à la demi-heure, ce qui doit être en général la dernière limite. Nous leur expliquons bien comment ils doivent s'y prendre : se mettre à genoux s'ils le peuvent, c'est le meilleur, par respect pour la présence de Dieu, pour chasser le sommeil et surtout pour donner à cet exercice une forme extérieure de recueillement qui facilite la piété intérieure. Nous leur apprenons les trois actes qu'ils doivent faire avant la méditation : se bien recueillir en la présence de Dieu, lui demander pardon de leurs péchés, surtout de ceux de la veille, et prier le Saint Esprit de captiver pendant quelques instants leur pauvre petite imagination ; puis lire un peu dans le livre, s'arrêter à considérer ce qu'on vient de lire et ce qu'on pourrait faire à l'avenir pour le pratiquer. Si les distractions viennent, lire encore un peu, de manière à ne jamais rester oisif. Enfin, prendre une bonne résolution, sur laquelle on s'examinera le soir en faisant son adoration ; après quoi l'on part pour

(1) On nous a demandé bien souvent la liste de nos livres; nous n'en avons point. Nous allons chez les bouquinistes, les marchands de bric-à-brac, et là pour deux ou trois sous le volume, nous choisissons les livres qui nous paraissent bons, de préférence les volumes dépareillés, qui sont sans valeur vénale. Qu'importe ? les enfants, quand ils sont complets, les dépareillent promptement, car ils en perdent beaucoup.

le travail avec la paix du bon Dieu. Voilà le cadre de toutes nos instructions sur la méditation : dans les entretiens privés, nous le varions selon les dispositions de chaque âme, car la variété est ici indispensable ; il n'y a pas deux enfants qui se ressemblent. Ne comptez guère, que fidèles à vos avis, ils persévèreront de nombreuses années dans cette excellente pratique ; l'inconstance est un torrent auquel on ne peut opposer, la plupart du temps, que des digues provisoires ; mais quel avantage d'avoir pu pendant quelques années de suite, ou moins encore si vous le voulez, faire un peu réfléchir ces jeunes têtes, qui ne l'eussent jamais fait sans cela. Quelle influence cela n'aura-t-il pas sur toute leur vie !

Quant aux temps qu'il faut choisir pour la méditation, c'est ici, hélas ! le plus difficile. Ceux qui vont aux écoles ou qui travaillent dans des comptoirs sont plus libres ; mais ils sont aussi quelquefois plus paresseux, moins habitués à se lever matin ; l'obstacle est donc à peu près le même. Ceux qui travaillent aux ateliers y vont de si bonne heure, qu'à peine ont-ils le temps de faire avant leur petit déjeûner une courte prière. Cependant qu'on le croie bien, aucun de ces obstacles n'est insurmontable : pas un Père de jeunesse qui n'ait éprouvé cent fois que, plus une chose est difficile, plus on l'obtient facilement des jeunes gens. Leur caractère est ainsi fait ; c'est l'opposé de l'axiome, *ne quid nimis !* Raisonnent-ils dans leurs écarts ? Ils ne raisonneront pas plus dans

leur piété. Voici ce que font beaucoup de nos jeunes gens, et l'on verra qu'avec cette latitude, la pratique de l'oraison peut s'appliquer à tous. Les uns viennent à la méditation que nous faisons tous les matins à cinq heures et demie en commun à la chapelle, à certaines époques, comme pendant le mois de Marie, le temps des retraites, etc.; d'autres la font à leur maison, avant le travail. Les premiers sont les plus fervents, les plus avancés en âge et en piété ; ce sont ceux qui ont le plus d'obstacles à vaincre, pour se réveiller dans l'hiver et faire sans témoins et sans bruit leurs petits exercices de piété. Quelques-uns parviennent à ce point de perfection et s'y maintiennent longtemps quand ils y sont arrivés. Plusieurs vont à la première messe à l'Œuvre ou à l'Eglise la plus rapprochée; ils ont le double avantage d'assister au Saint-Sacrifice et de faire une méditation plus longue. C'est la ressource de quelques-uns qui, ayant une heure pour leur déjeuner, peuvent prélever une demi-heure sans que le patron ait lieu de s'en fâcher. Les enfants de quelques écoles sont conduits à la sainte messe, tous les matins. Quand nous pouvons pousser ces petits enfants à l'oraison, nous faisons une double bonne œuvre en les aidant à remplir un temps si mal occupé par le plus grand nombre. Enfin, il y en a qui ne peuvent pas absolument trouver un moment dans toute la journée pour faire la méditation. Ils se lèvent si matin et sont si fatigués, qu'il faut que leurs parents les arrachent du lit ; et à quels

parents persuader de les réveiller une demi-heure plus tôt ? A peine levés, le travail les occupe sans relâche. Pourtant Dieu n'a point créé d'états inaccessibles aux pratiques de la piété. J'ai conseillé à ces jeunes gens de donner à la méditation la première demi-heure du travail. Ils la passent en silence, s'occupant de leur mieux d'une pensée pieuse, dont le sujet a été déterminé par avance. Il y a sans doute bien des dérangements, bien des distractions dans un pareil genre de méditation, je ne la conseillerais à personne dans une position différente, mais le bon Dieu a égard à la bonne volonté, et ces oraisons ne sont pas toujours les plus mal faites.

En résumé, sous une forme ou sous une autre, dans certains lieux, certains temps, ou dans d'autres la méditation est accessible à tous les âges. à tous les caractères, à toutes les positions. Un Directeur zélé doit y pousser ses meilleurs jeunes gens, souvent même ce sera le seul moyen de conversion pour ceux qui vivraient dans le péché.

ARTICLE SIXIÈME

DE LA DIRECTION

S'il faut en croire les témoignages unanimes de l'histoire, la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième fut une des époques les plus pieuses qu'eût encore vues la France. On ne peut citer le nom de toutes les saintes personnes qui

vécurent alors ; et le nombre de celles dont on a écrit la vie (1) n'est rien auprès d'une multitude d'autres dont la mémoire n'est pas venue jusqu'à nous. Or, que lisons-nous dans la plupart de ces vies admirables ? C'est que l'instrument principal dont la Providence se servit pour la sanctification de tant d'âmes d'élites, fut précisément la pratique de la direction. Toutes ces histoires sont presque toujours celles de deux saints, dont l'un dirigeait vers Dieu une âme de prédilection qui se laissait diriger. Ce qui fut bon dans un autre siècle ne peut pas être mauvais dans celui-ci. Il est vrai que sous les étreintes du jansénisme et de l'impiété, cette sainte pratique est bien tombée en désuétude et ne semble plus bonne, aux yeux de beaucoup de chrétiens, que pour les séminaires et les communautés religieuses ; mais cette considération suffit-elle pour rejeter une pratique si salutaire ? Nous avons tour à tour appelé nos enfants aux pieds des Saints Autels et à la Sainte-Table, nous leur avons ménagé le secours de la fréquente communion et des entretiens pieux, la méditation les a forcés à réfléchir ; mais il faut un guide prudent pour régler toutes ces choses, pour leur apprendre à en bien user, pour

(1) Un des écrivains les plus érudits de la société des prêtres de Saint-Sulpice, M. Fayon, l'auteur de la *Vie de M. Olier*, m'assurait qu'il connaissait plus de trois cents vies d'hommes pieux de cette époque et qu'il était loin de les connaître toutes.

empêcher les relâchements ou les exagérations, pour pousser les uns et retenir les autres; tel est le but des instructions dont nous parlerons tantôt et de la direction dont nous allons nous occuper maintenant.

Quelques-unes des autres pratiques de piété sont assez difficiles à obtenir : la direction est, au contraire, la plus facile de toutes; je parle pour les jeunes gens, car pour le Directeur, c'est bien la plus fatigante, celle qui demande le plus de zèle, de patience, d'expérience, et peut-être aussi le plus de santé. Mais aussi, c'est de toutes, celle qui produit le plus de fruits immédiats. J'ai déjà dit combien, en général, les jeunes gens sont confiants; ils ne sont pas habitués à vivre avec des personnes qui leur portent de l'intérêt; aussi, leur cœur se dilate quand ils sont avec un ami, un père qui ne leur dit que des choses agréables, pleines de tendresse et d'affection, lors même que quelquefois elles peuvent ressembler à un reproche. Mieux que les juifs, ils semblent nous dire: *loquimini nobis placentia.* (Isaïe xxx. 10.) Dans ces conversations en tête-à-tête, on peut dire des choses qui ne trouveraient leur place nulle part ailleurs. Qui de nous ne se souvient avec bonheur de ces moments délicieux que nous passions au séminaire avec nos Directeurs? Pas une de leurs paroles ne s'égarait, pas une préoccupation ne venait nous distraire, comme dans les sermons, où tant de bon grain tombe souvent dans les épines ou sur le chemin. Nos jeunes gens

éprouvent ces mêmes sentiments ; ils en éprouvent aussi les heureux résultats. En vain dira-t-on que la confession suffit et remplit le même but ; certainement, il faut s'en contenter s'il n'y a pas d'autres moyens d'aborder certains jeunes gens. Mais la confession a quelque chose de plus solennel qui exclut cette sorte de familiarité que permet la Direction. On dit ses fautes à son confesseur ; on dit à son Directeur ses goûts, ses penchants, ses peines et ses joies. Que de scrupules, de découragements surtout, ne sont pas déposés quelquefois déjà sur le seuil même de sa porte ! Que de doutes ne sont pas éclaircis par ses avis, de peines allégées par ses conseils ! Un bon Directeur est la parole vivante de Dieu dirigeant les pas d'un jeune homme dans la vie, comme autrefois Moïse conduisait le peuple de Dieu dans le désert, comme Saint Joseph guidait les pas de Jésus enfant.

Il y a surtout deux choses où la direction est indispensable : 1° pour apprendre à un enfant à méditer ; nous en avons assez parlé dans l'article précédent pour n'avoir plus à y revenir. Disons seulement que la méditation ne pouvant se plier à une méthode uniforme, il faut un Directeur pour l'adapter aux aptitudes de chacun ; 2° pour la vocation, sur laquelle je sens le besoin de m'arrêter quelques instants (1).

(1) Nous avons publié sous le titre *De la Vocation*, un petit opuscule à l'usage des jeunes gens. (En vente chez notre éco-

En vérité, ce mot paraît aujourd'hui bien étrange et on ne sait plus guère ce qu'il veut dire. Qui pense aujourd'hui à sa vocation ? On naît cordonnier, menuisier, forgeron, les parents l'ont décidé ; et quel confesseur songe à guider les enfants dans la recherche soigneuse de la sainte volonté de Dieu ? Si les vocations religieuses et sacerdotales sont devenues si rares parmi nous, c'est que personne n'en parle aux jeunes gens, *ignoti nulla cupido.* Quand les couvents regorgeaient de sujets et que les rangs du sacerdoce étaient plus serrés, il y avait de plus un grand nombre de saintes âmes qui vivaient comme des anges, dans le célibat, au milieu du siècle, éclairant le monde par l'éclat de leurs vertus. On parle un langage inconnu quand on entretient de ces choses les gens du monde. Mais nos enfants, natures plus impressionnables, reçoivent avec moins d'étonnement les maximes de la perfection évangélique. Pendant les premières années de notre Œuvre, j'avais très peu pensé à faire des prêtres, et mes premiers essais m'avaient découragé pour bien longtemps. Mais je m'y suis remis avec plus de prudence et plus de soins et j'ai eu le bonheur de rencontrer plus d'une fois des pierres précieuses, propres à orner le sanctuaire, sous une enveloppe qui ne les aurait jamais laissé deviner ; et, si Dieu le permet, pas une année ne se

nome ou chez Victor Sarlit, éditeur à Paris, prix 70 c. franco par la poste.)

passera désormais sans que quelque jeune homme pieux ne prenne parmi nous le saint habit ecclésiastique ou n'entre dans quelque communauté religieuse, ce qui est le plus beau succès que notre Œuvre puisse ambitionner ici-bas.

D'autres, au contraire, et c'est le très grand nombre, sont appelés à l'état du mariage, état très saint quand on l'embrasse, comme Tobie, dans la crainte du Seigneur; état misérable, quand les considérations de la chair et du sang ou les calculs de la fortune en deviennent les seuls mobiles. Un directeur prudent saura inspirer ces pensées en leur temps et en leur lieu; le désintéressement qui préside à ses conseils captivera le jeune homme, qui ne se lancera plus au hasard et sans réfléchir dans un état de vie qui, par sa fixité, assure le bonheur ou le malheur pour toujours.

La Direction rencontre cependant, deux obstacles, qu'il faut combattre avec persévérance et attention : l'un, de la part des jeunes gens; l'autre, de la part du Directeur lui-même. Le premier, c'est la timidité des enfants. Si vous attendez qu'un jeune homme fasse les premiers pas, vous attendrez souvent en vain. Je ne sais que dire à mon Directeur, voilà l'excuse de tous ceux qui n'osent pas commencer. Attirez vous-même ce jeune homme, dites-lui en confession : « Mon enfant, je ne puis tout vous dire ici; d'autres attendent, qui ne pourraient pas passer, mais venez me voir demain, nous causerons de ces choses. » Si cela ne suffit pas, donnez

le mot d'ordre à ceux dont nous avons parlé à l'article deuxième, par vous-même ou par les autres, vous arriverez à avoir vos jeunes gens. Quand vous les tiendrez, faites encore les premières avances : soyez bon, tendre, affectueux, c'est le cas ou jamais. M. Allemand faisait des merveilles dans ces entretiens, et quand il avait tout épuisé, on l'a vu quelquefois se jeter à genoux, baiser les pieds de ceux qu'il n'avait pu toucher et ravir au démon ces cœurs enfin brisés à la vue de tant de dévoûment et d'humilité. Si un Directeur n'a pas toujours ce courage et il est plus prudent qu'il l'ait très rarement, qu'il se jette au moins en esprit aux pieds de ses enfants, qu'il les touche par sa charité, sa tendresse, son amour pour leur âme. Oh ! que de bien on peut faire dans ces tête-à-tête, où l'on n'a que Dieu et ses Saints Anges pour témoins de ces efforts toujours si puissants d'un zèle qui ne se lasse jamais.

Le second obstacle de la direction, c'est souvent le défaut de zèle du Directeur lui-même. Qu'il soit exact à choisir les moments les plus commodes pour les jeunes gens et très fidèle à se trouver exactement à son poste. Si vous allez vous promener, si vous avez mal de tête, si vous êtes occupé, si cela vous ennuie, si vous n'êtes pas entrain, tout est perdu. Tel jeune homme qui venait vous voir, s'en ira attristé, puis se découragera, puis offensera Dieu mortellement. Quelques heures de retard auront souvent tout perdu. *Impendam et superimpen-*

dar ipse pro animabus vestris! (2. Cor. xii. 15). Le métier de père de jeunesse n'est pas une sinécure, *nos servos vestros per Jesum*. (2. Cor. iv. 5.) Jusqu'à ce que vous vous soyez tués à la besogne, n'espérez pas un grand résultat. Quand votre corps, semblable au grain de froment qui va périr en terre, se sera approché de la mort par un épuisement précoce, il produira du fruit au centuple. Je n'ai jamais rencontré de Directeurs prenant les choses à leur aise, voyageant, prenant des vacances ou faisant de nombreux pélerinages, qui aient fait beaucoup de bien autour d'eux : point, au contraire, qui, se dévouant sans mesure, par leur zèle et leur constance, n'aient tôt ou tard réussi, et bien mieux encore, quand le bon Dieu les a fait attendre un peu longtemps. Mais, hélas ! que le zèle qui sait attendre est rare !

Cependant, tout ce que nous venons de dire doit s'entendre avec mesure. La direction a mille dangers intrinsèques, contre lesquels un Directeur doit se prémunir. Nous en avons parlé au traité de la confession en nous servant des meilleurs auteurs ; nous ne nous répéterons pas ici. Rappelons cependant une règle très générale : la direction ne doit pas entrer dans les détails qui sont du ressort de la confession. Il faut donc éviter de questionner les jeunes gens sur leurs péchés, plusieurs décisions de la sacrée Pénitencerie le défendent absolument ; et, si les enfants qui ignorent ces règles sont indiscrets, le Directeur est tenu au même secret que si

ces aveux lui avaient été faits en confession. Il ne peut donc s'en servir en aucune manière pour le gouvernement extérieur de sa maison, ni dans ses rapports avec ses dirigés. La matière de la Direction ce sont surtout les actes extérieurs de la vie, les défauts qui paraissent au dehors, jamais les défauts ou les vices cachés. La discrétion surtout doit être extrême dans tout ce qui touche à la pureté. Il y a des règles de prudence imposées même à la confession; on est bien plus exposé à les oublier dans ces épanchements en tête-à-tête, avec mille inconvénients pour le Directeur et le dirigé. Il y a des Œuvres qui sont tombées dans une sorte de mysticisme très dangereux par l'oubli de ces sages principes qu'on ne saurait trop rappeler, parce qu'on abuse de tout.

ARTICLE SEPTIÈME

DES INSTRUCTIONS ET DES SERMONS

Tout cet article peut se résumer dans ces paroles de Saint Paul aux Romains : *quomodò credent ei, quem non audierunt? Quomodò autem audient, sine prædicante? Egro fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi.* (Rom. n. 14.) C'est un fait incontestable, que la plaie de notre siècle, c'est l'ignorance profonde des vérités de la religion. Que de catholiques qui n'ont pas tout abjuré, quelquefois même, ont une certaine religion, et qui cependant

ignorent une multitude de choses indispensables que les plus petits enfants pourraient leur apprendre! Si nous descendons dans les classes ouvrières, cette ignorance est presque universelle, et encore que d'autres époques aient eu elles-mêmes de grands désordres à déplorer, aucune certainement n'eut aussi peu de foi, parce que aucune ne fut aussi ignorante. Le mal est devenu si grand, que son évidence, aussi bien que son excès, ont fini par épouvanter les hommes d'Etat, même les moins croyants, quand ils ont pu mesurer par les événements de ces dernières années, la profonde corruption des intelligences chez ce peuple, qui forme la majorité de la nation française en un siècle que l'on se plaisait à dire, le plus éclairé et le plus civilisé de tous.

Et d'où croit-on que cela puisse venir ? Saint'Paul vient de nous le dire : *quomodò audient sine predicante.* Les prédicateurs, il est vrai, ne manquent pas, mais les auditoires manquent aux prédicateurs. La majorité des hommes du peuple n'a pas entendu un seul sermon, depuis sa première communion. Or, comme Dieu ne leur communique pas la science infuse, il s'en suit que l'ignorance chez eux devient invincible, et qu'il se faut résigner à vivre côte à côte avec ces barbares modernes, jusquà ce qu'il plaise à Dieu de nous donner quelques moyens de les atteindre pour les convertir.

Plus heureux dans notre petite sphère, nous avons le bonheur d'avoir nos enfants au moins une

fois par semaine autour de nous. Ainsi, la prédication nous est facile, et si l'on peut être partagé dans nos Œuvres sur le choix de certains moyens à employer, nous sommes tous d'accord du moins sur ce principe, qu'il faut beaucoup prêcher pour beaucoup instruire nos enfants. Puisqu'il est donc inutile de s'étendre sur les avantages des instructions religieuses, contentons-nous de dire en quoi elles doivent consister pour être vraiment utiles à la jeunesse.

1° Quel est, dans une Œuvre de jeunesse, le meilleur prédicateur ? Je réponds sans hésiter, c'est le Directeur de l'Œuvre lui-même. Il est bon, quelquefois, d'inviter un prêtre étranger pour réveiller l'attention des enfants, pour donner plus de solennité à une fête. Mais l'instruction, le sermon véritablement utile, c'est celui du propre Pasteur. Celui-là connaît les besoins de son Œuvre ; il n'avance pas une proposition, ne dit pas un mot en l'air ; il tient le cœur de son auditoire dans ses mains, le manie à son gré, parce que lui seul le connaît parfaitement : à part quelques exceptions passagères, le Directeur ne doit confier à personne le soin d'instruire ses enfants. M. Allemand prêchait toujours lui-même, ou, s'il a jamais invité quelqu'un, ce n'a été que bien rarement.

2° Sur quoi doit-on prêcher et de quelle manière ? Sur tout et de toutes manières, c'est-à-dire que le Directeur doit, tour à tour, employer tous les genres de prédication. Aux grandes solennités, il faut de

grands sermons; cela augmente la pompe de ces fêtes, cela donne à la parole de Dieu une majesté que les enfants doivent apprendre à respecter, au moins de temps à autre. L'Avent et le Carême demandent des instructions sérieuses sur divers points importants de morale, que les grâces propres à ces saints temps feront plus aisément entrer dans les cœurs. Il faut consacrer, tous les ans, plusieurs instructions rien qu'à donner des avis. Ces avis, c'est le *argue, obsecra increpa,* de Saint Paul. Il y a toujours à reprendre dans une Œuvre, il y a toujours quelque chose à annoncer. Les avis doivent être la fonction spéciale du Directeur, c'est la fonction pastorale par excellence. Le bien qu'on peut faire par les avis dans un auditoire est inconcevable. M. Allemand assurait que celui qui parlait en chaire avait toujours raison; les enfants ne songent pas à le contredire; et, pour peu qu'il y ait un bon esprit dans l'Œuvre, on fera volontiers ce que le Directeur demandera, même les choses les plus difficiles. Comme tous les sermons ne peuvent pas, cependant, être consacrés à donner des avis, et que des avis trop longs ne sont pas des avis, mais d'ennuyeux reproches, des sortes de diatribes ou des redites sans fin, il sera préférable encore d'en donner peu à la fois, mais d'en donner souvent, par exemple, quelques minutes tous les dimanches. Il se graveront mieux dans l'esprit des enfants et se mettront plus facilement en pratique.

Enfin, le plus grand nombre des dimanches doit

être employé à des instructions dogmatiques un peu familières pour fatiguer moins les enfants, mais sans aucune trivialité et toujours spécialement composées pour eux. Les grandes personnes elles-mêmes, écoutent volontiers ces sortes d'instructions que nous faisons dans notre chapelle, parce que ne nous adressant pas à elles, mais aux enfants, elles n'en sont pas humiliées, et entendent, sans s'en douter, les seuls sermons qui soient à leur portée ; tandis que les enfants s'ennuyeraient et s'endormiraient dans des instructions qui ne seraient pas pour eux. Le catéchisme doit être la base de ces instructions. Il met une méthode et une suite dans nos sermons, il nous fait éviter les questions oiseuses, enfin, il ne laisse pas de lacunes dans notre enseignement. Cependant, il sera prudent d'employer le catéchisme sans le dire ; ce mot réveillerait des souvenirs que les enfants aiment à oublier, parce qu'ils veulent tous se croire des hommes.

J'ai souvent remarqué deux défauts dans les prédicateurs de la jeunesse. Le premier, c'est d'être trop long. Une demi-heure me semble le maximum, et il y a de grands avantages à rester en deçà. Le jeune auditoire laisse quelquefois apercevoir un mouvement de gêne et d'impatience qu'un prédicateur doit promptement saisir, comme une invitation à descendre de chaire sans plus tarder tout ce qui suivrait serait perdu. Un prédicateur nous retint un jour cinq quarts d'heures ; c'était

abuser de la patience des enfants. Le temps est passé où Bourdaloue et Massillon pouvaient prêcher si longtemps, et je crois que je ne changerais pas un mot à ces conseils, si j'écrivais même pour des prédicateurs de religieuses. Quel inconvénient peut avoir un sermon court ? Tout au plus de laisser d'honorables regrets.

Le second défaut qu'ont certains prédicateurs, c'est de toujours donner quelque pratique nouvelle et arbitraire à la fin de leurs sermons. Qu'un Directeur, avec un plan bien arrêté, pousse les jeunes gens à un certain nombre de pratiques déterminées sur lesquelles il reviendra successivement, rien de plus juste ; ses instructions sans cela seraient sans but. Mais l'un nous recommande de ne jamais nous coucher sans dire un *Pater* et un *Ave*, pour obtenir telle grâce ; un autre, de nous faire recevoir d'une confrérie qu'il protége spécialement ; un autre, de recourir souvent à tel saint pour lequel il a une très grande dévotion. Tout cela est très bon, *sed non erat hic locus*. Que dirait-on si j'allais prêcher la dévotion à Saint-Lazare aux jeunes gens du Nord, parce que dans mon pays on l'aime beaucoup? Qu'on se borne aux dévotions et aux pratiques de l'Œuvre, et il y en aura certes bien assez. Chaque Directeur d'Œuvre a grâce pour inspirer les siennes; l'esprit d'une Œuvre c'est, avant tout, l'esprit de son Directeur ; l'Œuvre doit être faite à son image et ressemblance; tout autre moule, même meilleur, vaudrait moins.

J'ajouterai, en finissant, que l'évêque ou les prêtres qui le représentent, ont seuls le droit de prêcher dans l'Eglise Catholique, et je n'ai jamais pu comprendre les Œuvres où un Directeur laïque s'arrogeaient ce droit (1), quoiqu'il y en ait malheureusement beaucoup. Certains laïques ont la passion des discours, il leur faut à tout prix un auditoire. On dit que Molière lisait ses vers à sa cuisinière; j'avais un vieil oncle qui faisait la même chose avec la sienne. C'était fort inoffensif, c'est absolument inconvenant dans l'église d'une Œuvre.

(1) « Clama, ne cesses..... Vœ canibus mutis ! C'étaient là « des maximes chères à Monsieur Allemand. — Je suis, di- « sait-il, dans son énergique langage, comme un chien qui « ne peut cesser d'aboyer et de hurler, dans l'Œuvre de la « Jeunesse de Marseille. Il regardait la parole de Dieu comme « le puissant levier des âmes, avec lequel on les remue et on « les soulève, comme l'aiguillon qui les pique et les fait mar- « cher ; comme le glaive par le tranchant duquel on les sé- « pare du péché et du monde. Mais pour produire ces grands « effets, il tenait que la prédication, sous une forme ou sous « une autre, devait être extrêmement fréquente. Et, en ce qui « concerne en particulier, les enfants et les jeunes gens dont « il avait une expérience si profonde, qu'il les savait par « cœur, comme il le disait, il était d'avis qu'il fallait les prê- « cher, pour ainsi dire, sans relâche ; les tenir toujours en ha- « leine ; vaincre leur oublieuse légèreté en leur répétant con- « tinuellement les mêmes choses avec une agréable variété ; « souvent soutenir la fragilité de leur âge si faible contre les « assauts des passions naissantes, en leur remontant sans « cesse le courage. Cesser de prêcher ou ne prêcher que rare- « ment et languissamment, dans une Œuvre de Jeunesse,

CHAPITRE NEUVIÈME

DES ASSEMBLÉES

Pour mieux nous faire comprendre, mettons un peu d'ordre dans les divers moyens dont nous avons parlé, pour porter les enfants à la piété. Les uns sont des pratiques individuelles, comme la vi-

« dans une maison d'éducation, dans un petit séminaire, à « son sens, c'était cesser de ramer sur un courant rapide, lais- « ser aller la barque à la dérive, c'était tout perdre.....

« Cette grande autorité, pour prêcher toujours et partout, « *tanquam potestatem habens*, Monsieur Allemand ne la de- « vait pas seulement à la magnanimité et à l'indépendance « chrétienne et sacerdotale, effets de sa profonde humilité ; « ce qui lui assujettissait surtout ses auditeurs, c'était la « grande vénération qu'inspirait à tous son éminente vertu ; « et l'air si frappant de sainteté qui reluisait sur son visage « et dans toute sa personne.....

« Monsieur Allemand n'écrivait pas ses sermons, mais cela « n'empêchait pas qu'il se préparât toujours fort solidement. « Quelque grande que fut sa facilité, il aurait cru tenter Dieu « s'il était monté en chaire sans savoir le fond de ce qu'il de- « vait dire. Il faisait ordinairement des canevas fort courts, « dont on en a conservé un très grand nombre. L'indication « du sujet, la division toujours claire et naturelle, quelques « textes, l'énoncé des pensées principales et de quelques « détails de mœurs, c'est tout ce que contiennent ces petits « canevas qu'il écrivait très souvent à genoux, tenant de la « main gauche un gros livre qui lui servait de pupitre, et sur « lequel il pressait avec le pouce un petit papier volant auquel « il confiait ses pensées. » *Vie de M. Allemand,* page 275.

site au Saint-Sacrement, les entretiens pieux, la fréquente communion, la méditation et la direction. Les autres sont des pratiques s'adressant à tous, comme les sermons et les instructions. Enfin, les autres dont nous allons parler s'adressent à quelques-uns seulement.

Nos enfants sont d'âge très différents. Réunis ensemble dans les exercices généraux, parce que ce mélange est un des fondements de notre Œuvre, nous les divisons dans quelques asssemblées particulières, qui sont destinées à agir sur une collection du même âge et de la même position. Ces assemblées, dans notre maison, sont de quatre sortes, indépendamment des associations dont nous parlerons plus tard, et qui diffèrent des autres assemblées par leur but et par les moyens.

§ 1er

Du Catéchisme des petits

Nous recevons les enfants dès l'âge de dix ans. Par une exception qui n'est pas dans le règlement, mais que l'usage a consacré, les congréganistes ont le droit de faire recevoir leurs petits frères à neuf ans. Nous sommes très sévères sur ces limites d'âge, qui, au contraire, ont toujours été devancées chez M. Allemand. De son vivant, j'avais été reçu moi-même dans l'Œuvre à l'âge de huit ans (1).

(1) Dans notre Œuvre nous avons devancé cet âge depuis

Je ne comprends pas pourquoi presque aucune Œuvre de France ne veut recevoir si tôt les enfants. Admis bien jeunes, ils prennent mieux l'esprit de l'Œuvre, et deviennent un jour nos meilleurs congréganistes; ils sont l'objet du zèle des plus anciens, nous les préparons mieux à une bonne première communion; le passage si dangereux de la première communion à l'atelier se fait avec moins de péril; enfin, c'est plus évangélique, Notre-Seigneur ayant toujours eu des préférences marquées pour les petits enfants. Ceux qui persévèrent dans l'Œuvre, après y être venus jeunes, y conservent mieux leur innocence. Que de motifs pour recevoir les enfants! Que de bénédictions Dieu ne répandra-t-il pas sur ceux qui les admettent! J'ai lu dans Saint François de Salles cette belle pensée, que les anges des petits enfants sont remplis de reconnaissance pour ceux qui soignent leurs petites âmes.

Quoi qu'il en soit, il est évident que si on reçoit ces enfants, il faut leur donner des soins spéciaux. Leur assemblée qu'on appelle le petit catéchisme, a lieu tous les dimanches, une heure à peu près après la messe. Deux ou trois des anciens en sont char-

quelques années; nous recevons nos enfants à neuf ans et un jour. Ce qui nous a déterminé à cette réforme, car ça en est une, c'est la précocité toujours plus grande des enfants dans le mal. On ne saurait croire combien ils sont gâtés jeunes; il est rare de trouver un enfant pur parmi ceux qui ont déjà fréquenté les écoles, et il n'y en a presque point qui échappent à cet écueil.

gés. Toutes les réunions sont ainsi organisées, le Directeur n'a qu'à veiller sur l'ensemble et à présider quelquefois ces assemblées. Quelques petits coups de cloche en donnent le signal, et les enfants s'étant réunis deux à deux en rang et en silence, ils entrent dans la chapelle qui leur est destinée. Remarquons que c'est la seule association qui aille en rang ; il est de principe à l'Œuvre que chacun va comme il veut, c'est moins écolier. Mais les petits, quand ils ne sont pas mêlés avec les grands, ont besoin d'être un peu plus tenus (1).

Celui qui préside le petit catéchisme avec ses aides, a trois fonctions : 1° il apprend et fait réciter d'abord les prières, les actes, les commandements, parce que plusieurs enfants parviennent quelquefois à un âge avancé sans les savoir, puis le catéchisme diocésain. Cette première instruction de nos enfants est un devoir dont nous ne devons pas nous décharger sur d'autres, quand même ils ne devraient pas faire la première communion à l'Œuvre ; 2° il doit donner des avis sur les fautes que font les enfants, sur leurs négligences à fréquenter l'Œuvre, à se confesser, à savoir leurs leçons. Il répète et

(1) Depuis que nous avons une école, comme nous le dirons à la 4e partie, ce petit Catéchisme du dimanche a été supprimé. Nous le faisons le jeudi matin pendant deux heures, et d'après la méthode ici indiquée. Il dure depuis la rentrée des classes vers la fin de septembre, jusqu'à la fin du mois d'août.

fait mieux comprendre les avis généraux, les reproches que M. le Directeur a faits en chaire et qui peuvent les concerner. Tous doivent se confesser tous les mois, on nomme chaque dimanche les retardataires ; 3° il doit aller tous les lundis chez ceux qui ont manqué, s'informer des motifs, prévenir les parents.

Cette petite assemblée maintient l'ordre et la discipline dans la portion la plus turbulente de notre troupeau, et lui infiltre peu à peu l'esprit de notre Œuvre sans qu'il s'en doute. Je le répète, ces enfants quand ils persévèrent, sont nos meilleurs congréganistes. Neuf ou dix ans après, quelques-uns ont eu les premières dignités de l'Œuvre ; qui pouvait mieux les remplir que ceux qui avaient passé par tous les degrés ? C'est ce qui explique l'aptitude extraordinaire de nos grands pour la direction de l'Œuvre, que la plupart d'entre eux n'eussent jamais pu apprendre par la seule théorie. Ce petit catéchisme commence le 1er juillet et finit le 1er mai. Cette interruption de deux mois à l'époque de la première communion, fait qu'il recommence avec plus d'entrain au mois de juillet, parce que les enfants se lassent aisément de ce qui dure trop.

§ II

Du Catéchisme de la première Communion

Par un privilège bien précieux, nous sommes autorisés, par les statuts synodaux à faire faire la

première communion à nos enfants. C'est un grand surcroît de travail, mais c'est une bien douce consolation que je souhaiterais à toutes les Œuvres. Leurs ressources sont bien grandes pour préparer convenablement ces enfants à cette grande action ; aucune paroisse, même des mieux organisées, ne peut disposer d'autant de moyens qu'une Œuvre spéciale de jeunesse, si elle est, elle-même, bien organisée et bien dirigée. Cependant je ne serais pas d'avis que la plupart des Directeurs des petites villes obtinssent cette faveur. C'est un droit devenu paroissial ; il naitrait de là souvent des difficultés fâcheuses. Mais dans les grandes villes, où le nombre des enfants est si considérable, les Directeurs d'Œuvres de jeunesse feraient bien d'adopter cette méthode, s'ils le peuvent, qui leur préparerait d'excellents congréganistes pour l'avenir.

Nous commençons ce catéchisme le 1er octobre ; jusqu'à Noël, il a lieu tous les jeudis à quatre heures ou cinq heures selon la saison ; les enfants qui en font partie, doivent de plus assister à la petite assemblée du dimanche. Le catéchisme de ce diocèse, le plus difficile de tous les catéchismes, est divisé en trois parties ; avant Noël, nous faisons réciter la première partie. Un premier examen classe dès lors les enfants selon leur force, et comme nous tenons pour certain, que les leçons apprises une fois seront promptement oubliées, la préparation de l'examen les fait repasser une seconde fois, en attendant qu'après Pâques, ils les re-

passent une troisième fois encore. Cet examen se fait avec une certaine solennité, le résultat est proclamé le jour des Saints Innocents, de nombreuses récompenses sont distribuées et on renvoie ceux qui, par leur paresse, leurs nombreuses absences ou leur négligence à se confesser, ne donnent déjà plus d'espoir pour leur première communion.

Il ne faut pas se montrer trop sévère à ce premier examen; plusieurs enfants qui ont mal fait, peuvent mieux faire à l'avenir et profiter davantage que s'ils étaient définitivement expulsés. Il ne faut cependant pas hésiter à renvoyer ceux qui ne donneraient plus aucun espoir; ces enfants feraient peut-être à la fin des efforts qui empêcheraient leur renvoi, mais qui seraient trop tardifs, pour qu'ils pussent faire une bonne première communion. D'ailleurs, en les renvoyant à Noël, ils peuvent encore se faire recevoir dans leur paroisse, sans nuire au bon esprit des autres, comme leur mauvais exemple pourrait le faire, s'ils demeuraient plus longtemps dans notre catéchisme.

Pendant cette première période, les moyens d'émulation doivent être très multipliés; la perspective d'une première communion éloignée de huit mois, ne pouvant suffire à les encourager beaucoup. Nous les divisons pour cela en deux partis, les plus forts ont les premiers numéros ; le parti vainqueur a droit à certains privilèges, chaque leçon a sa note. Autant que possible, les enfants doivent s'attendre à être interrogés chaque fois. Je

donne des bons points qui s'échangent à la fin du mois par des images, des médailles, des livres.

Un des plus grands obstacles à la bonne première communion des enfants, c'est la mauvaise volonté des parents eux-mêmes qui ne s'en préoccupent guère qu'au dernier moment et souvent d'une manière bien malheureuse. Nous envoyons chez eux, dès les premiers mois, pour leur recommander : 1° de veiller beaucoup sur leurs enfants, 2° de leur faire apprendre leurs leçons, 3° de les envoyer exactement à l'Œuvre le jeudi et le dimanche. Les réponses des parents nous fixent déjà sur ce que nous pouvons attendre ou craindre de leur concours (1).

La seconde partie du catéchisme s'apprend de Noël au Carême. Les enfants sont alors moins nombreux ; ils se préoccupent davantage de la première communion qui approche. Un second exa-

(1) Voici le petit réglement imprimé que nous distribuons le premier jour à chacun de ceux qui fréquentent l'Œuvre sans venir à notre école.

1° Tous les enfants qui fréquentent l'Œuvre et qui n'ont pas fait la première communion, doivent assister aux catéchismes qui se font dans la maison. Ils ne sont reçus qu'à cette condition et ne seraient pas gardés s'ils ne venaient que pour jouer seulement.

2° Le catéchisme se fait tous les jeudis, à huit heures du matin.

Depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques, tous les jeudis, à la même heure, et tous les lundis à cinq heures et demie, après la classe.

men semblable au précédent se fait le jour des Cendres sur cette seconde partie.

A dater de ce jour, outre la petite assemblée du

De Pâques à la Pentecôte, il a lieu tous les soirs, à cinq heures, excepté le samedi. Les enfants qui sont sur le point de faire leur première communion à l'Œuvre, fréquentent seuls ce dernier catéchisme, les autres en sont dispensés.

3° Aucun enfant n'est obligé de faire sa première communion à l'Œuvre, chacun peut la faire où ses parents le désireront, mais rien ne dispense du catéchisme ; il ne peut que servir beaucoup à ceux qui fréquentent le catéchisme des paroisses et les aider à faire une bonne première communion.

4° Les parents qui voudront cependant que leurs enfants fassent leur première communion dans l'Œuvre y trouveront de grands avantages. Ils sont mieux surveillés, mieux tenus, mieux entourés que partout ailleurs. La première communion y est peut-être plus difficile que dans les paroisses, mais les ressources de l'Œuvre sont plus grandes pour la mieux faire.

5° Il y a un catéchisme spécial qui se fait à sept heures tous les soirs, depuis le 1er octobre jusqu'à la première communion, pour les enfants qui ne savent pas lire ou qui sont retenus par le travail. On recommande beaucoup d'exactitude à cette réunion, malgré la nuit, la fatigue ou le mauvais temps. Ces enfants ayant besoin de plus de soins que les autres, les parents devront accepter ces sacrifices pour leur bien. On ne les dérangera jamais de leur travail, si ce n'est les deux dernières semaines.

6° La première communion se fait le saint jour de la Pentecôte. Les enfants entrent en retraite le mercredi soir; nous les gardons toute la journée, pendant ces quatre jours, de six heures du matin à huit heures du soir.

dimanche, toujours obligatoire pour tous les enfants, le catéchisme se fait tous les lundis et jeudis; la confession est exigée tous les quinze jours et plus souvent s'ils le désirent. Quand la fête de Pâques est extrêment avancée, c'est dès le jour de l'an qu'a lieu ce double catéchisme et cette confession plus fréquente. Quoique toutes les pratiques de piété se fassent librement et sans contrainte dans notre Œuvre, ces enfants cependant doivent se confesser à jour fixe et tous à la fois contrairement à notre usage ordinaire. Au lieu de les confesser dans mon cabinet, je les confesse à la chapelle, où ma présence les retient mieux dans le devoir quand je n'ai personne pour les surveiller. Pendant la semaine sainte, un troisième examen termine la troisième partie du catéchisme.

Après Pâques, les enfants de la première communion ne vont plus au petit catéchisme du dimanche. Les moyens d'émulation sont supprimés, ils sont désormais inutiles. L'approche de la première communion les préoccupe alors suffisamment dans leur maison, dans leur école comme à l'Œuvre. Les parents, eux-mêmes, commencent à y regarder. Nous n'envoyons plus chez eux, ils nous accablent d'instances, de visites; nous en profitons pour obtenir d'eux tout ce qui est possible.

Le catéchisme a lieu, dès lors, tous les jours, excepté le samedi et le dimanche. On reprend les leçons depuis le commencement; c'est la troisième

fois qu'ils les récitent, la troisième fois que les mêmes explications leur sont données. Des rivalités très vives animent le catéchisme et y excitent l'émulation, les enfants y prennent cœur, le plus grand nombre parvient à savoir ses leçons et à les comprendre, autant qu'il est possible de le demander à leur âge et à leur petite intelligence.

Telle est notre méthode pour le catéchisme. Jusqu'ici c'est à peine si quelques détails diffèrent de ce qui se pratique partout où les catéchismes sont bien faits. Mais voici maintenant ce qui est propre à notre Œuvre : la formation de ces jeunes cœurs à une vraie piété, qui les prépare à la meilleure première communion possible. Les Œuvres bien dirigées ont pour cela des ressources que personne ne leur peut disputer, et qu'il faut soigneusement mettre à profit ; autrement le privilège d'y faire la première communion serait sans motifs.

Dans nos pays, les enfants n'ont pas une intelligence fort précoce. J'ai remarqué, après des observations faites avec soin, qu'ils avaient, par la suite, plus d'imagination que ceux du Nord. Dans le jeune âge, ils sont au contraire moins intelligents. En revanche, les mauvais penchants se font plutôt sentir chez eux, un enfant est plus tôt gâté dans le Midi, mais ses passions seront moins vives à dix-huit ans. La Providence a tout compensé. Nos enfants arrivent donc rarement à la première communion avec leur innocence baptismale. Ils ont à peu près tout fait et tout su de ce qu'on peut faire et

savoir à leur âge. Mais ils ne sont pas pour cela très vicieux, ils n'ont pas encore de ces mauvaises habitudes indéracinables, il est donc facile, par de fréquentes confessions, de leur donner de l'horreur pour le péché mortel, et de les faire vivre assez innocemment.

Il n'en est pas de même de la piété qui, ayant son siège dans le cœur, demande des sentiments assez développés pour être comprise. Le peu d'éducation qu'on reçu nos enfants est ici un obstacle ; mais un plus grand obstacle, il faut le dire, c'est le genre de piété superficielle et purement extérieure qui s'inspire dans quelques écoles. Cependant, sans une piété vraie et intérieure, la première communion n'est guère qu'une formalité dont l'impression passe avec le jour qui l'a vue s'accomplir. La piété inspirée aux enfants est, ce me semble, ce qui distingue la première communion de notre Œuvre de celle des paroisses. Nos enfants sont peu nombreux, nous les avons tous les jours autour de nous ; ils sont habitués à entendre souvent parler des choses de Dieu ; nous avons beaucoup de jeunes gens pieux dans l'Œuvre, qui sont pour nous de précieux auxiliaires ; avec ces secours, il nous est facile de faire ce qui serait, ailleurs, presque impossible. Nous confions chaque enfant du catéchisme à quelques-uns des jeunes gens les plus fervents de l'Œuvre. Dans les premiers temps où nous étions plus pauvres l'association des Saints-Anges était seule chargée de ce soin : mais

notre but n'était pas très bien atteint. Les enfants de cette association sont trop jeunes, la plupart même ont tout juste assez de piété pour eux ; ils sont embarrassés pour parler des choses de Dieu. La réunion du Sacré-Cœur remplit mieux cet objet ; les jeunes gens qui la composent sont plus grands, plus fervents, le zèle est leur obligation principale, c'est même pour eux une sorte de noviciat, que cette manière d'exercer le zèle avec les petits ; cependant chaque année peut apporter quelque changement dans le choix des moyens. Il faut considérer toujours le bien des enfants, une règle générale pourrait nuire. Ainsi, en 1858, les enfants du catéchisme n'étant que quatorze, je les avais confiés tous au seul maître des novices qui était peu occupé, la direction était ainsi plus uniforme. Quoiqu'il en soit, ceux qui sont chargés de ces enfants doivent les voir au moins tous les dimanches, leur parler du grand bonheur qu'ils vont avoir, leur faire remarquer leurs petits défauts, leur apprendre la pratique de la direction, leur recommander la visite au Saint-Sacrement, les y conduire avec eux, leur céder les prie-Dieu, etc..... Il serait difficile de dire le bien que peuvent faire de tels entretiens ; ils inspirent peu à peu ce genre de piété que nous avons à l'Œuvre, piété libre, facile, volontaire, mais intérieure, si différente de cette piété écolière que les enfants suivent si facilement, et qui n'étant qu'une piété de formule, s'en va à l'âge des passions plus vite encore qu'elle n'était

venue. Nous avons soin de demander souvent à nos jeunes gens de quelle manière ils s'acquittent de leurs fonctions de zèle auprès des petits ; par eux, nous apprenons quelles sont les dispositions de nos enfants et nous parvenons à mieux les connaître.

La première communion se fait, chez nous, le saint jour de la Pentecôte. Elle arrive donc presque toujours vers la fin du mois de Marie. C'est une des pratiques de dévotion qui nous aide le plus pour la préparation prochaine à la première communion. Tous les matins, il y a messe de congrégation : les enfants y assistent volontiers : la classe n'étant pas dérangée par cet exercice, les maîtres n'y apportent aucun obstacle, et les parents eux-mêmes, si indifférents jusqu'ici, nous donnent tout le concours désirable à ce dernier moment.

Par ces divers moyens, les enfants ont pendant le dernier mois : 1° la sainte messe et la lecture du *grand jour approche* tous les matins ; 2° le catéchisme tous les soirs ; 3° la confession toutes les semaines ; 4° les soins que leur donnent les grands ; 5° les pratiques volontaires de piété qu'on leur inspire ; 6° les prières que font pour eux les membres des associations ; 7° neuf jours avant la première communion, nous faisons faire une neuvaine aux Clarisses et aux Capucines ; 8° enfin, nous recommandons aux enfants de réciter tous les jours le *Souvenez-vous* les uns pour les autres. Tous ces moyens employés, la grâce de Dieu peut seule faire

le reste ; mais nous connaissons dès lors ceux dont la persévérance est probable (1).

Il faut cependant éviter deux écueils : le premier, serait de fatiguer les enfants par une tension excessive. Plusieurs ne sauraient alors aller jusqu'au bout ; d'autres éprouveraient, après la première communion une réaction d'autant plus dangereuse que cette tension aurait été plus forte. Rien, d'ailleurs, ne serait plus opposé à l'esprit de l'Œuvre, où la bonne volonté doit être soutenue, mais jamais forcée.

Un second écueil serait de trop espérer et de croire, qu'après tant de soins la réussite doit être certaine. Les enfants sont toujours des enfants, leur légèreté se fera toujours sentir plus ou moins. Le Directeur doit donc, pour faire respecter la règle, montrer en public une grande sévérité, mais la racheter par la plus grande douceur et la plus grande patience, dans les rapports privés, sans jamais se lasser de l'ingratitude et de l'inconstance des enfants. Quand ils ne répondent pas à ce qu'on fait pour eux, il faut redoubler d'efforts pour obtenir la meilleure première communion possible. C'est un jalon sur le chemin du ciel placé dans la

(1) En 1864 nous prêchâmes la retraite annuelle du Collège de Felletin (Creuse) où est érigée l'archiconfrérie de Notre-Dame de première Communion. Depuis cette époque, nous faisons recevoir tous nos enfants dans cette Confrérie quelques mois avant leur première Communion.

vie de ces enfants ; leur conversion pourra s'y rattacher un jour.

Tous les matins du mois de Marie, les autres enfants étant sortis, ceux de la première communion restent seuls à la chapelle ; on leur lit le beau livre *Le grand jour approche.* Il est aussi d'usage que tous répondent à la messe à haute voix. Nous dirons ailleurs comment se fait la retraite et la première communion.

Nous ne devons pas oublier un excellent usage que nous recommandons spécialement à tous les prêtres, à cause des fruits merveilleux qu'il produit. Tous les ans pour la Présentation de Notre-Dame a lieu la grande retraite annuelle de l'Œuvre. Les enfants de la première communion en suivent les exercices. Préparés avec soin les deux semaines précédentes, nous leur faisons faire cette confession générale qu'on fait ailleurs, seulement avant la première communion, et nous leur donnons la sainte absolution. Il s'opère dès lors un changement considérable dans leur âme, et il est rare que six mois après, ces enfants aient quelque nouveau péché mortel à accuser. La préparation prochaine se fait en état de grâce, au lieu de se faire en péché mortel jusqu'aux dernières heures. Il n'y a que quinze ans que nous avons adopté cette méthode, nous ne nous pardonnerons jamais de ne pas l'avoir fait plus tôt ; mais ce n'était l'usage nulle part, nous n'en avions pas eu l'idée. Donner l'absolution plusieurs mois avant, après une pré-

paration suffisante, au lieu de la donner seulement la veille de la première communion, telle est la formule.

§ III

Du Catéchisme des ignorants

Nous avons peu à dire de cette assemblée. Elle se compose des enfants qui, ne sachant pas lire, ne sauraient apprendre eux-mêmes leur catéchisme et de ceux qui, travaillant toute la journée, ne peuvent pas venir dans la journée comme les autres. En général, les enfants que l'on applique trop tôt au travail sont aussi les plus bornés. Comme tous ces enfants ont besoin de soins spéciaux, un ancien congréganiste, intelligent et choisi, est chargé de leur faire tous les soirs, à sept heures, un catéchisme spécial. On leur fait peu apprendre la lettre par cœur, mais nous tâchons de la leur expliquer le mieux possible. Hélas! malgré tous nos soins, ces intelligences rebelles sont aussi les moins propres à comprendre la piété, et, après trente années, j'ai acquis la triste conviction que ces enfants persévéraient bien moins facilement après leur première communion. A moins d'impossibilité, ils assistent aussi au catéchisme des autres; ces leçons spéciales du soir ne sont qu'un supplément pour mieux leur mâcher, si je puis m'exprimer ainsi, les enseignements com-

muns. Je n'ai pas à en parler davantage, si ce n'est pour dire que quelquefois, à force de patience et de zèle, nous sommes parvenus à obtenir la persévérance de ces pauvres enfants ; mais ce n'est que la rare exception.

§ IIII

De l'Assemblée des Novices

Tout enfant ou tout jeune homme qui se présente à l'Œuvre, est immédiatement inscrit sur un grand registre, qui contient la date de son entrée, son nom et ses prénoms, son âge, sa profession, celle de ses parents, sa demeure et le nom de la personne qui l'a présenté. Nous recevons tous ceux que le règlement de M. Allemand exclut de son Œuvre, destinée aux classes supérieures et moyennes, c'est-à-dire les ouvriers ou fils d'ouvriers, les enfants des écoles gratuites et les enfants illégitimes. Ce règlement empêche toute concurrence entre les deux maisons, qui, avec des moyens et un esprit semblables, ont cependant un but différent. Cette immatriculation une fois faite, l'enfant s'il n'a pas fait sa première communion, est remis aux soins du supérieur du petit catéchisme, qui sera chargé de veiller sur lui ; s'il a déjà accompli ce grand acte de la vie chrétienne, il est novice et remis entre les mains du troisième dignitaire de l'Œuvre, que nous appelons maître des novices.

Ailleurs, je crois, on les appelle aspirants, candidats ; ce sont des différences de mots qui ont épouvanté quelques Œuvres, mais qui changent peu à la chose ; tout le monde sait, dans les villes maritimes, qu'un novice est un marin apprenti, et, par conséquent, ce n'est pas nécessairement un religieux.

Tous les dimanches, ces novices se rassemblent dans leur lieu de réunion. Le maître des novices leur lit et leur explique notre règlement pendant une demi-heure. Chaque dimanche aussi, il les voit tous en particulier, ou au moins tous les quinze jours, s'ils sont trop nombreux, il leur donne de bons conseils, leur apprend nos usages, les engage à se confesser, à bien jouer, à être exacts. Après deux mois, si on les en juge dignes, ils sont solennellement reçus congréganistes. Les enfants qui ont fait leur première communion dans l'Œuvre passent aussi par le noviciat, mais pendant un mois seulement ; le long séjour qu'ils ont déjà fait parmi nous les dispense d'une plus longue épreuve. Ce noviciat est extrêmement important. Il nous débarasse d'une foule de nouveaux que la curiosité ou le hasard nous ont conduits et qui ne sont pas faits pour notre Œuvre, car il ne faut jamais oublier cette parole de M. Allemand : « L'Œuvre demande une vocation que tous n'ont pas ; il faut y être vraiment appelé de Dieu. » En revanche, bien des petits mauvais sujets touchés par la grâce, par les bons exemples, par les bons conseils, deviennent de très

bons congréganistes. Dès le temps de M. Allemand, on avait fait des remarques qui ne peuvent être rigoureusement générales, mais que l'expérience du saint prêtre avaient analysées avec beaucoup de justesse. Par exemple, les enfants les plus contrariés par leurs parents sont souvent les plus fervents ; ceux qui sont dans les plus mauvais ateliers persévèrent souvent mieux que les autres, il est rare que deux frères soient également bons : si l'un est bien fervent, l'autre souvent ne l'est pas; les enfants des sacristies des paroisses n'ont qu'une piété de forme, ils ne persévèrent pas dans notre Œuvre.

Quand j'ai le bonheur de rencontrer un bon maître de novices, l'Œuvre, pendant toute l'année est comme renouvelée par ses soins ; les réceptions deviennent plus nombreuses, les enfants plus fervents ; ils s'attachent mieux à la Congrégation, mais c'est une des fonctions les plus difficiles à cause de l'inconstance des nouveaux. Sur cinq enfants, petits ou novices, un seul, en moyenne, parvient au rang de Congréganiste ; deux s'en vont dès les premiers jours, deux autres ne restent que quelques mois. Dans vingt-huit ans nous n'avons reçu que dix-sept cent vingt-sept Congréganistes sur six mille neuf cent trois inscrits.

Les réceptions se font ainsi qu'il suit : dès le dimanche précédent, les récipiendaires copient eux-mêmes leur formule de consécration au Sacré-Cœur, sur une feuille d'un format uniforme, que

nous conservons ensuite dans nos archives. Le mercredi soir, chacun en son particulier, commence une petite retraite, sans aucun exercice commun. La veille, tous se confessent ; c'est une condition sans exception pour pouvoir gagner l'indulgence plénière. Le dimanche, après la messe, le maître des novices dit à haute voix : « Nous prierons pour ceux qui doivent être reçus Congréganistes ce soir, » et on récite un *Pater* et un *Ave* pour eux. Après vêpres, le Directeur, revêtu d'une étole, entonne le *Veni Creator* ; les récipiendaires conduits par le maître des novices, un cierge et leur consécration à la main, se rangent autour de l'autel. Le verset et l'oraison récités, tout le monde étant assis, le Directeur adresse aux novices, qui demeurent à genoux, quelques mots sur l'importance de l'action qu'ils vont faire. Tous prononcent ensemble et à haute voix, leur formule de consécration, on chante le *Laudate Dominum* avec le verset et l'oraison *pro gratiarum actione* et on récite un *Pater* et un *Ave* pour la persévérance de ceux qui viennent d'être reçus. Les nouveaux admis vont s'asseoir aux bancs des Congréganistes, après avoir reçu leurs lettres patentes scellées du sceau de l'Œuvre ; et après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, ils reçoivent à la cour les félicitations de M. le Directeur et de tous leurs frères. Ces réceptions se font toujours un jour de fête de second rang. Les Congréganistes seuls sont membres, proprement dits, de notre Œuvre, ils en sont comme

les profès. A eux les premières places à la chapelle, à eux seuls les charges et les dignités ; eux seuls peuvent gagner les innombrables indulgences accordées à notre Œuvre. C'est parmi eux seuls aussi que se recrutent les associations dont nous allons parler.

Les Congréganistes n'ont pas d'assemblées spéciales ; leurs assemblées ce sont celles de toute l'Œuvre. Pas un d'eux cependant qui ne soit confié aux soins de quelques-uns des plus anciens comme nous l'avons dit ailleurs.

Voici notre formule de Consécration :

Formule de Consécration des Congréganistes au jour de leur réception, et qu'ils renouvellent tous les ans le jour du Sacré-Cœur.

« Cœur Sacré de Jésus, mon Sauveur, brûlant d'amour pour le salut des hommes, et en particulier pour celui des jeunes gens ; je....... me consacre aujourd'hui, et pour toujours, à votre service ; je promets de vous honorer toute ma vie d'un culte spécial, et d'être toujours l'enfant fidèle de cette Congrégation qui vous est consacrée.

Je vous en conjure donc, Cœur adorable de Jésus, recevez-moi au nombre de vos enfants, donnez-moi l'esprit d'humilité, d'obéissance et de charité, afin qu'après vous avoir honoré toute ma vie dans cette Sainte Maison, je puisse vous adorer éternellement avec tous mes frères dans le Ciel. Ainsi soit-il.

ARTICLE NEUVIÈME

DES ASSOCIATIONS

Les associations sont le chef-d'œuvre de M. Allemand, le principal mobile de nos Œuvres, les sources les plus sûres et les plus fécondes du salut et de la perfection des jeunes gens. M. Allemand, considéré comme l'inventeur de ces réunions dans les Œuvres de jeunesse, mériterait à ce seul titre la première place parmi les fondateurs de ces Œuvres. Sans les associations, une Œuvre a peine à s'établir solidement; bien plus de peine encore à durer, à fixer et perpétuer son esprit, ses traditions. Avec elles, au contraire, tout devient facile. Cet exemple de M. Allemand, a d'abord peu trouvé d'imitateurs, mais c'est, je crois, parce qu'on ne l'a pas assez connu; l'auteur de sa vie en a trop peu parlé; et cependant les associations sont aux Œuvres ce que les moteurs sont dans une machine, ce que l'âme est au corps.

Je vais donc tâcher de faire comprendre aussi bien que je le pourrai ce que nous appelons *associations*, quel est leur double but, et quels moyens, quels règlements nous employons pour l'atteindre.

Les associations sont des réunions des congréganistes les plus fervents. Elles ont pour premier but de former leurs membres à la perfection chrétienne et pour second but, d'aider le Directeur dans la conduite de l'Œuvre.

Nous avons vu que les petits enfants assistaient

deux années au petit catéchisme, puis une autre année au catéchisme de première communion, qu'ils entraient ensuite dans l'assemblée des novices, et qu'enfin, après une épreuve suffisante, ils devenaient congréganistes. En d'autres termes, l'Œuvre ne reconnaît que des congréganistes régulièrement reçus ; les autres ne sont que des postulants qui subissent certaines épreuves plus ou moins longues selon leur âge, mais qui se terminent toutes par l'exclusion de l'Œuvre ou par la réception : il n'y a pas d'état intermédiaire définitif.

Mais les congréganistes, tous égaux par leur titre, n'ont pas tous la même vertu, la même piété, le même zèle, le même dévoûment. Les uns ont reçu des dons de nature et de grâce qui leur permettent de tendre à la plus haute perfection, quelques autres sans viser si haut peuvent parvenir à beaucoup de piété ; d'autres enfin, par la nature de leur intelligence ou de leurs autres dispositions ne semblent pas destinés à grand'chose. Un Directeur prudent et zélé ne doit donc pas se contenter d'un milieu de perfection que les uns dépasseraient volontiers, tandis que les autres ne pourraient l'atteindre ; *aliis loquor communia, aliis specialia.* (Imit. III 43). De là, la nécessité de les grouper dans des réunions qui permettent de pousser à la perfection, des jeunes gens qui ont des dispositions à peu près semblables. C'est ce qu'on appelle, dans les maisons d'éducation chrétienne, des *congrégations*, et si je donne M. Allemand comme leur insti-

tuteur, c'est pour les avoir appliquées aux Œuvres, c'est-à-dire pour avoir fait des congrégations dans les congrégations, en leur donnant de plus une organisation admirable. Qu'on interroge les hommes spéciaux, les religieux particulièrement voués à l'enseignement, et ils diront quels meilleurs fruits de perfection ils ont pu obtenir par ces réunions.

Je me contente d'indiquer ce premier but de nos associations : il est trop connu et apprécié pour avoir besoin qu'on en parle davantage.

Mais voici le second but qui nous est propre : ces associations ne sont pas seulement pour nous un moyen de perfection, elles sont encore un moyen d'action; moyen si puissant que tous nos autres moyens seraient entièrement insuffisants sans leur concours. Un directeur ne peut pas tout faire lui-même : il s'userait inutilement, il négligerait une grande partie de ses devoirs et n'obtiendrait que des résultats incomplets. Il lui faut des aides et des aides *sui generis* dressés aux fonctions du zèle et à tous les sacrifices qu'il demande ; déjà pieux pour eux-mêmes, c'est la première condition, mais capables de rendre les autres pieux, de les attacher à l'Œuvre, d'être, en un mot, entre les mains d'un Directeur, un levier docile dont il puisse se servir à son gré. Voilà comment les associations naissent, dans une Œuvre, de la force même des choses. Il faut à toute société un chef et ce chef a besoin d'aides : ce sont deux choses corrélatives.

On me dira que dans plusieurs Œuvres on obtient le même résultat, au moyen des charges, des emplois que l'on confie aux jeunes gens ; ils forment l'état-major du Directeur et lui offrent le concours que nous demandons aux associations. Mais il y a une différence radicale entre ces deux modes de procéder. Des charges, et nous en avons aussi, donnent des droits durables et déterminés. Un membre des associations n'en a pas ; son action est déterminée à chaque instant par l'obéissance, ce qui est le point principal et le seul moyen de succès. Une comparaison me fera mieux comprendre. Un ordre religieux est chargé de la direction d'une Œuvre, et destine un père et quelques frères à ce ministère. Ces frères peuvent bien ordinairement avoir une fonction déterminée ; mais, au besoin, toutes les fonctions leur seront communes. L'un fera jouer les enfants, l'autre gardera la porte ou fera le catéchisme ; mais au bout d'une heure ou deux, le supérieur fera remplacer celui qui sera fatigué d'avoir joué par celui qui faisait le catéchisme ou gardait la porte, et ainsi des autres emplois. Les fonctions de ces frères sont les fonctions de nos membres des associations. Je crois qu'une des pensées qui a déterminé leur fondation, c'est l'inconstance de la jeunesse. Si vous confiez tout à des dignitaires, mille fois vos postes seront vacants ou bien les fonctions seront mal remplies. Les jeunes gens se lassent de toujours faire la même chose ; leurs charges doivent être un hon-

neur, mais jamais une vraie charge : ils s'en débarrasseraient promptement. A peine peut-on trouver dans une Œuvre, en dehors des associations, deux ou trois jeunes gens solides et sur qui l'on puisse compter : je ne voudrais pas toujours en répondre, durant une année seulement. On ne pourrait bien comprendre ceci qu'en suivant de près tous nos exercices pendant une année entière. L'aide principal du Directeur, qu'il choisit lui-même tous les ans, s'appelle le *Supérieur*. Il a sous ses ordres les membres des associations, façonnés à l'obéissance la plus entière. En sortant de la messe, l'un est placé à la porte, l'autre au magasin des jeux, un autre donne les déjeûners, un autre garde les lieux ; quatre ou cinq vont mettre les jeux en train, deux ou trois autres vont présider les assemblées, etc. Le Supérieur qui connaît leur capacité les place en conséquence, de façon à ne pas abuser de leur bonne volonté, mais de manière surtout à ce que toute l'Œuvre soit maintenue constamment dans le plus grand ordre. Plusieurs fois par jour, les postes sont renouvelés : « Allez faire votre adoration, dites au portier de remplacer celui qui joue et qui doit être fatigué, et celui-là ira se mêler à ce groupe qui est mal composé et trop seul ; vous, tout en gardant la porte, voyez les enfants dont vous êtes chargé, et vous, allez éclairer les salles, pour que les enfants puissent y jouer tout à l'heure, à la nuit. » On comprend, je le pense, que toutes ces fonctions, souvent imprévues, ne peuvent être

invariablement dévolues à des dignitaires : ils n'y suffiraient pas comme y peuvent suffire des membres d'associations, toujours assez nombreux pour tenir tête à tout, et placés sous la main d'un Supérieur chargé de pourvoir à chaque besoin.

Seulement, il faut former ces jeunes gens avec beaucoup de soin, pour eux d'abord, *hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra*, pour les autres ensuite. Un dignitaire, fier de sa fonction, la remplit d'abord avec zèle ; mais tout s'use en peu de temps ; il se lassera et vous n'aurez dans sa personne qu'un embarras de plus. Mais le jeune homme pieux qui n'agit que pour Dieu et par obéissance est capable de tout et ne s'use jamais parce qu'il a toutes chances de persévérance dans sa vertu ; et si cette vertu lui fait défaut, *uno avulso, non deficit alter.*

Les associations sont donc le noyau et le principe vital de l'Œuvre ; par le choix des membres qui les composent, elles sont les instruments du Directeur qui par elles est partout. M. Allemand, pour les maintenir dans leur ferveur, les renouvelait souvent soit en remplaçant quelques-uns de leurs membres, soit en les refondant en entier, quand elles ne répondaient plus à sa pensée. Assez souvent, il les réunissait dans de petits repas. Il était personnellement très mortifié ; cependant, il aimait beaucoup ces petites réunions joyeuses où le cœur des jeunes gens se dilate volontiers. « Dans une Œuvre, il faut qu'on mange quelquefois, di-

sait-il. » Nous avons conservé ces traditions, surtout pour la réunion du Sacré-Cœur ; plusieurs fois par an, ses membres dînent à l'Œuvre, et le mardi de Pâques nous les conduisons à la campagne. C'est un juste dédommagement aux peines et aux fatigues que nous leur imposons toute l'année, et ces petites réunions plus gaies ont leur côté pieux qui nous les fait tendrement aimer. La piété doit être le mobile des associations, mais de saintes récréations ne nuisent pas à la piété et la favorisent plutôt.

Nous avons remarqué que dans les Œuvres on suit une méthode toute différente. Les associations sont, pour elles comme pour nous, des moyens de sanctification, mais beaucoup moins, et quelquefois pas du tout, des moyens d'action, ce qui leur enlève leur utilité spéciale. Cela vient de la manière dont elles ont été fondées. M. Allemand a établi son Œuvre tout seul, sans aucun genre de secours. Pareille chose nous est arrivée. Or, quelles sont les fonctions d'un Directeur qui est tout seul? Non seulement elles sont nombreuses et accablantes, mais elles sont simultanées, ce qui les rend impossibles. Aux débuts de notre maison, il me fallait garder à la cour, confesser, faire le catéchisme; tout cela, tout à la fois et dans les mêmes moments. Je me souviens, par exemple, que mes enfants, alors fort jeunes, eurent grande envie d'avoir un orgue. Cela augmentait la pompe des cérémonies, mais surtout, cela aidait au chant, car aucun ne

connaissait encore ces chants de l'Eglise ; que tous savent par cœur aujourd'hui, après tant d'années. Avoir un orgue était facile : nous en trouvâmes un à bon compte dans une vente aux enchères ; mais l'organiste, on n'en vendait pas, et le louer était au-dessus de mes moyens. Le dimanche aux vêpres, le Supérieur officiait de sa place : moi j'étais au milieu de la chapelle, soufflant avec les pieds, jouant avec les mains, chantant avec la voix, regardant de tous mes yeux pour maintenir l'ordre, menaçant de la tête et du geste les récalcitrants, hélas ! dans de nombreux mouvements d'impatience, trouvant le moyen de maltraiter mes malheureux choristes placés devant l'orgue.

Les vêpres finies, je montais en chaire, puis c'était la bénédiction du Saint-Sacrement. Il fallait quitter les vêtements sacrés dans quelques secondes pour présider à une sortie qui eût été trop tumultueuse, mettre les jeux en train à la cour, confesser un enfant, l'admettre en direction, recevoir une visite, séparer deux combattants, allumer les quinquets, que sais-je ; les dimanches étaient de vrais jours de fièvre, il fallait une force surhumaine. On fait cela à vingt-trois ans, à trente ans on est déjà en train de s'user de corps et d'esprit et bientôt on se décourage, car à mesure que les forces diminuent, que la lassitude arrive, l'Œuvre augmente toujours. Il faut donc se donner des aides ; tel est le but des associations.

Dans la plupart des autres Œuvres, au contraire,

on commence par les concours; je veux dire que de pieux laïques, des prêtres zélés, des religieux, décident de fonder une maison. L'état-major existe avant les soldats, chez nous, les soldats sont venus avant l'état-major. Cette méthode, infiniment plus pénible dans les débuts, j'en conviens, nous paraît bien meilleure dans ses résultats. Nos jeunes gens sont chez eux, leur Œuvre est leur chose, ils ignorent ce que c'est qu'un surveillant. C'est tellement dans notre esprit qu'ils ne concevraient plus une autre manière d'être. L'esprit propre d'une Œuvre se forme et se maintient mieux, car il n'est jamais exposé à aucun changement, à aucune altération.

Employez-vous des étudiants, des membres de Saint-Vincent-de-Paul ? Vous leur ferez un grand bien, sans doute, mais vos aides changeront sans cesse, n'auront aucune fixité, aucun esprit commun. Ce seront souvent des obstacles, rarement un secours; et quand vraiment vous aurez trouvé des concours excellents, la fin du cours de droit, le volontariat d'un an, le mariage, vous les enlèveront. Tout cela arrive sans doute dans nos associations, mais sans secousses, sans laisser des vides, un petit nombre s'en va successivement, remplacés par les plus anciens après eux, poussés eux-mêmes par les nouveaux venus. La feuille en tombant laisse le futur bourgeon, parce que l'arbre demeure debout. Des frères ne valent pas mieux. Si vous rencontrez un bon sujet, il vous laisse les plus grands regrets à son départ, qui arrive toujours trop tôt et d'au-

tant plus vite qu'étant plus excellent, les supérieurs ne peuvent l'éterniser dans de si humbles fonctions. Et s'il n'entend rien, il partira toujours trop tard; et il faut le subir en attendant.

La perfection des choses humaines consiste à se contenter du meilleur ou du moins mauvais, comme on voudra. La perfection absolue n'est qu'en Dieu. A notre humble avis, la perfection relative c'est de faire conduire une Œuvre par elle-même, par ses propres membres. Il faut, avant tout, une tête et c'est celui qui a conçu et fondé l'Œuvre qui est nécessairement cette tête; mais ne cherchez pas les aides au dehors, ce seront presque toujours des obstacles pour le Directeur, les membres des associations choisis et formés par lui, seront seuls de vrais aides.

Je sais bien l'objection: et si le Directeur n'est pas capable? et s'il meurt, qui le remplacera? C'est l'objection qu'on peut faire à tout gouvernement, à la monarchie surtout, et pourtant c'est la forme la plus parfaite d'une société. Je le répète, dans les choses de ce monde, le meilleur est le moins imparfait. Il faut s'arrêter là, rien ne dure toujours, les Œuvres passent comme les royaumes, comme les États. Contentez-vous de les faire durer le plus et le mieux possible, ce que vous obtiendrez plus facilement en fondant l'Œuvre sur elle-même. Nous parlerons, d'ailleurs, plus loin, de la manière de perpétuer le Directeur, autant que cela se peut faire, car *tu solus Deus in æternum permanes, et omnes sicut*

vestimentum veterascent (Ps Cl. 25). C'est l'ordre des choses d'ici-bas.

Disons maintenant quelques mots de nos trois associations, leurs règlements, que nous donnons ici en entier, en feront mieux comprendre les moyens et le but.

§ 1er

De l'Association des Saints-Anges

Nous avons commencé cette association avec cinq enfants, le 18 juin 1848, sept mois après la fondation de l'Œuvre. Elle a depuis vu passer dans son sein près de six cents jeunes congréganistes, choisis parmi les plus pieux. A seize ans, l'on ne peut plus en faire partie. Je ne puis dire les services que nous a rendus cette association, qu'un parfum d'innocence et de piété noús a toujours fait tendrement chérir. Quand on pense à la corruption précoce de ces pauvres enfants, dans nos grandes villes, on ne peut s'empêcher d'admirer la main de la Providence qui préserve et conduit avec tant de sollicitude ces jeunes gens, dans le chemin de la vertu. Les instructions spéciales des assemblées, les entretiens pieux de celui qui les préside, l'observation d'un règlement particulier qui leur demande plus de perfection que le règlement général de l'Œuvre : tous ces secours ont pour résultat certain de faire persévérer, pendant quelques années au moins, ces enfants dans une grande vertu.

Cette association, composée de si jeunes enfants de douze à seize ans, ne peut pas avoir des fonctions considérables dans l'Œuvre. Cependant, pour les former aux diverses fonctions du zèle, on les emploie comme doublures à tous les postes de la maison. Aussi, il y a toujours un membre de la Réunion du Sacré-Cœur qui garde la porte pendant tout le dimanche, avec un ou deux membres des Saints-Anges, pour appeler ceux qu'on vient demander, conduire les étrangers dans la maison et faire les autres commissions. Au magasin des jeux, il y a pareillement un ou plusieurs de ces enfants pour aider aux plus grands. Les lieux d'aisances étant toujours fermés, l'un d'eux en garde la clé. L'hiver dans les salons, ils distribuent les jeux, pendant que ceux de la Réunion veillent au bon ordre.

Dieu a permis que ces enfants nous aient rendu parfois des services signalés, impossibles, ce semblait, à leur excessive jeunesse. A la fin de cette terrible année 1870, notre Œuvre était toute désorganisée. En moins d'un mois, quarante-deux de nos plus grands avaient été pris par le service militaire. Les exercices de la garde nationale nous enlevaient tout notre monde le dimanche, et, pour comble de malheur, arrêté une fois nous-même, le 14 septembre, mis en liberté contre toute prévision, nous étions sous le coup de nouvelles menaces. On nous conseillait de fermer l'Œuvre, nous y étions grandement portés par moments. Dieu dans sa

bonté nous épargna cette lâcheté inutile. Par sa permission, notre association des Saints Anges se trouvait alors composée d'enfants vraiment vertueux, intelligents, pleins de zèle. Ceux-là ne pouvaient être pris par la guerre, ils furent notre point d'appui. Pendant quatre mois, l'Œuvre ne marcha presque que par eux, ce qui nous donna le temps d'attendre les événements. C'était providentiel car la prospérité de notre Œuvre et son accroissement datent de cette époque. Et, afin qu'il fût bien prouvé que Dieu tout seul nous avait sauvé du naufrage, depuis cette époque l'Association des Saints Anges a repris son rôle très secondaire et très effacé dans notre maison, elle n'a plus retrouvé cet excellent noyau qui s'est comme fondu. Deux d'entr'eux sont morts, j'en ai écrit la vie dans *Les Souvenirs*, les autres, *alii alio dilapsi sunt.*

Voici, du reste, leur règlement, que nous donnons avec toutes les recommandations qui l'accompagnent. Les résolutions qui le terminent sont imprimées et entre les mains de chaque associé.

RÈGLEMENT DE L'ASSOCIATION DES SAINTS ANGES

Avis de M. Allemand pour l'Association des SS. Anges

« Étant devenus les disciples de Jésus-Christ par
« notre baptême, nous devons penser à servir le
« Seigneur dès l'âge le plus tendre et surtout de-
« puis notre première communion. C'est pour aider

« les jeunes gens de notre Œuvre à se déclarer « pour de vrais serviteurs de Dieu, que nous avons « établi cette Association des Saints-Anges, qui a « toujours été si salutaire aux jeunes gens. Afin « que tous ceux qui en deviendront membres puis- « sent profiter de la grande grâce qu'ils recevront « en y entrant, nous avons fait ce règlement auquel « on se conformera très scrupuleusement si on « veut persévérer dans l'Association. »

I. *But et vertus de cette pieuse Association*

L'Association a pour but de procurer la sanctification des plus jeunes et des plus sages des congréganistes, en leur facilitant l'amour et la pratique de la piété et de la plus belle de toutes les vertus, l'angélique vertu de pureté.

En choisissant ces deux vertus pour les siennes, l'Association n'exclut pas la pratique des autres vertus chrétiennes. L'humilité, vertu fondamentale de la Congrégation, doit toujours lui être chère; elle doit pratiquer le zèle et l'obéissance, qui sont aussi les vertus des anges. Mais la piété et la sainte pureté doivent former le caractère distinctif de l'Association, comme elles forment celui des Saints Anges dans le ciel.

II. *Patrons de l'Association*

1° L'Association est placée sous la protection de la Très Sainte Vierge, reine des Anges, en qui cha-

que membre doit avoir une confiance sans borne.

2° Elle honore d'un culte particulier les Saints-Anges dont on célèbre la fête avec une très grande dévotion.

Heureux et mille fois heureux les jeunes gens qui, dociles aux inspirations de leurs bons Anges, s'appliqueront à reproduire, dans leur conduite, les sublimes vertus de leurs puissants protecteurs.

II. *Règles de l'Association*

Article 1er. — Pour être admis dans cette pieuse association, il faut : 1° être déjà congréganiste ; 2° avoir moins de seize ans ; 3° se distinguer par sa bonne conduite et son assiduité à venir assister, autant que possible, à tous les exercices qui se font dans l'Œuvre.

Art. 2. — Outre le Préfet désigné pour présider l'Association, il y aura encore dans cette pieuse réunion un Assistant et deux Conseillers, que M. le Directeur nommera et changera toutes les fois qu'il le croira convenable. Ces dignitaires devront servir de modèles aux autres dans la pratique des vertus de l'Association.

Art. 3. — L'association se réunira régulièrement les première et troisième semaines du mois, et toutes les fois que M. le Directeur le jugera convenable. On commencera par la récitation de l'office de l'Immaculée Conception, puis, on dira le

Veni Sancte et on fera une lecture suivie de pieuses réflexions de celui qui préside. On pourra ensuite expliquer un passage du règlement, et on terminera par l'*Angele Dei* et le verset accoutumé *Regina Angelorum.*

Art. 4. — Le Noviciat durera un mois. On ne pourra donc être admis qu'un mois au plus tôt après avoir été reçu Congréganiste.

Art. 5. — La fête principale de l'Association est celle des Saints Anges Gardiens, le 2 octobre ou le dimanche suivant. On célèbrera cette fête avec toute la ferveur possible. On s'y disposera par trois jours de retraite.

Art. 6. — Les associés feront entr'eux, et même quand ils seront seuls, un fréquent usage des oraisons jaculatoires de l'Œuvre ou de l'Association : *Sacrum Cor Jesu, miserere nobis; Regina Angelorum, ora pro nobis.*

2° Ils feront tous les jours un peu d'adoration devant le Saint Sacrement de l'autel.

3° Ils diront tous les jours le chapelet ; celui de l'Œuvre suffit, quand on y assiste.

4° Ils se souviendront que le mardi est consacré aux Saints Anges et le samedi à la Sainte Vierge.

5° Tous les jours, après s'être modestement levés, en présence de leurs Saints Anges, ils feront un peu de méditation avant de sortir de leurs maisons.

6° Ils entendront la Sainte Messe, toutes les fois qu'ils en auront le loisir.

Art. 7. — Nous leur recommandons la plus grande exactitude pour tous les exercices de l'Œuvre. Nous désirons même qu'ils ne s'absentent jamais les jours ouvriers, sans en avoir prévenu M. le Directeur ou le Préfet, ou bien ils s'excuseront quand ils n'auront pas pu prévoir leur absence.

Art. 8. — Ils se confesseront très exactement au moins tous les quinze jours, et même tous les huit jours, s'ils le peuvent.

Art. 9. — L'Association ayant eu le bonheur d'être choisie pour faire l'adoration devant Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant toute la soirée du dimanche, les associés se feront un bonheur d'être très exacts au quart d'heure qui leur aura été assigné, regardant comme un malheur d'en perdre la plus petite partie. Cette adoration a été établie le 15 août 1849. Elle commence à cinq heures et demie et dure jusqu'à sept heures et demie. Les adorateurs se renouvellent tous les quarts-d'heure. Le Supérieur ou l'Assistant veille à l'exactitude de chacun.

Art. 10. — Enfin, tous termineront leur journée par la prière du soir, suivie de l'*Angele Dei* et de l'Oraison jaculatoire. Ils se coucheront et s'endormiront en pensant que Dieu les voit.

Recommandations particulières

Nous exhortons instamment tous les membres de cette pieuse Association, de bien se pénétrer que leur bonheur dépend de leur fidélité aux grâces que le Seigneur veut bien répandre sur eux. Nous les conjurons donc de ne pas négliger la pratique de ce règlement, afin que le démon, *qui rôde constamment autour d'eux, cherchant à les dévorer,* ne puisse pas leur ravir ce qu'ils ont de plus précieux devant Dieu : la Pureté et la Piété.

C'est dans ce but que nous avons cru devoir leur adresser les recommandations suivantes :

1° Tous les membres de cette pieuse Association doivent conserver entr'eux l'union la plus parfaite. Ils éviteront, dans leurs jeux, les disputes, les railleries et ne se diront jamais de faux noms.

2° Pour éviter l'ennui qui est inséparable du désœuvrement, les membres de l'Association ne seront jamais oisifs dans l'Œuvre. Ils s'amuseront à tous les jeux permis. Ils s'adonneront de préférence aux amusements que le Supérieur pourra leur prescrire, et ils se rappeleront qu'en venant dans l'Œuvre, ils doivent être eux-mêmes les Anges gardiens des autres jeunes gens.

3° Ils seront dociles et respectueux, surtout à l'égard des membres de l'Œuvre qui, par leur vertu et leur âge, sont en droit de leur faire des observations.

4° Ils se tiendront, dans la chapelle, dans le plus

grand recueillement. Ils auront soin d'avoir toujours leur livre de prières, et de garder une posture modeste, par respect pour la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

5° La Sainte-Messe étant l'action la plus sainte et la plus agréable à Dieu, nous invitons les membres de l'Association d'assister à la Sainte Messe, dans la semaine, le plus souvent possible.

6° Enfin, ils fuiront la compagnie des jeunes gens qui ne sont pas vertueux et fréquenteront de préférence les jeunes gens les plus pieux de l'Œuvre.

7° Nous leur recommandons la fréquente confession et une grande ouverture de cœur pour leur Directeur.

Résolutions que doit prendre un Membre de l'Association des Saints-Anges

Dieu m'ayant fait la grâce de faire partie de l'Association des Saints-Anges, je veux imiter les vertus de mes fidèles protecteurs. Dans ce but :

1° Le matin, en m'éveillant, je donnerai mon cœur à Dieu et je lui offrirai toutes mes actions de la journée. Je m'habillerai ensuite promptement et modestement, je ferai mes prières à genoux et je ne sortirai jamais de ma maison sans avoir fait un peu de méditation.

2° Dans la journée, j'élèverai souvent mon cœur à Dieu par la récitation de l'*Angele Dei* et du verset *Regina Angelorum, ora pro nobis.*

3° Je ferai tous les jours un peu d'adoration devant le Saint-Sacrement de l'Autel.

4° Pour témoigner mon amour et ma confiance envers la Très Sainte Vierge, la reine des Anges, je ne laisserai jamais passer la journée sans dire mon chapelet.

5° Je ne manquerai jamais par ma faute aucun des exercices qui se font à l'Œuvre tous les jours.

6° Le soir, après mes prières, je me recommanderai à mon bon Ange gardien en récitant, à genoux, l'*Angele Dei* et le verset *Regina Angelorum, ora pro nobis.*

7° Le samedi et le mardi, j'honorerai d'une manière toute particulière la Sainte Vierge et mon Ange gardien en disant, par exemple, les prières qui se trouvent dans mon manuel.

8° J'assisterai à la Sainte Messe au moins tous les jeudis, et plus souvent si je le puis, et je garderai, dans le lieu saint le plus grand recueillement.

9° Enfin, dans les tentations, j'aurai recours à la prière, et, pour garantir mon innocence des pièges que le démon lui tend sans cesse, je fuirai avec horreur les compagnies des jeunes gens qui ne sont pas vertueux, et j'aurai soin de me confesser au moins tous les quinze jours au plus tard.

Mon Dieu, faites-moi la grâce de pratiquer fidèlement ce réglement, afin que je goûte toujours la paix et le bonheur que vous avez promis à ceux qui observent fidèlement vos saints Commandements.

§ II

De la réunion du Sacré-Cœur et de Saint Joseph

La piété et la pureté sont les vertus propres de l'Association des Saints Anges; le zèle et l'obéissance sont les vertus spéciales de la réunion du Sacré-Cœur et de Saint Joseph, que nous appelons, en abrégé, simplement la *Réunion*. La bonne conduite ne suffit donc pas ici; il faut encore le dévoûment absolu pour l'Œuvre, et une certaine aptitude aux fonctions du zèle. L'âge des associés les rend capables de plus grands sacrifices, et leur règlement leur donne tous les moyens pour parvenir à une haute perfection. Cette réunion a été fondée le 25 février 1849, quatorze mois après l'établissement de l'Œuvre, avec trois congréganistes. Ils n'ont jamais été plus de trente à la fois, mais ce nombre suffit à tous les besoins; nous avons même pu quelquefois aider à la fondation de petites Œuvres de Jeunesse dans d'autres paroisses de la ville ou de la banlieue, en leur prêtant deux ou trois de nos associés de la Réunion, étendant ainsi la sphère du bien que nous pouvions faire aux jeunes gens. Jusqu'ici, cette Réunion a été le grand ressort de notre Œuvre, qui n'aurait pu subsister sans ce concours, pas plus qu'un corps sans âme. Pour obtenir un tel bien, il a toujours fallu être fort difficile sur le choix des sujets, et retrancher impitoyablement ceux que le démon ou le monde faisaient déchoir

de leur première ferveur. Le règlement que nous donnons ici n'est pas littéralement celui de M. Allemand, pas plus que le règlement des Saints-Anges. Dans les années qui suivirent la mort du saint fondateur, presque tous ses manuscrits disparurent ; mais j'ai refait ces règlements sur son esprit, et, sauf la forme, on peut affirmer qu'ils appartiennent à M. Allemand.

RÈGLEMENT DE LA RÉUNION DU SACRÉ-CŒUR ET DE SAINT-JOSEPH

1° La fin de cette pieuse Association est de procurer à tous ceux qui en sont membres, les moyens et la grâce de connaître leur vocation, et de faire, dans la perfection chrétienne, tous les progrès dont ils sont capables.

2° Elle honore d'un culte particulier le Sacré-Cœur de Jésus et le glorieux Saint Joseph, patron de la vocation.

3° Son esprit est un esprit d'humilité, d'obéissance, de zèle et de charité.

DE L'ESPRIT DE LA RÉUNION

1° *De l'Humilité*

Chaque membre ne doit jamais oublier que l'esprit d'humilité consiste à se mépriser, à devenir vil à ses propres yeux, à aimer à être inconnu et compté pour rien, à estimer ses frères plus que soi-même ; à supporter avec patience non seule-

ment les défauts des autres, mais encore à se croire plus méprisable qu'aucun d'eux, acceptant avec plaisir les humiliations et les mépris. Convaincus que cette vertu ne s'acquiert que par l'usage fréquent des humiliations, les membres de la Réunion observeront les quatre règles suivantes :

1° Ils seront de la plus grande simplicité dans leurs vêtements. Ils aimeront à consulter M. le Directeur sur la manière de se vêtir.

2° Ils éviteront de se justifier quand ils seront repris de leurs défauts.

3° Ils pratiqueront entr'eux la monition, après en avoir obtenu la permission de M. le Directeur ou de M. le Supérieur.

4° Ils se porteront avec bonheur à toutes les petites humiliations qu'ils trouveront l'occasion de pratiquer, quelque pénibles qu'elles puissent être pour la nature.

2° De l'Obéissance

Si l'humilité est le fondement de toutes les vertus, l'obéissance en est comme la pierre de touche. Cette obéissance doit porter les membres de la Réunion :

1° A renoncer, dans l'Œuvre, à leur volonté.

2° A ne rien faire dans l'Œuvre, sans permission.

3° A observer parfaitement leur règlement.

4° A exécuter avec promptitude, joie et cons-

tance, les ordres de M. le Directeur, du Supérieur et de tous ceux qui tiennent leur place.

5° A s'acquitter fidèlement des fonctions qui leur sont confiées.

6° A être toujours disposés à tout faire sans distinction : comme, par exemple, à faire amuser les jeunes gens, à leur parler, à faire le catéchisme, à prier, à remplir un emploi quelconque, à savoir même s'ennuyer souvent et pendant longtemps aux postes qui leur sont assignés.

7° A ne rien faire, hors de l'Œuvre, de tant soit peu important sans consulter M. le Directeur.

3° *Du Zèle et de la Charité*

Les membres de la Réunion auront soin d'offrir très souvent à Dieu leurs prières et leurs pénitences pour le bien des âmes des jeunes gens. Ils tâcheront de se faire tout à tous, ne redoutant ni l'ennui, ni la peine, ni la fatigue, ni les humiliations, dès qu'il s'agit du salut des âmes. Ils iront au-devant d'eux, surtout des nouveaux, s'informeront du nom de tous les enfants, chercheront à connaître leur caractère, leur montrant un air affable et prévenant, prenant part aux jeux et les mettant en train de toutes leurs forces, cherchant, par tous les moyens possibles, à leur inspirer le goût d'une vertu solide, franche et facile, et, pour cela, ils chercheront à s'insinuer dans leur estime, à gagner leur confiance, à les aider de leurs conseils, les en-

gageant à avoir une dévotion tendre et filiale au Sacré-Cœur de Jésus, une confiance sans borne à la Sainte Vierge et une grande ouverture de cœur envers leur confesseur. Ils auront soin, surtout, de rendre compte souvent à M. le Directeur ou au Supérieur de leurs observations, de leur succès et insuccès, afin de recevoir des avis pour l'avenir :

Quant à l'esprit de pénitence, si nécessaire à ceux qui veulent se maintenir fervents et travailler au bien des âmes, ils le feront consister :

1° Dans l'accomplissement exact du règlement de la maison et de la Réunion.

2° Dans la mortification habituelle des sens.

3° Dans les pénitences corporelles proportionnées à leurs forces : tous doivent pratiquer les deux premières manières de se mortifier ; personne ne pratiquera la troisième sans la permission expresse de M. le Directeur.

OBLIGATIONS ET PRATIQUES DE LA RÉUNION

Article 1er. — Pour être admis à cette pieuse Réunion, il faut être congréganiste, avoir atteint sa seizième année, et se distinguer par un grand esprit de piété ;

Art. 2. — Le noviciat durera trois mois ;

Art. 3. — 1° Les associés feront tous les jours la méditation pendant le temps qui leur aura été prescrit par M. le Directeur ;

2° Ils entendront la Sainte Messe toutes les fois que leur travail le leur permettra ;

3° Dans l'après-midi, ils feront une visite au Saint Sacrement, et quand il leur sera impossible de venir à l'Œuvre, ils réciteront leur chapelet en particulier ;

4° Ils ne se coucheront pas sans avoir examiné leur conscience ;

5° Les prières propres à la Réunion, et qu'il faut faire tous les jours, sont, outre le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et l'invocation des Congréganistes, la prière *notam fac mihi viam in quâ ambulem* (Ps. CXLII-8 et seq) et celle à Saint Joseph.

Art. 4. — L'Assemblée de la Réunion aura lieu tous les dimanches et fêtes, le matin de six heures et demie à sept heures et demie.

Celui qui préside lira et expliquera un article du règlement ; puis, on fera une lecture suivie des réflexions, des observations ou des reproches de celui qui préside. On terminera par la prière à Saint Joseph, le *Jesu Patris*, les bras en croix et chacun se retirera après avoir baisé la terre.

Art. 5. — En outre, il y aura ordinairement une réunion le premier vendredi du mois. A cause du travail, cette réunion se composera seulement de la Sainte Messe, pendant laquelle on fera la méditation à haute voix jusqu'au *Sanctus*. Après l'élévation, un des membres de la Réunion lira un acte d'amende honorable. On terminera

comme dans les réunions ordinaires, par le *Jesu Patris*. Le 15 août 1851, l'Œuvre ayant été gravement menacée dans son existence, les membres de la Réunion alors présents, promirent à Notre-Seigneur Jésus-Christ d'offrir, les premiers vendredis du mois, au moins deux communions à son Sacré-Cœur, s'il raffermissait l'Œuvre alors si ébranlée. Cette pratique a été fidèlement observée jusqu'ici (1). Le soir, on se fera un religieux devoir de venir assister à l'exercice commun en l'honneur du Sacré-Cœur.

Art. 6. — Les fêtes principales de l'Association, sont : le Sacré-Cœur de Jésus et Saint Joseph. Ces fêtes seront célébrées avec la plus grande ferveur. La retraite annuelle se fera vers la Saint Joseph, d'après un règlement particulier donné tous les ans.

La rénovation des promesses aura lieu le jour du Sacré-Cœur et pour un an.

Art. 7. — Tous se feront un devoir d'aller souvent en direction. Ils n'y manqueront jamais au moins une fois par mois. Dans la vue de pratiquer l'humilité, ils demanderont souvent à M. le Directeur ou au Supérieur de leur donner un bon ange qui leur fasse la monition.

(1) Seulement ces communions s'élèvent aujourd'hui à trente ou quarante chaque premier vendredi, parce qu'un grand nombre de Congréganistes qui ne sont pas de la Réunion y prennent part.

Art. 8. — La monition se fera ainsi qu'il suit : celui qui doit la recevoir, en ayant demandé la permission à M. le Directeur ou au Supérieur, ira prier celui qui lui a été donné par son bon ange de lui dire quels sont les défauts qu'il a remarqués en lui. L'autre les lui dira avec simplicité, et quand ils auront fini, ils iront ensemble dire un *Ave Maria* à la Sainte Vierge.

Art. 9. — Tous auront une très grande déférence pour celui qui leur aura été donné pour Supérieur. Ils le regarderont comme tenant auprès d'eux la place de leur Ange gardien. Ils le verront souvent en particulier et seront de la plus grande soumission pour recevoir ses ordres et ses avis.

Art. 10. — Quand le Directeur aura jeté les yeux sur un jeune homme pour l'admettre dans la Réunion, il le proposera à la prochaine assemblée ; depuis ce moment, tous se feront un devoir d'observer si ce jeune homme se montre digne par ses sentiments de piété et de zèle pour la sanctification des jeunes gens, de faire partie de cette pieuse Association. Ils feront part de leurs remarques à M. le Directeur, qui lui désignera un bon Ange en l'admettant au noviciat.

Art. 11. — La veille de la réception sera un jour de retraite. Le novice se confessera. La réception se fera devant le Saint Sacrement. On commencera par le *Veni Creator*. M. le Directeur adressera une

courte allocution au novice qui prononcera ensuite sa promesse. La formule achevée, M. le Directeur bénira le nouvel associé, et on finira par le psaume *Laudate Dominum*, le verset et l'oraison *Pro gratiarum actione*. On terminera par un *Pater* pour la persévérance du nouveau membre, qui recevra les félicitations de ses frères.

Art. 12. — L'adoration du Dimanche a été établie le 15 août 1849. Les membres de la Réunion ont eu le bonheur d'être choisis pour la faire pendant la matinée. Elle commence à neuf heures et demie et finit à onze heures. Les adorateurs se renouvellent tous les quarts d'heure. Chacun doit regarder comme un malheur d'en perdre la plus petite partie.

AVIS DIVERS

§ Ier

Nous conjurons instamment par la Charité de Jésus-Christ qui nous presse, tous les membres de cette pieuse Association de conserver entr'eux l'union la plus parfaite, de parler souvent de Dieu, se souvenant de la parole du Divin Maître : que là où deux personnes se trouvent assemblées en son nom, il est au milieu d'elles; d'avoir le plus grand éloignement pour les amitiés particulières, d'abhorrer les parures mondaines et tout ce qui ressent l'esprit du monde, se souvenant que, par une grâce privilégiée, ils ont le bonheur, tout en vivant dans

le monde, de n'être plus du monde. Enfin, nous leur faisons aussi un devoir rigoureux de garder le plus profond silence sur tout ce qui concerne la Réunion.

§ II

Règles pour exercer le zèle avec fruit

1° Les membres de la Réunion tâcheront tout d'abord, de connaître tous les membres de l'Œuvre. Ils examineront avec qui les jeunes gens sont le plus familiers, avec qui ils se retirent, le soir, à la sortie de l'Œuvre, et tâcheront adroitement de les détourner de ceux qui sont trop dissipés.

2° Ils causeront souvent avec les jeunes gens et les enfants des choses de Dieu. D'abord, ils les engageront à se confesser tous les huit ou tous les quinze jours ; ensuite, ils les porteront à faire, tous les matins, un peu de méditation, et le soir un peu d'adoration ; ils les engageront à se tenir dans le plus grand recueillement et à garder les yeux baissés dans la chapelle.

3° Ils feront en sorte que les jeunes gens ne s'ennuient jamais dans l'Œuvre ; ils veilleront à ce qu'ils s'y amusent avec goût ; ils les engageront à venir à l'Œuvre le plus tôt qu'ils le pourront; à ne point se trouver dans les promenades publiques ; à éviter d'aller le dimanche à la campagne, autant qu'il dépendra d'eux ; à venir, le Dimanche, toujours au commencement de l'Office.

4° Quand ils sauront que la conduite et les discours des jeunes gens seraient dans le cas de porter les autres au mal, ils en feront part à M. le Directeur ou au Supérieur ; ils feront aussi attention à ce que les jeunes gens ne se disputent pas entr'eux, et surtout à ce qu'ils ne se battent jamais.

5° Enfin, surtout, ils auront soin d'offrir à Dieu beaucoup de prières et de mortifications pour la conversion des jeunes gens.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia. (Gal. VI. 16).

§ III

De la Société du Sacré-Cœur

Parmi les prêtres zélés qui ont travaillé à la fondation des Œuvres de Jeunesse, les uns ont échoué malgré tout leur dévoûment et toute leur bonne volonté, les autres ont mieux réussi. Les premiers ne désirant, comme les autres, que la gloire de Dieu et le salut des âmes, ont regardé autour d'eux avec anxiété ; ils cherchaient un secours qu'ils n'ont pu rencontrer, et appelaient instinctivement de tous leurs vœux, la création d'un institut, qui, dirigeant et perpétuant leur Œuvre, ne leur eût laissé que le mérite de l'avoir fondée. Les autres ont été plus heureux : ils sont parvenus à développer l'Œuvre qu'ils avaient créée ; le succès a été pour eux plus complet ; le bien s'opère dans leurs maisons, les

résultats sont abondants ; mais leur joie n'a guère été plus grande pour cela. Après plusieurs années de travail, le Directeur, s'il a réussi, jette un regard inquiet devant lui. Sa santé a dû s'affaiblir, dans le labeur si pénible d'une fondation, les années s'avancent rapidement, les infirmités ne tarderont pas d'arriver et la mort viendra peut-être bientôt détruire cette Œuvre qui lui a tant coûté. Je ne sais si je devine la pensée de mes vénérés confrères, mais il me semble que nous avons tous les mêmes craintes au fond de notre cœur. La vie est si courte qu'elle suffit à peine à nous donner un peu d'expérience, et dès que nous commençons à l'avoir acquise, la mort vient nous la ravir sans que nous la puissions léguer à un successeur. Si, de notre vivant, nous ne voyons pas renaître en quelque sorte, par la génération d'enfants spirituels destinés à continuer ce que nous avons commencé, en héritant de notre esprit, il nous manque ce grand excitant qui pousse le père de famille au plus opiniâtre travail, et le soutient dans ses peines, par l'espoir de se perpétuer dans ses enfants, de leur transmettre le fruit de ses sueurs.

D'ailleurs, un Directeur ne peut pas tout faire par lui-même. Son ministère principal s'exerce dans son cabinet. Prêcher, confesser, diriger, c'est sa fonction. Jouer, courir, travailler, il faut bien le faire au début d'une fondation, mais plus tard, c'est du temps perdu. Pendant sept années j'ai mis la main à tout, j'ai cloué, balayé, tapissé, arrangé,

sans grand profit pour mon instruction, avec grand dommage, peut-être, pour la direction intime de l'Œuvre. Ou je n'avais pas d'argent pour me faire servir, ou, quand j'en avais un peu, on me servait pour mon argent, c'est-à-dire fort mal. J'avais bien des aides pris dans l'Œuvre, mais ils n'avaient pas assez de temps à me donner. Il faut un grand nombre d'années pour laisser aux enfants le temps de grandir en taille et en vertu. Qu'arrive-t-il de là? C'est qu'un Directeur s'use bien vite, s'il est trop ardent, ou que tout dépérit autour de lui, s'il prend les choses trop à son aise. Tout cela serait évité, s'il avait autour de lui une communauté.

Supposons ce Directeur introuvable qui ne s'usera pas, et qui, pendant toute sa vie, avec une santé égale à sa bonne volonté, sera capable de toujours agir sans se lasser jamais; il lui manquera encore une chose, le don de multilocation, comment être partout à la fois? Comment atteindre tous ses enfants? Comment être sûr qu'aucun d'eux ne périt faute de soins? Comment les poursuivre, les ramener, les soutenir, les conserver par ces mille petites industries dans le détail desquelles le Directeur se noiera s'il est seul. En un mot, pour créer une Œuvre et la soutenir, il faut plus qu'un prêtre; il faut une collection d'individus consacrés à ce ministère, il faut une communauté.

Nous sommes tous d'accord, je le pense, sur une pareille nécessité; mais il n'est pas si facile de dire sur quelles bases il faudrait s'établir. Nos Œuvres

étant des créations toutes nouvelles, qui répondent à des besoins nouveaux, il semblerait nécessaire qu'un institut, spécialement destiné à cette fin, fût créé tout exprès pour les desservir.

Nous n'hésiterions donc point d'appeler de tous nos vœux la fondation d'une nouvelle communauté vouée exclusivement à nos Œuvres. Mais quelle devrait en être la composition ? Des laïques seulement ? Non. Des prêtres seulement ? Pas davantage ; mais des prêtres et des laïques. Des prêtres dirigeant l'Œuvre, et des laïques inférieurs ; mais laïques et prêtres unis par une charité assez parfaite pour établir entr'eux toute l'égalité que comporte la différence des fonctions et la dignité du caractère sacerdotal. Nul, plus que moi, ne déplore certains antagonismes qui, en bien des lieux, se sont glissés dans les Œuvres les plus admirables, et qui n'ont abouti qu'à en restreindre le développement et à en paralyser l'action. Il serait difficile de soutenir, sans se heurter à des propositions contraires à la foi et à la divine institution du sacerdoce, la prévention conçue quelquefois par les laïques contre les prêtres ; mais il serait injuste, d'autre part, de s'associer aux plaintes de quelques-uns de ces derniers contre ce qu'on a appelé le *laïcisme*. Les laïques sont d'utiles et souvent d'indispensables auxiliaires, dont le dévoûment et le zèle sont propres, plus d'une fois, à nous faire rougir, nous, ministres du Seigneur. Mais, dans les Œuvres qui nous occupent, la Direction sacerdotale est néces-

saire, et elle l'est sous peine de mort : *Sacerdotem oportet præesse.* C'est l'institution de Jésus-Christ. Une Œuvre d'âmes dirigée par un laïque est une Œuvre décapitée. Elle n'est point faite à l'image de l'Eglise et n'aura point de part à sa fécondité. Que les respectables frères qui gouvernent les hôpitaux ou conduisent les écoles soient laïques, à la bonne heure : leur mission n'est pas directement spirituelle, ils ne s'occupent des âmes que par concomitance, en quelque sorte, en rapportant à cette fin suprême tout ce qu'ils font pour les enfants, et pour les malades, et en facilitant, auprès de ces intéressants objets de leur zèle, l'accomplissement du ministère sacerdotal. Ils ne font, en cela, qu'obéir aux inspirations de leur charité et aux prescriptions de leur règle. Le prêtre, lui, est, par l'institution divine, l'homme des âmes : avant tout, par dessus tout, il est établi pour soigner les âmes. Comment l'exclure de la direction d'une Œuvre directement destinée aux âmes ? Comment ne pas la lui donner nécessairement ? Il y a dans nos Œuvres des moyens extérieurs à employer, c'est le lot des laïques ; il y a un but spirituel à atteindre, l'évangélisation et la direction des enfants, c'est la part des prêtres. Ils ont pour cette fin, instruction, expérience, et surtout grâce sacramentelle et mission. Comment échapper à la stérilité si on met ailleurs qu'à la première place ceux qui engendrent les âmes à la vie de Dieu et qui les nourrissent ? Ausssi pourrais-je dire, si la discrétion me le permettait, com-

bien peu réussissent les Œuvres de Jeunesse où les laïques ont la plus grande part, bien qu'ils poussent souvent le devoûment jusqu'à l'héroïsme, tandis que de simples prêtres, quelquefois, il faut le dire, moins zélés que les laïques, ont obtenu, avec de moindres efforts, de beaucoup plus grands succès.

Ainsi nous admettons en principe l'association de prêtres et de laïques; il serait superflu de montrer combien est indispensable l'adjonction de ces derniers. Et quand nous parlons de laïques, nous n'entendons point, par ce mot, de simples frères convers mais de véritables aides des prêtres, vraiment leurs frères, tendant à la même fin, suivant la même régle, possédant la même éducation, et accomplissant, sous leur direction, les divers emplois de l'association. Des convers sont très utiles sans doute, pour les soins purement domestiques, mais ils sont généralement incapables de prendre part à l'œuvre spirituelle, et leur position, d'ailleurs, est trop inférieure pour qu'ils fussent respectés des enfants.

La règle d'une telle communauté ne pourrait prescrire beaucoup d'austérités extérieures. Une forme de vie très commune et très ordinaire qui nous ferait ressembler à nos enfants, serait seule admissible. En revanche, la perfection intérieure, la pauvreté, l'obéissance, le dévoûment, le zèle, l'esprit de sacrifice, devraient n'y point connaître de bornes.

Enfin, on se consacrerait exclusivement à ce mi-

nistère, qui disparaîtrait aisément si on lui en adjoignait quelque autre, et on demeurerait sous la direction des Evêques, et dans la plus grande union avec le clergé séculier dont, par ce moyen, on gagnerait plus facilement la confiance et l'affection.

Au-delà de ces lignes principales, les seules qu'il soit permis de tracer, il serait trop téméraire de prétendre rien fixer à l'avance. Jamais institut ne s'est fondé sur des règles établies *a priori*. Elles sont le fruit de la sagesse des premiers instituteurs, des lumières que Dieu leur donne, puis de l'expérience qui est le grand maître. Et c'est sur ce principe que nous nous sommes conduits nous mêmes dans les essais commencés, il y a cinq ans, avec l'autorisation expresse de notre Evêque, et que Dieu a bien voulu couronner de quelques succès.

Puissent ces lignes exciter tous les amis de la jeunesse ouvrière, tous ceux qui sentent la nécessité de s'occuper d'elle, à demander à Dieu qu'il suscite l'homme de sa droite, appelé à réaliser une fondation objet de tous nos désirs, et à réunir en un seul faisceau tant d'éléments de bien, aujourd'hui dispersés, et par cela même affaiblis. *Funiculus triplex difficile rumpitur.* (Eccles. IV. 125.)

Nous avons laissé ces pages telles que nous les avions écrites en 1858. Elles exprimaient un souhait, elles n'osaient presque avouer ce que nous avions déjà commencé. Mais les années ont mar-

ché, après les épreuves les plus pénibles et les plus douloureuses, notre société du Sacré-Cœur a jeté ses racines et fini par produire ses bourgeons et ses fleurs; nous voyons aujourd'hui mûrir ses fruits. Nous avons déjà quelques prêtres et quelques clers formés dans notre Œuvre, à son esprit, à ses usages, depuis un grand nombre d'années. Des laïques aussi dévoués qu'eux et plusieurs convers, tous formés de la même manière, partagent leur vie et leurs travaux. Nous avons pu fonder à sept kilomètres de Marseille une nouvelle maison qui renferme notre noviciat, un scolasticat pour les théologiens, un juvénat pour former aux belles-lettres les enfants qui paraissent désirer notre vocation, enfin une Œuvre de jeunesse pour les enfants de ce quartier, peuplé d'immenses usines. Cette Œuvre sert comme d'école professionnelle à nos novices, les exerce à faire le catéchisme aux ignorants, leur apprend le maniement des enfants et des Œuvres, joint la pratique à la théorie.

Notre seul but immédiat a été de perpétuer notre Œuvre et d'y multiplier le bien. Mais peut-être que Dieu permettra que cette petite société s'étende quand nos sujets seront plus nombreux. Nous sommes entre ses mains, *in manibus tuis sortes meæ* (Ps. xxx. 16).

Cette nouvelle société ne dérange en rien ce que nous avons dit plus haut de l'organisation de notre Œuvre. Ses membres remplissent seulement les

fonctions que nos jeunes gens ne peuvent remplir. Les prêtres exercent leur saint ministère, les laïques professent et surveillent dans l'école, les convers soignent le matériel. Mais le Dimanche chacun reprend sous l'autorité du Supérieur, qui est toujours un des plus notables de l'Œuvre, ces fonctions de simple congréganiste qu'ils avaient avant de venir à la Communauté. De sorte, que les usages de l'Œuvre ne sont pas altérés et nos enfants ne sont ni amoindris dans leur rôle, ni blessés par l'adjonction d'une société qui ne réclame pour elle que le travail pénible impossible à nos jeunes gens.

Déjà en 1861, le Souverain Pontife avait loué notre projet ; il l'a depuis formellement approuvé par plusieurs actes solennels ; et si Dieu le permet nous pourrons faire dans cette immense ville de 400,000 âmes et peut-être dans tout le Midi, ce que les frères de Saint Vincent de Paul font avec de si admirables succès à Paris et dans le Nord. Notre Société du Sacré-Cœur a été définitivement approuvée à la date du 8 juillet 1876, par décret du Souverain Pontife Pie IX, de sainte mémoire. On nous offre encore plusieurs fondations que nous sommes obligés d'ajourner, *messis quidem multa, operarii autem pauci ; rogate ergò Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* (Mathieu IX. 37). Depuis cette époque, nous avons fait à Aix et à Béziers des fondations en tout semblables à notre Œuvre de Marseille. Que Dieu entende ces vœux,

que plusieurs de ceux qui nous liront aient la pensée de se consacrer comme nous au service des jeunes gens. Ils assureraient la perpétuité de leurs Œuvres, s'assureraient à eux-mêmes le bonheur en ce monde et certainement le Paradis dans l'autre.

ARTICLE DIXIÈME

DE L'ESPRIT DE L'ŒUVRE

La plupart des Directeurs, en fondant une Œuvre, se préoccupent beaucoup de la nécessité d'un bon règlement. Les uns, après de mûres réflexions, le composent eux-mêmes; les autres réunissent tout ce qu'ils trouvent de plus parfait dans les règlements des autres Œuvres analogues (1). Je ne crois pas qu'on puisse employer une plus mauvaise méthode, au bout de quelques mois, la plupart de ces règlements ne peuvent plus fonctionner, ils deviennent des lettres mortes, qui ne suffisent pas à la vie d'une maison. La condition première et principale de nos Œuvres, c'est leur esprit. Si l'esprit est bon, les règlements les plus courts, les plus incomplets, seront suffisants; si l'esprit est mauvais, aucune règle ne pourra le corriger, quelque parfaite et quelque étendue qu'elle puisse être. J'ai écrit

(1) On nous demande sans cesse notre règlement, et on demeure ébahis quand je dis que nous ne l'avons pas lu une seule fois publiquement depuis quinze ans.

notre règlement six ans après la fondation de notre établissement ; je n'ai écrit que ce que nous faisions déjà, et je l'ai écrit trop tôt, le bon esprit de nos enfants ayant beaucoup dépassé les règles que je leur avais données.

Je crois donc que l'esprit est tout dans une Œuvre : c'est lui qui vivifie ; un Directeur doit travailler avec une grande constance à l'établir et à le fixer d'une manière durable. J'ai entendu agiter des questions semblables à celle-ci : faut-il forcer les enfants à se confesser tous les mois, ou plus ou moins souvent ? Qu'importe qu'un règlement prescrive quelque chose sur ce point, si vos enfants n'ont pas l'esprit de piété. Ou bien un Directeur se préoccupera outre mesure des détails de la surveillance. J'ai vu une Œuvre qui réunissait, le dimanche, six ou huit surveillants pour cent vingt enfants ; que feront tous vos surveillants s'il n'y a pas l'esprit d'obéissance parmi vos jeunes gens ? D'autres ont posé des règles d'expulsion fort sévères ; à quoi serviront-elles s'il n'y a pas dans votre Œuvre la crainte de Dieu ? En un mot le bon esprit d'une Œuvre est toute sa vie. Obtenez-le, tout ira sans efforts ; quoi qu'il n'y soit pas, renoncez à tous les moyens qui vous semblent y suppléer, ils sont tous inutiles ou impuissants.

Mais qu'entendons-nous par l'esprit d'une Œuvre ? Saint François-de-Sales nous répond que toutes les réunions, tous les corps, toutes les assemblées, ont une manière d'être, de penser, d'agir,

qui est commune à leurs membres et que l'on appelle l'esprit de telle congrégation, de telle assemblée, comme on dit aussi l'esprit du monde, en parlant de la manière dont les mondains ont coutume d'agir, de penser. Toutes les assemblées religieuses qui se forment dans l'Eglise ont un double esprit; l'un, qui leur est commun et qu'on peut appeler l'esprit général, consiste dans le désir qu'elles ont, dans le but qu'elles se proposent, de procurer le salut de leurs membres en vivant conformément à la loi de Dieu. L'autre, qu'on peut appeler l'esprit particulier d'une Œuvre, d'une maison, sont les moyens dont elle se sert pour arriver à cette fin. C'est dans ce sens restreint que l'on dit l'esprit de Saint Ignace, en parlant de son zèle, l'esprit de Saint François, en parlant de sa pauvreté. C'est là tellement la vie intime des sociétés de ce monde, qu'on ne peut les concevoir séparées de leur esprit, pas plus que le corps séparé de l'âme. Conçoit-on un capucin riche, un chartreux dissipé, un trapiste fainéant? Nos Œuvres doivent donc avoir aussi un esprit qui soit leur manière d'être, de subsister. Des Directeurs sans expérience mesureront les cours, lèveront des plans de salles, compteront le nombre des jeux, et s'en iront satisfaits si leurs poches sont pleines de renseignements imprimés ou manuscrits. Mais un Directeur prudent ne cherchera qu'une chose dans une maison: quel est son esprit? Voyons donc quel est l'esprit qu'il faut introduire de préférence dans nos Œuvres.

Je voudrais bien voiler ma pensée, pour la faire mieux accepter. Que d'objections n'ai-je pas entendues? Que de combats n'ai-je pas eu à soutenir? L'esprit de l'Œuvre de Marseille est une exagération; peu de jeunes gens sont capables de le recevoir; il ne convient point aux masses; il formera quelques saints et rejettera le commun des enfants, etc. Ces objections d'abord m'avaient épouvanté; mais en y réfléchissant bien, en visitant surtout beaucoup d'Œuvres, qu'ai-je trouvé? Qu'elles avaient des Directeurs mille fois plus sévères que moi, demandant à leurs règlements des mesures excessives de rigueur, parce que, partout, il faut un ordre quelconque et qu'à défaut de bon esprit, il faut effrayer et sévir. Qu'ai-je vu encore? Un luxe de précautions et de surveillance fort onéreux, que la puissance du bon esprit eut rendu inutile. Eh! quoi, vous avez peur d'épouvanter les enfants en leur parlant de piété, de zèle, d'humilité, et vous ne craignez pas d'avoir des règles si sévères pour des jeunes gens qui viennent chez vous librement et que vous ne savez que contraindre. Oh! disons-le donc bien simplement et surtout bien haut, l'esprit de nos Œuvres doit être un esprit de *foi*, de *pureté*, d'*humilité*, d'*obéissance*, de *zèle*, de *sacrifice*; ce doit être l'esprit de Jésus-Christ, le contraire de cet esprit du monde et du démon, que nous ne pouvons laisser à nos enfants. Voyons chacune de ces vertus en particulier; nous comprendrons qu'une Œuvre ne peut exister sans elles,

et nous demanderons au bon Dieu le moyen de les inculquer à tous nos jeunes gens.

§ Ier.

De l'esprit d'humilité

Nous allons aborder franchement la plus difficile des vertus : Qu'est-ce que l'esprit d'humilité qui doit régner dans nos Œuvres ?

Le péché qui a perdu le premier homme, c'est l'orgueil ; de nos jours, l'orgueil est encore *initium omnis peccati*. (Eccli. x. 15). Enfants de leurs siècle, nos jeunes gens n'ont qu'un désir, celui de vite faire fortune pour s'élever et sortir de leur état. Cette ambition de paraître, d'être quelque chose les dévore, et c'en est fait d'une Œuvre si elle y domine ; les autres vertus chrétiennes ne pourront jamais s'y établir. Je ne parlerai pas des motifs sur lesquels se base l'humilité, ni des moyens pour la graver dans les âmes ; ce soin regarde les auteurs spirituels et ne rentre pas dans mon plan ; je veux dire seulement que l'esprit d'une Œuvre de Jeunesse doit être un esprit d'humilité, de simplicité, d'amour de la vie cachée. De tant de vertus qui ont brillé dans M. Allemand, on peut dire que l'humilité a été la plus solide, la plus féconde, celle aussi qu'il chérissait le plus. Il l'a tellement léguée à son Œuvre, qu'après mille vicissitudes, ce dépôt y est encore presque aussi intact qu'au jour de sa mort. Mais pour l'avoir dans le

corps, il faut que cet esprit s'inculque d'abord dans les individus qui forment la corporation. Voici ce que nous demandons à nos congréganistes, ce que nous tâchons d'obtenir d'eux, pour maintenir ce milieu de simplicité qui forme l'esprit de notre Œuvre.

1° Nous n'aimons pas la toilette. Dans nos pays où les ouvriers gagnent beaucoup d'argent, cet amour du luxe est excessif; nous le combattons, dans l'Œuvre, de toutes nos forces. Nos enfants les plus pieux ne portent pas de bijoux à leurs chemises ou à leurs montres; ils préfèrent les couleurs modestes dans leurs habits, ils évitent l'affectation dans leur chevelure, ils aiment à nous consulter sur le renouvellement de leurs vêtements. Les plus anciens, les plus pieux, les plus élevés en dignité sont aussi les plus modestes dans leur tenue, tandis que les plus dissipés, les plus mauvais sujets, ceux qui forment la queue de l'Œuvre sont les plus luxueux. Souvent même, c'est le signe qui nous indique la diminution de la piété chez un enfant; quand il se gâte, il soigne mieux son extérieur. Ce point est très important pour tous; et pour les jeunes gens plus riches, qui s'abaisseront volontairement pour le bon Dieu, et pour les jeunes gens pauvres, qui ne rougiront pas de leur tenue que l'orgueil des autres ferait trop ressortir.

2° Le mélange des grands et des petits maintient aussi cet esprit de simplicité. Le désir de devenir grand pour passer d'une division à une autre,

n'existe pas chez nous, où il n'y a qu'une seule division. Nous n'admettons qu'un seul ordre de préséance, c'est la dignité ou l'emploi dont on est chargé. Il n'est pas rare qu'un plus petit soit supérieur à de plus grands, et les plus grands ne font aucune difficulté d'obéir aux plus petits, tellement cela est passé en usage dans l'Œuvre. Si on savait comme cet esprit de simplicité est admirable dans la pratique! Tous les Directeurs étrangers qui ont passé quelques jours dans notre Maison, étaient ravis de voir cette charitable condescendance des grands pour les petits, sans que cela nuisît à la déférence des petits pour les grands. De toutes les Œuvres où on sépare les petits des grands, je n'en ai pas trouvé une seule où l'esprit d'humilité et de simplicité régnât. Les grands y sont dédaigneux, les petits aspirent à devenir grands, et les moyens, semblables à notre prétentieuse bourgeoisie française, se séparent des petits et font tout ce qu'ils peuvent pour prendre les airs grands. J'ai entendu plusieurs Directeurs gémir de cela, sans en pouvoir trouver la cause ; cette cause, c'était le manque d'esprit de simplicité.

3° Le genre des jeux que l'on emploie dans une Œuvre maintient beaucoup aussi l'esprit de simplicité. Plus les jeux sont brillants, plus cet esprit dégénère, plus les jeux sont simples, plus il augmente : et, dans une autre partie de cet ouvrage, je prouverai que plus les jeux sont simples, plus on s'amuse. Nous n'avons point eu de musiques pen-

dant vingt-cinq ans, point de costumes éclatants, et je voudrais ajouter point de fêtes extraordinaires et mondaines, comme les pièces de théâtre, etc. J'ai cru avoir quelques graves raisons pour introduire parfois quelques-uns de ces amusements exceptionnels, et quoique je me sois tenu dans d'étroites limites et entouré d'une foule de précautions, si c'était à recommencer, je me permettrais bien moins. Et encore avons-nous pensé qu'une Œuvre dans sa virilité pouvait se permettre certaines choses absolument dangereuses dans ses débuts, quand son esprit n'est pas encore formé. J'en parlerai plus longuement au chapitre des jeux. Du temps de M. Allemand, il n'y a jamais eu la moindre exception à cette règle ; après sa mort, on changea absolument de système : la triste expérience qu'on en fit, obligea de revenir aux premières traditions qu'on aurait dû conserver.

4° Nous n'aimons pas à produire l'Œuvre en public. M. Allemand avait expérimenté que les jeunes gens perdaient beaucoup à se faire voir. Jamais il n'allait aux processions, sacrifiant l'édification certaine qu'il eût donnée, au désir de maintenir ses enfants dans l'amour de la vie cachée. En 1832, à la suite des persécutions dont la religion était l'objet, les processions, si populaires à Marseille, cessèrent de parcourir les rues. L'autorité ecclésiastique décida que l'Œuvre de M. Allemand assisterait à la procession générale qui se faisait dans l'intérieur de la cathédrale. M. Allemand obéit, comme il a

toujours fait, mais dès 1835, à la suite du choléra, les processions ayant recommencé au dehors et les anciennes corporations y ayant repris leur place, M. Allemand, du consentement des supérieurs, cessa d'y paraître pour n'y plus retourner. Nous même, heureux d'obtempérer aux désirs de nos supérieurs, nous sommes allés, deux fois, aux processions que l'on fit pour la définition de l'Immaculée-Conception et trois autres fois où nous ne pûmes éviter de le faire; ces exceptions n'ont fait que confirmer notre règle, et sans un ordre formel nous n'irons jamais plus. Nous cherchons même à détourner nos enfants d'y trop paraître individuellement; nous aimons à les voir mêlés avec d'autres hommes recueillis, un cierge à la main, grossir le cortège de Notre-Seigneur dans leur paroisse. Mais nous faisons notre possible pour qu'ils ne se mêlent pas à ces bandes d'enfants dissipés qui se disputent les encensoirs, s'arrachent les bannières, et ne vont à ces cérémonies si saintes, que pour voir et être vus. Et ce que nous disons ici prouve bien cette remarque que me faisait un saint religieux, qu'avec l'esprit de Notre-Seigneur on obtient tout ce qu'on veut. On nous objecte souvent que l'esprit de piété étant l'esprit dominant de notre pays, nous avons peu de mérite à l'obtenir, et qu'ailleurs ce serait impossible. Admettons cette proposition malheureusement si fausse, mais, en revanche, quel est le pays où le peuple soit plus fou de pompes extérieures, de cérémonies brillantes,

de tout ce qui frappe l'imagination et les sens ? Il suffit de la moindre impulsion pour réunir cent mille âmes à une fête et les faire tous chanter. Si nous parvenons à inspirer l'amour de la vie cachée à nos enfants, malgré cette propension, pourquoi les autres n'obtiendraient-ils pas l'esprit d'humilité, d'amour de la vie cachée, malgré tous les autres obstacles ?

5° Je crois qu'on doit beaucoup craindre de trop faire parler ou de trop parler soi-même, de son Œuvre. Il y a sans doute des cas où il faut faire un peu la réclame, comme on dit, par exemple, pour attirer un peu de ce maudit argent, qui nous est si nécessaire pour pouvoir vivre, ou, encore, s'il s'agit d'être quelquefois utiles à d'autres Œuvres. Un Directeur humble et prudent connaîtra la limite du nécessaire ou de l'utile en cette matière : mais qu'on redoute beaucoup de la dépasser sans une urgente nécessité : la bénédiction de Dieu est à ce prix. Une Œuvre perd en profondeur et en solidité ce qu'elle gagne en surface et en éclat. Les jeunes gens se croiront des prodiges si on parle d'eux trop avantageusement et les moins bons seront les plus portés à prendre leur part de ces louanges collectives. J'ai vu des récits imprimés qui racontaient toutes sortes de traits édifiants, arrivés depuis peu de temps dans des Œuvres. Ces récits gagnaient beaucoup par les grâces du style, ils faisaient ressortir le beau côté de ces jeunes gens ; quel danger pour les acteurs qui lisaient leur biographie de

leur vivant ! Quelle déception lorsque, suivant la pente ordinaire de leur âge, ces jeunes gens ne persévéraient pas ! Peu parler de son Œuvre, la laisser ignorer le plus possible, c'est de bon exemple pour les enfants : Dieu n'a que faire d'Œuvres orgueilleuses.

6° Enfin, par le même principe, je voudrais qu'un local fût parfaitement bien divisé pour simplifier la surveillance et maintenir le bon ordre. Je voudrais que la chapelle et les fêtes religieuses eussent beaucoup de pompe et de majesté ; mais, dans tout le reste, une Œuvre, pour la classe ouvrière, doit être simple : simple d'architecture, simple d'ornements ; simple dans ses jeux, simple dans tout son genre d'être, dans tout son extérieur ; simple dans les appartements du Directeur, dans ses vêtements, dans sa table. Je voudrais que le matériel de l'Œuvre eût toujours quelque chose d'incomplet, que le service des domestiques n'y fût pas tout à fait suffisant, que les jeunes gens retrouvassent toujours là un peu de leurs pauvres maisons. Hélas ! qu'un Directeur a de la peine à résister à cet entraînement, à ce désir d'organiser, de construire, d'achever ! Dans les premières années, notre Œuvre ressemblait à l'étable de Bethléem : une vieille cave servait de grande salle, un hangar en ruines ne nous préservait pas tout à fait de la pluie, et je n'ait jamais remarqué qu'un beau local attirât plus les enfants qu'un laid. Alors, pourquoi avons-nous tant construit ?..... J'en ai, du moins, retiré cette

expérience que l'esprit de pauvreté attire plus les bénédictions de Dieu que tout autre esprit, et qu'il est bien heureux le Directeur qui, à l'exemple de M. Allemand, aime mieux souffrir pendant trente-six ans la gêne, que de se lancer dans ces brillantes améliorations qui ont si peu porté bonheur à tant d'autres.

7° J'ai grandement étonné quelques personnes, peut-être, en leur disant de telles choses, surtout dans une méthode de direction des jeunes gens, plusieurs auront souri ou levé les épaules : comment donc puis-je parler de ce qui me reste encore à dire dans un sujet si important, qui est le fondement de nos Œuvres ? Pourtant, quand un seul Directeur comprendrait ces choses, je ne regretterais pas de les avoir dites. *Ignoti nulla cupido* ; une fois entrés dans cette voie d'humilité, jusqu'ici assez inconnue dans nos Œuvres, *majora horum facietis.* (Joan. XIV. 12.)

Je veux donc parler des pratiques de M. Allemand pour former quelques âmes d'élite à l'humilité. Evidemment, ceci n'est pas pour tous, mais il sera bien heureux le Directeur qui pourra parvenir un jour à appliquer ces pratiques dans son Œuvre. Que ce soit une exagération, tant qu'on voudra : la perfection n'est-elle pas, aux yeux du monde et même de beaucoup de gens de bien, une exagération des vertus chrétiennes ? M. Allemand, avec ce principe qu'il faut se faire tout à tous, ne s'astreignait à aucune règle immuable, sa règle, c'était lui,

son esprit, sa méthode. D'une indulgence excessive pour les faibles, il demandait beaucoup à ceux qui étaient forts. Quant un jeune homme voulait vraiment devenir humble, il aidait à sa ferveur par de petits moyens extérieurs qui, en eux-mêmes, ne sont pas l'humilité mais qui y conduisent. Le premier c'était la monition telle qu'elle se fait dans les séminaires. Un jeune homme priait son bon ange de lui dire ses défauts, puis ils allaient ensemble dire un *Ave Maria* devant la Sainte-Vierge. La coulpe se faisait comme dans les monastères. Celui qui en avait la permission s'accusait, à genoux, devant des camarades choisis, des fautes qu'il avait commises contre le règlement. J'ai vu avec beaucoup d'édification cette pratique en usage à Paris dans une autre Œuvre ; mais je crois qu'avec le temps, il faudrait la rendre moins facile, en étendant le cercle des fautes extérieures et contre le règlement, qu'on y avoue. Enfin, pour passer sur plusieurs autres petites pratiques, il y avait encore ce qu'on appelait la pratique d'humiliation, qui était aussi une sorte de monition. Deux jeunes gens allaient dans un endroit retiré, après en avoir demandé l'autorisation. L'un s'asseyait, et l'autre, à genoux devant lui, le priait de lui dire ce qu'il trouvait à reprendre dans sa conduite. Il l'écoutait avec humilité, et quand il avait fini il le remerciait et....... Je n'ai pas besoin de dire que le plus humilié c'était le moniteur, et le plus heureux, celui qui était à genoux. Je vois ici des lecteurs qui ne

croiront pas, d'autres qui s'effrayeront, mais il s'en trouvera qui reconnaîtront un saint dans ces inventions, et qui l'imiteront volontiers, si le bon Dieu leur donne, un jour, comme à lui, à diriger des âmes de choix, formées de longue main.

J'en ai trop peu dit sur un sujet si important ; mais si on veut bien admettre que l'humilité est la base de l'esprit chrétien, on en conclura qu'elle doit être la base de nos Œuvres, le principe des autres vertus, d'où dépend le bon esprit de nos maisons, le fondement sur lequel doit s'élever la perfection de nos jeunes gens, que nous avons tant envie de conduire au ciel.

§ II

De l'esprit d'obéissance

A quelque point de vue qu'on se place, il faudra convenir encore que si l'humilité est la première des vertus et la base des autres, l'obéissance dans nos Œuvres surtout, est, de toutes les vertus, la plus indispensable ; si on considère les choses avec les yeux de la foi, on verra que c'est la vertu nécessaire du jeune âge. Les enfants sont sans réflexion, sans expérience, l'obéissance seule peut les guider dans le chemin de la vertu, et leur faire éviter les mille fautes où leur volonté propre les précipiterait. En se plaçant même au seul point de vue de l'ordre matériel, la nécessité de l'esprit d'obéissance, dans nos Œuvres, est encore évidente; qui pourrait,

sans cet esprit, maintenir l'ordre ? Seront-ce les surveillants ? Mais combien en faudra-t-il pour garder une centaine d'enfants désobéissants ? Et que fera un pauvre Directeur s'il est seul ? Où sera l'unité de direction, s'il faut recourir à toutes sortes d'aides ? Avec l'obéissance, au contraire, tout est facile : l'Œuvre marche comme un seul homme, et une multitude de péchés sont évités.

Mais quand je parle d'obéissance, je parle de l'obéissance surnaturelle pour Dieu, et *non ad oculum servientes.* (Ephès. VI. 6). Encore ici, ne voyons que le point de vue pratique, le seul qui nous soit utile. Il y a dans les lumières de la foi une clarté surnaturelle qui captive par elle-même les intelligences, indépendamment de nos raisonnements. Dans notre siècle naturaliste, nous oublions trop facilement cette puissance de la foi, pour ne demander qu'aux moyens naturels, cette force dont nous avons besoin. On ne cesse de prêcher au peuple qu'il est né libre, que tous les hommes sont égaux : cette idée a un côté vrai. Oui, tous les hommes sont égaux, mais Dieu est notre supérieur à tous ; or, Dieu ne nous commande pas par lui-même, donc, nous devons obéir à ceux qu'il a revêtus de son autorité. Par conséquent, disons-nous à nos enfants, vous devez obéir à votre Directeur, que Dieu, par l'Evêque a placé à votre tête, par conséquent aussi, vous devez obéir à ce jeune homme, à cet enfant, qui n'est certainement que votre égal, mais qui a sur vous, par délégation, l'au-

torité de Dieu même dans les limites de ses fonctions. Voilà une bien belle pensée pour vous, mon cher enfant : vous êtes plus grand, plus fort, plus riche que ce petit supérieur, et vous lui obéissez, parce que vous le voulez bien, sans que personne vous y oblige, quel mérite n'aurez-vous pas devant Dieu. J'en appelle à l'expérience de tous ceux qui ont soigné la jeunesse : quel raisonnement est plus fort que celui-là, quel moyen peut remplacer ces idées de foi ?

Je ne fais qu'indiquer ces choses pour passer à un autre ordre d'idées, qui est bien loin de valoir les premières, mais qu'on peut employer avec succès, pourvu que ce ne soit qu'après les autres. Il y a, chez les enfants, un sentiment d'honneur qui ressemble quelquefois à de la vanité, mais qui, bien dirigé, peut enfanter de grandes pensées. Montrez aux jeunes gens, combien l'obéissance volontaire les rehausse, combien il serait humiliant pour eux, qui viennent si librement à l'Œuvre, de n'y trouver que des surveillants ; combien cette obéissance à leurs égaux, à leurs inférieurs même, leur est glorieuse ; quel déshonneur si, changeant l'esprit de l'Œuvre par leur faute, ils en faisaient un collège, un pensionnat, au lieu d'y perpétuer cet esprit d'obéissance volontaire qui est leur gloire. Quand je rappelle ces pensées à mes enfants, je vois, dans leurs yeux, qu'ils me comprennent, et que je puis tout leur demander, sûr de tout obtenir.

Dieu me préserve de trop insister sur un autre

motif qui, séparé des autres, n'aurait pas sa bénédiction ; mais l'intérêt d'un Directeur, c'est d'avoir, dans son Œuvre, cet esprit d'obéissance ; prenons le mot du monde, cet esprit de *discipline*. Que voit-on dans une armée ? Un chef unique, et ce chef fait marcher cent mille hommes à son gré, et tous obéissent *usque ad effusionem sanguinis*. Nous sommes ravis d'admiration en lisant dans l'histoire ces beaux traits d'obéissance militaire, par lesquels les hommes se sacrifiaient au premier signe de leurs commandants, et nous ne saurions pas obtenir des résultats semblables, par les moyens que nous offre la foi ? Je puis le dire, en bénissant Dieu de tout mon cœur, l'obéissance, dans notre Œuvre, me semble arrivée, chez beaucoup, à ses dernières limites, parce que, suivant l'exemple de M. Allemand, nous avons osé beaucoup demander. Il est vrai que chez tous, l'obéissance n'atteint pas le même degré, mais il suffit d'avoir un noyau dont on fasse tout ce que l'on veut. Autour de ce noyau, rayonnent tous les jeunes gens, les uns plus près, les autres plus loin, tous participant plus ou moins à cette lumière et à cette chaleur qui leur vient du centre. Ainsi, par exemple, le règlement ou plutôt les usages s'observent exactement dans la maison, parce que les étourdis sont immédiatement avertis de leurs manquements par leurs plus proches voisins et que cet avis est plus efficace que tout ce que je pourrais dire moi-même. Pas un enfant ne sort sans permission, pas un jeune homme pieux ne

manquerait le dimanche sans prévenir. Les plus sages restent des heures entières à un jeu, à un poste jusqu'à ce qu'on son songe enfin à les faire remplacer. Un grand nombre, ne joue jamais à aucun jeu de son choix. Quelques-uns, allant plus loin, ne goûtent pas, ne déjeûnent pas, n'achètent pas le moindre rafraichissement sans en demander la permission. On est obligé d'être très attentif dans la manière de donner des ordres à cause de la manière littérale dont ils sont observés. J'entends chacun s'écrier : mais alors ce sont des religieux ? Non, ce sont de simples ouvriers, qui suivent l'exemple des meilleurs de leurs frères, qui le donneront eux-mêmes plus tard à d'autres, lesquels le transmettront à leurs successeurs. Enfin, que dirai-je, je rappelle mes souvenirs, je consulte mes plus anciens, et nous ne pourrions citer un seul exemple d'insubordination, de désobéissance formelle, depuis trente ans. Ce n'est pas que nous n'ayons un grand nombre d'étourdis, et j'adoucis les termes, mais le bon exemple des autres les entraîne malgré eux. Oh! si on savait combien il est facile d'obtenir ces choses, chacun s'y mettrait à l'envi. On ne sait pas assez la bénédiction que Dieu donne à la pratique franche et sincère des vertus chrétiennes. Nous avons fait depuis de nouvelles fondations ; après trois mois, ces Œuvres allaient comme la nôtre. Deux jeunes gens, âgés de dix-neuf ans, qui en étaient chargés, avaient suffi pour y mettre ce bon pli, et le vénéré pasteur d'une paroisse où l'une

de ces Œuvres était établie, m'avouait qu'il n'avait accepté notre méthode que sous forme d'essai et par complaisance, la regardant comme une exagération, ne pouvant croire possible un résultat si prompt et si consolant. L'obéissance, qu'on le comprenne bien, c'est la vertu que les jeunes gens acceptent le plus volontiers quand, loin de leur être imposée par contrainte, on la demande à leur foi et à leur raison.

Pour bien rester dans ces idées de foi, il ne faut pas limiter cette obéissance aux actes qui se font dans l'Œuvre, il faut encore habituer les enfants à la pratique de cette vertu, au travail, dans leurs maisons, dans toutes les circonstances de leur vie. Obéissance pour l'Eglise et ses pasteurs. Ne jamais les leur laisser juger, ne jamais les juger devant eux; obéissance aux chefs des nations et à tous les pouvoirs chrétiens qu'il plait à Dieu de nous donner, obéissance pour leurs parents, vertu si difficile aux enfants du peuple, qui s'en croient dispensés à leur égard dès qu'ils peuvent se passer d'eux; enfin obéissance pour leurs maîtres qu'il ne doivent pas servir seulement pour leur argent, mais avec respect intérieur et extérieur. De fréquentes instructions, la confession, la direction, tout peut servir à surnaturaliser cette obéissance que le peuple de nos jours n'a plus conservée que pour le gendarme, l'agent de police et les autres représentants de la force coactive et répressive. Les parents et les maitres ne sont pas capables de comprendre à tant

d'autres points de vue, l'utilité de nos Œuvres ; l'obéissance de leurs enfants est la vertu qu'ils apprécieront le plus, c'est un moyen bien permis de nous assurer leur concours.

§ III

De l'esprit de zèle et de charité.

Pour bien comprendre les fruits abondants que produit dans une Œuvre l'esprit de zèle, il faut le considérer sous divers points de vue, tous plus importants les uns que les autres. C'est ce que nous allons tâcher de faire en mettant autant d'ordre que nous le pourrons dans une matière si importante. Toutes les vertus se tiennent tellement, qu'il est bien difficile de les séparer les unes des autres, pour dire quelle est la principale. Cependant quelques-unes semblent plus utiles, plus convenables à une classe spéciale de chrétiens. Nous croyons que l'humilité doit être la base de nos Œuvres, le fondement sur lequel elles doivent s'élever. L'obéissance découle de l'humilité, c'est pour nous la règle vivante, la discipline, l'organisation, la surveillance; elle aide puissamment à tout cela. Mais après avoir établi une base et une règle, il nous faut une vie, sans cela l'Œuvre serait un corps sans âme ; cette vie, cette âme, c'est le zèle. Sans zèle, notre Œuvre est un cadavre, et je ne parle pas seulement du zèle dans les directeurs, ils ne suffiraient pas à animer une Œuvre ; qu'est-ce qu'une tête vivante si le reste

du corps est paralysé ? Mais je veux parler du zèle dans tous les membres, du zèle qui, semblable au sang, porte la chaleur, l'animation et la vie, jusqu'aux extrémités les plus éloignées du cœur, sans qu'aucune se refroidisse jamais. Le zèle ainsi conçu est un véritable réseau artériel. Le Directeur en est le cœur, les plus fervents sont les grosses artères, et chacun des autres est une des mille veines, grandes ou petites chargées de porter la vie dans tout le corps, puis de la ramener au cœur, qui la rafraîchira et la renverra plus abondante.

I. Une ardeur dévorante remplit quelques jeunes gens pendant qu'une mollesse excessive énerve les autres. Dans nos pays, ces deux caractères sont très souvent mêlés, c'est-à-dire qu'en général très mous, les méridionaux ont des retours de sang d'une force extrême. Lents dans la plupart de leurs actions, mous, paresseux, leur ardeur est très grande quand une passion quelconque agite leur cœur, par exemple, dans les jeux, dans un moment de colère, dans un travail pressant. Quoiqu'il en soit, les jeunes gens appartiennent plus ou moins à l'une de ces catégories. S'ils sont simplement ardents, d'un tempérament sanguin, il faut quelque chose pour occuper et pour remplir ces jeunes têtes. La piété toute seule ne suffira pas toujours, et bien des écarts, des passions fâcheuses, viendront prendre des cœurs qui ont besoin d'un continuel mouvement. Donnez-leur des jeux et des fêtes, ils n'en auront jamais assez, et voilà l'écueil que

n'ont pas assez évité beaucoup de Directeurs d'Œuvres. Après avoir goûté vos divertissements, ils n'en auront que plus d'envie d'essayer de ceux du monde. Voulez-vous occuper ces caractères? Tournez-les du côté du zèle; cette occupation est inépuisable, elle est toujours nouvelle; tant que vous pourrez l'entretenir dans ce cœur, vous le retiendrez pour le bon Dieu, le démon ne saurait s'en emparer. Ces caractères sanguins sont pleins de franchise; ils se prêcheront en prêchant les autres, et beaucoup ne se maintiendront dans la ferveur, que parce qu'ils n'oseront pas faire ce qu'ils blâment ou reprennent dans leurs camarades.

Le tempérament des autres, est-il mou, lymphatique, vos observations, vos prières, vos instances les plus pressantes, couleront sur ces cœurs comme l'eau sur la toile cirée. Ils seront de votre avis, ils auront bonne volonté de faire, mais il faudrait trop de peine pour cela, et quelques minutes suffiront pour effacer les meilleures impressions. Ces caractères ne peuvent changer du tout au tout; mais, pour eux, le zèle est le meilleur des excitants, lui seul peut toujours les tenir en haleine, renouveler sans cesse leurs bonnes résolutions; tout lents qu'ils sont, je les ai souvent vus s'agiter, se presser, se remuer d'une manière qui m'étonnait. Tous les hommes sont susceptibles d'entrain; quel est le paresseux qu'une grosse somme à gagner ne met en mouvement? Quel est l'enfant humble, pieux,

obéissant, que le zèle ne puisse faire remuer, autant et plus que tout autre motif, quel que soit son tempérament ?

Enfin, vos enfants mêlent-ils ces deux caractères, tremblez pour leur avenir, si vous ne vous hâtez d'occuper les premiers la place dans leur âme ; vous les verrez, tout d'un coup, se passionner au moment où vous y penserez le moins, et leurs impressions, vives comme celles des sanguins, durables comme celle des mélancoliques ou des bilieux, vous les enlèveront à tout jamais, si vous ne prenez le devant. Il faut un aliment à leur ardeur, il faut une occupation à leurs têtes ; l'ambition irréfléchie, mais réelle, qui les dévore, doit trouver à se satisfaire. Ces enfants seront votre désespoir si le démon les prend ; ils seront votre gloire, les plus fermes soutiens de votre Œuvre, si vous pouvez les gagner par le zèle ; la tenacité de leur caractère vous promet une longue suite d'années de persévérance pour eux et de secours pour vous, s'ils se donnent au bon Dieu.

Première proposition que je voulais énoncer : Le zèle est la meilleure des occupations pour l'imagination et le cœur des jeunes gens.

II. Mais le zèle, excellente chose *a parte subjecti*, est encore meilleur *a parte objecti*, qu'on me pardonne ces expressions qui expliquent plus brièvement ma pensée. J'ai déjà développé cette deuxième proposition en parlant des associations, je n'y reviens qu'en passant. Un Directeur, sans doute, doit

être zélé ; ses aides, s'il en cherche hors de l'Œuvre, devront aussi l'être beaucoup. Eh bien ! qu'on veuille le croire, tout ce zèle est impuissant à bien faire marcher des Œuvres comme les nôtres. J'en ai mille fois fait l'expérience dans celles qui ont bien voulu me permettre de les visiter : plus les Directeurs et leurs aides s'agitaient, et ils étaient quelquefois bien nombreux, plus les jeunes gens se glaçaient, regardaient faire. Mais le bon sens ne le dit-il pas ? Ne vaut-il pas mieux avoir deux cents aides que dix pour conduire deux cents jeunes gens ? Tous, sans doute, ne sont pas également pieux, également sûrs, également capables, mais tous peuvent avoir un rôle quelconque, ou, du moins, presque tous. Faisons une comparaison tirée d'un fait matériel : Quand nous commençâmes l'Œuvre nous avions trente-deux enfants seulement, et nous étions trois, et souvent quatre pour les garder. Fallait-il jouer aux barres, nous nous escrimions en vain ; ils ne comprenaient pas, avaient les mains dans les poches ; leur plus grand plaisir était de voir si nous jouions bien, ou comment ça finirait. Mais aujourd'hui, cinquante jeunes gens veulent-ils jouer ? chacun s'excite lui-même, excite ses voisins, qui sont eux-mêmes très en train pour pousser et encourager les autres, et la partie va mille fois mieux sans moi et sans mes aides étrangers, qui n'existent plus depuis longtemps, qu'elle n'allait avec tous nos efforts et toutes nos peines. On comprend la comparaison ; il en est du zèle comme des jeux, les jeunes

gens qui sont possédés de cet esprit peuvent dire comme l'apôtre Saint Paul : *ego autem libentissimè impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris ;* (II Cor. XII. 15.) ils savent et comprennent le précepte du Saint Esprit : *mandavit illis unicuique Deus de proximo suo* (Eccli. XVII. 12.) et quand une Œuvre, avec un Directeur zélé, possède douze jeunes gens qui sont très zélés eux-mêmes, cinquante qui le sont un peu moins, cent qui ne le sont qu'un peu, on peut dire que cette Œuvre va toute seule et que son avenir est assuré. Formez un bon noyau de jeunes gens, c'est toujours par là qu'il faut commencer ; le zèle qui leur sera profitable à eux-mêmes, c'était ma première proposition, le sera encore bien plus à leurs camarades, c'est ma deuxième proposition.

III. Mais ce zèle ne doit pas être livré à l'ardeur, à l'inconstance ou au caprice de chacun. Il lui faut sans doute de la spontanéité, mais il lui faut surtout des règles sages et prudentes, qui modèrent le trop d'impétuosité des uns, et secouent la nonchalance des autres. La pratique apprend ces choses mille fois mieux que les théories. Voici cependant quelques règles incomplètes sans doute, mais qui peuvent servir de canevas pour en dresser d'autres.

1° *Zèle matériel.* — Faire le moins possible par vous-même, et faire faire par vos enfants tout ce que vous pourrez, c'est le meilleur. Voulez-vous qu'une fête réussisse admirablement et passionne

vos enfants faites-en commencer les préparatifs longtemps avant son époque. Par moments, notre Œuvre est un vrai chantier : les uns collent, les autres clouent, l'un fait une chose, l'autre une autre ; ils crient, se poussent, avancent peu la besogne, gâtent beaucoup de choses ; puis, quand le terme approche, je me mets à leur tête, je coordonne leurs efforts, et nos fêtes ou leurs apprêts ont, grâce à ce système, une durée indéterminée qui tient tous nos jeunes gens en haleine pendant tout ce temps ; certainement des ouvriers payés feraient beaucoup mieux et plus vite, mais il faut voir le bonheur des enfants, quand notre vénérable Evêque passe sous un arc de triomphe de leur invention : celui de l'Etoile à Paris, vaudrait bien moins, et la galerie d'Apollon du Louvre, ne les intéresserait pas comme les appartements qu'ils ont tapissés. Loin d'avoir besoin d'excitants, il faut les retenir ; ils passeraient les nuits à l'Œuvre et les parents et les maîtres murmureraient bientôt.

Il y a trois ou quatre circonstances dans l'année où nous remarquons surtout ce mouvement. Huit jours, par exemple, avant la fête du Sacré-Cœur, chacun apporte quelque chose pour les reposoirs ; les uns dépouillent leur maison, les autres empruntent aux voisins. Que de vases qui ne retournent plus, de flambeaux dépareillés, de beaux linges déchirés ! C'est fâcheux peut-être, mais l'effet moral est bien beau. Puis les enfants ne savent pas jouir

seuls, il faut ouvrir les portes à leurs parents, il faut que chacun d'eux reconnaisse ce qu'il a prêté, que chaque mère montre avec fierté son enfant à ses voisines, et voilà les parents émerveillés et gagnés comme ils ne le seraient pas par l'entrepreneur des fêtes publiques.

Pour la fête du Directeur, c'est un autre genre ; pendant plusieurs semaines, le Directeur perd sur ce chapitre toute son autorité. Il faut lui faire des surprises sans qu'il s'en doute, grand sujet d'embarras. Toute l'Œuvre chuchote, chacun donne son avis ; des paquets de toutes sortes sont apportés en grand mystère, à des heures où il n'y sera pas ; les salles des préparatifs sont fermées à clefs, le Directeur ne peut faire un pas sans se heurter à quelque chose *res clamat* ; mais il est discret, il a l'air de ne s'apercevoir de rien, et le bonheur des enfants est inconcevable, quand ils ont pu ou cru le surprendre. Cette fête n'est-elle pas plus heureuse pour les jeunes gens que toute autre fête, que le Directeur pourrait organiser lui-même plus savamment, mais non pas d'une manière plus agréable pour ses enfants. Je connais des maisons où le Supérieur fait donner un concert par les artistes du grand théâtre, cela ne vaut pas notre musique accordée sur toute sorte de diapasons. N'ayez pas peur que pendant la durée des préparatifs aucun jeune homme n'abandonne l'Œuvre ; ils y sont trop occupés. Une année on voulut ainsi me surprendre ; que d'efforts pour construire pendant la dernière

nuit un superbe arc de triomphe, sous lequel je reçus, le lendemain, les quarante corporations de l'Œuvre, qui défilèrent devant moi, chacun avec ses habits et ses instruments de travail ! Malgré toute leur ardeur, presque rien n'était prêt au dernier moment, mais les grands étaient admirables à voir. Enfermé dans mon cabinet de travail, d'où je ne pouvais sortir sans ordre, je considérais avec attendrissement, par la fenêtre, leur peine, leur sueur ruisselante ; *beatus populus cui hæc sunt, beatus populus, qui scit jubilationem.* (Ps. 88. 16). Je m'arrête, parce que ce sujet va revenir dans le paragraphe suivant ; mais j'ai cru cette règle du zèle matériel de la plus haute importance : beaucoup faire agir les enfants par eux-mêmes, nous contenter de les diriger et de les surveiller, c'est le vrai moyen de leur faire beaucoup de bien.

2° Les règles du *zèle spirituel,* qui seul mérite proprement le nom de zèle, sont beaucoup plus difficiles. Il doit être actif, durable, prudent, obéissant, éclairé. Disons un mot de ces qualités qui ne sont que les principales.

Il doit être *actif.* La notion du zèle est comprise dans ces deux mots : *zelus comedit me* (Ps. 68. 10) c'est un feu qui dévore. Le Directeur doit l'inspirer à ses meilleurs jeunes gens, par ses conseils, son exemple, et ce doit être un fréquent sujet d'exhortations, d'instructions. Dans les commencements, on aura bien de la peine à se faire comprendre ; mais si on insiste, si on revient souvent, si on s'ap-

puie surtout sur les idées de la foi, peu à peu les enfants s'imbiberont de ces pensées que Dieu bénit toujours, puisqu'elles viennent de lui, et des oreilles elles passeront dans le cœur et dans l'esprit, pour ne plus jamais sortir de l'Œuvre. C'est le sujet de la plupart des instructions hebdomadaires que le Directeur fait à la Réunion du Sacré-Cœur.

Le zèle doit être *durable.* Cette qualité est plus difficile, avec notre petite population remuante, *nunquàm in eoden statu permanens* (Job. XIV. 2). Plus le zèle est ardent, moins aussi, quelquefois, il est durable, et cependant il faut ces deux qualités réunies ; mais difficile et impossible ne sont pas synonymes. L'essentiel, c'est que le Directeur, lui, ne s'endorme pas, qu'il ait toujours l'œil ouvert, comme un cocher sur son siège, excitant l'un, retenant l'autre, ne se reposant sur personne de ce qui ne regarde que lui. Les jeunes gens qui se sentiront surveillés, seront toujours en haleine. D'ailleurs, nous parlons de l'esprit général qui doit dominer dans l'Œuvre. Que quelques-uns n'y soient pas fidèles, ne soient pas constants, c'est un malheur sans doute, mais c'est un malheur de détail, pourvu que l'esprit général se maintienne intact. Un bon capitaine regarde le but et ne s'arrête pas à quelques pertes isolées, qui ne compromettent pas le bien commun.

Le zèle doit être *prudent.* Les jeunes gens libres, comme ils le sont dans nos Œuvres, ne sont presque jamais sujets aux amitiés particulières. En sor-

tant du collège, où j'avais passé quinze ans, j'arrivais, sur ce point, plein de précautions, que je crus d'abord devoir employer. Peine inutile, nos jeunes gens, plus libres, préfèrent-ils d'autres plaisirs ? Ou bien, les enfants du peuple sont-ils moins aimants ? Je laisse à de plus habiles de trouver la cause, je me contente de constater le fait. Malgré cela, quelques précautions ne sont pas inutiles parce que le démon se met partout, et qu'il faut le prévenir. J'ai déjà dit que le zèle de nos jeunes gens s'exerçait en plein air, c'est un point important : jamais de tête à tête, en des endroits isolés. En confiant les enfants aux soins des plus fervents, il faut les assortir de manière à prévenir tout danger, remanier quelquefois les listes, opérer des changements, se faire rendre compte de tout, remplacer ceux qui ne sont pas aussi humbles, obéissants, fervents. Ces précautions suffiront pour prévenir tout désordre ou pour l'arrêter immédiatement s'il en arrivait quelqu'un.

Le zèle doit être *obéissant*. Confier les uns au zèle des autres et puis ne plus s'en occuper pour les diriger serait chose facile. Loin de décharger un Directeur, la vraie méthode doit lui donner plus d'occupation encore, s'il veut décupler le bien. Exigez donc que vos fervents vous tiennent au courant de tout, qu'ils ne fassent rien sans votre ordre ; craignez trop de spontanéité : pour être uniforme, le zèle ne doit sortir que d'une seule source qui est *vous*. J'ai eu des aides étrangers à l'Œuvre, admi-

rables de dévoûment et d'expérience, et leur concours était loin de produire le bien que nous avons obtenu depuis. Pourquoi cela ? Parce qu'il n'y avait pas unité de méthode et obéissance de bas en haut; trop souvent elle était de haut en bas, c'est-à-dire que les convenances m'obligeaient à me plier moi-même, au grand détriment de l'Œuvre.

Je grondais un enfant, on allait le consoler en abondant dans son sens de manière à le faire douter de la justesse de mes reproches; je voulais le renvoyer, des intercesseurs se mettaient au milieu; j'essayais un changement, mille observations l'empêchaient. Il ne faut qu'un Directeur dans une Œuvre ; l'évêque est là pour empêcher les abus du despotisme; il ne saurait suffire à empêcher les désunions de la démocratie. Il vaut mieux point de zèle qu'un zèle indépendant; j'aimerais mieux faire mon Œuvre avec les soucis incroyables que j'ai eus au commencement, redevenir sacristain, choriste, domestique, surveillant, que d'avoir à faire aux aides les plus admirables, qui feraient leur volonté. Qu'on me croie bien en ceci, sous peine d'avoir à en faire soi-même la triste expérience; certes, aucune pensée personnelle de domination ou d'amour du pouvoir ne m'inspire ces réflexions. Mais je dis ce que je sais, ce que j'ai vu et touché du doigt. Ayez des supérieurs qui vous commandent, qui vous dirigent, qui même vous taquinent, vous contrarient dans tout ce que vous faites, Dieu ne laissera pas de bénir vos efforts : *Laudo vos.* Ayez des

inférieurs ou des égaux faisant des merveilles, mais qui vous embarrassent par leur indépendance, *in hoc non laudo.* Citerai-je M. Allemand ? Sa mémoire sera longtemps vivante parmi ses enfants, j'en appelle à leurs souvenirs : eût-il accepté le moindre concours, si ce concours n'eût pas été soumis à sa volonté ? Ne pourrait-on pas l'appeler justement le plus despote des hommes, si sa sainteté si évidente, son humilité si admirable, n'obligeaient à appeler d'un autre nom un besoin d'autorité qu'il puisait dans ses profondes idées de foi et dans son expérience du cœur humain. Que ce que je dis là ne décourage pas non plus les personnes zélées, qu'un grand amour des âmes a poussées à prêter leur coopération aux Œuvres des jeunes gens, où elles font tant de bien : *mais qu'avant d'entrer*, selon l'expression si simple de M. Allemand, *elles laissent leur volonté à la porte*, pour la fondre dans celle du Directeur, qui doit compte à Dieu pour la conduite des âmes ; qu'elles lui rendent sa charge légère, au lieu de la lui faire remplir avec tristesse et surtout avec un malaise qui se traduit toujours à la fin par des ruptures malheureuses, ou du moins, par l'impuissance à continuer le bien commencé.

Le zèle doit être *éclairé*. Il faut peu de théorie à un jeune homme : ce serait l'habituer à discuter, à raisonner ; il vaut mieux beaucoup de pratique, apprise depuis longtemps. Nous aimons souvent à employer de très jeunes Congréganistes à de petites

fonctions qu'ils rempliront plus tard avec expérience et comme par habitude. Il faut bien des années pour cela; mais enfin on arrive à un point où les jeunes gens, se formant les uns les autres, entretiennent une sorte de mouvement perpétuel. Aussi, quand nous fondons une nouvelle Œuvre, nous établissons de suite tous nos usages. Outre qu'ils ont la sanction du temps et de l'expérience, les membres que nous déléguons se retrouvent comme dans l'Œuvre mère ; rien n'est changé que les figures des enfants, tout va comme ici. Je ne puis donner de l'intelligence à tous mes jeunes gens pieux, mais je puis les habituer de longue main à une intelligence usuelle, que j'appelle le zèle éclairé. Entre un prêtre capable mais nouveau, et un de mes jeunes gens, moins capable, mais ancien, je préfère le dernier des deux ; il a bien plus l'intelligence de la pratique du zèle, quoiqu'il raisonne moins ses actes, qu'il sache moins ce qu'il fait.

Je n'ai pas épuisé ce sujet, tant s'en faut, mais j'ai déjà été si long, que je laisse à l'expérience de mes confrères le soin de suppléer à ce que je ne dis pas.

§ IV

De l'amour des choses de l'Œuvre

Il faut inspirer aux jeunes gens un grand amour pour tout ce qui tient à leur Œuvre, parce que s'ils y tiennent fortement, il est tout simple qu'il sera fort

difficile de les en détacher ; s'ils n'ont que de l'indifférence, ils s'en dégoûteront facilement. Les nouveaux quittent notre maison sans aucune peine, parce qu'ils n'ont pas encore eu le temps d'y jeter des racines ; il faut, au contraire, toutes les tempêtes des démons et des passions pour en déraciner les anciens. Sur deux cents nouveaux qui viennent, en moyenne, tous les ans, la plupart ne passent pas, chez nous, plus d'un mois ; après dix ans, sur deux cents anciens, il est rare que quelques-uns s'en aillent. Et si ce n'était le service militaire ou le mariage, notre Œuvre n'aurait que des grands, il n'y aurait plus place pour les petits. Il est donc bien nécessaire, on le voit, d'avoir recours à ce moyen naturel. Assez d'autres vertus remplaceront plus tard, ou surnaturaliseront ce qu'il y aura peut-être de trop humain dans cet amour de tout ce qui tient à l'Œuvre.

1° Les enfants doivent aimer leur Directeur.

L'amour et la reconnaissance font partie des vertus qu'une éducation chrétienne doit inspirer. Cependant, quelques uns ne seront peut-être pas de mon avis. Au commencement de notre Œuvre, une des maximes les plus prêchées aux enfants, c'est qu'il ne fallait aimer que Dieu, n'agir que pour lui ; que le Directeur n'est qu'un instrument qu'on met et qu'on ôte, sans que les dirigés doivent presque y faire attention. Ceci pourtant n'était pas très conforme au cathéchisme, qui met l'amour au nombre des devoirs que les inférieurs doivent à leurs supé-

rieurs. Sans doute, il y a un côté très vrai dans cette proposition : un Directeur ne doit jamais usurper la place du Dieu jaloux, pour prendre les cœurs et les arrêter à sa personne, au lieu de les conduire à Dieu. Loin de vouloir dissimuler ce grave danger, je consacre un article spécial, dans la troisième partie, à prémunir les Directeurs contre tout sentiment d'affection trop naturelle pour les enfants. Mais malheureusement aussi, il y a dans la même proposition un sens trés faux, et c'est pour les enfants du peuple le plus facile à saisir, celui qu'ils comprendront le plus aisément. Leurs parents, leur éducation, leurs penchants, tout le leur enseigne ; leur cœur se fermera à la reconnaissance ; zéle, dévoûment, tout sera perdu ; ils ne regarderont dans le prêtre qu'un homme comme eux, qui ne remplit après tout, que son devoir, qu'on paie, qui fait son métier, et qui ne le ferait pas s'il n'y gagnait pas. Et la conclusion c'est que, pendant cinq ans, je n'ai pour ainsi dire jamais surpris un sentiment d'amour et de reconnaissance dans le cœur du plus grand nombre de mes enfants. J'en souffrais cruellement parce que je sentais qu'il me manquait un levier bien utile, dont j'aurais pu me servir pour leur faire beaucoup de bien. Que faire cependant ? Un Directeur ne peut pas dire, je vous ordonne de m'aimer ; il fallait laisser au temps et au bon Dieu le soin de tout arranger. En 1853, mes jeunes gens trouvèrent d'eux-mêmes, au fond de leur cœur, que les choses n'allaient pas comme elles auraient dû aller. Ma

fète arrive, pour la première fois on songe à la célébrer, et, à dater de ce jour, cette fête s'est renouvelée d'année en année, toujours plus belle, moins par son éclat, qui est cependant très réel, que par les marques extraordinaires d'affection et d'amour, que m'y donnent mes jeunes gens. Il est vrai que ce sont surtout les grands qui imaginent ces fêtes, mais les petits en sont heureusement impressionnés, et cela forme leur cœur, développe leur raison, et tandis que tous ne cherchent qu'à me faire plaisir, je vois avec bonheur que sans y penser ils travaillent surtout pour eux-mêmes, ce qui est une double satisfaction pour moi. Souvent il leur arrive d'inventer de ces traits d'une délicatesse qui suppose chez eux un sentiment très développé, tel que la meilleure des éducations pourrait seule le donner. Je voudrais en donner quelques exemples si je ne craignais d'entretenir trop longtemps de choses si personnelles.

Oui, je le répète, il faut qu'un Directeur soit aimé, pour manier à son gré le cœur des jeunes gens, pour les retenir dans l'Œuvre, pour les porter à Dieu. S'il est le maître des cœurs, il règnera parmi les siens, et tous le suivront avec bonheur. Heureux ceux qui savent le comprendre, heureux ceux qui, sachant se faire craindre, savent encore mieux se faire aimer. Le secret en est simple : qu'ils aiment beaucoup eux-mêmes, l'affection est une chose réciproque.

2° Les enfants doivent s'aimer les uns les au-

tres, ils doivent chérir leurs camarades de l'Œuvre.

Ceci paraît bien naturel, et pourtant il n'est pas facile de l'obtenir dans un siècle d'égoïsme comme le nôtre. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit dans un des chapitres préliminaires, de l'état actuel de l'éducation des enfants du peuple. Pendant toute la semaine, tout concourt à détruire nos bonnes instructions du Dimanche. Qui apprendra aux enfants à s'aimer entre eux ? Les enfants des écoles sont taquins, jaloux, rapporteurs, rapporteurs surtout, ce que nous détestons dans nos Œuvres et ne voulons pas souffrir. Comment y aura-t-il de la charité parmi les enfants, s'ils se dénoncent, se font punir mutuellement ? Je ne puis comprendre comment on favorise ce malheureux système dans tant de maisons ; n'y a-t-il pas assez de moyens de surveillance ? Et, en manquât-il, ne vaudrait-il pas mieux laisser quelque chose aux soins de la Providence, que de favoriser ou tolérer seulement ces rapports, qui sont la mort de la charité et la source des haines les plus implacables ? J'ai pour moi l'autorité du Saint Esprit : *Susurro coinquinabit animam suam.* (Eccl. 21, 31.) *Susurro et bilinguis maledictus.* (Eccl. 28, 15.) *Plenos invidiâ et homicidio susurrones.* (Rom. 1, 29.) Sans doute, il faut former la conscience des enfants : un mauvais sujet, un empoisonneur public, celui qui tue les âmes, doit être dénoncé sous peine de péché ; mais il ne faut pas souffrir que quelques enfants, par jalousie, par mauvais caractère ou pour se faire bien voir, soient

constamment auprès de vous pour vous dire : un tel a lancé une pierre, celui-là est monté sur un arbre, cet autre m'a crié bête, etc. Il est bien facile de couper court à cet abus en couvrant de honte le rapporteur, et, mieux encore, en lui représentant avec douceur combien la charité vaut mieux que le triste rôle qu'il se donne. Ce point est important, mais difficile, à cause des mauvaises habitudes contractées dans les écoles, où ce défaut est souvent très commun et trop toléré (1).

Chez les grands, il n'y a pas les mêmes écueils, mais il peut y en avoir d'autres, c'est l'égoïsme, l'esprit de personnalité. Parmi les enfants du peuple, qui ne sont que *juxta* posés, il est mal aisé d'établir cette fusion des collèges, où, faute d'autres camarades, on est obligé de s'attacher à ceux avec qui l'on vit toujours. S'il est avantageux pour nous, de ne presque pas rencontrer dans nos Œuvres les amitiés particulières, il serait cependant

(1) J'ai connu des Directeurs qui assuraient qu'ils suivaient cette méthode pas à pas et qui cependant ne dirigeaient leur Œuvre que par l'espionnage. C'est indigne. Dieu a créé l'homme libre, il peut faire même le mal. Surveillez vous-même, et beaucoup, et surtout les allures. Mais faire espionner un enfant qui ne se doute de rien, souvent par celui à qui il se confie, c'est révoltant. Ne vaut-il pas mieux habituer un enfant à tout vous avouer lui-même et dans ce cas n'être que très rarement sévère et toujours paternel? Mes jeunes gens savent mes répugnances pour tous ces moyens qui recherchent l'ombre ; nous faisons tout au soleil et ils m'en savent gré.

bien désirable que nos enfants s'aimassent un peu plus de cet amour que Saint Jean nous donne comme le vrai caractère des enfants de Dieu : *in hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionen habueritis ad invicem* (Jean XIII. 35). Cependant l'organisation de notre Œuvre nous aide beaucoup à établir l'esprit de charité. Les associations forment un lien spirituel, que le temps resserre de plus en plus, parmi ceux qui en font partie ; le zèle donne l'amour de ceux que l'on soigne, les petits repas que nous faisons de temps en temps, les récréations communes établissent des rapports plus intimes, et, peu à peu, les liaisons se forment dans ces rapprochements que l'Œuvre procure et favorise tant qu'elle peut. Quand un enfant est pauvre ou qu'un malheur subit lui arrive, nous ne nous contentons pas de lui donner des secours ; nous ne ferions qu'une bonne œuvre personnelle ; nous en appelons au bon cœur de ses frères, et jamais cet appel ne se fit en vain ; pour peu que j'insiste, l'argent vient de toutes les bourses, et cette charité est d'autant plus méritoire, que presque jamais ils ne savent à qui vont s'adresser leurs bienfaits. Cet amour des enfants les uns pour les autres les attache à leur Œuvre. Dès que cet esprit de famille y règne, les enfants y sont heureux, parce qu'ils y trouvent un père et des frères, aussi bons et quelquefois meilleurs et plus tendres que ceux que la nature leur a donnés. S'ils sont malades, on les visite avec assiduité, on leur porte des livres, des

livres d'images surtout, dont nous sommes abondamment fournis ; des amis vont leur faire dire le chapelet et leurs autres prières ; le dimanche on va leur lire la messe, on leur tient compagnie ; s'ils sont pauvres, ils auront des vêtements, des secours, du travail. S'ils ont éprouvé une perte, un chagrin, leurs amis y prennent part. Si quelque congréganiste meurt, ses frères l'assistent à ses derniers moments, l'ensevelissent, le veillent, l'accompagnent à sa dernière demeure, et quand depuis longtemps ses plus proches parents l'ont oublié, ses frères pensent encore à lui devant le bon Dieu, prient et font prier pour lui. A la mort d'un de nos chers enfants, pendant plusieurs jours, ses amis m'apportaient leurs économies pour faire célébrer la sainte messe pour lui (1).

La charité des enfants entr'eux est donc une vertu chrétienne méritoire devant Dieu, vertu qui les attache à leur Œuvre, développe en eux les sentiments

(1) Un trait entre mille, car ces exemples sont innombrables. Une année, un de nos enfants très pauvres eut une typhoïde. Il avait un délire furieux, il fallait des peines infinies pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre, plusieurs fois il manqua de blesser ceux qui le gardaient. Le père devait aller au travail pour gagner le pain, la mère était exténuée. Nos grands le veillèrent pendant quarante-trois nuits consécutives et lui donnèrent plus de trois cents francs. Inutile de dire que guéri, cet enfant fut ingrat et que nous ne l'avons plus revu, sans que ses camarades se soient découragés pour une autre fois.

affectueux, les rend doux et bons, et gagne le cœur de leurs parents, qui ne sauraient pas en général comprendre à quoi sert l'Œuvre, qu'elle est son utilité, en dehors de ces preuves palpables.

La politesse des enfants les uns à l'égard des autres, trouve ici naturellement sa place. Dans ce pays-ci, où il y a tant et de si bonnes qualités de franchise, de bonhomie, de bon cœur, il y a en revanche, une grossièreté indicible, qui résiste à toutes les fusions de la centralisation, à tous les traits de la satire. Cependant la politesse découle tellement des vertus d'humilité et de charité, que nous en obtenons relativement beaucoup, et nos efforts se porteront à en obtenir toujours davantage, parce que ces mœurs douces et polies sont non-seulement le charme de la vie, mais encore, jusqu'à un certain point, la base de beaucoup d'autres vertus. Un bourru, fut-il bienfaisant, n'est jamais qu'un bourru, et s'il pouvait parvenir à ressembler à Saint François de Sales, sa bienfaisance n'en diminuerait pas pour cela, en devenant plus aimable. Ce point encore mérite grande attention ; quand on se charge de l'éducation des enfants, on n'a pas le droit de rien négliger (1).

(1) Nous avons connu des Œuvres où le Directeur tolérait une grossièreté indicible. Nos jeunes gens n'en revenaient pas en voyant comme ce pauvre prêtre était traité par ses enfants. Lui n'avait pas l'air de s'en douter le moins du monde. Jamais les vertus surnaturelles ne pourront germer dans de pareils cœurs. Il faut en faire des hommes avant d'en faire des chrétiens.

3° Les enfants doivent aimer leur Œuvre.

Il ne suffit pas qu'ils aiment leur père, leurs frères, il faut encore qu'ils s'attachent aux usages, aux coutumes, aux pratiques, aux jeux, qu'on me pardonne cette expression, aux pierres de leur maison. Cet esprit de corps, que l'on reproche tant aux ordres religieux, est une nécessité de leur existence. Nous n'avons pas les liens du sang : ceux de la foi qui les remplacent devraient sans doute suffire ; mais ces liens humains de l'esprit de famille ne sont pas à dédaigner : si les enfants sont si indifférents à tout ce qui les entoure, ils s'en détacheront aisément. Le Directeur doit donc connaître cet art si triste et si cultivé de nos jours, de faire valoir une chose, de faire ce que l'on appelle l'article. Il doit donner une haute idée de leur Œuvre à ses enfants, les habituer à se croire chez eux, à s'intéresser à tout ce qui se fait d'améliorations et de changements dans leur maison. La parole, qui exprime les sentiments de l'âme, doit formuler cette pensée ; les enfants doivent dire : notre Œuvre, notre congrégation, notre local, notre chapelle, nos jeux, nos choses : de fait, tout n'est-il pas à eux et pour eux? Le Directeur doit se servir des mêmes expressions à la deuxième personne, dimanche vous célébrerez *votre* fête, la fête de *votre* patron, dans *votre* église. Qu'on rapproche ceci de ce que nous avons dit du zèle matériel, et on concevra, sans insister davantage, combien tout cela peut servir à rattacher les enfants à cette tendre mère, que la Providence a voulu qu'ils trouvassent

en cette Œuvre bénie, qui doit les porter dans son sein, jusqu'à ce qu'elle les ait enfantés de nouveau à Jésus-Christ.

4° Les enfants doivent aimer les usages de leur Œuvre afin de les observer fidèlement. Les traditions d'une Œuvre se forment par le temps. Vouloir toujours tout changer ou ne jamais rien changer, ce sont deux extrêmes ; il faut se tenir prudemment entre deux.

Lassé de mes insuccès de vingt mois, je pris, en 1847, la résolution d'accepter toute la méthode de M. Allemand, sans le moindre changement. Je tins parole à moi-même, et si j'ai un peu réussi depuis trente ans, tout vient de là. Après quelques années d'essais, sachant mieux ce que je faisais, j'ai hasardé quelques réformes que nécessitaient les différences de classes et d'époques, et je m'en applaudis. Mais j'ai mieux aimé souffrir pendant longtemps une grande gêne, que de tout trancher de prime abord. Les corps qui, comme les nôtres, ne sont pas liés par des vœux, ne vivent que de leurs traditions, de leurs usages : c'est leur manière d'être : *sint ut sunt, vel non sint.* Si on change chaque jour, jamais la vie de l'Œuvre ne s'établira solidement, les enfants ne s'y reconnaîtront plus, il leur faudra des *ordo* imprimés pour se retrouver. Cette remarque est très importante pour les nouveaux Directeurs qui arrivent dans des Œuvres déjà anciennes. Si le Saint-Esprit leur inspire plus tard des réformes, qu'ils les fassent, mais qu'ils donnent un peu au

temps, le meilleur des maitres, pour tout arranger. Qui va lentement va sûrement. Surtout qu'on ne se fie pas aux règlements les mieux faits. La meilleure des règles, c'est l'usage qui crée et modifie successivement toutes choses, les met à leur place, sans secousses et sans bruits. Des pays ont vécu des siècles sans Constitutions écrites ; ils n'en allaient pas plus mal. La règle doit être gravée dans le cœur des enfants ; vous serez toujours à temps de mettre sur du papier ce qui se fait depuis longtemps.

§ V

De l'esprit de sacrifice

Il est bien à regretter que M. Allemand n'ait presque rien laissé par écrit sur toutes ces vertus, dont sa foi si vive lui faisait si bien parler ; lui seul aurait pu convenablement remplir ce paragraphe. Essayons d'en dire quelques mots qui soient au moins un pâle reflet de sa pensée. *L'Esprit de l'Œuvre,* disait-il sur son lit de mort, peu de moments avant son agonie, *l'esprit de l'Œuvre est un esprit de sacrifice.* Pour qui connait nos Œuvres, jamais parole ne fut plus vraie. Sans doute, nous offrons à nos jeunes gens, tous les genres possibles de divertissements : belles cours, belles fêtes, bons amis, père qui les aime, secours dans leurs besoins, que sais-je encore, tant d'autres choses qui font de nos Œuvres des lieux bénis du bon Dieu et

chéris de nos enfants. Cependant, nous sommes obligés, malgré nous, de leur demander bien des sacrifices. Si nous permettons tout, nous ne sommes plus chrétiens, et quelques faciles que nous puissions être, chacun selon notre méthode, il y a toujours un moment où la conscience nous crie : *non licet*, il faut absolument s'arrêter, et dès ce moment commence une lutte désespérante avec les jeunes gens. En vain leur aurez-vous permis jusqu'aux dernières limites, en vain les aurez-vous saturés de fêtes, de bienfaits, d'affection : c'est l'histoire de nos premiers parents, que tous les fruits permis ne purent satisfaire, parce qu'un seul leur était défendu ; c'est l'histoire des Hébreux, nourris du pain des anges, qui regrettaient les ognons que l'Egypte ne leur donnait plus ; c'est l'histoire du genre humain tout entier, qui ne veut que ce qui est défendu.

Eh bien ! je ne sais si je me trompe, mais je suis convaincu que si vous vous retranchez sur les dernières limites du permis, de ce qui n'est pas criminel, pour ne défendre que cette position, vous ne pourrez y maintenir les jeunes gens ; ils la franchiront, et en perdant leur vertu, ils la perdront définitivement et sans retour parce qu'ils n'auront pas été formés à l'esprit de sacrifice, qui les eût retirés du péché, même après plusieurs chutes. Le royaume des cieux souffre violence ; nos jeunes gens, pas plus que les autres chrétiens, ne pourront y parvenir en ne se privant de rien. Dorez-leur la pilule, c'est

très bien, c'est une affaire de tact, de prudence, d'appréciation, mais il faut qu'ils l'avalent, leur salut est à ce prix. J'avoue que c'est dur, que c'est difficile ; mais comme nous n'avons pas fait les conditions et qu'il faut les accepter comme Dieu les a posées, prenons-en courageusement notre parti et tâchons de conduire nos jeunes gens au ciel par cette voie. En vain, me direz-vous qu'ils ne voudront pas vous suivre ; il y en aura toujours quelques-uns qui vous suivront; que le plus grand nombre se découragera, qu'y faire? C'est le *pauci electi* de l'Evangile. Parce qu'il ne doit y en avoir que peu, ce n'est pas une raison de n'en point sauver du tout. L'objection est vieille, elle date de loin, mais il y a longtemps aussi que Notre-Seigneur répond, que cette manière de faire son salut est la seule bonne et qu'il faut l'accepter, telle qu'elle est : *à diebus autem Joannis-Baptistæ, usque nunc, regnum cælorum vim patitur et violenti rapiunt illud* (Math. xi, 12). *Usque nunc* veut dire jusqu'à la fin des temps où nous serons dispensés pour toujours de cette vie de lutte et de combat, pour recevoir enfin la couronne. Voyons ce que font les hommes de guerre qui veulent sauver une place forte de la plus grande importance. Ils ne se contentent pas de se retrancher dans la citadelle, ils gardent les abords avec soin. Un officier du génie, en me montrant les forts de Paris, me disait que quand l'ennemi était au pied des murailles, la place était perdue. Voilà pourquoi des fossés larges et profonds en défendent l'accès, que

des talus placés de l'autre côté ne permettent pas à l'ennemi de s'en approcher sans se faire balayer par l'artillerie ; que des bastions à angles saillans ne le laissent pas venir de front. Le salut de nos jeunes gens est cette place. S'ils ne défendent que le point principal, il sera vite pris ; mais si l'esprit de sacrifice les anime, s'ils se privent de mille choses, qui sans être mal ne sont pas très bien, de plusieurs autres qui sont des occasions ou des dangers de péché, de quelques autres enfin qui sont même permises, il faudra un temps infini au démon pour s'emparer des derniers retranchements, qui sont défendus par les seconds, préservés eux-mêmes par les premiers, de sorte qu'on aura le temps de soutenir, d'encourager, de relever un jeune homme qui aurait été perdu si du premier coup le démon avait pu l'attaquer par le point principal, c'est-à-dire par le péché mortel. Voilà pourquoi notre Œuvre impose tant de sacrifices. Tous, sans doute, ne les font pas mais ceux-là seuls persévèrent qui s'y livrent courageusement.

Le premier sacrifice, c'est celui de la plupart des joies de leur maison. Non pas que nous séparions les enfants de leur famille ; mais nous les engageons à préférer l'Œuvre à tous les plaisirs et à toutes les fêtes de famille, autant que cela se peut. *Non veni pacem mittere, sed gladium ; veni enim separare hominem, adversus patrem suum.* Les parents, en général, sont les plus grands ennemis de nos Œuvres. Les uns trouvent qu'on y fait leurs enfants trop

dévots ; les autres, chose étonnante, qu'on ne les fait pas assez pieux, qu'on les fait trop jouer ; les autres, que l'Œuvre les dérange, les fait souper trop tard, les prive eux-mêmes de leurs enfants. Cette dernière raison est peut-être la plus vraie. Oui, l'Œuvre, tant qu'elle le peut, prive les parents de leurs enfants, parce que les parents n'ont plus assez de foi, de moralité, pour bien élever leurs enfants ; parce que leur surveillance est insuffisante ; parce que les moments passés dans leurs maisons sont pleins de dangers. Souvent il y a lutte, surtout quand un jeune homme veut tendre à la perfection, les parents ne peuvent nous comprendre, et cette lutte est bien pénible des deux côtés. Voilà le premier sacrifice qu'il faut demander, non pas en termes exprès, mais avec la prudence du serpent. On ne doit jamais dire un mot qui diminue, dans le cœur des enfants, le respect qu'ils doivent à leurs parents ; mais quand il y a conflit entre le bon Dieu et ces derniers, tout pénible qu'il est, le rôle du Directeur est tout tracé.

En second lieu, nous ne pouvons interdire tous les plaisirs, quand ils ne sont pas absolument mauvais en eux-mêmes, et cependant, tous nos efforts doivent tendre à en détacher les enfants. Sans être mauvais, ils peuvent être dangereux, ils le sont même toujours, généralement. A Marseille, par exemple, la passion du peuple c'est d'aller à la campagne, le dimanche. Quoi de plus innocent, ce semble, et pourtant M. Allemand disait qu'un dé-

mon était caché sous chaque feuille d'arbres. Tous les ans, nos plus tristes défections viennent des campagnes. Si les enfants y sont seuls avec leurs parents, la chaleur, l'oisiveté, l'ennui les font promptement tomber ; s'ils ont des camarades, des voisins, des cousines, alors tout est perdu, et la plupart, après quelques chutes, se découragent tout à fait pour ne plus revenir au bon Dieu. Oh ! qu'il est difficile de retenir un jeune homme ! Que son innocence est partout en danger ! Que de précautions minutieuses il faut prendre, et qui les prendra, si ce n'est nous, leurs Directeurs, leurs amis, leurs pères !

Parmi les plaisirs permis, mais dangereux, il y a encore la mer, surtout avec des camarades. Un pauvre jeune homme, s'y dépouille peu à peu de ce voile de pudeur qui l'entourait de toute part et il finit par y perdre sa chasteté, à Marseille, principalement, où les délicatesses de la modestie sont bien peu connues. Les cercles, les cafés-chantants, les foires, les spectacles forains de toutes sortes impressionnent souvent aussi les jeunes gens avec beaucoup de dangers. Ce sont les acteurs, les actrices, les spectateurs, qui tous convergent pour ébranler le cœur mal affermi de ces pauvres enfants. Règle générale, tous les divertissements, hors de l'Œuvre, sont des dangers, des pièges, que le démon tend à leur inexpérience, et dont il faut les détourner par tous les moyens de douceur que nous pouvons employer. On conçoit bien que nous

ne saurions user de la force ; ces dangers, d'ailleurs, si évidents pour nous, ne le sont ni pour eux, ni pour leurs parents. Voilà pourquoi l'esprit de sacrifice doit régner dans nos maisons, afin d'obtenir par lui que les enfants renoncent d'eux-mêmes à tout ce qui pourrait être pour eux une occasion, même peu prochaine encore, de péché.

Allons plus loin : il faut, troisièmement, leur demander le sacrifice volontaire de mille petits riens qui pourraient nuire au bien de la Congrégation. Permettez-vous de fumer, m'écrivait un saint curé ? Que répondre, tandis que tant de gens respectables fument constamment ? Voici notre règle : on ne fume jamais en public à l'Œuvre ; on accable de mépris les petits qui fument ; on dissimule pour les grands ; on interdit absolument le fumer aux membres des Associations. M. Allemand disait, que la pipe ou le cigare chez un enfant, c'était la marque d'une innocence qui vient de se perdre ou qui s'en va. De fait, c'est le premier acte d'un jeune homme qui se relâche ; il soigne mieux sa chevelure, fait mieux les nœuds de sa cravate et fume intrépidement. Ce sont des choses indifférentes en elles-mêmes, mais quand un jeune homme soigne sont extérieur, c'est qu'il veut plaire, et il est alors bien moins soucieux de plaire au bon Dieu ; et quand il veut se donner un air d'homme en fumant, c'est qu'il est orgueilleux, et alors il est bien près de se perdre (1). Mes jeunes gens, très sages, ne portent

(1) Hélas ! nous avons relâché quelque chose de notre ri-

point de gants, point de cannes, point de bijoux, ce sont de petits sacrifices que Dieu bénit. Qu'on n'oublie pas que tout dépend des modes ; il ne faut priver que de ce qui sent l'affectation. M. Allemand faisait porter à ses quatre dignitaires des culottes courtes, le jour de la fête patronale des Rois, dans les premiers temps de l'Œuvre ; il ne l'exigerait plus aujourd'hui.

Quand on aura pu obtenir d'un jeune homme l'esprit de sacrifice, on le conduira facilement dans toutes les voies où on voudra le mener ; et si le noyau de fervents, qu'il faut toujours particulièrement soigner, entre bien dans cet esprit, toute l'Œuvre y participera bientôt.

Que penser des mortifications corporelles ? M. Allemand les aimait peu, c'était du moins sa théorie générale, car, en particulier, il les permettait quelquefois. Il préférait l'esprit d'humilité, d'obéissance, de zèle, de sacrifice, à toutes les mortifications. Il refusait la permission de jeûner à tous ceux que l'Eglise n'y obligeait pas. Mortifiez-vous beaucoup, disait-il, mais *salvâ dente*. « Mangez,

gueur comme on le verra au chapitre des cercles. Mais, nous devons le dire à la louange de nos enfants, ils ont été plus sévères que nous. Il n'y en a pas dix qui usent de la permission et les meilleurs la refusent absolument. Au même chapitre nous disons ce qui nous a déterminé à modifier notre vieil usage, rigoureusement maintenu à l'Œuvre de M. Allemand où on ne fume jamais dans l'Œuvre, mais beaucoup trop au dehors.

« disait-il encore, un pain à déjeûner, un pain à « dîner, et autant à goûter et à souper, mais met- « tez votre volonté à plate couture. » Je crois qu'un Directeur ne doit jamais parler de ces sortes de mortifications, ne pas y pousser les jeunes gens, dont la vertu serait encore trop faible pour un régime si fort. Mais si le bon Dieu en inspirait le désir à quelques-uns, il devrait, ce me semble, permettre quelque chose. Il faut pour cela des vertus bien solides, qui ne fassent pas ces mortifications pour satisfaire l'orgueil qui se gonfle de tout, ou la sensualité qui se glisse partout. Ce dernier mot peut paraitre extraordinaire en parlant des pénitences corporelles, mais tout Directeur un peu expérimenté me comprendra. Bien des âmes ne cherchent qu'une satisfaction sensuelle là où ne devrait se trouver que la souffrance. L'histoire de certaines sectes l'attesterait au besoin, et peut-être aussi celle de certaines Œuvres.

§ VI

De la pureté des mœurs

Nous devons former nos jeunes gens aux bonnes mœurs. Chacun sait bien que c'est la dernière fin de nos efforts (*ratio executionis*), le but que nous nous proposons, en les formant à la piété; car s'ils ont été créés et mis au monde pour connaître, aimer et servir Dieu, ils ne rempliront jamais cette fin qu'en demeurant chastes. Le vice contraire, qui

est l'écueil le plus commun de tous les hommes, est presque le seul écueil de la jeunesse. Enlever ce péché, c'est détruire presque tous les péchés, et c'est vers ce but que convergent tous les moyens dont nous avons parlé jusqu'ici. Mais à côté, et comme rempart de cette pureté objet de la sollicitude constante d'un Directeur des âmes, il y a une pudeur extérieure, qu'il faut absolument faire régner dans nos Œuvres, et par respect pour la présence des Saints Anges et l'innocence des petits enfants, et par horreur du vice contraire, que le démon pourrait introduire, à la faveur des plus petits abus. Beaucoup d'enfants conservent toujours leur pureté parce qu'on a pu les isoler de tout mauvais contact ; d'autres, au contraire, ne tombent dans le péché qu'à cause du manque de modestie, auquel de mauvais amis les ont habitués dès la plus tendre enfance. La modestie est comme un vêtement qui environne toute l'âme d'un enfant ; que de fois j'en ai vu qui s'étant exposés aux plus dangereuses occasions n'ont jamais eu le courage au dernier moment de déchirer ce voile qui les préservait des dernières chutes. Oh ! quel beau ministère est le nôtre, quand nous pouvons partager avec les Saints Anges la garde de ces petites âmes, qui sont les temples du Saint Esprit ! Quelle consolation pour nous de les entourer de toutes les précautions que la pudeur peut inspirer, et quand nous avons le malheur de les voir succomber, quel dédommagement de pouvoir nous dire, que nous n'avons rien

à nous reprocher. C'est ici qu'aucune exagération n'est à craindre; imaginez, inventez des précautions de toutes sortes, pourvu qu'elles n'aient pas ce caractère de taquinerie qui les rendrait odieuses, vous pouvez tout essayer. Entrons dans quelques détails; on nous pardonnera ce qu'ils peuvent avoir de moins convenables, à cause de l'importance du sujet.

Il faut, dans nos Œuvres, donner la plus grande importance à la construction des lieux d'aisance. Placez-les dans l'endroit le plus apparent, afin qu'ils soient soumis à la surveillance de tout le monde. En dépensant beaucoup d'argent, nous avons donné aux nôtres, un aspect architectural, qui nous a permis de les mettre sans inconvénient au milieu de la cour, dans l'endroit le plus évident. Que la disposition intérieure soit très commode et facilite beaucoup les soins de propreté; sans cela, les enfants n'y entrant pas aisément, finissent par ne plus pouvoir s'y placer, par ne plus fermer la porte, et par blesser enfin la modestie. Ne permettez pas qu'on y parle, qu'on y chante; en défendant ces choses, innocentes par elles-mêmes, vous inspirez aux enfants l'horreur des mauvaises choses. J'ai vu, dans plusieurs Œuvres, des sortes de lieux qui m'ont profondément étonné; aucun de mes jeunes gens n'eût consenti à s'en servir. Ce n'est pas qu'ils fussent absolument immodestes, ils ressemblaient à tous ceux des chemins de fer. Mais, dans une Œuvre, de plus grandes précautions sont nécessaires,

et c'est le cas de dire *qui spernit modica, paulatin decidet.* Chaque enfant doit être toujours seul. Je comprends que des grandes personnes raisonnables ne soupçonnent pas l'utilité de ces précautions, mais des Directeurs doivent les deviner, ou tout au moins les apprendre par l'expérience.

Nous ne permettons pas qu'on achève de s'habiller dans la cour, pas même pour mettre un bouton. Un avis donné à propos suffit pour empêcher cela, et cet avis même nous n'avons pour ainsi dire jamais besoin de le donner. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, dans les jeux les plus fatigants, on ne peut jamais être en manches de chemises, il faut toujours avoir son gilet ou une blouse. Sans cette précaution, dans l'animation de la course, une chemise se déchire très facilement, ou sort de tous côtés, d'une manière qui finit par devenir peu convenable. Sans qu'on le leur dise, il y a des enfants qui ont ces instincts admirables de modestie ; à l'école des mousses, où j'ai été neuf ans aumônier, parmi ces pauvres enfants, qui sont la lie de la société, j'en ai trouvé parfois quelques-uns qui étaient d'une modestie surprenante. Tandis que la plupart venaient se confesser à demi nus, je me souviens d'un petit voleur pris dix fois en récidive, qui prenait mille petites précautions pour se présenter plus décemment. Il abaissait ses pantalons habituellemet relevés jusqu'aux genoux, boutonnait le col de sa chemise toujours toute ouverte chez les autres, de par l'uniforme : qui lui avait appris ces choses ? Le

bon Dieu, qui en avait gravé l'instinct dans son cœur ; et, comme bonnes mœurs, cet enfant était bien moins gâté que les autres.

Il y a des jeux de mains sur lesquels il faut passer, surtout parmi les enfants du peuple, tenus à moins d'éducation ; mais il y en a d'autres qu'on doit sévèrement interdire, parce qu'ils pourraient scandaliser. La conscience des enfants les leur faisant suffisamment connaître, il y a peu à faire pour les empêcher, il suffit de le rappeler au besoin.

Autant il faut être indulgent pour les fautes secrètes qui ne sont connues que de Dieu, autant il faut être sévère pour les fautes extérieures, dans l'Œuvre surtout. Ne souffrez pas le moindre mot équivoque ; que l'esprit de modestie soit tel, qu'un jeune homme soit obligé de rougir, en voyant l'accueil que l'on fait à ses mauvais propros. Personne chez nous n'oserait en tenir, si ce n'est au milieu de petits groupes mal composés, qui sont pour nous l'objet d'une continuelle surveillance. Les moins bons se réunissent instinctivement et ce sont toujours les mêmes. N'étant pas mêlés avec les autres, ils ne peuvent leur nuire ; ils sont d'ailleurs faciles à surveiller. Tous nos efforts tendent, d'une part, à gagner par la douceur les moins mauvais pour les séparer de leur bande, et d'autre part, à connaître ceux qui sont vraiment gâtés pour les renvoyer. Ce noyau de dissipés constamment poursuivi, n'exerce aucune influence fâcheuse sur l'Œu-

vre, qui perdrait son esprit en peu de mois, si le Directeur cessait de veiller à tout.

Quelquefois, par défaut d'éducation, les enfants du peuple les plus pieux, sont sujets à manquer assez gravement à la modestie ; mais comme ils n'y mettent pas de malice, le moindre avis donné à propos suffit pour les corriger à jamais. Cinq de mes meilleurs jeunes gens se promenant un jour sur les bords de la mer eurent envie de se baigner. Leur costume de bain improvisé n'avait pas toute la sévérité que nous avons l'habitude d'exiger. Je trouvai l'occasion admirablement choisie pour leur faire une réprimande qu'ils pussent retenir toute leur vie. Avez-vous remarqué, leur dis-je, avec un air scandalisé, le soin avec lequel l'Eglise voile ses vases sacrés pour les cacher aux regards du peuple ? Le Calice, le Saint Ciboire, sont toujours couverts d'un voile ; le Sous-Diacre, qui a le privilège de les toucher se sert cependant d'une écharpe qui cache la Patène à ses propres yeux. Pourquoi tout ce mystère, si ce n'est par respect pour des vases qui sont destinés à contenir le corps et le sang de Notre-Seigneur. Vos corps sont mille fois plus saints que ces vases, ils ont reçu plus de consécration par les sacrements, et vous les avez traités avec moins de respect. Je ne puis dire quel effet fit cette remontrance : mes pauvres jeunes gens, qui étaient fort sages, en furent pénétrés et ils se disaient entr'eux : la leçon sera bonne, si je vivais cent ans, je m'en souviendrais encore. Mais que les

Directeurs soient eux-mêmes de la plus grande prudence, et je traduis encore trop faiblement ma pensée. Ils ne sauraient croire combien les enfants sont susceptibles ; un prêtre, pour eux, c'est la soutane, rien que la soutane. Si, par votre faute, vous ressemblez à un autre, pour les enfants vous n'êtes presque plus un prêtre. Il y en a qui vont nager avec leurs jeunes gens, et puis ces jeunes gens vont trouver un autre prêtre et se confessent de pensées, dont le premier ne se doute pas le moins du monde. Un prêtre insistait un jour pour que deux de nos jeunes gens l'accompagnassent à la mer, sans comprendre combien il nous contrariait tous. Les accusant alors de manquer de complaisance, il s'adressa à deux autres qui y furent très volontiers, et sans me prévenir. Le dimanche suivant ces deux derniers, qui n'étaient pas de nos plus sages, riaient à gorges chaudes des allures de ce bon prêtre, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être trop saint et pas assez malicieux.

J'aurais mille autres choses à dire, sur les moyens à employer, pour maintenir les enfants dans la pureté. Il y a parmi eux, des âmes d'élite, que l'on pousse à une délicatesse extraordinaire dans cette vertu, qui agit si puissamment sur l'imagination des jeunes gens. Mais quelque utile qu'il soit de connaitre ces mille petites industries, elles ne rentrent pas dans le cadre que je me suis tracé, qui est de ne parler que de l'esprit de notre Œuvre. Un jour, peut-être le bon Dieu permettra que je

puisse y revenir, pour la consolation des Directeurs, au milieu des peines de leur ministère. La pureté de leurs enfants, c'est pour eux le *lilium inter spinas*. Il me suffit d'avoir parlé de la modestie extérieure, qu'on s'efforce de l'obtenir, car *maxima puero debetur reverentia* (1).

§ VII

De l'esprit de Foi

Ces trois vertus d'humilité, d'obéissance et de zèle forment l'héritage que nous ont légué les premiers disciples de M. Allemand. Nous avons parlé de l'esprit de sacrifice qui en est la suite, de l'amour de l'Œuvre et de ses coutumes qui en est le moyen, de la pureté des mœurs qui en est le couronnement. Il nous reste à parler de l'esprit de Foi, et, disons-le tout d'abord, c'est la vertu principale dans une Œuvre. Soyons sincères avec nous mêmes : sommes-nous assurés que nos enfants persévèreront dans l'humilité, dans l'obéissance, dans la chasteté, surtout ? Non, hélas ! non, mille fois non. *Apparent rari nantes in gurgite vasto*. Tous trouveront les tempêtes de la mer du monde, mais bien peu les trouveront sans naufrage et pourront dire à la fin de leur vie *transivimus per ignem et*

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, en 1858 pour la première fois, nous avons publié, mais pour les prêtres seulement, un traité de la confession, où ces matières ont été traitées avec plus de développement.

aquam et dedu xisti nos in refrigerio. Presque tous, au contraire, s'écrieront tôt ou tard : *veni in altitudinen maris et tempestas demersit me.* (Ps. 68. 3.)

Je ne répondrai plus aux Directeurs laïques ébahis qui me disent : mais alors votre méthode est mauvaise puisqu'elle ne sauve pas tous les jeunes gens. Comme si leur propre expérience, leurs propres souvenirs, un retour sur eux-mêmes, ne leur racontaient pas et les défaillances de leur vie et cependant leur retour sincère à Dieu. La possibilité, la facilité, j'oserai presque dire l'infaillibilité du retour à Dieu, voilà ce que doivent rechercher par dessus tout les Directeurs d'Œuvres, dans cette hypothèse trop vraie que leurs jeunes gens s'égareront souvent et pour toujours, s'ils n'ont pas à leur portée ce fil conducteur qui leur fera retrouver le vrai chemin. Ce fil conducteur c'est l'esprit de Foi.

Aucune vertu n'est plus nécessaire que celle-là, dans notre siècle surtout ; et l'apôtre, s'adressant à une époque aussi mauvaise que la nôtre proclamait hautement que *sine fide impossibile est placere Deo.* L'enseignement de cette vertu est trop négligé dans la plupart des établissements d'éducation. Plusieurs sont entrés franchement dans cette voie mais dans un trop grand nombre on l'ignore ; on se croit encore aux siècles précédents où la foi, étant sucée avec le lait dans une société toute chrétienne, se maintenait sans effort. Voltaire n'avait pas atteint le peuple, son impiété avait

perdu les hautes classes ; 93 a pourri la bourgeoisie ; 1830 a entamé le peuple, 1858 l'a précipité dans l'incrédulité ; 1870 l'a achevé. Employer les vieux moyens en face d'un pareil danger, ne pas prémunir nos jeunes gens qui vivent dans un milieu sans foi, entourés de camarades libres-penseurs, de parents francs-maçons, de journaux immondes et irréligieux, tant vaut les jeter dans le feu et tourner la tête pour ne rien voir, ce sera plus vite fait.

Dans ma conviction sincère, la foi est le plus pressant de nos besoins, mais si pressant que la société me semble tout entière envahie par un horrible incendie : *omnes simul erraverunt.* C'est le fruit de la déplorable éducation primaire et populaire depuis quarante-cinq ans. La maison brûle et pendant que nos législateurs font des lois dont les résultats sensibles se verront dans vingt ans, arrachons les âmes à ce feu dévorant de l'impiété. L'Eglise, qui connait si bien la faiblesse de ses enfants, n'invoque pas leurs mérites pour toucher le cœur irrité du Souverain Juge ; mais elle s'écrie avec les accents d'une mère qui veut sauver ses enfants et en face de leur cadavre : *quia in te speravit et credidit non pœnas inferni sustineat..... Et si in te peccaverit, non tamen te negavit.* Si vos enfants ne sont pas toujours sages, regrettez-le, mais c'est inévitable. Si votre éducation n'a pas donné la foi, et une foi inébranlable, au moins à la très grande majorité, dites-vous bien que vous avez

manqué votre but, que votre Œuvre ne vaut rien, est absolument inutile et recommencez à nouveau.

La première manière de donner la foi c'est d'enseigner la pratique des vertus dont nous venons de parler, parce qu'elles ont leur base dans des motifs surnaturels, qu'elles les supposent et la foi ne vit que de surnaturel. Il est donc indispensable que les Œuvres qui croient devoir faire beaucoup d'administration, de contrôles, de caisses d'épargnes, de tontines, de fêtes et autres choses purement humaines, avec beaucoup de surveillance et même d'espionnage, donnent beaucoup plus encore à la pratique du surnaturel. Ce surnaturel doit tout animer dans une Œuvre, imbiber sa vie, être son atmosphère. Un jeune homme en causant m'avouait une grande faute. Je lui demandais s'il l'avait commise à l'Œuvre. A l'Œuvre ! me répondit-il avec indignation, je n'oserais jamais. Ce cri du cœur doit être celui de tous mes enfants. La présence de Dieu doit se faire sentir partout et toujours dans l'Œuvre. Le cœur en inspirera les moyens, ces choses ne peuvent se réduire en formules.

Le second moyen, c'est que nos jeunes gens croient tout ce que croit l'Eglise, et comme elle le croit. De grâce, si vous avez le malheur d'être catholiques libéraux, car, s'il n'y a pas d'impies parmi les directeurs de nos Œuvres, il y a peut-être de ces amphibies, respectez la pureté de la foi de vos enfants comme vous respectez la pureté de

leurs mœurs ; l'une est aussi nécessaire que l'autre. Qu'on ne dise pas que c'est tout naturel et tout simple, car cette foi immaculée n'est pas toujours commune dans notre siècle, surtout pour nos enfants exposés au dehors à tant de dangers. Que les Directeurs s'épuisent dans ce ministère, non seulement en chaire, au catéchisme, aux avis, mais dans les conversations de tous les instants. Si vous trouvez un article remarquable dans les journaux catholiques que vous lisez, et un père de jeunesse doit en lire, pour se tenir au courant du mouvement religieux, s'ils racontent quelque trait édifiant, chevaleresque, généreux, lisez-les à vos enfants. Revenez sans cesse sur les questions importantes, les questions historiques, surtout, rectifiez leurs erreurs, n'en laissez passer aucune. L'histoire sainte se refait aujourd'hui et avec une grande science ; pour les enfants l'histoire c'est la théologie sous une forme affirmative, concrète, plus à leur portée que la démonstration scholastique et *in formâ*. On me racontait, il y a quelques jours, que dans un cours d'histoire composé d'humanistes et de rhétoriciens dans un collège ecclésiastique, la leçon prise dans l'histoire contemporaine, selon le perfide programme de M. Duruy, amena l'épisode du jeune Mortara. A peine le professeur eut-il exposé les faits que ce fut une réclamation générale de tous les élèves, un concert général contre la tyrannie du Pape, l'abus de son pouvoir et autres lieux communs du libéralisme. Voilà-t-il pas de gentils élèves,

qui promettent une belle génération de charmants catholiques ! Le professeur ahuri de tant de bruit se contenta de répondre qu'il exposait le droit du Pape conformément à la doctrine de l'Eglise sur son pouvoir sur les âmes et que chacun en prendrait ce qu'il voudrait. Le calme se rétablit sur cette assurance. Ce professeur en préparant sa classe ne pouvait-il pas rechercher les admirables articles de M. Veuillot et des autres journalistes catholiques sur cet épisode Mortara ou bien tant de dissertations publiées par les revues scientifiques et historiques ? Ses élèves eussent eu une erreur de moins sur la conscience. Qui peut compter les redressements qui se feraient dans l'espace d'une ou deux années ? En 1870, voyant le flot des préjugés hostiles menacer ma maison, je me mis à faire deux fois par semaine une classe de philosophie de l'histoire, à l'aide de mes notes de Fribourg. Le cadre me permettait, à propos de tout, de disserter sur toute sorte de choses. Je ne puis dire le bien que cela fit à mes jeunes gens. Il ne m'en est resté que le regret de n'avoir pu continuer, la préparation me faisait négliger trop de choses plus pressantes, sinon plus importantes. Aussi le dis-je avec un cœur plein de reconnaissance envers Dieu : si j'en excepte les surprises non prévues de 1848, j'étais alors si jeune ! Jamais une erreur, à ma connaissance, n'est entrée dans ma maison ; et dans ces moments de tristesse et de remords dont je ne puis me défaire en considérant et les mauvais exem-

ples que j'ai donnés trop souvent à mes jeunes gens, et ces négligences innombrables qui ont laissé perdre, peut-être tant d'âmes par ma faute, une seule chose me console et ce sera ma seule espérance au terrible jugement de Dieu pas une seule fois : aucun des Directeurs, prêtres ou laïques, de notre maison n'a enseigné une erreur. Nous avons toujours combattu les principes de 89 et du libéralisme ; nous avons toujours été avec le Pape, Souverain temporel et Docteur infaillible ; nous avons toujours pris parti pour l'Eglise, dans les questions controversées plus communément, comme l'abolition des Templiers, la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'Inquisition, etc., etc. Sans en rechercher l'occasion nous la trouvons tous les jours dans les questions de nos enfants ; nous les encourageons à nous exposer leurs difficultés. S'arrêtant peu sur un sujet, c'est de leur âge, une objection en amène une autre. Dans une heure on en a résolu dix. Et pas besoin d'une grande science pour cela : il en faut un peu sans doute, pour savoir de quoi il s'agit ; mais il faut surtout procéder par affirmation. L'erreur, presque toujours, repose ou sur des préjugés d'enfance, ou sur de fausses idées reçues par la lecture ou les conversations. Combattez ces deux sources de fausseté, vos enfants vous croiront facilement ; et quand une erreur devient plus générale, comme dans certaines époques, alors prenez-la à corps en chaire, revenez-y souvent, comme je le fis six mois de suite, une fois par semaine, pendant une heure,

à tous mes plus grands, à propos du Syllabus aussi honni que peu compris, et encore moins lu par ceux qui en parlaient tant. Je passais rapidement sur les erreurs philosophiques, sur les droits de la raison et de la foi, sur l'ontologisme, c'était hors de la portée de mes auditeurs, et aussi, je dois l'avouer, de leur professeur. Mais les erreurs plus palpables se réfutaient en deux mots. Que diriez-vous, mes chers enfants, si je vous permettais de corrompre la foi et les mœurs de vos camarades dans votre petit journal hebdomadaire, en niant par exemple la présence sacramentelle ou en racontant des récits orduriers ? Toutes les figures me répondraient que j'aurais perdu la tête. Et que diriez-vous si je laissais ce petit journal (on l'appelait le *Furet*) attaquer les dignitaires et les plus anciens de l'Œuvre, nier leur pouvoir, appeller les plus jeunes à la révolte ou seulement à la désaffection, insulter vos Directeurs et rendre leur ministère impossible ? Eh ! bien voilà, cette liberté de la presse que condamne le Pape. Vous voyez bien que vous l'avez jugée dès longtemps comme lui. Ces arguments *ad hominem* persuadent les jeunes gens, leur font toucher la vérité au doigt.

Cet enseignement catholique manque, presque généralement, dans les écoles populaires. On y fait de nombreux catéchismes sur les vérités peu combattues usuellement, on ne donne pas aux enfants cette foi nécessaire dans ces moments de lutte que nous traversons. Cette méthode longtemps prati-

quée habituera nos jeunes gens au combat ; et, comme ils y sont naturellement portés par leur âge et leur tempérament, nous n'aurons pas la douleur de les rencontrer plus tard dans les rangs ennemis. Ils exagèreront quelquefois ce sentiment, le trop n'est pas un défaut en pareille matière : il est plus facile d'en enlever que d'y en ajouter. A notre Œuvre, par exemple, nos jeunes gens prennent un peu trop à la lettre cette vérité qu'ils sont membres de l'Eglise militante, ce qui leur fait distribuer un peu trop de coups de poings quand, moins prompts à la riposte, ils sont à court d'arguments. Mais les couches de la foi se superposent peu à peu sur une Œuvre jusqu'au moment où une stratification épaisse la mettra à l'abri de toute déviation, ce qui est un des buts les plus essentiels d'une Œuvre de jeunesse ouvrière.

L'esprit de foi s'entretiendra par l'esprit de religion, qui est une de ses formes concrètes. Vos enfants sont d'abord fort jeunes ; avant qu'ils aient grandi et que ces enseignements, dont nous parlons, leur aient été successivement donnés, il faut aller au plus court et nous y arriverons avec l'esprit de religion. J'en ai déjà parlé dans le chapitre des moyens extérieurs, comme j'avais déjà parlé de l'esprit de Foi ; mais le sujet m'a paru si important, si considérable, si fondamental que j'ai cru devoir y revenir encore. Qu'on me le pardonne, comme je pardonne, moi, si facilement, aux longues dissertations qu'on imprime sur l'organisation matérielle et

légale d'une Œuvre. Je les lis avec résignation, qu'on m'accorde la même faveur.

On objecte que j'attache trop d'importance à ces moyens extérieurs ; que M. Allemand ne connaissait pas ces magnificences du culte divin. D'abord M. Allemand avait assez de perfections pour ne pas les avoir toutes ; il lui en manquait même plusieurs, comme de ne rien entendre à la discipline extérieure d'une Œuvre, aux finances, etc., qu'est-ce que cela prouve ? Aucun saint n'est parfait. Nous cherchons un modèle ; si un seul ne réunit pas tout, il faut en chercher d'autres. D'ailleurs, il y a plusieurs explications plausibles à ce que nous regardons comme une grande lacune dans la méthode de M. Allemand. Enfant de la révolution, le saint prêtre ne pouvait avoir que les idées de son temps. Toutes les églises avaient la même pauvreté, faisaient à proportion aussi mal les cérémonies du culte, et cela se conçoit : le petit nombre de prêtres échappés à la mort avaient bien assez à faire pour rebâtir l'édifice spirituel. L'affreuse chapelle de son Œuvre n'était guère plus affreuse que les autres églises de Marseille qu'il a fallu presque toutes reconstruire successivement, à commencer par la cathédrale. Quelque profond que fût son esprit de religion, cependant ses goûts, sa voix, sa tournure, son éducation, sa très petite taille, la faiblesse de sa vue, le rendaient fort impropre aux magnificences du culte divin. Mais ses enfants n'ont pas cru altérer son esprit en réparant et ornant sa chapelle, en meublant sa sacristie,

en achetant un bel orgue qui eût bien étonné leur père, qui n'assistait pas même aux offices et qui ne venait à l'église que pour le sermon. Et ce qui prouve que cet esprit de religion, ainsi entendu, est très-bon dans une Œuvre, c'est l'heureuse surprise des nombreux Directeurs qui viennent nous visiter chaque année, quand ils assistent à nos offices ; je n'en ai trouvé encore qu'un seul que la tenue de nos enfants ait scandalisé. Il est vrai que celui-là, n'ayant point de chapelle dans son Œuvre et par conséquent point d'offices, ne pouvait juger par comparaison. Ce qui le prouve encore, c'est l'importance que nos jeunes gens attachent aux pompes du culte. Ce n'est pas chez eux une admiration platonique : il faudrait que je pusse détailler tous les cadeaux qu'ils font à leur église dans le cours de l'année : chaire magnifique, qui a coûté trois mille francs, ornement complet en drap d'or, qui a coûté deux mille cinq cents francs, bel ostensoir de quatorze cents francs, conopeum et parements d'autels de toutes les couleurs et de toutes les étoffes les plus précieuses, damas, velours, drap d'or, etc., etc. Mais vos enfants sont donc bien riches ? Non, et voilà où se montre leur esprit de religion. Je n'en citerai qu'un exemple. Nous avions pour nos grandes fêtes une fort belle chasuble en drap d'or, cadeau de ma première messe, et deux dalmatiques en affreux cuivre que j'avais achetées. Ils décidèrent que c'était indécent ; mais comment les remplacer ? Il fallait mille francs pour deux belles dalmatiques.

A cette époque, M. le chanoine Coulin faisait réimprimer son ouvrage bien connu, l'*Année du pieux fidèle,* en une trentaine de volumes. Cet ouvrage, imprimé à différentes époques, lui avait laissé plus trois mille volumes dépareillés ; il allait les vendre au vieux papier, il a l'heureuse pensée de nous en faire cadeau. On les avait vendus autrefois à un franc 25 centimes le volume. Mes jeunes gens décident de se faire marchands de livres, horreur ! sans estampile du ministre, sans brevet. Les voilà vendant leurs volumes à cinquante centimes. Les plus jeunes les promènent dans les rues, dans une petite caisse suspendue au cou, comme les marchands d'allumettes ; les autres les vendent aux portes des églises ; les plus grands les placent chez leurs patrons ou les exportent jusqu'en Algérie. Je ne pouvais plus sortir sans rencontrer mes livres dans les rues, sans entendre mes enfants me crier : Monsieur, j'ai fait trois francs ! Tant et si bien que nous avons eu nos dalmatiques sans débourser un centime, faisant ainsi avec un acte de religion une autre bonne œuvre, car nous avons répandu dans le public et jusqu'en Amérique deux mille volumes de ce très bon ouvrage. Nos confrères pourraient participer à cette double bonne œuvre en nous demandant un millier de ces volumes qui nous restent encore. Peu importe qu'ils soient dépareillés, ils n'en seront pas moins bons pour les méditations des enfants qui les dépareilleraient ni plus ni moins en les perdant. Pardon pour la réclame. Voilà pour

les dalmatiques. Depuis quelques années ils font une immense loterie à dix centimes le billet, qui leur a produit jusqu'à dix-huit cents francs, toujours employés à la chapelle, car le règlement interdit absolument les cadeaux personnels, sous quelque forme que ce soit. C'est ainsi que s'orne notre petite église que nos enfants trouvent la plus belle du monde, car c'est eux qui l'ont ornée. Nous le demandons encore, n'est-ce pas un excellent moyen d'entretenir la foi parmi eux ?

Une quatrième manière d'inspirer l'esprit de foi aux jeunes gens, c'est de leur apprendre à ne pas rougir de leur qualité de chrétien. Nous avons parlé du soin qu'il fallait prendre de cacher une Œuvre, de la laisser grandir et se former dans l'obscurité, *positis ponendis, cum grano salis.* Autant il est déplorable de contraindre les jeunes gens à braver le respect humain par force, malgré eux et sans tenir compte des infirmités de leur nature, ce qui nous semble un peu le défaut de ceux qui ne veulent que des Œuvres paroissiales où les jeunes gens sont obligés de débuter par un acte souvent héroïque et plus souvent hors de leur portée ; autant on doit les y ramener peu à peu, d'eux mêmes et sans le leur imposer. Nous avons dit avec quelle peine nous conduisons notre Œuvre aux cérémonies brillantes et éclatantes. En revanche nous les voyons participer avec bonheur à certaines cérémonies édifiantes. Sur leur demande expresse et pour s'éviter soixante visites impossi-

bles, ils ont voulu faire trois grandes processions du Jubilé, avec croix, bannières, enfants de chœur, douze des plus grands entourant la croix et douze autres la bannière pour leur éviter toute insulte. Malheur au passant qui aurait souri et personne ne l'a fait en voyant cette collection de barbes et de moustaches sur ces teints basanés. Tous, leur livre de chant à la main, chantaient les sept psaumes de la pénitence avec les litanies. A la troisième procession il pleuvait ; j'hésitais à sortir, on me fit sortir par force. « Nous nous sommes tous confessés, maintenant, disaient-ils, dimanche nous recevrons l'absolution et la sainte communion ; si vous renvoyez à huit jours, qui sait si nous n'aurons pas fait la culbute, il faudra tout recommencer. » Et nous sommes partis en parapluie, sans bannière et avec nos plus vilains ornements, mais chantant à tue-tête et obligeant les voitures à s'arrêter, la largeur des parapluies tenant toute la rue. Il est évident que la foi qui s'affirme est une foi déjà robuste et il faut y arriver peu à peu.

ARTICLE ONZIÈME

DES DÉVOTIONS DE L'ŒUVRE

Toutes les dévotions approuvées par l'Église sont bonnes, mais on ne peut les conseiller toutes aux jeunes gens ; leur grand nombre serait plus nui-

sible qu'utile à la piété. Quelles sont donc les dévotions qu'il faut choisir de préférence? Je crois que ce sont celles qui correspondent le mieux à l'esprit d'une Œuvre, de manière qu'elles soient l'aliment de cet esprit, et que cet esprit soit l'âme de ces dévotions. Il faut en tout une sorte de parallélisme, parce que tout se tient dans un édifice bien construit. Il faudrait que le caprice ne présidât jamais aux choix des patrons, que ce ne fût pas même ordinairement la dévotion privée du Directeur. Pour cela, je voudrais qu'on ne se hatât pas de choisir dès le début, les saints qui auront la préférence; on pourrait s'en tenir aux dévotions générales de l'Eglise envers Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, quelques principaux saints, et on laisserait au temps, aux circonstances, et surtout à la pente naturelle que prendrait la piété des enfants, le soin de choisir. Je vais parler des dévotions établies par M. Allemand : les pratiques d'un saint n'ont pas été prises au hasard, voilà pourquoi je les ai toutes introduites dans cette Œuvre que je voulais jeter dans son moule. Il est vrai que le temps a apporté quelques modifications dans le classement de ces dévotions; mais comme les circonstances seules ont déterminé cet ordre, nous avons cru que la Providence l'avait ainsi réglé, pour le plus grand bien de nos jeunes gens.

---

§ Ier

De la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus

M. Allemand avait placé son Œuvre sous le patronage de Jésus enfant. Il célébra d'abord cette fête le saint jour de Noël ; mais les fêtes de famille de ce beau jour nuisant à la piété et au recueillement des enfants, celui de la Circoncision devint plus tard la solennité de son Œuvre. Voyant bientôt, toutefois, que la dissipation du jour de l'an, était encore plus grande qu'au jour de Noël, le saint jour de l'Epiphanie fut définitivement choisi pour la fête titulaire de l'Œuvre du Saint Enfant Jésus.

Enfant et prêtre de la Société du Sacré-Cœur, M. Allemand ne pouvait oublier l'éducation de son enfance, la Congrégation chérie où s'étaient écoulées les premières années de son sacerdoce ; après la fête de l'Epiphanie, celle du Sacré-Cœur devint la principale. Nous l'avons imité, et, pendant les premières années, nous avons cherché à inspirer l'amour de ces deux dévotions à nos enfants encore non formés. Mais les événements ont prononcé en faveur du Sacré-Cœur ; et, comme Notre-Seigneur est également l'objet de ces deux dévotions, nous avons suivi nos enfants, trop heureux de les voir si dévoués à l'amour de notre Bon Maitre. Ce récit pourra peut-être intéresser nos lec-

teurs et augmenter leur piété envers le Sacré-Cœur de Jésus.

La dévotion au Sacré-Cœur est extrêmement chérie à Marseille. Chaque année, le vendredi après l'octave du Saint Sacrement, une solennité extraordinaire rappelle à la population les bienfaits dont ce Cœur adorable a comblé notre pays. Nos enfants étaient donc tout prédisposés à recevoir une fête à laquelle ils n'avaient jamais été étrangers. Dès 1850 notre Œuvre, à peine fondée depuis trois ans, fut tout à coup environnée de difficultés, qui menacèrent si gravement son existence, que tout semblait perdu sans retour, si un miracle du bon Dieu ne la protégeait. Un jour surtout, que toutes les ressources étaient épuisées, convaincu de l'impuissance des moyens naturels, je pris le parti de me retourner vers Dieu seul. Je réunis mes plus fervents, je leur conte succintement mes alarmes, et tous promettent de réciter tous les jours les Litanies du Sacré-Cœur, et d'offrir deux communions le premier vendredi de chaque mois, si le bon Dieu fait réussir nos projets (15 août 1851). Ils n'attendirent pas d'avoir été exaucés, et après quelques mois de crainte et d'espérance, le 19 mars 1852, une convention à long terme assurait notre existence pour quinze ans. Nos jeunes gens reconnaissants ont tenu leurs promesses; seulement le nombre des communions, fixées à deux, est allé croissant d'année en année, et un grand nombre viennent tous les mois, malgré mille difficultés, témoi-

gner leur reconnaissance au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, qui nous rend chaque fois au centuple les petits efforts que nous faisons pour l'honorer. Cette protection si évidente pour qui a connu nos embarras, n'est pas sue de tous nos enfants, que nous ne pouvions faire entrer dans tous ces détails, mais le bon Dieu a permis que d'autres faits plus éclatants vinssent les enchaîner au Divin Cœur de Jésus par les liens de la reconnaissance. En 1849, le choléra fond sur Marseille et chaque jour les décès se comptent par centaines. Nos enfants étaient épouvantés ; je leur promets, au nom du bon Dieu, qu'il ne leur arrivera rien s'ils sont bien dévots au Sacré-Cœur ; ils promettent, de leur côté, de faire faire un tableau qui ornera les murs, alors si nus, de notre pauvre chapelle ; et, quand, après six mois d'épidémie, nous pûmes nous compter, pas un ne manquait à l'appel, pas un n'avait perdu aucun de ses parents. L'inscription qui surmonte notre tableau du Sacré-Cœur rappelle cet événement : *ad te clamaverunt, et salvi facti sunt.* (Ps. XXI. 6).

En 1852, même protection. En 1854, ce fut bien autre chose : le choléra sévit avec une violence encore inouïe. Nos enfants consternés s'enfuient de tous côtés, et les réunions du dimanche qui voyaient deux cents jeunes gens, n'en comptent bientôt plus que quatre-vingt-dix. Je les réunis le 16 juillet, et tous promettent par écrit, que si Dieu les protégeait, eux et leur famille, ils viendraient pendant un an, tous les premiers vendredis, à l'exercice du soir,

jusque là peu suivi. Inutile de dire que le choléra nous épargna tous, enfants et parents, et c'est de cette époque que date la grande pompe que nous donnons à cette fête mensuelle. Monseigneur l'Evêque, approuvant notre promesse, nous permit d'exposer le Très Saint Sacrement pendant un an ; et depuis que notre église a été consacrée, nous faisons ces soirs-là, une procession intérieure du Très Saint Sacrement. Plusieurs congréganistes infidèles, qui depuis longtemps ont abandonné le bon Dieu, ne manquent jamais de venir à ce pieux exercice ; c'est un dernier lien qui nous les rattache encore. Aussi, quand il a fallu donner un patron à notre Œuvre, le jour de son érection canonique, un titulaire à notre Eglise, le jour de sa consécration, nous n'avons pas hésité un instant, nos cœurs avaient tout prononcé d'avance : le Sacré-Cœur de Jésus, a été ce patron, ce titulaire, l'objet spécial de notre dévotion.

Je n'aurais pas autant insisté sur ces faits, si un troisième motif n'était venu se joindre aux deux autres, et c'est à ce point de vue, surtout, que je crois devoir recommander cette dévotion à tous les Directeurs de la jeunesse. Je veux parler des grands secours que donne la dévotion au Sacré-Cœur pour la conversion des jeunes gens et leur avancement dans la perfection chrétienne. Quel est le Directeur, quelque saint et pieux qu'il puisse être, qui ne soit mille fois attristé et découragé même, peut être, à la vue des nombreux insuccès,

qui viennent constamment détruire le fruit de ses labeurs ? Convertir un jeune homme semble souvent aussi impossible que de le créer de nouveau ; le faire persévérer sans tache, le conserver intact dans cette brûlante fournaise des passions, l'enchaîner à l'amour du bon Dieu, au milieu de l'agitation du monde, tout cela dépasse les forces de la nature. Aujourd'hui, l'expérience de mes confrères, leurs confidences m'ont appris ces choses, mais autrefois je ne les savais pas ; l'inconstance de mes enfants me consternait, et je ne connaissais personne à qui je pusse le dire ; des voix presque unanimes m'auraient répondu : pourquoi vous obstiner à un travail inutile que votre expérience a reconnu sans résultats ? Le Sacré-Cœur de Jésus, asile des pêcheurs, consolateur des affligés, vint à notre secours. Je puis l'affirmer à tous les Directeurs dans la peine : ils ne l'invoqueront jamais sans être exaucés ; les cœurs les plus endurcis dans le mal ne sauront résister aux attraits d'un cœur qui est la victime des pécheurs ; les plus dissipés recouvreront le calme à ses pieds, et une Œuvre vouée au Cœur de notre Bon Maître est une Œuvre qui réussira nécessairement, qui ne trouvera dans ses peines, ses contradictions, ses persécutions même, qu'un moyen de plus pour atteindre sa fin, la sanctification des âmes des jeunes gens. Il est vrai que cette dévotion si douce, si consolante, si sublime, ne semble pas, de prime abord, à la portée des jeunes intelligences ; mais ce n'est pas un motif pour

la repousser, au contraire, il faut la leur faire comprendre, et quand on a pu y réussir, c'est une grande preuve de leur avancement dans la vertu. Le Sacré-Cœur de Jésus est tout à la fois le grand convertisseur des cœurs qui l'outragent, le soutien des cœurs repentants, le maître des cœurs dociles, l'asile des cœurs parfaits, en un mot, il est comme le chantent les litanies, *Cor Jesu rex et centrum omnium cordium.* Je ne sais si je m'avance trop, mais qu'on me laisse affirmer une proposition qui me semble tout résumer : Je n'ai confiance dans tous ces moyens, dont nous parlons depuis le commencement de cet ouvrage, pour former les enfants à la piété, qu'à proportion de leur dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. En un mot, notre Bon Maître semble avoir pris notre Œuvre sous sa garde spéciale, comme nous le redit sans cesse la belle phrase gravée en lettres d'or autour de notre sanctuaire : *Santificavi domum hunc et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctus diebus*, (III. Rég. IX. 3.)

Le démon essayant toujours de tout gâter, il faut prévoir une objection que les Jansénistes ont faite dès l'établissement de cette dévotion : c'est que nos jeunes gens feront abstraction de toute la personne sacrée de Notre-Seigneur, pour ne plus honorer que son divin Cœur, dans leur culte. Mais c'est aux Directeurs à prévoir cet inconvénient, à bien instruire leurs enfants, comme notre vénérable Evêque, Monseigneur de Mazenod, voulut le faire lui-même

avec toute son autorité. En nous permettant, après le dernier choléra, d'exposer le Très Saint-Sacrement pendant un an, tous les premiers vendredis du mois, il voulait bien nous écrire, le 5 août 1851, avec sa bonté ordinaire : « Je n'ai pas besoin de « vous recommander de bien faire comprendre à « vos jeunes gens, qu'en rendant leurs adorations « au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, ils ne doivent « pas tellement fixer leur attention à cet objet sacré « de notre amour, qu'ils ne l'étendent à la per- « sonne vivante et présente de Jésus-Christ. Il est « facile de bien diriger la dévotion à ce sujet; mais « il ne faut pas le négliger. Je vous bénis avec toute « votre chère famille qui est bien aussi la mienne.»

Nous avons scrupuleusement suivi cet avis ; nous le donnons plusieurs fois par an, et tous nos jeunes gens, capables de réflexions, savent bien que c'est dans le Très Saint-Sacrement qu'ils doivent chercher le cœur de leur Bon Maître, et que c'est le seul endroit, avec le ciel, où il soit réellement présent.

§ II

De la dévotion à la Très Sainte Vierge.

Evidemment, la dévotion à notre Bonne Mère ne doit passer qu'après celle à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cependant cet ordre logique ne doit pas beaucoup nous préoccuper ; les hommages que nous rendons à la Très Sainte Vierge ne remontent-ils

pas à son divin fils ? n'est-il pas vrai de dire qu'ils sont communs ? Il n'y a pas une prière à la Sainte Vierge dont Notre-Seigneur ne soit l'objet principal ; c'est toujours, selon la formule de l'Eglise : *Per Dominum Nostrum Jesum Christum*. Ceci posé, je comprends très bien que le plus grand nombre des Œuvres de Jeunesse, établies depuis quelques années se soient mises sous la protection de Marie ; Notre-Dame des Champs, Notre-Dame de Nazareth, Notre-Dame de toutes Grâces, Notre-Dame de Toutes Joies, etc. Nous avons donné le Sacré-Cœur de Jésus pour titulaire à notre première œuvre ; la seconde s'est appelée Notre-Dame de la Viste, du nom du quartier, la troisième, est dédiée à Saint Joseph. La dévotion à la Sainte Vierge est le caractère distinctif de notre époque, l'ancre du salut qui rattache encore le ciel à la terre. Aussi, avec le Sacré-Cœur de Jésus, Marie Immaculée est-elle notre patronne, et c'est sous ce double titre que notre Eglise est consacrée.

Je ne m'étendrai pas sur cette dévotion, ses motifs, ses avantages, son absolue nécessité. Tout ce que je pourrais en dire resterait bien au-dessous de ce que nous faisons dans nos Œuvres ; rien ne pourrait assez faire connaître combien nous y aimons notre Bonne Mère. Mais au milieu des pratiques innombrables que la piété des fidèles a su inventer pour honorer Marie, voyons quelles sont celles que nous devons spécialement recom-

mander à nos jeunes gens, qui ne peuvent les prendre toutes à la fois.

1° Les fêtes de l'Eglise. Nous avons pour principe de toujours commencer par là ; il y a une bénédiction spéciale à faire comme elle et en même temps qu'elle. Célébrez toutes ces fêtes avec une dévotion proportionnée à leur rang, avec une pompe extérieure suffisante, mais surtout avec une dévotion intérieure, qui sera le plus bel hommage rendu à notre Bonne Mère. Il y a des grandes fêtes de la Sainte Vierge, presque tous les mois ; habituez vos enfants à n'en oublier aucune, à choisir de préférence, ces jours-là pour s'approcher de la Sainte Table. L'Assomption est la principale, l'Immaculée Conception, la plus chérie, puis la Nativité, l'Annonciation, la Purification, la Visitation, la Présentation, ce sont les sept plus grandes ; il y en a beaucoup plus d'un rang inférieur.

2° Tous les ans, il y a le mois de Marie, dévotion universellement répandue, que les enfants aiment beaucoup. C'est une sorte de retraite annuelle, toujours couronnée des plus heureux résulats ; c'est un motif pour attirer tous les soirs les enfants aux pieds de leur Mère, surtout dans les Œuvres qui n'ont pas coutume de se réunir quotidiennement.

3° Tous les jours le chapelet. J'ai peu connu d'Œuvres qui le récitassent en entier ; on a peur de lasser les enfants. Nous n'y manquons jamais, sous aucun prétexte, si ce n'est pendant les trois grands

jours de la Semaine-Sainte, où l'Eglise semble ne plus avoir d'autres prières publiques que celles de son office solennel ; encore, ce jour-là, chacun le récite-t-il en son particulier à la chapelle du Très Saint Sacrement. Le chapelet, récité convenablement, ne dure pas beaucoup plus de dix minutes ; c'est bien peu, pour fatiguer même le plus dissipé. Plusieurs ont pris l'habitude de le dire en revenant du travail, les mains dans les poches, vus et entendus de Dieu seul. Nous le disons tous les soirs à l'Œuvre, en commun ; et, quoique nous préférions cette méthode, je ne puis dire combien je fus édifié, à Nantes, de voir les bandes de jeunes gens qui sortaient le soir, réciter à demi-voix leur chapelet, éviter ainsi les fautes de la conversation et charmer pieusement les ennuis du trajet. La piété avait trouvé le moyen de tromper la distance, vraiment beaucoup trop grande de l'Œuvre au logis. Nous récitons toujours le chapelet en latin, c'est plus conforme aux usages de l'Eglise catholique, et les enfants comprennent aussi bien ce latin que leur langue maternelle.

4° Le Scapulaire et la Médaille miraculeuse. La Sainte Vierge est si bonne, qu'elle a proportionné sa dévotion aux forces de chacun. Pour les enfants pieux, le Scapulaire est une décoration, un emblème, une livrée qui dit ce qu'on est, à qui on appartient. Pour les pauvres jeunes gens sans piété, c'est un dernier lien qui les rattache à l'Eglise ; le démon fera tout son possible pour le briser. Nous veillons

avec soin à ce que tous le portent exactement. Le premier moyen pour cela, c'est de s'en assurer très souvent,et le second,de tenir toujours à leur portée des scapulaires tout faits, bon marché, et même gratis pour ceux qui n'auraient pas toujours deux sous. La dépense en est si minime qu'elle est hors de proportion avec le résultat.

5° Les confréries, comme celles de Notre-Dame des Victoires et autres, pourvu qu'elles ne fassent pas manquer les exercices de l'Œuvre, parce que le but serait mal atteint. M. Allemand défendait sous peine d'exclusion,de faire partie d'une autre Société même religieuse, en même temps que de son Œuvre; son expérience lui ayant appris que la dévotion des enfants perd tout caractère sérieux quand elle s'éparpille.

Il y a bien d'autres pratiques, que je n'indique pas, l'expérience de chaque Directeur les lui fera choisir à proportion du bon résultat qu'on peut y trouver. Quelques Œuvres font des pélerinages ; la nôtre les proscrits absolument, comme nous l'avons dit (Art. 10me, § Ier). Sans blâmer les Directeurs qui ont leurs motifs pour les faire, nous ne voudrions pas sacrifier un seul moment de nos dimanches, déjà trop courts. L'auteur de l'imitation semble l'avoir écrit expressément pour les jeunes gens : *qui multum peregrinantur raro sanctificantur*. La plupart ne trouvent dans ces saintes pratiques qu'une occasion de dissipation,quelquefois qu'un bon repas à faire, et la surveillance est bien difficile, quand

il faut conduire, au milieu d'une grande ville, un grand nombre d'enfants. Cependant nous ne blâmons que ce qui nous paraît un trop grand dérangement, car nous allons nous-mêmes trois fois par an à Notre-Dame de la Garde, mais c'est dans la semaine. La première fois, c'est le jeudi après la Pentecôte, avec les enfants qui viennent de faire leur première communion, selon l'usage de Marseille; la seconde fois, c'est le 31 juillet, jour qui nous a été assigné depuis qu'un pélerinage quotidien à Notre-Dame de la Garde a été institué dans ces dernières années. La troisième fois, c'est le 31 octobre, dernier jour de notre année, pour remercier notre Bonne Mère de ses soins maternels pendant l'année qui vient de s'écouler; c'est un souvenir de la fondation de notre Œuvre. Le 31 octobre 1847, veille de la bénédiction de notre ancienne chapelle et de tout le local, nous fûmes suspendre à la statue de Notre-Dame de la Garde la clef en argent de notre local, et jamais maison n'a été mieux gardée envers et contre tous, par celle qui est à la fois la porte et la maternelle portière du Paradis.

§ III

De la dévotion à Saint Joseph

Jésus, Marie, Joseph, ce sont les trois noms bien aimés de la piété chrétienne, qui ne sait pas sépa-

rer ceux que Dieu a réunis sur la terre et dans le ciel. Par rescrit du Saint-Siège, nous célébrons la fête du glorieux Saint Joseph le dimanche qui suit le 19 mars, et si ce dimanche est de première classe, nous célébrons à la place la fête du Patronage, le troisième dimanche après Pâques (1). La chapelle des étrangers, sorte de nef attenante à notre église, a été bénie sous son invocation. Plusieurs graves raisons nous ont fait choisir ce troisième patron, si universellement honoré dans l'Eglise.

1° Saint Joseph est le modèle de la vie intérieure à laquelle nous sommes si heureux de pousser nos jeunes gens. Il nous fallait un modèle accompli de cette vie humble et cachée, il nous fallait un puissant intercesseur auprès de Dieu, pour pousser dans cette voie, par le plus grand des miracles, des âmes, que le bruit du monde étourdit presque continuellement.

2° Saint Joseph était ouvrier, ce qui prouve à nos jeunes gens combien leur profession est belle, quoique bien obscure, Saint Joseph, descendant des rois, s'était fait, volontairement, pauvre artisan semblable à eux.

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, notre usage s'est modifié. La fête de Saint Joseph se célèbre en grande pompe, à son jour propre, par une messe basse à six heures du matin, avec de très nombreuses communions. Le soir après le travail il y a le Salut. La solennité est renvoyée au troisième dimanche après Pâques.

3° Saint Joseph est le patron de la vocation dont il est le meilleur guide, puisque Dieu l'a choisi lui-même pour être le conducteur des premiers pas de Jésus enfant. Nous avons dit que la vocation des jeunes gens devait être une des préoccupations principales d'un Directeur ; mais ce travail est difficile et délicat, il demande beaucoup de prudence et voilà pourquoi M. Allemand avait une grande dévotion à Saint Joseph, protecteur des bonnes vocations.

4° Saint Joseph est encore le protecteur de la bonne mort, et c'est principalement sous ce titre, que la dévotion de l'Eglise l'honore. Ayant eu le bonheur de mourir dans les bras de Jésus et de Marie, c'est à lui que nous devons confier les âmes de nos pauvres enfants, que nous voyons s'égarer chaque jour, pour qu'il leur obtienne la grâce finale d'une bonne mort.

5° Enfin, quel est le Directeur de nos Œuvres qui ne se trouve pas journellement exposé à toutes les gênes et quelquefois à toutes les humiliations de la pauvreté ? Les uns ne peuvent presque rien faire, faute d'argent ; les autres, plus hardis, ne savent comment faire face aux engagements qu'ils ont contractés ; tous désireraient un peu plus de ressources pour faire plus de bien, et ces ressources se font souvent beaucoup attendre. Saint Joseph a connu tous ces embarras, dans sa pauvre maison de Nazareth, dans l'étable de Bethléem, dans sa fuite en Egypte ; et, si le bon Dieu donne aux saints

des grâces spéciales d'intercession pour ceux qui s'adonnent aux vertus qu'eux-mêmes ont pratiquées ici-bas, quel saint plus gêné sur la terre, aura plus pitié des nombreux embarras où nous met notre vocation ? Je ne puis dire que Saint Joseph ait rempli tous nos désirs : on désire tant de choses et des choses si déraisonnables ; mais invoqué dans nos besoins, il nous a toujours obtenu de faire face à tous nos engagements, ce qui est le point principal dans les affaires d'argent.

A ces cinq titres, que je ne fais qu'indiquer, je ne puis trop recommander sa dévotion dans nos maisons ; les plus heureux résultats couronneront infailliblement notre piété envers ce grand Saint.

§ IV

De la dévotion aux Saints Anges et à Saint Louis de Gonzague

Toutes les fois que nous avons été appelés à concourir à la fondation d'autres Œuvres de Jeunesse, nous avons établi nos trois dévotions chéries, du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge et de Saint Joseph ; nous n'aurions pas cru pouvoir réussir sans ces trois protecteurs principaux. Quant aux patrons secondaires, la dévotion des fondateurs, les usages du pays, le choix des enfants concourent à les désigner. Pour nous, nous honorons spécialement les Saints Anges ; indépendamment des motifs

généraux, une de nos associations leur est consacrée. Le jour du Saint Rosaire, premier dimanche d'octobre, nous célébrons à la fois, par une permission de Rome, la fête de la Sainte Vierge, de Saint Michel et des Saints Anges Gardiens. Nos bons Anges nous ramènent vers cette époque toutes les brebis que les vacances, les bastides, la foire, la mer ou les chaleurs avaient éloignées du bercail, et c'est de ce jour que date ordinairement la reprise de l'Œuvre, ou, pour parler plus exactement, le renouvellement de sa ferveur. La dévotion aux Saints Anges sert beaucoup à maintenir les enfants dans la pureté, par la crainte d'offenser la présence de leurs célestes gardiens. Les membres de l'Association se préparent à cette fête par trois jours de petite retraite, et, quoique célébrée avec peu de bruit, elle compte toujours un grand nombre de communions (1).

Saint Louis de Gonzague a été donné par les souverains pontifes pour patron à la jeunesse chrétienne. Nous faisons précéder ou suivre sa fête, selon qu'elle est plus ou moins retardée, de la pratique des six dimanches, pratique bénie, qui nous conserve un plus grand nombre de jeunes gens

(1) En fait, notre fête des Saints Anges a été à peu près supprimée. Depuis que l'adoration perpétuelle est établie dans ce diocèse nous avons été choisis pour la faire pendant deux jours à la fin du mois de septembre. Une plus grande solennité a heureusement remplacé la moindre.

pendant les plus mauvais mois de l'année. Il est indispensable, avons-nous dit ailleurs, de toujours tenir les jeunes gens en haleine ; nos pratiques de dévotion, si précieuses en elles-mêmes par les grâces qui leur sont propres, ont encore l'avantage d'empêcher nos jeunes gens de tomber dans cette apathie, d'où il est si difficile de les retirer. La lecture de tous les soirs, pendant ces six semaines, se fait dans la vie de Saint Louis de Gonzague, du P. Cépari, si pleine d'enseignements pratiques pour les jeunes gens.

Voilà toutes les dévotions de notre Œuvre. Jointes aux fêtes de l'Eglise, elles complètent cet admirable cycle ecclésiastique qui fait vivre notre âme de la vie du ciel, pendant que notre corps vit encore de la vie de la terre *summa religio, imitari quod colimus*. Une Œuvre qui ne se contente pas de faire la fête de ses patrons, mais qui cherche à participer à leur vie, à se remplir de leur esprit, à imiter leurs vertus, est une Œuvre que Dieu bénira, et à cause de ses propres efforts, et bien plus encore par la protection que ses patrons lui donneront dans le ciel.

ARTICLE DOUZIÈME

DES EXERCICES DE L'ŒUVRE

Après avoir parlé des pratiques de piété, les plus propres à nourrir les enfants dans les vertus, nous avons raconté ce qu'étaient nos assemblées, nos associations, nos dévotions. Il nous reste à parler de nos exercices de toute l'année. Cet article est encore fort important, puisque, semblable à la goutte d'eau qui creuse à la longue les rochers les plus durs, cette continuité d'exercices, revenant avec périodicité, doit, à la fin, obtenir le résultat que nous nous proposons, qui est de vaincre le péché et d'établir la vie de Notre-Seigneur dans les cœurs. Nous allons dire brièvement l'ordre de nos exercices pendant toute une année.

§ I

Des Exercices de tous les Jours

Tous les soirs des jours ouvriers, l'Œuvre est ouverte, pour les enfants, à cinq heures précises. Il n'y a que les écoliers qui peuvent venir à cette heure ; aussi, est-ce pour eux que nous nous sommes imposé cette sujétion, si pénible par sa continuité. Presque toutes les écoles, ont le grave défaut de finir trop tôt ; l'été, les enfants ont encore trois heures pour aller polissonner, et l'hiver, le démon leur prépare des dangers plus grands

encore dans les compagnies du voisinage. Les parents travaillent à ces heures et fussent-ils libres, combien peu savent faire amuser leurs enfants autour d'eux ! Le bien que nous faisons à ces petites âmes, par ce moyen est si réel et si grand que nous avons toujours déploré que la même chose ne fût pas pratiquée dans toutes les Œuvres. Sans doute, nous n'avons pas à enlever aux maîtres leurs écoliers ; mais si, dès cinq heures du soir, ils les abandonnent dans la rue, n'est-ce pas un bonheur pour eux que nous les recueillions dans un âge encore si tendre, pour les empêcher de perdre, en quelques heures, le fruit de toute leur journée et de se gâter misérablement. Tous les confesseurs peuvent le savoir : les enfants du peuple sont-ils encore innocents à leur première communion ? Où se sont-ils perdus ? dans l'école ? On peut le supposer en général ; mais surtout dans la rue. Par conséquent, une Œuvre destinée à sanctifier les enfants doit faire tout ce qui est en elle pour les retirer de la rue, et cette Œuvre est incomplète si elle attend que le mal soit consommé pour le réparer.

J'avoue qu'une maison qui s'ouvre tous les jours, est pour son Directeur une sorte d'esclavage, sans relâche, sans interruption. Pour toute sa vie, il devra renoncer, dès cinq heures du soir, à toute réunion de famille, de confrères ou d'amis. Qu'y faire ? *Ego Ero merces tua magna nimis* (Gen. xv. I). D'ailleurs son sort est semblable à celui de la

majorité des séculiers. Que d'ouvriers, que d'employés, consument leur existence dans un esclavage bien pire, très heureux de leur sort s'ils gagnent un peu d'argent. N'est-il pas vrai que nous empêcherons beaucoup de mal, que nous gagnerons beaucoup d'âmes par cette méthode? De quoi nous plaindrions-nous donc ?

Il y a toujours quelqu'un qui est chargé de garder les enfants dans la cour et de les faire jouer ; il vaudrait mieux ne jamais les réunir, que de les laisser sans surveillance ou dans l'oisiveté. Pendant de longues années, j'ai fait, moi-même cette surveillance, mais aujourd'hui j'ai des aides qui me remplacent. Il est fort utile à un Directeur de passer par toutes les fonctions de son Œuvre : il les connaît mieux pour les apprendre ensuite aux autres.

Quand il fait froid ou mauvais temps, on ouvre les salles. Plusieurs grands arrivent, après sept heures, lorsque leur journée est finie. Ceux-là n'ont presque plus le temps de prendre part aux jeux ; ils ne viennent que pour faire leur adoration, ou assister à l'exercice commun, qui commence à sept heures pendant sept mois, et à sept heures un quart pendant les grands jours. On récite le chapelet, suivi de l'*Angelus*, du *De Profundis* pour les congréganistes et les bienfaiteurs décédés, et d'un *pater* et *ave* pour N. S. P. le Pape, Monseigneur l'Evêque et les bienfaiteurs de l'Œuvre. Toutes ces prières ne durent pas tout à fait un quart d'heure: une lecture

spirituelle suivie d'une courte glose termine la demi-heure. Cette lecture et cette glose sont infiniment profitables, et le ton familier qui préside à cet exercice permet au Directeur d'aborder successivement toutes sortes de sujets amenés par la lecture, tandis que trop de sérieux endormirait les enfants, fatigués à cette heure-là. On termine à genoux, par le *Jesu Patris*, et tous se retirent, après avoir salué M. le Directeur qui assiste sur le perron au départ. Quelques-uns, retardés par le travail, restent encore pour faire leur adoration et les plus grands prolongent leur séjour aussi longtemps qu'ils le veulent. Les jours de très mauvais temps, ce qui arrive à peine quelque fois par an, on ne fait point de lecture et on se retire après le chapelet. Ordinairement nous sommes plus de deux cents, mais souvent ce chiffre est bien plus élevé à certains jours (1).

Je n'ai parlé que de l'exercice de l'Œuvre proprement dit. Tous les matins, il y a régulièrement la messe de Communauté, à six heures et quart, et

(1) Après la fondation du Cercle, en 1873, nous essayâmes de garder nos plus grands jusqu'à dix heures du soir, comme dans tous les Cercles, mais sans succès. Nos jeunes gens fatigués du pénible travail de la journée, n'ont plus que deux besoins : souper et dormir, pour commencer le lendemain de bonne heure. Nous avons considéré cet insuccès comme un grand succès, les Cercles étant faits pour arracher les hommes aux lieux dangereux, mais non aux nécessités de leur vie et encore moins à leur famille.

celle de l'école à sept heures. Plusieurs y viennent régulièrement, surtout l'été, pendant les neuvaines, le mois de Marie, ou les jours de demi-fêtes ; mais ce ne peuvent être que des commis, des écoliers ou des ouvriers d'états qui commencent leur travail plus tard.

§ II

Des exercices de chaque semaine

1° Le samedi après le chapelet, il n'y a pas de lecture ni de glose, parce que les jeunes gens se confessent vers cette heure-là ; on chante les Litanies et l'Antienne à la Sainte Vierge, *pro tempore*.

2° A un grand nombre de fêtes, il y a bénédiction du Très Saint Sacrement, toujours précédée du chapelet.

3° Le dimanche, la Réunion du Sacré-Cœur commence à six heures et demie ; elle dure trois quarts d'heure ; à sept heures et demie on psalmodie les Matines et les Laudes du petit office ; et, si c'est une grande fête, on commence un quart d'heure plus tôt pour chanter les leçons et les Laudes, depuis le Capitule jusqu'à la fin. Les enfants arrivent pendant ce temps ; on ne les oblige pas à venir à l'office, mais dès qu'ils sont entrés dans la maison, ils doivent y assister. A huit heures précises, l'aspersion et la messe basse avec l'offrande et la communion. Au *Gloria in Excelsis*, le portier ferme

la porte, et les retardataires ne sont plus admis de toute la matinée. Aux grandes fêtes, il y a grand'messe avec diacre et sous-diacre. Après la messe, récréation ; à onze heures et demie, chapelet, *Angelus*, départ. La porte est fermée au verrou jusqu'à une heure et demie. Récréation jusqu'aux vêpres. A trois heures et demie, vêpres, sermon, bénédiction et récréation. A huit heures, *Angelus*, départ.

§ III

Des exercices de tous les mois

1° Le premier Vendredi de chaque mois, à la Sainte-Messe, le supérieur fait la méditation jusqu'au *Sanctus*, et un acte de consécration au Sacré-Cœur après l'Elévation. Une soixantaine de jeunes gens assistent à cet exercice, qui compte toujours beaucoup de communions. J'ai raconté plus haut l'origine de cette messe, mais je ne puis taire ici les difficultés que surmontent nos congréganistes pour arriver si matin. Chaque mois voit quelques traits toujours plus édifiants par les efforts qu'ils supposent. Souvent réveillés après un court sommeil, n'ayant ni montre, ni pendule, les uns se lèvent à toutes les heures de la nuit, les autres ont passé de longues heures devant la porte de l'Œuvre avant son ouverture. Une fois nous sommes réveillés à minuit ; c'est un jeune homme trompé par les clartés du gaz qui se croit en retard. Un autre est pris

par la police couché sur le seuil de notre porte et on vient savoir si nous le connaissons. Rien ne les décourage, et les matins d'hiver, comme ceux d'été, les jours de froid aigu, comme les jours de chaleur, les trouvent aussi exacts. Heureux sont les jeunes gens quand leurs pratiques de piété parviennent à les passionner jusqu'à troubler leur sommeil si profond à cet âge.

Le soir à sept heures et demie, après le chapelet, on expose le Saint-Sacrement et la procession se met en marche en chantant les belles Litanies du Sacré-Cœur. La croix précède suivie des petits, puis des novices et des congréganistes, les plus anciens portant des cierges allumés. Cinq enfants de chœur précèdent le Saint-Sacrement, quatre décorés portent le dais, et les quatre dignitaires, avec des flambeaux, ferment la marche. La procession fait le tour de la chapelle de Saint Joseph et rentre dans l'Eglise où l'officiant, un cierge à la main, fait l'amende honorable et l'acte de Consécration au Sacré-Cœur. La bénédiction du Très Saint-Sacrement termine la cérémonie. La majorité des enfants sont présents ce jour-là, et si beaucoup manquent encore, c'est que la plupart ne peuvent se rappeler les jours qui sont les premiers vendredis, à cause de leur étourderie.

2° Tous les premiers dimanches du mois, si ce n'est pas un jour de grande fête, nous récitons, à sept heures du soir, les vêpres des morts pour les congréganistes et les bienfaiteurs décédés. Cet exercice dure un quart d'heure, et nos jeunes gens

paraissent y prendre part avec plaisir, puisque la plupart de ceux qui voudraient demander la permission de sortir s'en privent ce jour-là. Nous obtenons un double résultat par cette pratique : le premier c'est un acte de charité, envers les pauvres âmes de ceux qui furent nos frères ou qui nous ont fait du bien ; le second, c'est d'habituer nos enfants à la dévotion aux âmes du purgatoire.

Quand un Congréganiste vient à mourir, ce qui nous est arrivé 250 fois depuis 45 ans, s'il est mort ayant quitté l'Œuvre, on le recommande le jour même à la prière du soir, et le premier dimanche du mois suivant, aux vêpres des défunts. Mais s'il était encore membre actif, tous ses frères sont convoqués à son convoi, et le dimanche suivant, au lieu du petit office, on psalmodie le premier nocturne et les laudes des morts, avec l'absoute solennelle autour du catafalque. Tous les ornements noirs ayant été enlevés, à cause du dimanche, on célèbre la messe du jour à son intention, et les congréganistes sont invités à offrir leur communion pour le repos de son âme. Si c'était un dignitaire ou un décoré, l'office se ferait avec plus de solennité. L'usage s'est établi qu'au cimetière, après le départ, des prêtres, tous les Congréganistes à genoux, récitent le *De Profundis ;* et, pour terminer ce qui a rapport aux derniers devoirs que nous rendons à nos frères, le Directeur de l'Œuvre porte ordinairement le Saint-Viatique à tous les Congréganistes, avec la permission de MM. les

Curés ; mais il ne va pas à leur convoi, à moins que ce ne fût un des principaux de l'Œuvre ou un de ceux qui demeurent dans la maison.

§ IV

Des Exercices de tous les ans

Nous célébrons, je l'ai dit ailleurs, toutes les fêtes de l'Eglise, selon l'usage des paroisses : je ne parlerai donc ici que de nos pratiques spéciales de dévotion.

1o Tous les mercredis de carême, nous faisons, après le chapelet, le chemin de la croix, avec un concours de jeunes gens, aussi grand que les premiers vendredis du mois. Nous terminons par la bénédiction de la vraie Croix.

2° Le 30 avril, nous ouvrons le mois de Marie, à l'exercice du soir, par le *Veni Creator* et la bénédiction du Très Saint-Sacrement ; nous ornons, aussi bien que nous le pouvons, la statue de notre Bonne Mère, qui a son autel en face de la chaire, dans la travée du milieu ; le grand autel reste exclusivement destiné aux fonctions du culte. Tous les soirs, après la lecture et la glose en l'honneur de la Sainte Vierge, on chante un cantique et on donne les pratiques du lendemain. Ces pratiques qui sont un mystère de la vie de la Très Sainte Vierge, une vertu à imiter, une mortification et une prière à faire, demeurent affichées pour que les

enfants puissent les consulter quand ils viennent faire leur adoration. Tous les jeudis, il y a les Litanies de la Sainte Vierge et la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Au milieu de la chapelle, pendant tout le mois, il y a une corbeille destinée à recevoir ce que nous appelons les fleurs de Marie. Ce sont de petits papiers, où chacun, selon sa dévotion, écrit les petites mortifications qu'il a faites, pendant la journée, en l'honneur de la Sainte Vierge. Chaque semaine, il y en a des centaines, et ces petits billets qui ne sont jamais signés, contiennent d'admirables petites révélations. Ainsi, par exemple, les uns se sont privés de goûter, les autres de vin à un repas, de dessert ; d'autres n'ont pas bu hors de leur repas, etc., etc. Il y a plusieurs centaines de ces petites fleurs toutes les semaines. Tous les matins, quelques-uns viennent à la messe avec les enfants de la première communion, pour qui elle est obligatoire.

3° Les neuf jours avant le Patronage de Saint Joseph sont consacrés à nous préparer à sa fête. Les exercices sont à peu près les mêmes que ceux du mois de Marie, et nous obtiennent les dernières Pâques des retardataires. Les enfants moins nombreux, les jours ordinaires, viennent exactement à ces exercices spéciaux, qu'une communion presque générale couronne toujours. Encore une fois, ce ne sont pas seulement de saintes pratiques, ce sont encore de saintes ruses.

4° Les prêtres du Bon Pasteur donnaient, tous

les ans, quelques jours de retraite dans leur campagne de Sainte Marguerite. Les occupations de la bourse et des comptoirs ne permettant pas aux jeunes gens d'y consacrer toute leur journée, on avait choisi les plus grands jours d'été, pour faciliter ce trajet d'une lieue avant et après le travail. Voilà la raison qui a fait fixer cette retraite de M. Allemand au 15 août, par fidélité aux vieux usages. Nous avons voulu nous y conformer pendant quelques années, mais nous avons dû y renoncer ; il fait trop chaud pendant ces jours caniculaires, et, tandis que les campagnes nous enlevaient beaucoup d'enfants, la foire, quinze jours après, détruisait tout le fruit de la retraite. Depuis plusieurs années, nous avons choisi les quatre jours qui précèdent la Présentation de Notre-Dame; nous la célébrons, avec une permission du Souverain Pontife, le dimanche qui suit le 21 novembre, et nous nous trouvons très bien de ce changement.

Les congréganistes, les novices et ceux qui vont faire leur première communion dans cinq mois, assistent seuls à cette retraite ; les petits enfants, pendant ces quatre jours, ne sont pas reçus dans l'Œuvre. Nous envoyons, le dimanche précédent, une lettre d'invitation à nos anciens Congréganistes qui ont abandonné l'Œuvre. Tous ne répondent pas à notre appel, et parmi ceux qui viennent, très peu le font sérieusement, c'est-à-dire en s'approchant des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, mais quelques-uns cependant reviennent à Dieu, et quel-

que petit qu'en soit le nombre, il est assez grand pour que nous ne regrettions pas cet usage. Avec l'appoint des anciens, notre église regorge de monde ; les retardataires ne savent plus où se placer, et il n'est pas rare de voir les dignitaires et les conseillers placés les plus près de la porte, s'asseoir par terre, pour céder leur stalle à ceux qui sont venus tard. Le dimanche précédent, je fais le sermon d'ouverture ; mais ordinairement je ne prêche pas la retraite moi-même, j'invite le plus souvent un prêtre étranger. M. Allemand, au contraire, ne se fiait qu'à lui et je ne puis dire qui de nous deux suit la meilleure méthode. Il y a de graves raisons pour et contre. Un étranger ne connaît pas notre Œuvre ; ses sermons ne sont pas toujours écrits pour son auditoire, quelquefois ils sont d'une longueur démesurée, ce qui empêche les enfants de se confesser ; ils ne peuvent pas passer la nuit dans l'Eglise, les parents ne le souffriraient pas. Si le prédicateur confesse, tous les plus mauvais sujets vont le trouver, et, après la retraite, on retrouve avec les mêmes mauvaises habitudes ceux qui ont communié le jour de la clôture. Cependant, les raisons qui m'ont fait opter pour un prédicateur étranger sont aussi fort graves : sa parole est plus nouvelle, elle surprend davantage ; confessant toute l'année presque tous mes jeunes gens, plusieurs sont peut-être exposés à faire des sacrilèges que ces retraites peuvent réparer. Si on m'objecte qu'il ne s'en fait pas moins pour cela, je réponds qu'au

moins j'ai fait mon devoir et que je n'en réponds plus devant Dieu. Bref, j'indique nos usages sans vouloir les défendre sur ce point (1).

A vrai dire, notre retraite qui ne consiste que dans un petit nombre d'exercices, ne mériterait pas ce nom de retraite, si la grâce de Dieu ne changeait ces jours en jours de bénédiction. J'ai eu quelquefois de très médiocres prédicateurs, ne disant que des choses très médiocres, et ils produisaient les mêmes bons effets. Le matin, beaucoup viennent à la méditation, un plus grand nombre à la Sainte

(1) Ces lignes étaient écrites, quand le prédicateur qui devait prêcher notre dernière retraite me manqua tout-à-coup, Je fus obligé de le remplacer moi-même, et, je dois le dire, jamais retraite n'a mieux réussi. Les anciens surtout venaient en plus grand nombre pour entendre la voix de leur ancien père qu'une longue absence leur faisait encore chérir. Je crois que cette dernière expérience me ferait presque pencher pour la méthode de M. Allemand, si une autre raison ne m'empêchait de la suivre : ce sont les loisirs que demandent les enfants de la première communion pour leur faire faire une bonne confession générale et leur donner l'absolution. Cela prend beaucoup de temps, pour le bien faire. Les plus jeunes congréganistes changeant facilement de confesseur, et n'ayant point de sermon à faire, je puis m'occuper plus facilement de ces petits et les absoudre ensuite le samedi matin. J'ai déjè dit, dans un autre chapitre, les admirables fruits de cette pratique ; je ne puis trop la recommander. Sans doute on pourrait leur donner une retraite pour eux seuls, mais elle manquerait de l'entrain de cette grande retraite, des grâces que nous obtiennent les nombreuses prières sollicitées dans les tous couvents.

Messe ; pendant tout le jour la chapelle ne désemplit pas, chacun venant dans ses moments libres pour faire son adoration, sa confession ou le chemin de la Croix. En somme, la retraite produit toujours d'excellents résultats, surtout quand on peut rencontrer un prédicateur qui secoue fortement les âmes ; mais il faut attendre davantage du secours du Bon Dieu : voilà pourquoi nous la faisons toujours précéder de quelques ferventes neuvaines dans les couvents les plus pieux de Marseille. Le jour de la clôture, après la messe, on expose le Très Saint-Sacrement, et chaque Congréganiste vient renouveler les promesses de sa réception, selon une formule abrégée. Cette cérémonie est fort édifiante, quoique moins solennelle que celle de la grande rénovation de la fête du Sacré-Cœur.

5° Nous célébrons deux fois la fête du Sacré-Cœur : la première fois, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; l'après-dîner est généralement chômé à Marseille, mais beaucoup travaillent le matin ; nous avons cependant la messe comme les dimanches, et le soir, les vêpres sans sermon. Ce n'est pour nous qu'une demi-fête. La grande solennité titulaire de notre Œuvre et de notre Eglise, se célèbre, avec permission du Saint-Siège, le dimanche suivant. Pendant toute la semaine, les petits, les moyens et les grands préparent leurs trois reposoirs pour la procession, à laquelle tous les parents sont conviés. Après les vêpres, pendant

qu'on chante le *Veni Creator*, comme au jour de leur réception, les congréganistes, un cierge à la main, avec leur consécration écrite jadis par eux-mêmes, s'avancent, sur plusieurs rangs au milieu de l'Eglise, en présence du Très Saint-Sacrement exposé. Je ne puis dire avec quel entrain et quelle piété ils font cette rénovation, c'est, je crois, le plus beau moment de toute notre année. J'ai vu un vénérable Evêque en pleurer d'attendrissement, et cette impression est celle de presque tous les témoins de cette solennité. La procession se fait le soir à six heures. Plusieurs prêtres, amis de l'Œuvre, y prêtent leur concours, et le public, après tant d'autres processions qui ont signalé cette semaine, trouve encore un grand sujet d'édification dans la bonne tenue des enfants.

6° Nous faisons la première communion le saint jour de la Pentecôte. Ce jour-là seulement, les parents des communiants peuvent entrer dans notre Eglise. Pendant le restant de l'année, ils assistent à nos offices, mais dans une chapelle séparée.

Le dimanche suivant, ou tout autre peu éloigné, Monseigneur l'Evêque a la bonté de venir célébrer chez nous la Sainte-Messe, et confirmer nos enfants. Pour correspondre à tant de bienveillance, nos jeunes gens se multiplient, les jours précédents, afin de préparer à leur premier pasteur une réception convenable ; ils prennent même sur leurs nuits pour allonger le temps ; et dans tous ces préparatifs ils laissent voir un sentiment de reconnais-

sance que nous n'avons plus besoin de leur inspirer.

Voilà, bien en abrégé, le cycle de nos exercices. Dans une Œuvre il faut toujours une fête en perspective pour tenir les enfants en haleine. Cela oblige les plus fous à se préparer par une première confession la semaine précédente, et par une seconde la veille de la fête. Et comme il y a toujours au moins une fête par mois, la confession n'est négligée par aucun. Le jour de la consécration de notre Eglise, le 21 juin 1857, Monseigneur de Mazenod ayant à fixer pour l'avenir le jour anniversaire de cette dédicace, selon les prescriptions du Pontifical romain, nous lui demandâmes de choisir le troisième dimanche de juillet. « Vous prenez un jour de chaleur atroce, » nous répondit notre vénérable Evêque. — « Sans doute, Monseigneur, mais c'est qu'il n'y a aucune fête depuis le Sacré-Cœur jusqu'à l'Assomption, et les campagnes nous enlèvent tous nos enfants pendant ces deux mois. » — « Ah ! vous avez bien raison, me répondit-il ». Depuis le Saint-Père a bien voulu approuver notre usage dont la légitimité était douteuse. (Rescrit du 12 janvier 1865). Aucune fête profane n'obtiendrait ce résultat, car elles ne sauraient produire aucune grâce par elles-mêmes, et elles laissent après elles un vide qui rend l'Œuvre bien plus ennuyeuse les semaines suivantes.

S. C. J.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Du second but de nos Œuvres : bien faire jouer les Enfants

CHAPITRE PREMIER

DES JEUX EN GÉNÉRAL

ARTICLE PREMIER

IMPORTANCE DES JEUX

Si nous écrivions ces pages pour les gens du monde, il ne nous serait peut-être pas difficile de leur faire comprendre l'importance du jeu pour les enfants, la dignité et le mérite de ceux qui consacrent leur vie à les faire jouer, et l'utilité de ce ministère obscur pour la société tout entière. Les considérations philantropiques ne nous feraient pas défaut en faveur de ceux qu'on appelle les déshérités de la fortune, et qui vont demander trop souvent aux plaisirs infâmes les jouissances dont ils ne savent plus se passer, quand on ne sait pas les leur procurer par des amusements honnêtes. Mais nous écrivons pour des chrétiens, pour des confrères beaucoup plus expérimentés que nous dans l'apostolat

de la jeunesse ; il n'en est pas un qui ne sache que la base de nos Œuvres, c'est, pour les enfants, de bien jouer. La piété doit occuper le premier rang d'importance et la préséance de dignité ; elle doit être le but constant de nos efforts, la fin où nous devons tendre et arriver, sans quoi nous sortirions de notre vocation de prêtres. Mais les jeux doivent avoir la préséance d'antériorité ; je veux dire que, semblables aux chasseurs qui veulent attirer dans leurs filets les oiseaux du ciel, nous devons, comme eux, employer d'innocents appâts pour faire tomber dans les filets du bon Dieu tant de pauvres âmes que le vent du monde pousse dans les plus fausses directions. Comme les apôtres, nous devons constamment nous dire : *vado piscari*. (Joann. XXI. 3). Mais pour pêcher, l'intention de prendre des poissons ne suffit pas, il faut encore mille engins, mille industries ; en négliger quelqu'une par sa faute ou par ignorance, c'est s'exposer à travailler de longues nuits sans rien prendre.

Qu'on me pardonne une phrase qui trouve presque son excuse dans ces propres paroles de Notre-Seigneur : *filii hujus sæculi, prudentiores filiis lucis* (Luc. XVI, 8) : pour attirer les âmes des enfants et les conduire à Dieu, il me semble que nous ne pouvons avoir de meilleur maître que le démon lui-même, le grand ravisseur des cœurs, toujours aposté pour les séduire et les arracher à Dieu, *lupus rapax comedet prædam*. (Gen. XLIX. 27). Que fait le démon ? Il a ses temples, ses théâtres, il a ses

promenades, ses bals, ses cafés, ses spectacles forains, ses jeux de toutes sortes. Les uns directement mauvais, il n'y conduit pas tout d'un coup; les autres qui, sous une apparence d'innocence, arriveront sûrement à son but. Il a infiltré l'amour du plaisir dans le cœur de nos premiers pères, et ce triste legs se transmet si invariablement parmi leurs enfants, que s'amuser semble être le principal de la vie humaine dans la société tout entière, *existimârunt lusum esse vitam* (Sap. xv. 12): chacun veut sa part des plaisirs de ce monde, et par cet attrait constamment soutenu, habilement entretenu, le démon s'enchaîne les âmes qu'un tourbillon de plaisirs entraîne de tous côtés, loin de leur véritable voie. Dans aucun siècle peut-être, depuis le temps où la société devenue chrétienne ne se contentait plus de pain et de jeux, l'amour du plaisir n'avait été porté si loin que de nos jours. Si les hommes se livrent aux travaux les plus pénibles, c'est pour consumer dans les divertissements de toutes sortes la majeure partie de leur gain. Pour quelques-uns cet amour des jouissances va jusqu'à la frénésie; pour presque tous, c'est une sorte de nécessité qu'ils se sont faite. Les joies de la famille ne suffisent plus: les villes se couvrent d'établissements publics, où la jeunesse et l'enfance elle-même accourent aussi empressées que l'âge mûr; les trains de plaisir convient aux fêtes des autres cités; s'amuser est l'unique étude d'une foule de gens qui, blasés sur toutes

les jouissances, ne savent plus enfin où les rechercher.

Dans un pareil milieu, dire aux jeunes gens de venir à nous, parce que nous les ferons bien prier, que nous leur apprendrons la religion, que nous les pousserons à la perfection de notre mieux, que nous en ferons des saints, ce serait souvent prêcher dans le désert ; ou, si quelques-uns pouvaient nous entendre, ne seraient-ce pas précisément ceux qui auraient le moins besoin de nos soins? Il faut avoir la prudence du serpent, s'avancer par des voies loyales, sans doute, mais détournées, comme les soldats se servent des ruses de la guerre pour surprendre leurs ennemis et les faire captifs. Faire bien jouer les enfants, les attirer par cet attrait sans cesse renouvelé, ce n'est pas, il est vrai, le seul moyen qu'emploie notre Œuvre, mais c'est le principal : sans ce moyen, les enfants ne viendraient pas à nous, ou ne nous resteraient pas.

Je disais dans l'article 4me du chapitre préliminaire, que le jeu n'était pas seulement un moyen, mais le second *but* de notre Œuvre. Peut-être cette pensée a-t-elle besoin de quelques développements pour être mieux comprise. Sans doute, il est nécessaire d'employer des moyens efficaces pour attirer les enfants au bon Dieu, mais si ces moyens sont un *but*, nos efforts seront bien plus grands pour l'atteindre. On ne craint ni le temps, ni la peine, ni la dépense, quand il faut parvenir à une fin jugée im-

portante; on hésite au contraire quelquefois devant ces moyens demandant de si grands sacrifices. Nos jeunes gens ont droit de s'amuser c'est de leur âge : *plateœ civitatis complebuntur infantibus ludentibus,* dit le prophète Zacharie (VIII. 5.), et Saint Paul raconte comme une chose naturelle, qu'enfant il faisait comme les autres enfants, *sapiebam ut parvulus* (I Cor. XIII. 11). Cependant, par la malice du démon, les plaisirs de l'enfance sont presque toujours des occasions de péché. S'ils jouent entr'eux, quelques-uns corrompus suffisent pour gâter tous les autres; s'ils jouent dans les rues, ils y ont mille chances de chutes; s'ils vont dans les lieux de divertissements publics, le démon leur tend des pièges inévitables. Pauvres enfants, entourés toute la semaine par les plus mauvais exemples, les plus mauvais conseils, repoussés le plus souvent par leurs parents qu'ils dérangent, obligés de demander à la rue un peu de récréation, et, de pas en pas, de démarches en démarches, finissant par se faire prendre comme le moucheron par l'araignée, trop souvent pour ne plus sortir de ses filets. Si donc, nous, prêtres du Seigneur, nous voulons sauver ces âmes, il faut en un sens suivre notre siècle, nous bien pénétrer de son esprit pour le combattre avec ses propres armes. Quand même nos Œuvres n'auraient pas d'autre but que de faire jouer innocemment nos enfants, nous n'aurions, sans doute, fait qu'une très petite partie de notre besogne, nous aurions

négligé la principale, mais enfin, nous n'aurions pas perdu tout notre temps : une seule âme préservée du mal, un seul péché mortel évité, voilà un fruit réel qui compense bien des sacrifices. Ces pensées me pénètrent souvent quand je vois le zèle de ceux de mes jeunes gens qui se sont consacrés pour la vie à cet humble ministère. Quand je vois leur entrain, leur savoir-faire, il me semble que les anges du bon Dieu doivent les contempler du haut du ciel, que les anges gardiens doivent les regarder avec un amour de reconnaissance, pour le bien qu'ils font aux âmes de leurs enfants, et qu'autant il y a de malédiction pour ceux qui scandalisent la jeunesse, autant il doit y avoir de grâces pour ceux qui l'enlèvent aux dangers du monde corrompu. « Jouez bien, mes enfants, disait M. Allemand, vous faites plaisir à vos bons anges. »

Je ne puis oublier un autre grand avantage qu'ont les jeux dans nos Œuvres : c'est de maintenir pendant plusieurs années l'esprit d'enfance et de simplicité parmi les jeunes gens. Tout le monde aujourd'hui veut être homme, non pas seulement par cette aspiration instinctive qu'ont les petits enfants à vouloir devenir grands, mais par un désir efficace et réfléchi que la société actuelle a presque accepté sans contradiction, et qu'elle favorise de mille manières. Il faut compter avec un jeune homme de dix-huit ans comme s'il en avait trente, et dès qu'il est majeur, le voilà, de par la loi, rempli de bon sens, de jugement, d'expérience : les hommes faits

ne sont plus écoutés. Qu'un jeune ouvrier ne connaisse que son atelier, pendant toute la semaine ; qu'il joue, le dimanche, du matin au soir, à des plaisirs bruyants qui ne laissent place qu'à bien peu de conversations, il ne voudra pas juger de tout, il ne croira pas tout savoir, mais il deviendra homme avec l'âge, et ses fruits moins précoces, mûriront mieux en leur temps : *fructum suum dabit in tempore, folium ejus non decidet, et omnia quæcumque faciet, prosperabuntur*. (Ps. 1. 4).

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet, parce qu'il me semble que des esprits réfléchis trouveront d'eux-mêmes tout ce qu'on pourrait dire dans une matière si importante. Divertir, amuser, occuper les ouvriers dans leurs loisirs, c'est une grave nécessité sociale. Les villes, les Etats ont paru le comprendre, mais bien tristement, hélas ! en faisant les plus grands sacrifices pour subvenir à l'insuffisance des divertissements publics. Quel malheur que nos Œuvres soient si peu connues ! quels sacrifices seraient mieux appliqués ! comment tant de théâtres qui corrompent le peuple, émargent-ils de si gros budgets, qui feraient prospérer à bien moins de frais, un si grand nombre d'Œuvres de jeunesse ?

ARTICLE DEUXIÈME

DES QUALITÉS GÉNÉRALES QUE DOIVENT AVOIR LES JEUX

S'il nous importe peu, à nous, hommes de pratique, d'établir de longues théories sur la nécessité des jeux, il est très nécessaire, au contraire, que nous connaissions parfaitement quels jeux nous sont les plus utiles, quels sont ceux que nous devons éviter, où même proscrire tout à fait. La moindre erreur pourrait avoir de graves conséquences pour l'avenir d'une Œuvre, et forcer à des réformes, toujours faciles quand on s'y prend à temps, très difficiles au contraire, quand il faut les établir, après des habitudes prises. Nous avons essayé autrefois de tous les genres de jeux, dans notre maison : à l'exception des bals, je crois que nous avons fait de tout pendant deux ans, et, je dois le dire, sans aucun genre de succès. Que je serais heureux, si je pouvais épargner de si dures écoles à mes collaborateurs ! Voici, ce me semble, les qualités générales que doivent avoir nos jeux. Dans les chapitres suivants, nous parlerons en détail des jeux qui réunissent plus ou moins toutes ces qualités, et que l'on doit en conséquence introduire ou rejeter.

1° Les jeux doivent plaire aux enfants. Des jeux

imposés par force ne sont pas des jeux, on ne s'amuse pas par force, mais spontanément. Je vis un jour toute une Œuvre obligée de faire de la gymnastique sous la direction d'un professeur : les enfants ne s'amusaient pas du tout. Il est vrai que souvent ils rejettent un jeu par la seule raison qu'ils ne le connaissent pas; on doit le leur apprendre, les y exciter tout doucement jusqu'à ce qu'ils puissent l'apprécier ; mais les forcer d'y jouer, c'est impossible, ou du moins c'est injuste ; il faut suivre le courant de leurs idées et bien se garder de ces conceptions ruineuses, qui amusent trop souvent les Directeurs, en ennuyant profondément les enfants. Pour plaire, les jeux ne doivent pas languir, il faut des boute-entrain, pour les maintenir dans leur ardeur. Les nouveaux ne savent pas jouer, il faut que les anciens le leur apprennent par leur exemple, car le jeu n'est pas une affaire de conseil, mais d'entrainement. Le noyau des associations, dont j'ai tant parlé, est aussi indispensable pour les jeux que pour la piété, car il faut que tout le monde s'amuse, et ceci nous conduit à la seconde qualité de nos jeux qui doivent être :

2° *Bruyants.* Que ce mot n'étonne pas, car il rend fidèlement ma pensée. Nous avons une grande peur des jeux tranquilles, ils reposent trop le corps et fatiguent trop vite l'esprit : ils laissent le temps aux conservations, et par conséquent au mauvais esprit aux mauvais discours. Une année, cédant à des

instances que je n'osais repousser, le salon des grands fut ouvert tous les dimanches, l'été, parce qu'il faisait trop chaud le matin, l'hiver, parce qu'il faisait trop froid le soir. Les jeunes gens étaient devenus très forts sur le boston et le piquet, mais le genre café s'introduisait dans l'Œuvre ; après deux ou trois parties, chacun demandait à sortir ; les petits livrés à eux-mêmes, dans la cour, jouaient beaucoup moins bien, enfin le bon esprit était considérablement affaibli. Par force, il faut quelquefois des jeux tranquilles, mais rarement, le moins possible, que ce soit l'exception ; les jeux bruyants sont la règle générale : pas un surveillant de collège qui ne puisse le dire et le prouver par sa propre expérience.

3° Les jeux doivent être *modestes*, il faudrait tout sacrifier plutôt que ce principe, parce que la modestie perdue, il faudrait s'attendre aux plus graves désordres. Ainsi point de certains jeux de mains, point de jeux où on saute sur un autre, en y séjournant ; point de tours de force ou d'adresse qui feraient baisser les regards pudiques, point de jeux d'esprit aux dépens de la pudeur. Il y a même certains jeux, très innocents d'ailleurs, que nous permettons en petit comité, par exemple, le jour où nous allons à la campagne, avec la réunion du Sacré-Cœur, et qui sont sévèrement interdits à l'Œuvre à cause des abus qu'ils pourraient avoir.

4° Les meilleurs jeux pour les enfants sont ceux qui en occupent un grand nombre, sans laisser d'oi-

sifs spectateurs. En général. nous avons, le dimanche, deux grands jeux qui prennent la grande majorité des enfants, les autres se divisent dans plusieurs petits jeux. Les premiers ne demandent presque point de surveillance, ils remplissent la cour ; ceux qui sont désignés pour mettre ces jeux en train, suffisent pour empêcher les désordres. Les petits jeux éparpillés dans les coins donnent au contraire, beaucoup de peine : on ne saurait en venir à bout, si tous ne jouaient qu'à ces jeux-là ; aussi faisons-nous tout notre possible pour les réunir aux grands jeux ; mais on ne peut le faire que tout doucement, et même sans y réussir jamais tout à fait. Une observation, continuée pendant un grand nombre d'années, prouvera mieux ce que nous venons de dire des deux qualités que doivent avoir les jeux, d'être bruyants et nombreux. Les Marseillais sont grands joueurs aux boules : de tout temps nous avons eu des jeunes gens qui ont eu la prédilection la plus marquée pour ce passe-temps. Eh bien ! le croirait-on ? ceux qui ne jouent qu'à ce jeu sont les plus médiocres sujets de notre Œuvre. Ce sont des tempéraments mous incapables d'action, causeurs, raisonneurs, qui nous occupent plus dans leur petit nombre, que des centaines d'enfants tapageurs. Pourtant ce jeu n'est pas mauvais en lui-même, il ne blesse pas la modestie, il occupe agréablement quelques jeunes gens qui y joueront en passant ; on ne peut donc l'interdire, mais il faut beaucoup plus le surveiller que tout

autre amusement bruyant. Quand les enfants courent et crient, tout va bien dans la cour : quand je n'entends pas de bruit, je cours vite, pour voir ce qui se passe, les enfants me semblent en danger.

5° Les jeux doivent fortifier le corps. Sans doute, nous ne sommes pas directement chargés de la santé de nos enfants, mais si nous pouvons leur rendre service, pourquoi le leur refuser ? Les ouvriers, dira-t-on, sont assez fatigués dans la semaine. Ne le croyez pas : le travail fatigue d'autres membres, les courses du dimanche reposeront leurs bras et donneront de l'exercice à leurs jambes. Par la grâce de Dieu et la protection des bons Anges, nous n'avons jamais eu d'accidents graves dans nos jeux : nous interdisons néanmoins sévèrement tout ce qui serait dangereux pour le corps. Il y a même quelque chose de plus redouté des parents, ce sont les déchirures d'habits ; nous prenons toutes sortes de précautions pour les éviter, nos jeunes gens ont presque tous des habits de jeux, qui demeurent à l'Œuvre dans la semaine. Que de mères insensées ne laissent plus venir leurs enfants pour un trou dans un pantalon neuf, pour un accident à un bel habit ! C'est déplorable, pourtant il faut y veiller, pour ne pas donner ce prétexte au démon qui en profiterait.

6° Nos jeux ne doivent pas donner le goût des plaisirs du monde ; nous en parlerons mieux au chapitre cinquième. Disons seulement, qu'il faut avoir soin de ne pas détruire d'un côté le bien que

nous faisons d'un autre. Quelques Œuvres se contentent d'être des cafés chrétiens, où on boit, on chante, on fume, hélas ! où on fait et on dit nécessairement bien d'autres choses. Mais quoi, votre connaissance du monde ne vous a pas appris que sur ce terrain vous serez toujours battus ? Vous voulez faire concurrence aux théâtres par vos comédies, aux cabarets par vos jeux ? Vous n'en viendrez jamais à bout : ils font mille fois mieux que vous, et surtout ils laissent plus de liberté. Tenons-nous en à nos jeux bruyants, là nous serons les plus forts ; personne ne nous dépassera jamais aux barres ou à tant d'autres jeux semblables, n'allons pas établir des points de comparaison qui seraient nécessairement contre nous.

7° N'ayons pas d'amusements trop chers. D'abord nous sommes tous pauvres ; eussions-nous de l'argent de reste, nous en sommes responsables devant Dieu, qui ne permet pas, ce me semble, de dépenser si gros pour s'amuser. Enfin, chose étonnante, les jeux les plus chers ne sont pas les plus amusants. Cinquante enfants s'amusent plus avec une balle de deux sous qu'avec le jeu le plus coûteux. Un prêtre nous a raconté, avec affirmation, qu'on avait dépensé en 1857, dans une Œuvre, la somme de 33,000 francs, seulement pour les jeux. Nos livres de compte en font foi, nous n'avons pas dépensé cent écus dans notre maison en trente ans. Quelle folie de mettre une Œuvre d'ouvriers sur un pareil pied ! comme c'est

rendre les enfants exigents ! Et quand vous ne les aurez plus chez vous, que leur faudra-t-il pour les amuser ? Quelle responsabilité pour ceux qui sont chargés de les élever et de former leurs habitudes pour toute la vie !

8° Les jeux ne doivent pas lasser outre mesure ceux qui les dirigent, parce qu'il faut faire feu qui dure. Si nous nous tuons trop tôt, nous ne pourrons plus faire tout le bien que Dieu demanderait de nous. Jamais nous ne saurions trop faire pour les âmes, et la certitude de mourir dans peu d'années ne doit pas nous arrêter quand il s'agit de les gagner au bon Dieu. Mais si ce même résultat peut s'atteindre sans se tuer, pourquoi choisir le plus mauvais moyen ? J'admire ceux qui ne s'épargnent pas, qui ne sont pas toujours occupés à se tâter, tantôt pour un *bobo,* tantôt pour un autre, qui ne craignent ni le froid, ni le chaud, dont la seule peur est de ne pas faire assez de bien ; mais un Supérieur doit raisonner autrement : il doit ménager ses aides, ne pas permettre qu'ils s'épuisent sans nécessité. Le choix des jeux est pour beaucoup dans ces ménagements, et j'ai vu quelquefois des Directeurs s'user davantage avec quelques enfants, que d'autres plus expérimentés, ne l'eussent fait avec des centaines de jeunes gens. Je puis affirmer que je me suis beaucoup épuisé, dans les débuts, avec moins de cinquante enfants, qu'aujourd'hui avec quatre cents.

9° Les jeux doivent durer longtemps sans dégoû-

ter les enfants. Quelques Œuvres ne se réunissent que les dimanches et les fêtes : c'est plus de soixante fois par an, d'autres, les dimanches et les jeudis : c'est plus de cent fois ; d'autres tous les jours : c'est trois cent soixante-cinq jours de suite, multipliés par plusieurs années successives. Occuper un âge aussi inconstant pendant une si longue suite de jours, c'est une tâche surhumaine, et il ne faut pas s'étonner que plusieurs y échouent, se lassent et finissent par tout abandonner. Les plus constants appellent à leur secours leur imagination et celle de leurs amis, on crée, on invente, on imagine du nouveau ; et pourtant, règle générale, voulez-vous des jeux qui paraissent toujours nouveaux ? ayez très peu de variété. N'abandonnez un jeu que quand il n'occupe plus les enfants, qu'ils s'ennuyent, qu'il est usé, alors seulement essayez d'un autre. Si vous avez beaucoup de jeux, vos enfants passeront de l'un à l'autre, sans se fixer à aucun. Les grandes divisions des jeux sont indiquées par la température, les jours chauds, les jours froids et les demi-saisons. Le froid demande des jeux faciles, qui réchauffent sans grands efforts. Les barres par exemple, vaudraient moins, parce que tout le monde ne court pas à la fois, et que les enfants irréfléchis se remuent d'autant moins, que le froid est plus intense. Et puis ce serait exposer les prisonniers à un vrai martyre. Il vaut mieux les cordes, où deux jeunes gens dévoués font sauter vingt camarades à la fois, un chariot où

vingt autres s'attèlent et s'enlèvent le froid par une course échevelée. L'été, avec ses longues soirées, est la saison des jeux savants : balles, barres, etc. Les demi-saisons sont des demi-jeux : les billes, les cerceaux, les toupies, qui arrivent avec les vacances, ainsi de suite, car ce n'est pas ici le lieu des détails. Qu'on veille soigneusement à l'ordre des jeux que l'expérience des pays donne comme les meilleurs, et on verra les enfants s'amuser constamment et sans efforts, tandis qu'une variété sans fin les blase, les dégoûte et épuise leurs Directeurs. Bien des choses dans la spéculation semblent des paradoxes, et pourtant l'expérience apprend le contraire : la théorie indiquerait des jeux fatigants pour l'hiver et des jeux tranquilles pour l'été ; l'expérience montre que les enfants sont engourdis avec le froid, couverts de vêtements qui gênent leurs mouvements, endoloris d'engelures ou de crevasses, tandis que l'été les voit alertes, dispos, peu vêtus, n'hésitant pas à doubler leur sueur par les jeux les plus pénibles. Je ne connais point de plus mauvaise méthode pour amuser les enfants que de leur donner toujours du nouveau.

10° Que les jeux soient *simples* : ce seul mot renferme presque toutes les qualités dont nous venons de parler. Le plus bel instrument des jeux ce sont les *jambes* ; elles ne coûtent rien, ne s'usent pas, leur mouvement fortifie la santé. Nous avons même remarqué très souvent que des enfants maladifs

avaient guéri en peu de mois par les exercices de la cour, et c'est l'opinion de plusieurs médecins. Après les jeux de jambes, les balles, les cordes, les cerceaux, sont d'excellents amusements; il suffit d'une dépense de quelques francs pour amuser une foule d'enfants. Nous avons une compagnie de trente soldats dont les uniformes ont coûté près de 200 francs, payés en très grande partie par les parents, et ces enfants ne sont pas plus heureux avec leurs beaux habits que les hallebardiers d'autres pays, avec leurs costumes bien plus simples, et ils s'amusent beaucoups moins, parce que la peur de se déchirer ne leur laisse pas la liberté de remuer à leur gré.

Ce point est de la plus haute importance ; quelques Œuvres se laissent aller à d'étranges abus par l'excès, le luxe et la cherté de leurs jeux. Plus on fait, plus on veut faire ; les enfants deviennent exigeants, il leur faut toujours du nouveau et du beau. C'est en outre une sorte de vol, la charité publique n'ayant pas l'intention de donner à de jeunes ouvriers des plaisirs dont les bienfaiteurs se privent souvent eux-mêmes. Toutes les fois que nous avons dépassé les limites dans notre maison, ce qui arrive parfois, je me hâte de réagir de peur des plus grands malheurs.

Heureuse l'Œuvre qui sait amuser ses enfants à peu de frais, peu de luxe, avec une irréprochable modestie, sans tuer ses Directeurs et sans plaisirs trop mondains. Elle travaille à la fois et avec un

égal profit pour l'âme et pour le corps. *Beatus populus cui hæc sunt ; beatus populus qui scit jubilationem.* (Ps. 88, 16).

Nous allons revenir avec plus de détail sur tous les jeux en particulier, afin de leur appliquer les règles générales que nous venons de poser. Nous avons mis une gradation dans leur classement. Les premiers ont toutes nos préférences : ce sont les jeux de toute l'année. Les seconds sont les jeux utiles dans certains moments ; les troisièmes reviennent rarement, les derniers ne doivent presque jamais paraître en scène, nous aimerions mieux dire jamais.

CHAPITRE DEUXIÈME

DES JEUX DE LA COUR

On comprend, d'après ce que nous venons de dire que les jeux de la cour sont ceux que nous aimons le mieux. Une Œuvre, avant tout, doit donc avoir un local où se trouve une cour assez spacieuse. La chapelle seule ne suffit pas pour les Œuvres comme les nôtres; des salles sont très utiles, mais un simple hangar peut longtemps en tenir lieu. Il faut plus tard, dans une Œuvre nombreuse, pour faciliter le bon ordre, un établissement dans certaines conditions que nous indiquerons plus loin ; mais la cour est ce qu'il y a de plus essentiel et de plus indispensable, et la plupart des Directeurs l'ont bien compris. Ceux qui n'ont qu'une maison, quelque belle qu'elle puisse être, n'ont qu'un cercle religieux, mais pas une Œuvre de Jeunesse, dans l'acceptation que nous donnons à ce mot. Nous allons parler de quelques-uns des jeux de la cour, non pas sous le rapport technique, les enfants seraient ici plus habiles que nous, mais

pour faire connaître tout le parti qu'on peut tirer de chacun d'eux (1).

ARTICLE PREMIER

DES JEUX DE COURS PROPREMENT DITS

Nous commençons par ces jeux pour leur donner la place d'honneur qu'ils méritent ; ils sont notre ressource principale, nos enfants les aiment, et, pour des ouvriers, nos Œuvres sont peut-être les seuls endroits du monde où ils puissent courir à leur gré ; car si les collégiens savent courir, personne ne l'a jamais appris aux enfants du peuple ; ils ne connaissent que les jeux des promenades, des cafés et des autres établissements semblables. C'est ce qui les ravit dans nos Œuvres, et quand nos grands jeunes gens mariés reviennent nous revoir, c'est avec bonheur qu'ils s'essayent encore

(1) Nous recommandons spécialement nos articles que le *Jeune-Ouvrier* publiait sous le pseudonyme de *François-Marie*. Tous les jeux sont successivement décrits dans ces articles avec une verve, un esprit et une intelligence pratique que nous ne pouvions nous lasser d'admirer chaque fois. Nous aurions bien voulu que leur auteur, qui n'est pas inconnu pour nous, pût continuer longtemps ces charmantes causeries. Malheureusement le *Jeune Ouvrier* a disparu comme les roses du printemps, et n'a pas été remplacé.

à ces jeux, de leur enfance, et qu'ils n'ont quittés qu'à regret.

Il y a toute une science dans les jeux de course. On ne court pas simplement devant soi pour courir ; il y a des règles, un art, du mérite, un but, des succès, c'est une image de la guerre, qui fait des vainqueurs et des vaincus ; il y a une revanche, de la gloire, un dépit, une véritable renommée ; les plus habiles sont grandement estimés de leurs camarades ; voilà, peut-être, une des raisons qui font que de tels jeux ne s'usent jamais, et qu'après un peu de fatigue, on y revient toujours volontiers. Précisément à cause de cette émulation, ces jeux qui semblent n'occuper que les jambes, ont des rapports réels avec le cœur et avec l'esprit, et ne servent pas peu à former le caractère d'un enfant. Il y a des tricheurs, des esprits mal faits, des esprits hargneux : le contact, polit vite ces aspérités de notre pauvre nature, et jamais un Directeur ne corrigera autant de défauts qu'une simple partie de barres pourra le faire parfois. Les plus mous sont bien obligés de se remuer, les engourdis feraient perdre la partie, les étourdis la compromettraient ; la plus active des surveillances exercée par des pairs pare promptement à tout. Santé, moralité, économie, bonne éducation, que ne trouve-t-on pas dans ces jeux, que la sanction des temps a depuis longtemps consacrés. J'ai nommé les *barres*, cet admirable jeu, dont l'inventeur, inconnu depuis des siècles, mériterait un monument dans toutes

nos Œuvres, pour le bien qu'il nous fait. Plusieurs autres jeux, avec quelques petites variétés, ressemblent aux barres et nous donnent les mêmes résultats. Leurs noms, qui changent selon les pays, importent peu, les enfants savent par la suite en inventer de nouveaux.

Remarquons : 1° que les jeux les plus difficiles ont aussi plus de durée ; plus ils sont savants, plus les enfants les aimeront. J'ai vu des jeunes gens se préoccuper toute la semaine d'une partie perdue, rêver la revanche, préparer des listes, calculer les chances. Pour les caractères que la piété n'a pas encore pu dominer, il est trop heureux de trouver un canal, où puisse se déverser innocemment le trop plein.

2° Il faut dans chaque jeu des aides dont on soit sûr, moins encore pour empêcher les mauvais propos, l'esprit général d'une Œuvre doit les rendre impossibles, que pour prévenir ou arrêter les disputes. Plus un jeu est grave, sérieux, animé, moins un jeune homme vaincu veut convenir de sa défaite, souvent par orgueil, par dépit, souvent aussi de bonne foi, par conviction : il est si dur d'avoir tort. D'ailleurs, les plus habiles juges ne savent que décider. En pareil cas, il faut laisser épuiser les criards, les plus faibles poumons ont toujours tort. Mais si cet argument ne suffit pas, si le jeu se gâte, il faut une autorité toujours à portée pour trancher le différend en faveur du droit certain, ou proclamer le coup nul, s'il y a doute. Ce sont des choses

graves que ces disputes, et quand on regarde le monde par dessus les murailles de l'Œuvre, on ne trouve pas d'autres causes aux plus grands événements des Empires ; les hommes ne sont que des enfants qui ont grandi.

3° Quelquefois les jeunes gens ne jouent plus, on s'en aperçoit aux nombreuses demandes de sortie, aux groupes de causeurs plus nombreux, au silence qui règne dans la cour. Quelquefois un jeu est usé, on n'a pas encore trouvé celui qui le remplacera ; il fait un froid subit, ou bien la chaleur est accablante ou bien quelques tricheurs ont tout bouleversé. Quoiqu'il en soit, il faut des industries, pour tout remettre en train, et chaque Directeur, pressé par la nécessité, trouvera bien les meilleurs moyens, sans qu'on puisse les indiquer exactement d'avance. Quelquefois, deux ou trois mots d'encouragement suffisent, d'autres fois j'appelle les plus grands dans mon cabinet et j'excite leur dévoûment. J'ai conté ce que firent mes zouaves ; avant eux il y avait la compagnie des *pas fâchés*, qui chassaient de leur sein tous ceux qui se fâchaient en jouant, et jamais je n'avais vu tant de colères plus promptement éteintes, au premier signe de leur explosion. Plusieurs autres compagnies se sont ainsi successivement formées dans l'Œuvre, ayant chacune un signe distinctif, ordinairement une toque ou un diadème en carton avec une inscription : *compagnie des pas fâchés*, *des francs-joueurs*, *des fous*, *du génie*, *des zouaves*, etc. Le Directeur a

tant de moyens pour mêler les éléments de son choix à ces compagnies, qu'elles sont pour lui la plus précieuse des ressourccs pour entretenir toujours l'activité, qui est la vie de l'Œuvre, et ces éléments, il est inutile de le redire encore, ce sont les membres des associations. Ces remarques, qui s'appliquent plus spécialement aux jeux de course, parce qu'ils sont les plus difficiles, les plus importants, peuvent s'appliquer encore aux autres jeux dont nous allons parler.

ARTICLE DEUXIÈME

DES JEUX DE BALLE

La Balle ou la Paume, peut se confondre avec les jeux de course ; les résultats sont les mêmes, sous tous les rapports, et les ressources des balles sont infinies. *La Balle au trou* est un jeu facile, qui occupe quelques moments et demande peu d'activité ; *la Balle empoisonnée* règne dans toutes les maisons d'éducation, c'est un excellent jeu d'été ou de demi-saison, qui occupe les enfants pendant un ou deux mois. *La Balle à Ouspic* a moins nos préférences parce que ceux qui sont touchés, étant hors de combat, deviennent simples spectateurs du jeu jusqu'au renouvellement de la partie, qui se fait beaucoup attendre.

La Balle au Tambour est une précieuse ressource pour les nouveaux, qui se trouvent perdus dans la cour, et que la timidité empêche de jouer. On leur confie une balle et deux tambours, un camarade complaisant les occupe assez pour les empêcher de s'ennuyer, ou pour leur donner le temps de s'apprivoiser et de se lancer dans les grands jeux. Au collége, ce genre de jeu que nous appelions *la Balle en long,* et qu'on jouait simplement avec la main, et *le Ballon* qu'on jouait avec le poing et de la même manière, en comptant soigneusement les points, était un de nos jeux les plus chéris. Il demandait beaucoup d'adresse, d'activité, et nous prenait toutes les récréations du soir, pendant l'été. Nos enfants n'ont jamais su y jouer comme il faut, c'est un peu notre faute, n'ayant jamais essayé de le favoriser. Nous sommes trop nombreux pour diviser l'Œuvre en tant de petits groupes, et les grands jeux, qui demandent beaucoup de place, serait un obstacle pour *la Balle en long,* qui les dérangerait ; de là les disputes, le dégoût. Nos beaux arbres en grandissant ont aussi rendu ce jeu plus difficile. Quant au *Ballon,* nous le détestons cordialement, parce qu'il a très innocemment de très graves défauts ; quelque grande que soit notre cour, il va toujours sur un arbre, dans la rue ou chez les voisins, et nous fait autant d'ennemis qu'il y a de maitres de maisons dans le quartier. On le vole dans la rue, il se crève sur les arbres, les plus ardents escaladent les murs pour aller le chercher,

et nous bénissons Dieu quand il est perdu pour toujours. Bien entendu, cependant, que ce n'est pas un jeu défendu, mais il faut l'entourer de précautions, par exemple il faut toujours quelqu'un qui soit, la clef à la main, près de la porte, pour aller vite le chercher quand il se perd, sans laisser sortir tous ceux qui se précipiteraient à toutes les sonnettes des portes voisines pour le trouver plus tôt.

Nous avons essayé sans grands succès du *Royal Jeu de Paume,* si célèbre dans l'histoire de France. Il nous faudrait un mur fait exprès, et un sol moins pierreux que le nôtre. Comme c'est un des plus beaux jeux qui existent, nous ne désespérons pas de l'apprendre quelque jour à nos enfants: il réunirait à lui seul toutes les qualités dont nous parlions.

Mais la *balle au chasseur* à tous nos amours, et nous la recommandons avec la plus vive tendresse à tous nos confrères. Un pauvre enfant chassé d'un collége nous l'apporta de Paris, *felix culpa!* et c'est un de ces jeux qu'il faudrait payer beaucoup d'argent, si on savait d'avance les services qu'il peut rendre. C'est tout simplement l'antique jeu *du voleur* joué avec une balle, et par conséquent sans bataille, sans jeux de main. Un ou deux chasseurs commencent la partie ; ils ne peuvent caler que de l'endroit où ils ont ramassé la balle , mais les autres pourchassent la balle à coups de pieds, parce qu'ils ne peuvent la toucher avec les mains. La partie a deux

instants très émouvants : au début, quand les chasseurs, peu nombreux, sont obligés de faire des efforts inouïs pour saisir la balle, que tant de pieds repoussent dans les directions les plus opposées ; et à la fin, quand les chasseurs, très nombreux, n'ont plus à prendre que les plus habiles qui ont échappé jusque-là. Tantôt ceux-ci tombent à plat ventre pour éviter la balle, tantôt ils sautent en l'air pour la laisser passer dessous ; le grand nombre de chasseurs qui n'ont jamais qu'une balle augmente leurs chances de salut, en leur servant de remparts. Peu de jeux sont plus tapageurs, pas un enfant qui puisse rester tranquille, tous sont occupés à caler, à se parer, à repousser ou à poursuivre une insaisissable balle dans notre immense local.

La balle à cheval est absolument proscrite comme tous les jeux où on monte sur un autre.

Quant aux balles elles-mêmes, dociles instruments de tant de jeux, nous en sommes toujours abondamment fournis. Nous les composons de matières molles pour éviter les accidents, et toute balle trop dure serait confisquée. Les tailleurs de l'Œuvre nous fournissent des lisières de drap, nous ramassons avec soin les vieux habits pour les revêtir, et de braves femmes, pour cinq centimes, nous les confectionnent, sans autre dépense que le fil. On les vend dix centimes aux enfants pour les jeux isolés, on les donne gratuitement pour les jeux collectifs ; la recette balance la dépense, et pour presque rien nous amusons bien plus nos enfants qu'avec les jeux les plus

coûteux. On perd, il est vrai, plusieurs douzaines de ces balles chaque dimanche ; mais la plupart se retrouvent sur les toits, et, dans tous les cas la dépense est si minime qu'elle est tout à fait hors de proportion avec le résultat. Nous avions au collège des balles aristocratiques composées d'une balle de plomb, de laine filée, d'élastiques et d'une couverture en peau de daim ; mais ces belles balles se perdaient tout autant que les autres, coûtaient très cher, n'amusaient pas mieux les enfants et causaient de graves accidents que les balles de drap empêchent tout à fait.

ARTICLE TROISIÈME

DES CERCEAUX

Ce jeu est assez coûteux, chaque cerceau revient à peu près à un franc et les enfants en cassent un grand nombre. C'est surtout un jeu d'automne et un jeu de petits enfants, les grands n'y jouent pas souvent. Cependant nous nous en servons volontiers, parce que deux ou trois grands suffisent pour faire jouer cinquante petits. On sait que ce jeu a beaucoup de variétés, et les enfants y ajoutent toujours du nouveau. Tous nos efforts se bornent à faire acheter à chaque enfant un cerceau, parce qu'ils ménagent longtemps ceux qui leur appartien-

nent et cassent tout de suite ceux qui ne sont pas à eux. C'est une règle qui s'applique à tous les jeux sans exception : balles, boules, cerceaux, tambours. Nous ramassons soigneusement les morceaux que les tonneliers de l'Œuvre raccommodent, pour avoir toujours des cerceaux à prêter. C'est encore un de ces jeux que nous donnons aux nouveaux qui, très embarrassés de leurs bras et de leurs jambes, s'occupent plus facilement d'un objet qu'on tient à la main, car n'oublions jamais ce que l'expérience nous apprend : les enfants du peuple ne savent pas jouer, il faut le leur enseigner peu à peu, comme tant d'autres choses.

J'ai vu des règles très sévères, dans quelques Œuvres, pour obliger à soigner les jeux. J'admire beaucoup ces prévoyantes règles, mais où en est la sanction ? Un peu gronder est tout ce qu'on peut faire pour arrêter cette rage de destruction, qui est innée chez les enfants. Les renvoyer pour cela n'est pas juste, leur faire payer les dégâts, c'est impossible, ils ne le veulent pas, ne le peuvent pas, et souvent aimeront mieux ne plus revenir que de réparer un dommage, fruit de l'irréflexion ou d'un accident plus que de la méchanceté. Cela va au chapitre des profits et pertes. Le mieux, c'est de prendre des précautions autant qu'on le peut, le reste à la garde de Dieu. Toute notre communauté passe la majeure partie de la semaine, à raccommoder, à mettre en ordre les jeux du dimanche ; c'est notre vocation, *faire jouer et faire prier*.

ARTICLE QUATRIÈME

DES JEUX DE CORDES

C'est un jeu d'hiver. Il y a les *cordes courtes* qui s'emploient ou bien isolément, les enfants s'attaquent alors à qui fera le plus de doubles ou de triples tours ; ou bien collectivement, et les enfants avec un chef forment des bandes qui manœuvrent dans toute la cour. Ce sont des jeux qui n'ont pas le privilège de durer longtemps, mais ils suffisent pour réchauffer les enfants à la sortie de la chapelle, au moment où ils sont le plus grelottants.

Il faut dire la même chose des *longues cordes* dont on se sert dans tous les pays de mille manières, en compliquant les difficultés des sauteurs, mais sans résultats bien durables. Dans les collèges où les récréations sont courtes, ces jeux peuvent suffire ; chez nous, où elles durent chaque fois trois heures de suite, ils n'ont pas assez d'intérêt, mais ces jeux servent très bien pour réchauffer les enfants. Il va sans dire que l'Œuvre doit fournir ces longues cordes comme tous les jeux collectifs. Il serait dangereux qu'elles fussent trop épaisses ; les coups que les enfants se donnent en tirant peuvent les renverser et ce genre de chutes est toujours dangereux. Quand les sauteurs en ont assez, les enfants ont l'habitude d'enlacer ceux qu'ils peuvent saisir, et ce jeu devient alors un jeu de main assez dange-

reux et assez peu modeste. Il faut l'empêcher. Je crois que c'est à peu près tout ce que l'on peut dire des jeux de cordes.

ARTICLE CINQUIÈME

DES MOUCHOIRS

Nous comprenons sous ce titre les jeux dans lesquels on se frappe avec ou sans mouchoirs. Les parents n'ont pas inventé ces jeux que nos enfants aiment beaucoup, soit ceux qui se font sur un seul pied, et qu'on appelle ici *Bédouffle,* soit ceux où on fait la chaîne pour prendre les autres, et qu'on appelle communément *Gros-gras*. Nous y avons joué des saisons entières, principalement par des soirées froides ou pluvieuses, dans la grande salle ou la cour. Si ces jeux sont peu nombreux, il est facile de les surveiller ; s'il y a trop de monde, la surveillance est plus difficile et ils offrent alors quelques inconvénients. Les parents se fâchent en ne retrouvant plus le soir que des lambeaux de mouchoirs ; quelques enfants frappent trop consciencieusement, blessent quelquefois leurs camarades ; de là des batailles qui nous dégoûtent souvent de ces jeux. Dans quelques collèges, j'ai vu vendre aux enfants des serviettes communes pour cet usage ; on épargnait ainsi les mouchoirs, mais on

épargnait encore moins la peau des pauvres victimes. J'en ai vu cruellement déchirés, surtout lorsque quelque enfant trichait ou se retirait du jeu, et qu'on lui administrait une volée de coups, aussi longue qu'un *Ave Maria,* lequel ne finissait pas si tôt, que ceux du chapelet. Rien ne peut dire la sévérité de cette justice de collège, qui dépasse beaucoup les plus durs châtiments que j'aie vu infliger aux mousses. Grâce à Dieu, nos jeunes gens n'en viennent jamais à ces extrémités, mais les coups donnés dans le cours du jeu sont de bonne guerre : il faut donc parer à leur trop grande rigueur soit par un peu de surveillance, soit en mélangeant certains grands, qui ont ordre d'empêcher les abus. En général, nous supprimons les mouchoirs et faisons frapper avec les mains ; les coups sont moins dangereux, plus difficiles à donner, ne portent que plus rarement, parce qu'il faut les donner de plus près. Du reste, l'industrie moderne s'est chargée d'enlever en partie, les plus grands dangers des mouchoirs, en les rapetissant à l'infini. Dans mon enfance les grandes serviettes qui remplissaient nos poches, sanglaient d'une manière terrible les jambes des pauvres enfants ; aujourd'hui ce sont des mouchoirs comme la main, qui ne peuvent faire beaucoup de mal, comme les longs fouets d'autrefois.

ARTICLE SIXIÈME

DU JEU DE SAUTS

Si on peut prévoir et empêcher les graves accidents qui résultent quelquefois des sauts, il y a peu de jeux aussi utiles et aussi agréables. Dans leur genre, ils valent les barres et autres jeux savants(1), parce qu'ils demandent beaucoup de force et d'adresse, seuls moyens, nous l'avons déjà dit, d'assurer la durée d'un jeu. Le *saute mouton*, que nous appelons ici le chapelet, est un petit jeu qui lasse bientôt. Il en est autrement de ce que nous appelons la *patenche* ou la *semelle*, jeu aussi vieux que le monde, et qui durera probablement jusqu'à la fin des temps. Quoiqu'on en dise, je n'ai jamais vu d'accident pour celui *qui est dessous*, parce que son corps plie nécessairement à proportion du coup qu'il reçoit ; mais la hardiesse et l'amour propre des sauteurs les exposent souvent à des malheurs, que nos bons anges seuls ont pu nous épargner jusqu'ici. J'ai vu, dans un collège, un seul jeune homme, successivement se démettre un coude, se casser les deux bras et s'emporter la rotule du ge-

(1) Il ne faut pas prendre ce mot *savant* dans son sens rigoureux. C'est un terme usité dans notre Œuvre pour désigner les jeux qui ne demandent pas seulement des jambes, mais surtout de la tête, du coup d'œil, de la réflexion.

nou. Ces choses font frémir quand on est à la tête d'un établissement et cependant on ne peut pas tout défendre, seulement il faut s'entourer de précautions ; par exemple, mettre quelqu'un de raisonnable, qui reçoive les sauteurs dans ses bras, malgré leurs vives oppositions, parce que ce vis à vis les trouble et empêche leur élan, petit inconvénient pour nous.

Ces jeux de sauts ont un grand nombre de variétés. Il y a les *trois sauts* sur un pied, les trois sauts à pieds joints, les sauts au-dessus d'une corde, qui doit facilement céder au moindre choc ; les sauts par dessus une barrière, en appuyant ou sans appuyer les mains. Dans ce dernier cas, il faut encore quelqu'un pour recevoir le sauteur de de l'autre côté.

Chacun connaît ces jeux, et une foule d'autres mieux que nous ; nous voulons seulement dire combien nous les aimons. De temps à autres j'achète quelques friandises pour les mettre en train, et les plus forts sauteurs ou meilleurs joueurs, s'épuisent pour gagner mes biscuits. Avec quelques sous, toute l'Œuvre s'est bien amusée. J'ajouterai que ces jeux demandent des jours un peu longs, et que nous les permettons difficilement dans la grande salle, la dureté et le glissant du parquet les rendant beaucoup plus dangereux.

ARTICLE SEPTIÈME

DES JEUX OU L'ON SE CACHE

J'ai peu à dire sur ces jeux, qui comprennent les *cachettes*, les *mouchoirs cachés*, *viste* et autres semblables. Nous n'y jouons jamais de jour, parce que les enfants ne pourraient alors se cacher qu'en se cachant tout à fait, ce que nous ne permettons jamais. C'est donc un jeu du soir, quand le soleil est couché, et que la lune ou le gaz donnent la demi-clarté qui suffit pour la surveillance, et, en même temps pour le succès du jeu. Il faut un assez grand nombre de surveillants pour ces jeux, assez innocents par eux-mêmes, mais où les abus se glisseraient aisément, on le conçoit. J'ai vu dans une Œuvre de grandes planches portatives, qui permettaient de se cacher d'un côté ; on pouvait alors y jouer en plein midi, tout en étant très bien en vue du côté opposé. Malgré cela, ce jeu n'a pas toutes nos faveurs ; il est bon en passant, il ne faudrait pas en faire un des jeux habituels de l'Œuvre. Je ne veux pas oublier de dire que les habits courent de grands dangers, quand les enfants se déguisent pour être moins reconnus. La pensée des dégâts qu'il s'expose à faire, ne vient jamais à l'esprit d'un enfant qui va *délivrer* au prix des plus graves déchirures.

ARTICLE HUITIÈME

DES JEUX TRANQUILLES DE LA COUR

Tous ces jeux dont nous venons de parler sont bruyants, ce sont ceux aussi qui occupent le plus grand nombre de nos enfants, chacun selon les diverses saisons de l'année. Mais d'autres jeux qui auraient moins nos préférences, s'ils duraient toujours, ne laissent pas d'avoir leur utilité, soit pour les enfants qui n'ont pas d'entrain pour jouer, soit pour ceux qui n'y sont pas toujours disposés, soit enfin, dans certains moments trop courts où les grands jeux ne peuvent se mettre en train. Je n'essaierai pas d'énumérer toute cette catégorie de jeux, leur nombre est infini. Je mentionnerai cependant : 1° *les billes*, qui prennent dans notre maison de vastes proportions. Vers le mois d'août, nous ouvrons la *banque*, véritables comptoirs dont quelques grands sont chargés, et qui fait toutes les opérations possibles avec ses billes, opérations assez usuraires, puisqu'elle gagne cent pour cent avant la fin de la saison; mais les intéressés prétendent que le but justifie les moyens, et les profits très minimes, en fin de compte sont consacrés à l'achat d'un petit ornement, qu'on offre à la Sainte Vierge le jour de l'Immaculée-Conception. J'entre dans quelques détails qui pourront servir à d'autres Œuvres. Le capital est ordinairement de quatre mille billes en billes, et quatre mille en billets de

banque, payables à vue, au porteur et sans retenue aucune ; ces billets sont un des plus grands profits de la banque, parce que beaucoup se perdant ne sont plus jamais représentés au guichet. La banque a le monopole des *baraques*, qui rendent énormément. Nous nommons ainsi les jeux de *tonneaux*, d'*arbalettes*, tout ce qui se joue avec des aiguilles tournantes, et vingt autres de toutes sortes, dont je serais bien embarrassé de dire les noms. Elle prête même sur billet à trois signatures, et, en général, après bien des peines, un des endosseurs finit toujours par payer. Enfin, vers la fin de l'automne, elle fait plusieurs loteries à deux ou trois billes le billet ; tous les enfants à l'envi fournissent des lots, et toutes les billes reviennent par ce moyen à la banque. Comme le nombre s'en accroît chaque année de tout ce que les enfants apportent du dehors, nos petits négociants s'industrient et exportent dans d'autres Œuvres et jusqu'en Afrique leur trop plein.

Les baraques, puisque je les ai nommées de ce nom, sont le passe-temps des grandes chaleurs au milieu du jour. Il faut y joindre les *volants*, les *jeux de grâces*, les *passe-passe*, les *marelles* avec leurs mille variétés, les petits jeux sur un pied, avec des *palets* ou des *mouchoirs* ; enfin les *boules* qui réclament peut-être une réparation d'honneur pour le mal que nous avons dit de leurs sectateurs. Employées avec modération, elles sont fort innocentes, et les grands y jouent quelquefois des

soirées entières. Il est expressément défendu d'y jouer de l'argent, mais ceux qui ont des mauvais points, paient au plus heureux quelques raffraichissements peu coûteux pour leur petite bourse. Les *quilles* peuvent remplacer les boules ; les *échasses* amusent quelques enfants , les *anneaux de fer* fichés en terre et dans lesquels on fait passer une boule ; les *guiches*, petits morceaux de bois qu'on fait sauter dans un cercle, dont un autre défend l'entrée avec une baguette ; je n'en finirais pas, les enfants apportent et inventent de tout, et chaque année augmente le domaine de nos connaissances sans augmenter nos frais, tous ces jeux de la cour ne coûtant presque rien.

ARTICLE NEUVIÈME

DES JEUX CHANTANTS

Qu'entendons-nous par ces jeux, que nous ne savons nommer par un terme plus clair ? Ce sont des jeux étourdissants, que nos enfants aiment avec passion, et qui servent comme d'entr'actes à d'autres jeux plus importants. J'avais cru longtemps qu'ils étaient la spécialité des gens de notre pays, très criards de leur nature, et que les graves caractères du nord ne sauraient jamais s'y plier. Quel a été mon étonnement de les voir en vigueur dans un très grand nombre de couvents de

jeunes personnes, notamment dans quelques maisons du Sacré-Cœur. C'est que les enfants sont naturellement crieurs, que l'organe de la voix est celui qu'ils ont chargé de montrer la joie de leur cœur ; ils crient, donc ils sont contents ; ils chantent, disait Mazarin, donc ils paieront.

Comment entrer dans les détails, c'est une page de musique qu'il faudrait donner. Disons en gros, pour ceux qui nous comprendront qu'il y a :

1° *Boun homé de ché voules-t'y juga ?* Jeu d'origine italienne sans doute, mais très naturalisé français, à en juger par son éternelle et toujours nouvelle conclusion ; *bon homme tu n'es pas maître dans ta maison quand nous y sommes.*

2° *Savez-vous planter les choux ?* Comme la précédente, cette chanson joint l'action aux paroles. Il faut un bout en train intelligent, et, pendant une heure, on a un admirable concert que j'ai vu ravir des personnes étrangères à l'Œuvre, bien plus que n'auraient fait les concerts du conservatoire. Il y a moins d'art sans doute, mais bien plus de gaîté.

3° *Michou ne veut pas garder les choux*, admirable chanson pour la volubilité provençale.

4° *B, a ba*, qui dure indéfiniment, comme des cercles qui tournent toujours.

5° *Il était un petit navire.* J'apportai cette chanson d'un salon ; un mois après, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tout le monde la savait, chez nous ; et quand nous eûmes fondé l'Œuvre de

Saint Victor, à l'autre extrémité de la ville, tout Marseille se trouva envahi par cette chanson qui pendant six mois, a régné sans partage sur tous les quais, dans tous les chantiers. Hélas ! tout passe ! La romance des *petits agneaux* a porté à celle du *petit navire* un coup mortel qu'elle a subi plus tard elle-même à son tour, et notre répertoire ne cesse pas de s'enrichir.

Dans l'impossibilité de décrire tous nos jeux et la manière de les exécuter, je ne puis qu'inviter très instamment les confrères qui nous liront à venir apprendre sur place la théorie de ces admirables jeux ; leur imagination y découvrira de nouveaux et vastes horizons, et de retour chez eux, ils rendront bien heureux leurs chers enfants.

Une seule remarque : ces chansons doivent toujours passer par la censure. Cependant l'esprit de notre Œuvre est si bon, que je n'ai jamais rien trouvé à redire aux chants de nos enfants, leur intelligence les avait toujours suffisamment expurgés.

CHAPITRE TROISIÈME

DES JEUX DES SALONS

D'après notre méthode, les jeux de salon sont des jeux d'exception, quand on ne peut pas facilement jouer aux jeux de la cour, par exemple dans les longues et obscures soirées d'hiver. Ce ne sont pas des jeux pour tous les jours, et quiconque en fera l'expérience sérieuse se convaincra bientôt que de deux choses l'une : ou bien ces jeux n'amuseront qu'un instant les enfants, et notre but ne serait pas atteint, ou bien ils s'y passionneront comme ces piliers de cafés, fléau de notre société, et notre but serait dépassé. Ces jeux ne pourraient avoir qu'une seule condition de durée, ce serait l'*enjeu* ; qu'on laisse jouer de l'argent et les jeux de salon dureront peut être toujours ; est-ce ce que vous voulez ? Otez l'argent, l'intérêt, ce qu'on appelle en style du monde, la passion du jeu, que reste-t-il ? Un honnête passe-temps dont il faut se servir quelquefois et qui devient parfaitement ennuyeux et inutile si on en use trop souvent. Voyez une soirée dans notre Œuvre ; nous sommes en hiver, il est cinq ou six heures, les enfants ont goûté, et aux dernières

lueurs du soleil ou à la clarté de la lune, ils ont fait dans la cour une chaude partie de course : ils sont fatigués, le froid va les saisir, les salons sont ouverts pour les recevoir, ils vont faire quelques parties de tous les jeux possibles ; nous les occuperons peut être une heure, puis ils retourneront dans la grande salle jouer à quelques grands jeux. A sept heures, le cri *l'histoire* les rappellera au salon, et la soirée se terminera sans laisser place à l'oisiveté. Voilà l'utilité de ces jeux. Mais des enfants parqués dans un salon, ne trouvant au dehors aucun jeu organisé, assis trois heures de suite autour d'une table, si vous parvenez vraiment à les amuser, j'en serai bien étonné, je dirai que c'est déplorable ; les bonnes mœurs, la santé, le bon esprit, tout en souffrira dans une Œuvre. Mais laissons les considérations *à priori* ; qu'on interroge ceux de nos jeunes gens qui président aux salons, que leur apprend leur expérience ? 1° A tous moments les enfants changent de jeux, ils croient toujours que celui qu'ils n'ont pas leur plaira davantage, et quand ils les ont tous essayés, ils font pour passer le temps mille niches, qui exercent terriblement la patience et obligent toujours à en mettre quelques-uns à la porte des salles. Donc ces jeux ne les amusent pas beaucoup.

2° Après s'être ennuyés de tous les jeux, ils finissent par en changer l'usage ; les cartes deviennent des capucins et les damiers des billards, les dominos des clavecins, et dans l'impossibilité de jouer

de l'argent, les dés du jeu de l'oie servent à jouer des soufflets, plaisir qui n'est peut être pas renouvelé des Grecs pour celui qui les reçoit. Si ces jeux amusaient beaucoup, ils ne feraient pas naitre tant d'inconstance.

2° Au commencement de l'hiver les salons ne suffisent pas, les jeux ne sont pas assez nombreux ; à la fin personne ne va plus aux salles, qui se ferment pour ainsi dire d'elles-mêmes, après trois ou quatre mois. Que ferions-nous des enfants si l'hiver durait toute l'année ?

4° J'avoue qu'au salon des grands il y a beaucoup plus de constance, parce que les demi-grands aimant mieux le sans-gêne du salon des petits, il ne reste que les vrais grands qui veulent le recueillement et le sérieux des jeux. Mais les grands les plus pieux, les plus fervents, étant occupés dans l'Œuvre ai-je besoin de dire que ce salon si peu nombreux nous donne beaucoup plus de soucis, que la surveillance en est beaucoup plus difficile et que tous les abus naissent là ? Au salon des petits, un espiègle, par exemple, soulève tout d'un coup une longue table et voilà tous les jeux confondus avant qu'on ait pu saisir le délinquant qui s'est éclipsé ; ce sont les grosses sottises. Mais au salon des grands on joue sérieusement, longuement, on se passionne, on introduit peu à peu tous les abus des jeux tranquilles, de sorte que dans un salon on ne s'amuse pas assez, dans l'autre on s'amuse trop ; ai-je raison de dire que ces jeux n'ont pas notre

affection, qu'ils ne doivent être que des pis-aller, des amusements auxiliaires, jamais des jeux principaux.

Cette restriction bien posée, voyons le parti qu'on peut tirer de chacun des dits jeux en les divisant en deux catégories : les jeux simples ou à la portée de tout le monde, les jeux savants à la portée de quelques-uns, ou, en d'autres termes, jeux des grands et des petits.

ARTICLE PREMIER

DES JEUX SIMPLES A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE

1° En tête, à la place que lui assure son incomparable antiquité, il y a le célèbre *jeu de l'oie,* renouvelé des Grecs, avec ses règles savantes, que la plupart des enfants passent à pieds joints, contents d'arriver plus tôt au but. L'industrie moderne a introduit des variétés dans ce jeu ; tantôt c'est le jeu ancien, tantôt un jeu de dévotion, tantôt un jeu des sciences naturelles. Un motif de typographie nous fait préférer l'ancien jeu, grossièrement colorié sur un papier à bon marché, mais très solide. Les autres gravés en taille douce sur du papier velin ne durent pas du tout. Ces jeux doivent être collés sur des planches, le carton n'a point de solidité. Les gobelets en peau sont très chers, mais durent long-

temps ; les gobelets en fer blanc coûtent peu, mais sont sans durée et font d'ailleurs un bruit extraordinaire ; les mains sont les meilleurs gobelets.

2° Les *damiers*, jeu plus sérieux, peu difficile à apprendre, et sur lequel je ne ferai qu'une seule remarque, c'est la quantité de *pions blancs* qui se perdent tous les dimanches, et plusieurs Œuvres ont fait la même observation. On sait les variétés de ce jeu : *qui perd gagne*, le *loup et la brebis*, la *pyramide*, etc.

3° Les *dominos*, qui ont sur les damiers l'avantage d'occuper un plus grand nombre d'enfants, surtout les dominos du siècle passé, qui vont jusqu'au double neuf, et dont l'espèce se perd.

4° Le jeu de l'*assaut* qu'on achète chez les papetiers, et les jeux de *parc* et des *marelles*, que nous faisons nous-mêmes.

5° Les *vires-vires*, modeste jeu, qui n'a pas la prétention d'occuper plus de trois minutes chaque enfant. C'est une aiguille tournant sur un pivot, qui s'arrête sur des numéros.

6° Le *Loto*, charmant jeu, qui occuperait un grand nombre d'enfants, mais qui est déplorable par l'extrême facilité qu'ont les numéros de s'égarer. Il faudrait un loto par dimanche. Heureusement les enfants sont sans méfiance, et se servent encore d'un loto quand il y manque déjà presque la moitié des numéros.

7° Les *paillettes*, en ivoire, en os, ou simplement en bois, qu'on retire d'un paquet avec une paillette

recourbée, sans faire remuer les autres, jeu bien innocent, et à la portée de toutes les intelligences.

8° Les *Casse-tête*, composés de sept morceaux de bois dur, découpés en plusieurs formes géométriques, qui font par leur réunion deux carrés parfaits. On imite avec ces morceaux plusieurs centaines de dessins, la plupart très difficiles. Quelques enfants n'ont jamais pu parvenir à en copier un seul, d'autres, plus heureux, ont reçu cette spécialité de la nature, et s'y amusent longtemps.

Autour de ces jeux plus connus, en gravitent un grand nombre d'autres qui leur ressemblent plus ou moins, mais dont le détail serait superflu. Voici le règlement imposé au salon des petits :

Art. 1. — Le salon des petits ne sera ouvert qu'avec la permission expresse de celui qui préside dans l'Œuvre.

Art. 2. — Il est défendu par la règle, de crier ou de courir dans le corridor et dans les escaliers qui conduisent dans cette salle.

Art. 3— Il est défendu, de jouer, dans ce salon à d'autres jeux que ceux autorisés par M. le Directeur, ou d'y introduire les jeux de la cour. Ceux qui auraient des jeux leur appartenant, demanderont la permission de s'en servir à celui qui préside dans l'Œuvre. Les jeux de cartes sont défendus.

Art. 4. — Il est absolument défendu de jouer de l'argent, mais on peut jouer des billes, des gâteaux, etc.

Art. 5. — On recommande beaucoup d'éviter les

les cris, les trops grands éclats de rire, de monter sur les tables et généralement tout ce qui est opposé à la bonne éducation.

Art. 6.— Cette salle étant exclusivement réservée aux jeux, il est défendu d'y séjourner debout et seulement pour causer.

Art. 7. — Celui qui préside à la salle est seul chargé d'ouvrir ou de fermer la porte et les croisées.

Art. 8. — Celui qui préside à la salle renverra les enfants qui n'observeraient pas ce règlement ; ceux qui lui résisteraient seraient privés d'y aller pendant longtemps.

Art. 9. — Quand tous les jeux seront distribués, ceux qui ne pourraient plus en avoir ont la faculté de retenir un premier défi au jeu qui leur convient. Dans ce cas, ils s'asseyent auprès des joueurs et remplacent le premier perdant.

Art. 10. — Quand la cloche donnera le premier signal, chacun se retirera sans bruit, sans même finir la partie commencée ; on laissera le jeu sur la table.

ARTICLE DEUXIÈME

DES JEUX SAVANTS

Par leur seul titre, nous les bannissons du salon des petits, qui d'ailleurs ne sauraient pas s'en servir. Tous les jeux des enfants se retrouvent au

salon des grands, mais il y en a quelques autres dont nous allons parler.

Les *échecs*. Nous n'avons jamais trouvé à ce jeu de graves inconvénients. Peu de jeunes gens savent y jouer, et il demande un esprit si réfléchi, si posé, les parties sont si longues qu'il ne nous semble pas qu'il puisse nuire beaucoup, comme ces jeux rapides qui font désirer et obtenir de si promptes revanches.

2° Les *Cartes* demandent beaucoup de prudence. Bien des Œuvres les excluent, et sans avoir osé les imiter, nous sommes loin de les blâmer. C'est pour nous une tradition de M. Allemand ; quand Napoléon 1er fit fermer son Œuvre, quelques grands, pleins de zèle, réunissaient leurs camarades, les dimanches, dans leurs maisons de campagne ; on y apprit le piquet, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours parmi les Congréganistes. Le bon esprit et une exacte surveillance parent à tout ; mais si j'entrevoyais le genre café s'introduire dans notre salon, jamais les cartes ne reparaîtraient plus à l'Œuvre que pour faire des châteaux ou des capucins.

3° Le *Billard*. M. Allemand ne l'a jamais connu dans son Œuvre, et j'en pourrais dire autant si un bon ami ne nous en avait donné un qui ne vaut pas l'impôt qu'il paie. Je craindrais que quelques jeunes gens n'en fissent leur occupation exclusive, que ce fût la mort des grands jeux de la cour, la transformation de l'esprit de l'Œuvre. Il est bien facile d'empêcher ces inconvénients en se passant de jeu,

bien difficile au contraire de revenir sur d'imprudentes démarches, quand un mauvais pli est donné.

4° Enfin, je parlerai ici des *histoires*, qui n'ayant pu trouver place dans aucun des articles précédents, méritent cependant une place très honorable parmi nos divertissements. Vers six heures, depuis la Toussaint jusqu'au mois de Mars, on conte une histoire aux enfants. Les méridionaux sont conteurs, et quelques-uns de nos jeunes gens s'en tirent à merveille. Rien de curieux comme le moment où retentit tout à coup ce cri: l'*histoire*. Chacun accourt, on se presse pour avoir la meilleure place, les bancs faisant un trop grand cercle, plusieurs s'asseoient par terre pour être plus près, d'autres étouffent le conteur en se mettant à côté, devant et derrière lui. Cependant, perché sur son trône élevé, le narrateur commence; il est nécessairement intéressant, car s'il ne l'était pas, comme c'est un jeu libre, où l'on n'est pas forcé d'assister, après quelques minutes il parlerait aux bancs. Mais quelques-uns de nos conteurs jouissent de la faveur populaire, surtout si leur récit renferme des Arthur, des chevaliers, des combats, des voleurs, des revenants, alors rien de curieux comme ces visages immobiles, les yeux fixés sur le conteur, suspendus à ses lèvres, dirait Homère. Par une ruse bien vieille et toujours nouvelle, l'intrigue se resserre, le ton s'anime, l'intérêt va croissant, précisément au moment où la cloche appelle à l'*Angelus* et au départ. Un grand *Ah!* de regret récompense l'orateur de sa peine, et beaucoup ne sont revenus

le dimanche suivant, que pour entendre la fin d'une histoire qui ne finira qu'avec la saison. Quelques espiègles font tout ce qu'ils peuvent pour troubler ces récits, mais ceux qui gardent, y mettent bon ordre, et le silence y est toujours à peu près exactement maintenu. Les grands ne dédaignent pas ces histoires, et je me suis souvent surpris moi-même admirant l'aplomb des conteurs et l'attention de l'auditoire. C'est un des moments les plus chéris de nos enfants, il nous aide à passer de longues soirées. Pour ménager les poumons du narrateur, nous avons quelques petites ruses ; à six heures on crie l'*histoire* ! Mais de fait il est six heures et cinq minutes ; il faut dix minutes ou un quart d'heure pour que chacun soit assis, la fin sonne toujours cinq minutes avant l'heure, et un quart d'heure ou vingt minutes sont ainsi épargnés. Les romans de Walter Scott, convenablement habillés, quelques feuilletons extraordinaires, et plus encore l'imagination de nos grands jeunes gens suffisent pour broder des thèmes qui durent sans fin.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE QUELQUES JEUX MOINS USITÉS

Nous parlerons, dans ce chapitre, de quelques jeux très bons par eux-mêmes, mais qui, à raison de leur prix élevé ou pour tout autre cause, ne peuvent pas figurer parmi les jeux courants dont on se sert ordinairement. Ce serait une grande erreur de vouloir tous se les procurer dans les débuts d'une Œuvre ; chaque chose a son temps, et le jour où il sera difficile de trouver du nouveau n'arrivera que trop tôt au gré des Directeurs embarrassés.

ARTICLE PREMIER

DE LA GYMNASTIQUE

M. Allemand était mort depuis huit ans, et son Œuvre existait depuis quarante-cinq ans, lorsqu'on introduisit pour la première fois la gymnastique avec tout le luxe que comporte une maison qui a des ressources aussi considérables. Preuve nouvelle que la création d'un gymnase n'est pas urgente, puisqu'on avait pu s'en passer pendant tant

d'années. Voici les avantages de ce jeu : il est excellent pour la santé, il amuse beaucoup quelques jeunes gens, les progrès qu'ils peuvent y faire lui conservent toujours l'attrait de la nouveauté. Mais c'est un des jeux les plus dispendieux qu'on puisse avoir ; surtout s'il est complet comme dans l'Œuvre de M. Allemand ; il est très dangereux par les accidents tôt ou tard inévitables. Si quelques jeunes gens s'y adonnent par amour des exercices qu'on peut y faire, la plupart au contraire n'y cherchent que des balançoires, changent tout en escarpolettes, et réduisent à un jeu très ordinaire un gymnase qui aura coûté de si grands sacrifices. Le seul moyen de parer à tous ces inconvénients serait d'avoir un maitre, qui, par sa présence, empêcherait les accidents et apprendrait les exercices aux enfants. L'escarpolette ennuie bientôt, et les trapèzes, les échelles, les portiques sont sans objet, si quelqu'un n'est pas là pour en enseigner l'emploi.

Par conséquent, je conseillerais de réserver ce jeu pour les temps d'abondance qui, après plusieurs années, pourront luire enfin sur une Œuvre. Tant qu'elle sera pauvre, peu nombreuse, qu'elle se contentera de jeux plus simples et plus faciles, gardez-vous d'une si coûteuse conception. Je crois que la plupart de ceux qui font des gymnases, visent plutôt à l'effet qu'à toute autre chose, parce que c'est un jeu qui paraît beaucoup. La deuxième année de notre Œuvre, on nous fit cadeau d'un portique et de deux escarpolettes, parfaitement

bien organisés. La pluie et le soleil les ont peu à peu détruits, sans nous laisser de grands regrets, plusieurs s'y étaient blessés, et nos enfants ne les ont plus redemandés. Du reste, le trapèze étant la partie essentielle, savante, d'un gymnase, et ce qu'il y a de plus facile à se procurer, toutes les Œuvres pourraient avoir un ou plusieurs trapèzes sans grande dépense. Nos illustres Conseils Municipaux communards, dans leur sollicitude pour le bien du peuple, ont installé des gymnases assez complets dans plusieurs écoles de Marseille. Il y en a un sous nos yeux, dans un local voisin du nôtre ; les enfants ne s'en servent presque jamais.

ARTICLE DEUXIÈME

DES SOLDATS

Dans nos jeunes ans, beaucoup d'enfants jouaient à la chapelle, et plusieurs trouvaient dans cet amusement innocent les premiers germes de leur vocation sacerdotale. Ce jeu, de nos jours, est à peu près délaissé, et je ne l'ai presque jamais plus rencontré nulle part. En revanche, les soldats sont plus conformes au goût de notre siècle et de notre nation. Il y a deux manières d'y jouer : ou bien comme je l'ai raconté plus haut, avec un simple bâton à la main, ou bien avec de beaux uniformes,

de belles armes. Nous avons d'abord essayé de la manière la plus brillante, et l'autre beaucoup plus simple nous a bien mieux réussi. Lors de la proclamation de la République en 1848 et de la résurrection de la garde nationale, on nous fit cadeau d'un grand nombre de schakos, d'épaulettes, de plumets, qui avaient paré nos pères depuis la convocation des états généraux jusqu'à nos jours. Nos enfants ainsi travestis s'amusèrent des mois entiers ; mais je dois ajouter que nous étions alors peu nombreux, et qu'il était plus facile de maintenir un peu d'ordre dans un jeu dont tous faisaient partie. Que ne doit pas faire un père de jeunesse ! Une théorie à la main, j'avais suivi des yeux pendant de longues heures les exercices des troupes sur les places publiques, pour pouvoir les apprendre aux enfants, j'étais devenu très fort. Malheureusement on a changé en grande partie cette théorie, et je n'ai plus été à la hauteur de ma brillante position, détrôné d'ailleurs par les trop vrais soldats qui remplissent aujourd'hui notre Œuvre.

L'Œuvre étant devenue plus considérable, je dus renoncer à les conduire moi-même, et depuis, ce jeu n'a pu reprendre dans sa forme sérieuse ; il ne réussit plus que sous une forme indéterminée, qui consiste à beaucoup faire courir les plus petits enfants, sous prétexte de manœuvrer.

Plus tard, nous fîmes faire de jolis uniformes, pantalons blancs, cravate noire, gants blancs, blouse en calicot bleu, lizeré blanc ou d'argent pour

les chefs, toque noire avec galon blanc ou argent, cocarde bleue, plumet bleu et blanc. Sur le devant de la blouse, une grande croix de Malte blanche ou argent pour les chefs, occupait toute la poitrine, médaille de la Sainte Vierge suspendue à un ruban blanc. Nous avons deux compagnies de trente soldats, avec lance bleue et argent et oriflamme bleu et blanc, une autre compagnie en uniforme rouge, chaque compagnie a deux chefs plus deux tambours, deux trompettes, le porte drapeau de la Sainte Vierge et un général qui fait une très belle figure, quand il sait monter à cheval, en tout soixante soldats. On ne peut pas dire cependant que ce soit un jeu bien amusant ; quand ils sortent, tous les enfants accourent, mais lorsqu'on les a vus et qu'ils se sont vus eux-mêmes pendant une demi-heure,.tous en ont assez. Le seul beau moment est celui où ils se costument. C'est comme dans tous les plaisirs d'ici-bas, les préparatifs valent mieux que l'exécution, l'attente que la réalité. Aux grandes solennités, quand un personnage de distinction vient nous visiter, ce corps produit un effet charmant et relève beaucoup l'aspect extérieur de notre Œuvre, surtout quand nous arborons sur nos mâts vénitiens, nos oriflammes bleus et blancs, en l'honneur de la Sainte Vierge, et rouges et blancs en l'honneur du Sacré-Cœur.

Tout ceci était de notre invention, mais nos jeunes gens nous ont bien dépassé et les compagnies sont devenues innombrables. N'oublions pas la

compagnie des Musulmans, que nos mobiles nous ont apportée d'Afrique en 1871. C'est à la portée de toutes les intelligences, il suffit d'obtenir un drap de lit des parents, jambes nues, une corde pour retenir le drap autour de la tête. Le difficile est de faire retourner le drap intact : affaire des parents.

D'autres fois, nous ouvrons notre arsenal, qui renferme un nombre incalculable de pompons, d'épaulettes, de chapeaux montés, de cuirasses, de casques, de fragments d'uniformes, etc., etc. Nous pouvons plus ou moins costumer une centaine de nos enfants. Le dimanche gras, cela forme une magnifique mascarade qui nous amuse autant que les cavalcades des grandes villes, seulement nous avons sur elles la priorité d'invention. Un arsenal est facile à établir à peu de frais. De temps à autres les enfants apportent toutes sortes d'objets, puis bientôt ils s'en dégoûtent, les laissent à la traîne. Nous ramassons tout avec soin, le faisons raccommoder de notre mieux, et peu à peu nos richesses deviennent considérables. C'est ainsi que nous avons pu nous procurer des fusils dont nous bouchons et rivons les cheminées, des sabres et de forts belles épées, que nous dépointons, des tambours, des drapeaux, des aiguillettes de tous les corps et bien d'autres choses très chères à acheter, dont l'inventaire ne finirait pas. Cet arsenal est encore un garde-meuble où nous conservons de vieux rideaux, d'anciennes tapisseries, de vieux frag-

ments d'étoffes, d'anciens meubles qu'on nous donne de toute part dans des déménagements ou autres circonstances. Toutes ces choses, soigneusement inventoriées, nous offrent de précieuses ressources pour les mille circonstances qui peuvent se présenter dans la durée d'une Œuvre, tandis qu'il faudrait être très riche pour acheter toujours du neuf. Peu après la mort de M. Allemand on avait fait quatre compagnies de chevaliers dans son Œuvre. On nous pardonnera, dans un si peu grave sujet, de citer les chants des Pindares de nos jeux ; en brodant sur ce thème peut être inspirerons-nous d'autres chantres qui pourront amuser leur Œuvre par cet innocent passe-temps (1).

(1) Où vont ces étendards et ces fières brigades?
Sommes-nous revenus au vieux temps des croisades?
Non, car ces chevaliers n'ont en main qu'un bâton
Qui porte au lieu de fer, une lance en carton.
C'est pour nous récréer, c'est pour réjouir l'Œuvre
Qu'ils étalent ici leur savante manœuvre,
Et qu'en dignes troupiers du petit Caporal,
Ils font très bien à pied l'exercice à cheval.
Pour être plus piquants, pour varier leur forme,
Ils ont abandonné la couleur uniforme;
Et variés entre eux, disque artificiel,
Sans amener l'orage, ils donnent l'arc-en-ciel.
Leur corps le plus nombreux, qui vraiment vous étonne,
Semble s'être trempé dans la rivière jaune :
Par sa couleur safran, leur tunique en nankin,
Montre que son modèle est venu de Pékin,
Lorsqu'un de leurs soldats tombe dans la mêlée,
On pourrait l'appeler omelette soufflée.

ARTICLE TROISIÈME

DE QUELQUES AUTRES JEUX

Les jeux d'esprit ont peu de faveur parmi nous : peu de gens du peuple ont cette finesse de jugement qui permet de dire mille choses agréables, caustiques même, sans blesser la charité, et bien peu sont capables de les entendre sans se fâcher. Cependant ces petits jeux peuvent en amuser quelques-uns dans les soirées d'hiver, où la nuit vient trop tôt, et les inconvénients qu'ils peuvent avoir pour la charité ou la modestie disparaissent tout à fait, s'il y a quelqu'un de sûr qui dirige ces jeux.

Ah! puisse-t-on jamais ne dire à propos d'eux,
Que pour une omelette il faut casser des œufs!
Les Noirs furent créés pour les manœuvres sombres :
Quand Télémaque fut au royaume des ombres
Pour y chercher son père, Homère nous fait voir
Qu'il était escorté par un chevalier noir.
Des Bleus au front d'azur, les aimables phalanges
Ressemblent, dans la cour, à des bataillons d'anges.
Les Roses, sans chercher leur ressemblance aux cieux,
Rencontrent sur la terre un passé glorieux.
Frêles et délicats comme un bouton de rose,
Ils descendent pourtant du grand Chevalier-Rose,
Qui suspendit la peste, et noya ses fureurs
Dans le vinaigre fait par les quatre voleurs.
Mais s'ils sont différents de couleurs et de formes,
L'amitié les unit et les rend uniformes :
Chez eux point de vaincus, tout le monde est vainqueur,

La *main chaude*, les *yeux bandés*, et une foule d'autres petits jeux, peuvent avoir leur côté utile; seulement qu'on ne compte pas sur ces passe-temps comme sur des jeux de fonds ; ce sont, s'il m'est permis de le dire, les hors-d'œuvre d'un repas ; quelques enfants s'y arrêtent un peu plus, mais ce ne sont pas là ces plats de résistance qui forment le principal d'un banquet et que rien ne peut remplacer. Quelquefois, l'entrain se mettant de la partie, ces jeux obtiennent un vrai succès, mais c'est un succès éphémère, que le dimanche suivant revoit rarement. On doit dire la même chose des bilboquets, des toupies et de tous les autres jeux semblables, qui sont des passe-temps innocents et pas plus. Je ferai cependant sur ces petits jeux une remarque importante, que j'ai déjà faite ailleurs : il faut les mettre en train avec prudence et sobriété, c'est-à-dire les uns après les autres, et jamais beaucoup à la fois. Ou on ne veut pas absolument de ces petits jeux innocents, et alors on peut les

Sous leur quadruple habit ne bat qu'un même cœur.
Aussi, le verre en main, confondant leurs brigades,
Et se versant entre eux de nombreuses rasades,
Ne formant qu'un faisceau de leur diversité.
Ils boivent au grand jour de leur fraternité.
Les Jaunes puissent-ils n'avoir point de jaunisse;
Les Noirs ne point trouver quelqu'un qui les noircisse,
Les Roses n'avoir point d'épines dans leurs jeux ;
Et les Bleus rester purs comme l'azur des cieux !

(M. de L.)

donner tous ensemble, les enfants se dégoûteront promptement, ou bien on en attend quelque utilité, et il y en a surtout dans les petites Œuvres peu nombreuses, et alors il faut les donner à propos et les retirer de même.

Certains jours de fête demandent d'autres divertissements qui interrompent un peu la monotonie des jours ordinaires. Il faut annoncer d'avance et avec pompe ces amusements. « Voulez-vous que les « enfants s'amusent bien, me disait un des meilleurs « élèves de M. Allemand, dites-leur qu'ils s'amu- « seront bien ». Nous faisons de grandes affiches, où l'art de la réclame brille avec beaucoup d'éclat ; nos dessinateurs les illustrent quelquefois de vignettes ; les apprentis typographes nous les impriment, et alors l'illusion est complète. Je dirai, en passant, qu'aucune affiche ne doit se produire sans la permission écrite du Directeur. Il est d'usage parmi nous que les jours de grande fête, quand les communions ont été nombreuses et les offices plus longs, il y ait après les vêpres, quelque grand divertissement, mes plus anciens les inventent et les exécutent, et vraiment on s'amuse beaucoup et sans aucun frais. A la dernière fête de notre dédicace, un corps nombreux de chevaliers s'empara d'une citadelle gardée par les Musulmans. La scène eut trois moments fort amusants : les préparatifs qui durèrent plus d'une demi-heure dans les salons où les plus grands costumaient leurs camarades ; le défilé, quand tous sortirent avec tambours et

clairons; le sermon du Marabout prêchant la guerre sainte du haut d'un minaret et dans une langue que les savants n'ont jamais entendue, suivie de la prière de tous les Musulmans, à genoux se balançant à la manière arabe de l'Algérie. Il faut ce jour-là mourir de rire et des faits et gestes des acteurs et de la joie inconcevable des petits à la vue de ces types inimitables. Toutes les grandes fêtes de l'Eglise sont ainsi suivies de quelque spectacle extraordinaire qui doit occuper un très grand nombre d'enfants pour être plus goûté, et leur laisser beaucoup d'initiative personnelle.

J'ai déjà parlé des loteries, qui amusent extrêmement les enfants, l'imagination des grands sait les rendre très intéressantes : la liste des lots est ordinairement affichée d'avance et parmi eux figurent des lots impossibles, que tous les enfants espèrent fermement gagner. Voici quelques-uns de ces lots, qui nous font tant rire, et qu'on peut varier à l'infini : *Un couvert d'argent,* le gagnant désappointé, reçoit un numéro 1 recouvert d'un petit morceau de papier argenté. *Les Œuvres de Racine,* en trois volumes : une carotte, un oignon et un navet. *Une paire de souliers neufs,* deux sous liés ensemble. *Les Œuvres de La Fontaine,* en deux volumes, un verre d'eau, et si le gagnant désire le tome second, en va lui en chercher un autre. *Un soufflet,* qu'on administre au malheureux qui croyait emporter l'ustensile à la cuisine de sa mère. Le désappointement de ceux qui se laissent

attrapper, est un des plaisirs les plus aimés des enfants, et le tout se termine par le nigaud, lot ridicule qui met le comble à l'hilarité.

D'autre fois nous faisons partir un ballon : c'est un plaisir bien court, surtout quand il prend feu, ce qui est assez l'usage, mais l'annonce faite avec art, occupe longtemps d'avance les enfants. D'autres fois, les grands font une mascarade, avec toutes sortes de costumes. En général, nous inventons ces choses et mille autres semblables, car je ne puis toutes les raconter, les jours où quelques plaisirs extraordinaires pourraient nous enlever nos enfants ; par exemple, le jour de l'Assomption, nous faisons un feu d'artifice, ce qui les empêche de manquer l'après-midi pour aller voir la procession ou la fête de l'empereur quand on en faisait. Seulement, au lieu des pièces d'artifices coûteuses, et qui ne durent qu'un instant, nous autorisons chaque enfant à apporter tout ce qu'il veut, à l'exception de certaines pièces dangereuses, qui sont prohibées. Pendant une heure entière, la cour ressemble à un champ de bataille, et avec des précautions bien entendues, les accidents sont fort rares et sans gravité. Le peu que j'ai dit de ces amusements divers suffit pour en donner une idée et pour faire comprendre combien il faut peu de chose pour amuser les enfants, sans presque aucune dépense.

CHAPITRE CINQUIÈME

DES FETES EXTRAORDINAIRES

ARTICLE PREMIER

NÉCESSITÉ ET INCONVÉNIENTS DE CES JEUX

Les jeux dont nous avons parlé dans les chapitres précédents suffisent de reste pour amuser les enfants pendant un grand nombre d'années ; les divertissements extraordinaires, quelque multipliés qu'ils soient, ne sauraient amuser si longtemps. Cependant il faut convenir que quelquefois on ne saurait s'en passer tout à fait. A certains moments l'Œuvre languit, d'autres fois, il y a des fêtes de toutes sortes dans la ville, les enfants y courent en foule ; et quand ces fêtes sont terminées, un grand nombre se sont tellement dissipés qu'il ne retourne plus au bercail. Il faut donc quelquefois faire concurrence au démon et au monde. Enfin, il y a des jours de fêtes où les enfants ont quelques droits à des plaisirs exceptionnels qu'ils ont mérités par leur bonne conduite longtemps soutenue. Voilà pour la nécessité de ces jeux. Mais que ne dirais-je pas de leurs inconvé-

nients, si une main ferme ne dirige l'Œuvre, pour arrêter les débordements et les excès !

1° Le premier inconvénient, c'est de dégoûter les enfants de leur Œuvre. Ceci peut paraître un paradoxe, les Directeurs ne faisant ces jeux que pour retenir les enfants ; et pourtant rien de plus vrai. Tant que ces plaisirs durent, les enfants sont exacts, puis un jour tout cesse, et les enfants s'ennuyant, ne viennent plus volontiers ; une Œuvre est si pâle, les jours qui suivent ces grands divertissements !

2° Les jeux ordinaires ne suffisent plus, on en perd l'habitude, on ne sait plus jouer, les enfants deviennent causeurs, exigeants.

3° Une fois lancés sur cette pente, il faut toujours du nouveau, et, d'une chose à l'autre, la pente entraîne à faire enfin de grands divertissements dignes des plus belles sociétés, qui n'y seraient pas déplacées. Quelle folie, dans les Œuvres comme les nôtres !

4° Ces plaisirs enfin, imitent trop les plaisirs du monde. Qu'on me permette de revenir sur ce que j'ai dit, à l'endroit des qualités générales des jeux. Le but premier de nos Œuvres c'est de former les jeunes gens à la piété, tout doit converger vers ce but, les jeux comme le reste. Vous prêchez contre les divertissements dissipants du monde, et on les trouve chez vous, pensez-vous par là en dégoûter les enfants ? Quand ils auront assez vu vos fêtes, ils voudront comparer, et quand vos fêtes cesseront,

ils voudront les continuer ailleurs. Je ne veux pas dire absolument que si vous n'aviez point de fêtes mondaines jamais les jeunes gens ne les connaitraient, le démon, hélas! les leur apprendrait assez! Mais ce moment serait reculé, plusieurs peut être n'auraient jamais pensé à ces plaisirs, si vous ne leur aviez appris à les goûter; enfin, dans tous les cas, vous ne seriez pas responsable d'un mal que vous n'auriez pas provoqué. Faisons une comparaison: il y aurait peut être quelque avantage, disent quelques-uns, à apprendre le mal aux enfants, peut être seraient-ils mieux prévenus par un homme sage que par des amis libertins : et pourtant, quel est celui qui, de gaité de cœur, oserait souiller l'esprit d'un jeune enfant par des images immondes, qui lui donnerait tous les détails du mal défendu, sous prétexte que tôt ou tard il devra le connaître ? Eh bien, je l'affirme, jusqu'à un certain âge, un grand nombre de jeunes gens ne pensent pas aux plaisirs du monde. Laisser durer cette ignorance le plus possible, contentez-les avec des plaisirs communs proportionnés à leur âge, occupez-les sans relâche, et vous obtiendrez le but de votre Œuvre, sans le regret de leur avoir donné le goût de ce qu'ils ignoraient. De belles Œuvres que je connais, se sont vues à deux doigts de leur perte pour avoir oublié ces principes de la simplicité chrétienne. On a dit qu'il n'y avait plus d'enfants dans ce siècle ; on pourrait dire qu'il n'y a plus de pauvres, tout le monde veut jouir ; tous les genres de plaisirs

sont accessibles à tous, et, sans la forte vie que Dieu a donnée à son Eglise, le temps ne serait peut-être pas éloigné où grands et petits ne demanderaient plus, comme autrefois chez les païens, que du pain et des jeux. De même donc que nous cherchons à rendre nos jeunes gens humbles, parce que le monde les fait orgueilleux, chastes, parce qu'il les fait libertins, que nous cherchons, en un mot, à leur donner toutes les vertus que le monde combat, de même nous devons les amuser avec les amusements que le monde ne connaît pas, leur faire brûler ce qu'il adore, leur faire aimer ce qu'il déteste.

Il est impossible qu'un Directeur sache de prime abord toutes ces choses: je ne les ai pas toujours sues, j'ai fait des essais bien malheureux. Que me donnaient mes plus belles fêtes ? Des dépenses, des peines sans fin pour les préparatifs ; le jour de la fête, impossible au Directeur de penser au bon Dieu, point d'heure de cabinet par conséquent, point de direction, de confession, de bons avis, négligence de tout le ministère spirituel de l'Œuvre. De la part des enfants, point de communions, leur tête était ailleurs ; point d'adoration, il aurait fallu qu'ils s'absentassent au milieu de ces fêtes. — Au bout de peu de temps d'un tel régime, la vie d'une Œuvre s'affaiblit, le niveau de la piété diminue sensiblement, et, si on ne recule pas vite, les désordres ne sont pas loin, le mauvais esprit fera des progrès, et l'immoralité, si dangereuse dans les

grandes réunions, viendra répandre la désolation dans l'Œuvre la plus pieuse. Qu'on me permette de raconter ma propre histoire, celle de mes débuts ; elle fera mieux comprendre au prix de quels succès j'ai fini par savoir les inconvénients des Œuvres où l'extérieur absorbe l'intérieur.

Au sortir du Séminaire de Saint-Sulpice, avant que j'eusse l'âge pour être prêtre, mon vénérable Evêque me permit, pour m'occuper, de donner mon concours à une Œuvre d'ouvriers qui réclamait un deuxième Directeur. Je commençai, le 9 mars 1846, avec toute l'expérience qu'on a à vingt-trois ans, quand on connaît le monde depuis la veille. Je trouvai dans cette Œuvre, ou pour mieux dire, sur le papier, plus de deux mille ouvriers grands ou petits. Il fallait les *attirer*, grand mot qui est l'unique préoccupation de tant de Directeurs; et pour les *attirer*, quels moyens n'étaient pas bons? La fin les justifiait. Quelques ouvriers peu nombreux, venaient à l'Œuvre, le dimanche, pour jouer, boire, fumer; à l'Eglise, JAMAIS. Quand la cour était remplie, c'est-à-dire les jours de fête, c'était une place publique ; nous étions des entrepreneurs de spectacles, et je ne crois pas qu'à la foire personne ait plus excellé que nous à la parade. Pendant plusieurs années, on joua la Pastorale dans la chapelle; on poussait l'autel dans un coin, et les actions les plus mondaines profanaient, le soir, le sanctuaire où la messe avait été dite le matin. Je passe sur les détails de vingt autres fêtes aussi peu convenables,

dont un des buts principaux était de faire de l'argent, à la porte, car il était besoin d'argent pour tant de frais. Une somme énorme s'est engloutie en trois ou quatre années dans cet établissement; et en étant sorti au bout de onze mois (2 février 1747), suffisamment fixé sur la valeur d'une Œuvre qui employait de pareils moyens pour attirer ses membres, sans les atteindre jamais, j'eus le chagrin de la voir crouler peu après (25 février 1848), laissant pour uniques résultats d'immenses dettes qui n'ont pas été payées. Que d'âmes ne se seraient pas achetées avec cet argent ! Les bâtiments, plus modestes, subsisteraient encore ; nos enfants, moins *attirés*, auraient été plus constants; mais Dieu avait ses desseins; et jamais livres ou conseils ne m'eussent enseigné ce que j'ai su, après l'avoir appris par ma propre expérience. On me dira que les partisans de ces fêtes extraordinaires ne tombent pas tous dans les mêmes excès, sans doute, mais le chemin est glissant ; je protestais, moi aussi, contre le flot qui nous entraînait, et, sans aller si loin, combien ne compromettent pas, par leurs divertissements, le bien qu'ils avaient mis tant de temps à obtenir. Aujourd'hui, nos fêtes sont moins brillantes, mais le cœur y joue un plus grand rôle. Si notre Evêque vient nous voir, je n'ai aucune dépense à faire pour le recevoir convenablement. Je dis à mes jeunes gens quelle faveur leur premier Pasteur va leur faire : leur imagination se monte, leur cœur trouve ce qu'il faut, et si l'Evêque a la bonté de paraître

content, il laisse derrière lui des enfants fous de joie. Quelle fête vaudrait mieux pour nous! Une autre fois, je réunis quelques grands : Mes amis, leur dis-je, dimanche prochain il y aura fête en ville, promettez aux enfants une soirée extraordinaire, pour les empêcher de sortir. Ces quelques mots ont suffi; mes grands inventent quelque chose, et les enfants s'amuseront tellement, que pas un d'eux ne pensera à ce qui se passe dehors.

Dussè-je me répéter trop souvent, je le dirai encore : simplicité dans les jeux, rareté, choix scrupuleux, précautions minutieuses dans les divertissements extraordinaires, tels doivent être les principes ; nous allons voir les détails.

ARTICLE DEUXIÈME

DES PIÈCES DE THÉATRE

L'université a sévèrement proscrit les représentations des comédies dans les collèges et même dans les établissements d'instruction primaire ; quelques évêques les ont également prohibées dans leurs petits séminaires. Pourtant, la question ne semble pas entièrement tranchée, puisque nous avons d'autres évêques qui les approuvent (1) et

(1) Monseigneur l'Evêque d'Orléans ne permet dans son petit séminaire que des pièces grecques et latines, et encore sont-elles extrêmement rares.

que les religieux enseignants des siècles passés, et jusqu'à ces derniers jours, faisaient jouer des pièces à leurs élèves. Dans notre enfance, nous avons vu jouer des pièces dans un Pensionnat célèbre, et nos souvenirs d'écolier ne nous rappelant que ce que ces récréations avaient d'agréable, nous n'avons pas hésité à les introduire dans notre établissement. Les enfants qui ne jouent pas aiment ce divertissement avec folie, et les acteurs s'habituent à parler en public avec une assurance que leur éducation ne saurait leur donner.

Voilà, certes, un aveu bien franc. On me croira donc sur parole quand je dirai que je ne passe pas un jour sans me repentir de cette détermination trop vite prise, et que si c'était à refaire, je ne recommencerais pas. Et pourtant, je me suis entouré de tant de précautions, je suis si maître chez moi, que les inconvénients ne devraient plus exister s'ils pouvaient disparaître. Je choisis les acteurs avec le soin le plus scrupuleux, leur talent ne me détermine jamais s'ils ne sont parfaitement sages; je n'hésite pas un instant à me défaire des plus habiles artistes, si dans le cours des répétitions leur conduite ne me satisfait pas. Je choisis la pièce, la corrige moi-même, distribue les rôles, fais répéter, en un mot, je ne crois pas qu'il soit possible de plus faire pour parer à tout; je n'accepte même que des pièces ayant peu de rôles, point de chœurs, afin d'employer moins de monde. Eh bien! je le répète, plus je suis convaincu qu'on ne peut pous-

ser les précautions plus loin, plus je crois que les inconvénients les plus graves sont la conséquence inévitable de ces représentations, et ces inconvénients, les pages précédentes nous les ont fait déjà pressentir.

1° C'est un plaisir mondain, ce n'est pas une récréation d'Œuvre chrétienne. Si les Jésuites jouaient des pièces au dernier siècle, si Madame de Maintenon elle-même les avait introduites à Saint-Cyr, c'est que le théâtre n'était peut être pas ce qu'il est devenu de nos jours. Les écrivains ne cherchaient qu'à faire des chefs-d'œuvre, les acteurs ne cherchaient qu'à bien les rendre, auteurs et artistes n'avaient pas pour principal but de flatter les sens, de plaire en corrompant le cœur. Au Pensionnat dont j'ai parlé, nous étions à quelques centaines de lieues de nos parents, pas de sorties, pas de visites, pas même de vacances pour un grand nombre; rien ne venait nous distraire de nos études, une récréation extraordinaire n'avait pas de graves inconvénients, et cependant les règles les plus restrictives, venues de bien haut et souvent renouvelées, prouvaient bien que tous les inconvénients n'avaient pas été évités.

2° Ce plaisir donne le goût du théâtre. Plusieurs fois déjà, j'ai eu le chagrin de voir des jeunes gens qui me semblaient bons se passionner pour la scène, s'enivrer d'applaudissements et quitter l'Œuvre pour aller demander cette triste gloire aux vrais théâtres. L'Œuvre avait été le marche-

pied de leur déplorable carrière. Quels regrets on s'éviterait en étant plus prudent! Sans doute, ces choses pourraient arriver, si nous n'avions pas nos théâtres ; les acteurs si nombreux en France, n'ont pas été formés par les maisons religieuses où on joue la comédie, mais il y en a cependant quelques-uns qui ont commencé là ; quelle source de regrets pour ceux qui peuvent y avoir contribué (1).

3° Un grave inconvénient, c'est la difficulté de reculer quand on s'est une fois avancé. Nous ne jouons que deux pièces par an, la première est la *Pastorale*, espèce de comédie en vers provençaux, devenue si populaire que dix théâtres la jouent chaque année pendant quarante jours consécutifs. Tous les enfants la savent par cœur, pas de frais de mise en scène, pas de répétitions, pas d'émotions, on se contente de bien rire, et cependant je travaille à me défaire de cette Pastorale, mais en vain jusqu'ici. Il y avait peu d'inconvénients à ne pas commencer, j'en trouve de bien graves à m'arrêter ; beaucoup de nos jeunes gens s'absenteraient, tous les dimanches, pour aller voir cette représentation dans les théâtres ; le pli est pris, je ne sais quel prétexte trouver pour m'en débarrasser enfin. Cependant je travaillerai toujours dans ce sens, et j'espère qu'un jour je pourrai faire disparaître cette anomalie entre ma conduite et mes convictions (2).

(1) Cependant en trente années deux de nos enfants, seulement, se sont fait acteurs, sur plus de huit mille.

(2) Depuis 1859 où j'écrivais ces pages, nous avons fait un

Notre seconde représentation a lieu pour la fête du Directeur. Cette pièce nous dérange moins, ce n'était d'abord qu'un vaudeville court, avec peu d'acteurs, choisis parmi les plus fervents et les plus solides Congréganistes ; et cependant, quoique je parvienne, par excès de précautions, à neutraliser les abus, je comprends trop qu'ils déborderont un jour si une main de fer ne conduit pas l'Œuvre. Car après le vaudeville est venu le drame et même en cinq actes, et même l'opéra, et avec un succès qui m'a effrayé, ce qui m'a obligé à enrayer, je conjure donc mes vénérés confrères, les pères de jeunesse, de bien réfléchir sur cette considération ; on commence sans savoir où on arrivera. En 1819, nous jouâmes pour la première fois la Pastorale dans une petite cave, qui était alors notre seul appartement. Les acteurs avaient relevé leurs pantalons jusqu'au genoux, drapé leurs vestes à l'envers, la scène avait à peu près deux mètres carrés, et des gazettes cousues ensemble et suspendues au plafond indiquaient les coulisses. Aucun préparatif n'avait annoncé cette fête ; nous rîmes beaucoup, sans penser que nous avions fait le premier pas dans une bien dangereuse carrière. L'année suivante, nous jouâmes

grand progrès, à peine si la Pastorale se joue tous les trois ou quatre ans. Il me suffit de demander à la Réunion du Sacré-Cœur qu'on ne la joue pas, en peu de jours le mot d'ordre se répand et tout le monde de dire, que c'est ennuyeux, que c'est toujours la même chose, ce qui est du reste très vrai.

dans un grand hangar, qui n'avait ni lambris ni plancher ; nos pieds étaient dans la poussière, et le vent éteignait les lampes. Mais on avait peint des coulisses, il y avait un vrai progrès sur l'année précédente. Le 16 janvier 1853, l'Œuvre fut canoniquement érigée par Monseigneur l'Evêque. Après la cérémonie, nous jouâmes un vaudeville presque improvisé, pensant qu'une telle fête méritait bien cette innovation. Hélas ! le succès de cette pièce fut trop grand, et quand je m'aperçus, plusieurs années après, à mes dépens, du mal que nous faisait notre théâtre, même avec ses deux seules pièces par an, le mal était presque irrémédiable. *Principiis obsta, sero medicina paratur.*

Que dirai-je donc des Œuvres où les acteurs font les rôles de femme avec des costumes si vrais, que sans le son de la voix on ne distinguerait pas leur sexe ! peut-être refusera-t-on de me croire, et pourtant je parle *de visu*. Que dirai-je d'une autre Œuvre, où on jouait des pièces tous les dimanches, et qui ayant eu la chance de se débarrasser subitement des abus énormes qui avait failli l'abîmer dans une catastrophe, recommence, quinze ans après, les tristes essais que, de nouveau, elle recommence à regretter plus que jamais ! Une autre Œuvre, qui jouait tous les dimanches et pour un public payant, a succombé honteusement. Ah ! que notre expérience, mise en commun, nous serve une fois. Bannie soit à jamais une récréation inutile, qui n'a aucune des qualités que nous exigions

au commencement de cette partie ! mille jeux peuvent la remplacer. Quel motif pourrait donc nous inspirer de lui donner la préférence ?

ARTICLE TROISIÈME

DES MUSIQUES MILITAIRES ET VOCALES, ETC.

Nous avions une musique militaire dans l'Œuvre où je débutais en 1846, mais elle ne tarda pas à se dissoudre, après avoir donné mille chagrins à son Directeur. Depuis j'en ai rencontré une autre, fort loin d'ici, et il ne m'a pas semblé que le Directeur y tînt beaucoup. Je ne vois pas à quoi peuvent servir, dans nos Œuvres, des musiques militaires, si ce n'est à faire beaucoup de bruit ; elles amusent bien moins que certaines musiques de mirlitons, dont nous a parlé le jeune ouvrier, et qui m'ont causé une véritable admiration. Voilà les musiques qui n'ont aucun inconvénient, pas même la dépense, et qui sont à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses. Si j'avais à choisir pour nos enfants, je n'hésiterais pas entre les musiques militaires et les musiques de mirlitons, et je parle ici très sérieusement.

1° D'abord une musique militaire coûte énormément; il faut des instruments, des maîtres, des copies sans fin. Puis il faut un peu d'uniformes, voire même quelques petits repas collectifs. Il est

bien entendu que nos jeunes gens sont pauvres, et que la majeure partie des frais sera à la charge de l'Œuvre. Le premier inconvénient est donc de dépenser 1.000 francs la première année, et j'évalue au plus bas.

2° Même en renforçant beaucoup la batterie, on aura peine à trouver vingt ou trente jeunes gens qui veuillent et puissent prendre des leçons. Voilà bien des sacrifices pour un petit nombre de membres qui vont faire bande à part ; et, comme ce sont les plus anciens, les autres, qui sont les plus petits et les plus intéressants, s'ennuieront dans un coin.

3° Quand, après des peines et des dépenses infinies, vous avez formé votre musique, le premier cornet à piston devient un mauvais sujet, la clarinette solo a un mauvais esprit, le premier ophicléide basse vous donne toutes sortes de chagrins, que ferez-vous? Si vous les renvoyez, votre musique est à refaire, si vous les gardez, ils comprendront leur importance et vous ne serez plus le maître ; et voilà comment l'accessoire ruine le principal. Du reste, il y a si peu de Directeurs qui aient eu cette tentation, qu'il est peut être inutile d'insister davantage. Cependant je ne veux pas omettre une autre raison : c'est celle de l'art lui-même.

4° Ces musiques ne peuvent être que pitoyables ; nos enfants sont trop inconstants, ils se renouvellent trop souvent, pour qu'on puisse les faire

parvenir à cette perfection qu'on ne peut atteindre que dans les collèges, où le séjour est plus prolongé. Pour moi, si j'avais absolument besoin d'une musique un jour de fête, ce qui ne m'est pas encore arrivé, j'inviterais une musique de la garnison. Le bon esprit des enfants, les oreilles des auditeurs et la bourse du Directeur n'en souffriraient aucune atteinte, et la simplicité de l'Œuvre ne recevrait pas un coup mortel.

Je dirai la même chose des musiques vocales. Tout cela peut être bon pour *attirer* les enfants, mais ne vaut rien pour les porter à Dieu. Je ne voudrais pas blâmer un peu de musique sacrée, mais j'aimerais mieux pourtant qu'on se contentât du plain-chant ; l'Eglise, qui l'a composé, avait ses motifs. Dans peu d'années, par la seule routine, tout enfant qui a un peu d'oreille peut apprendre le Vespéral Romain par cœur. Si on chante de la musique plus difficile, il faut répéter souvent ; on ne peut pas employer les meilleurs congréganistes, qui ont leurs occupations ailleurs, et voilà, ces chœurs livrés aux plus médiocres sujets, à ceux qui ont toujours une prédilection marquée pour tout ce qui sent le monde : simplicité dans les divertissements, c'est leur base fondamentale.

Et cependant, j'ai fait comme les députés, qui parlent *pour* et votent *contre*. J'ai donc aujourd'hui, moi aussi, une musique militaire, et fort nombreuse. Qu'est-ce que cela prouve ? Si j'ai mal fait, je n'ai que plus d'autorité pour le dire. Ce-

pendant voici mon excuse, elle vaut ce qu'elle vaut.

Je distinguerai entre une Œuvre nouvelle et une Œuvre arrivée à l'âge de sa maturité. Dans une Œuvre qui commence ou qui dure depuis peu, qui n'a pas encore d'esprit propre, où l'obéissance et la piété ne règnent pas en souveraines, la musique, le théâtre et les autres plaisirs *ejusdem farinæ,* ont les plus graves inconvénients, comme je viens de le dire. Je connais une Œuvre déjà ancienne par l'âge, mais qui n'a pas encore su se faire *un esprit,* où le Directeur a voulu se donner une musique militaire. Il a fait des frais considérables pour l'achat des instruments, ses musiciens les lui paient peu à peu. Son Œuvre, au lieu d'augmenter a décliné absolument ; ses meilleurs artistes sont devenus ses plus mauvais sujets ; si je les garde, me disait-il, je perds ma maison ; si je les renvois, je perds mon argent ; et je ne sais quel parti il prendra.

Quand j'ai fait une musique militaire, j'ai d'abord cédé à la pression de mes collaborateurs bien malgré moi et avec l'espérance fondée que cela ne réussirait pas. J'y ai été pris et cela a trop bien réussi. Mais nous existions depuis vingt-cinq ans, notre esprit était formé et il est si bon que la musique cesserait demain instantanément si je le désirais, j'en appelle à tous mes jeunes gens. Cela ne me coûte absolument rien qu'une plus grande dépense de gaz et cinq francs par semaine pour le chef de musique les jours de répétitions d'ensemble. Mais

notre économe, un habile homme, sait rentrer par des moyens à lui dans tous ses débours. Voilà pour la dépense. Un mauvais sujet, et cela ne s'est point encore présenté, peut s'en aller quand il veut, notre école nous donne une innombrable pépinière de remplaçants, personne ne remarquerait son départ ; en un mot, nous les tenons, ils ne nous tiennent pas.

Mais voici quelle a été la raison dominante de ce changement dans nos usages. Depuis la République, Dieu la bénisse pour le bien qu'elle nous a fait à son escient, j'ai été si content de mes grands jeunes gens, ils me comblent de telles consolations, que je ne sais vraiment si je saurais refuser quelque chose à ceux qui ne me refusent jamais rien. Je leur rends d'ailleurs un bien grand service : le Marseillais n'est pas belliqueux ; il trouve que c'est bien beau la gloire, mais cela ne rend que des horions. Avec l'ancien système de recrutement nous n'avions pas deux soldats tous les dix ans ; aujourd'hui personne ne peut plus y échapper. Quand ils ont soufflé quatre ou cinq ans dans un instrument, fait de la musique d'ensemble, ils entrent dans les musiques des régiments et font ainsi paisiblement leur trois années de service, sans s'armer tristement d'un fusil inhumain.

Quoiqu'il en soit de ces raisons, je maintiens tout ce que j'ai dit dans les pages précédentes, blâmant les musiques qui ont pour but d'attirer et de retenir les jeunes gens, ce qui est absurde en fait, étant

plus tolérant pour ceux qui les ajoutent à une Œuvre déjà bien assise, selon la maxime des philosophes : *Hoc post hoc, sed non hoc propter hoc.*

ARTICLE QUATRIÈME

DE QUELQUES AUTRES JEUX

Nous sommes moins sévères pour les escamoteurs qui nous ont procuré de charmantes soirées, pourvu qu'on leur donne préalablement un avertissement sévère, relatif à la modestie dans les paroles. Un escamoteur, tous les deux ou trois ans, suffit de reste, par ce principe posé au début, que ces plaisirs ne peuvent plaire qu'à la condition d'être fort rares.

La lanterne magique nous amusait beaucoup quand nos enfants étaient plus jeunes ; Polichinelle ou Guignol qui le détrôna, régna quelques années avec beaucoup de gloire ; le théâtre l'a renversé à son tour, ce qui prouve une fois de plus ses inconvénients, car tous les ans, c'était le plaisir du dimanche gras ; nos enfants sont devenus trop difficiles pour s'en contenter désormais.

Nous n'avons jamais de promenades, tandis que d'autres Œuvres, je le sais, en donnent au contraire très souvent. Elles ont sans doute leurs motifs pour cela, mais ce que nous avons dit dans la première partie explique comment les promenades sont in-

compatibles avec la vie de notre Congrégation. Tous les moments du dimanche nous sont indispensables, nous ne pouvons en perdre aucun. Il y a les pratiques de piété, méditation, confession, sainte communion, adoration, direction, entretiens pieux, assemblée des petits, des novices, des anges, du Sacré-Cœur, le chapelet, puis surtout les offices de l'Eglise, messe de Congrégation, vêpres, sermon, bénédiction. Où placer tous ces exercices, ou la plupart d'entre eux, si nous avions promenade le dimanche ? Un autre motif, c'est la dissipation de ces sorties, la difficulté de la surveillance ; enfin, le dirai-je, la peine qu'éprouvent beaucoup de jeunes gens à se produire en public sous cette forme qui ressemble beaucoup à celle d'un pensionnat conduit par ses maîtres, ou même seulement à se montrer à tout le monde comme Congréganistes. Sans doute, il serait plus parfait que ce respect humain n'eût aucune entrée dans leur cœur, et beaucoup, grâces à Dieu, n'éprouvent pas ce sentiment ; mais quelques autres ne sauraient s'en défendre, et M. Allemand semblait sentir la nécessité de ménager cette répugnance naturelle, en proscrivant absolument toute sortie collective de l'Œuvre, même pour les processions.

Voilà, je crois, à peu près tout ce que l'on peut dire des différents jeux usités dans nos Œuvres. Si plusieurs ont été omis, il est facile de les classer dans les catégories précédentes. Heureuse est

l'Œuvre qui sait amuser ses enfants, qui s'applique plus à les *retenir* qu'à les *attirer*. Heureuse l'Œuvre qui, regardant les jeux comme son second but, leur demande surtout un moyen pour gagner les âmes à Dieu en les arrachant aux plaisirs du monde tout en donnant à la jeunesse ces récréations honnêtes qui sont pour elle un besoin et auxquelles elle a un juste droit.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

ERRATA

Page 149 : Chapitre neuvième, *lisez :* Article huitième.

l'Œuvre qui sait amuser ses enfants, qui s'applique plus à les *retenir* qu'à les *attirer*. Heureuse l'Œuvre qui, regardant les jeux comme son second but, leur demande surtout un moyen pour gagner les âmes à Dieu en les arrachant aux plaisirs du monde tout en donnant à la jeunesse ces récréations honnêtes qui sont pour elle un besoin et auxquelles elle a un juste droit.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

Pages

FIN DE LA TABLE

Marseille. — Imp. E. Court-Payen, 11, rue Cas (Blancarde).


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

